



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: Schemas d'extension metaphorique : a partir de l'analyse des contenus et des organisations conceptuels de certaines unites lexicales se referant a la lumiere

Author: Barbara Taraszka-Drożdż

Citation style: Taraszka-Drożdż Barbara. (2014). Schemas d'extension metaphorique : a partir de l'analyse des contenus et des organisations conceptuels de certaines unites lexicales se referant a la lumiere. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Barbara Taraszka-Drożdż

SCHÉMAS D'EXTENSION MÉTAPHORIQUE

À partir
de l'analyse des contenus
et des organisations conceptuels
de certaines unités lexicales
se référant à la lumière



WYDAWNICTWO
UNIwersytetu śląskiego
KATOWICE 2014

SCHÉMAS D'EXTENSION MÉTAPHORIQUE

À partir de l'analyse des contenus et des organisations conceptuels
de certaines unités lexicales se référant à la lumière



NR 3239

Barbara Taraszka-Drożdż

SCHÉMAS D'EXTENSION MÉTAPHORIQUE

À partir de l'analyse des contenus et des organisations conceptuels
de certaines unités lexicales se référant à la lumière

Redaktor serii : Językoznawstwo Neofilologiczne
Maria Wysocka

Recenzent
B. Krzysztof Bogacki

Redakcja: Barbara Malska
Projekt okładki: Kamil Gorlicki
Redakcja techniczna: Barbara Arenhövel
Łamanie: Grażyna Szewczyk

Copyright © 2014 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-6336
ISBN 978-83-8012-254-3
(wersja drukowana)
ISBN 978-83-8012-255-0
(wersja elektroniczna)

Wydawca
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Ark. druk. 16,0. Ark. wyd. 19,5. Papier
offset., kl. III, 90 g Cena 34 zł (+ VAT)

Druk i oprawa: „TOTEM.COM.PL Sp. z o.o.” Sp.K.
ul. Jacewska 89, 88-100 Inowrocław

Table des matières

Remerciements	9
Abréviations et symboles explicatifs	11
Introduction	13

Première partie Cadre théorique

1. Théorie de la métaphore conceptuelle	17
1.1. Métaphore conceptuelle en tant que projection inter-domaniale	17
1.2. Ancrage de la métaphore dans l'expérience	23
1.2.1. Thèses du réalisme expérientiel dans <i>Les métaphores dans la vie quotidienne</i>	23
1.2.2. Prolongement des thèses du réalisme expérientiel	25
1.2.3. Dimensions culturelle et universelle de la métaphore	29
1.3. Types de métaphores conceptuelles	30
1.3.1. Métaphores d'orientation, ontologiques et structurales	30
1.3.2. Métaphores d'image	32
1.3.3. Métaphores de niveau générique et de niveau spécifique	32
1.3.4. Métaphores primaires et complexes	34
1.3.5. Métaphores conventionnelles et non conventionnelles	35
1.4. Métaphore conceptuelle versus métonymie conceptuelle	37
1.5. Métaphore conceptuelle dans le cadre de l'intégration conceptuelle	40
2. Grammaire cognitive	46
2.1. Grammaire et sens	46
2.1.1. Contenu conceptuel : domaines cognitifs	47
2.1.2. Organisation du contenu conceptuel : mise en forme	51
2.1.2.1. Spécificité	52

2.1.2.2. Focalisation	54
2.1.2.3. Proéminence	54
2.1.2.3.1. Mise en profil	55
2.1.2.3.2. Alignement trajecteur/repère	57
2.1.2.4. Perspective	58
2.1.3. Profil nominal et relationnel	60
2.2. Métaphore	66
2.2.1. Métaphore comme un type d'extension	67
2.2.1.1. Extension	67
2.2.1.2. Extension métaphorique	69
2.2.2. Métaphore comme une mise en correspondance de différents do- maines	72
3. Conclusion	76
3.1. Type de structures mises en jeu dans le processus de métaphorisation . .	76
3.2. Nombre de structures mises en jeu dans le processus de métaphorisation .	79
3.3. Traits caractéristiques des métaphores	81
3.4. Schématisation dans la description des structures métaphoriques . . .	84

Deuxième partie

Analyse

1. Méthodologie	91
1.1. Buts, objet, étapes de l'analyse	91
1.2. Corpus	93
1.3. Extensions des unités lexicales se référant à la lumière dans la perspective de la théorie de la métaphore conceptuelle	95
2. Ancrage de la lumière dans l'expérience humaine	99
2.1. Ancrage corporel	99
2.2. Ancrage culturel	101
3. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine physique de la perception visuelle	105
3.1. Champ maximal et champs immédiats	105
3.2. Unité lexicale <i>lumière</i>	108
3.3. Unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement petite de lu- mière (CII)	111
3.3.1. Absence de relation dans la base	111
3.3.2. Une relation dans la base	112
3.3.2.1. Une seule configuration relationnelle dans la base	112
3.3.2.1.1. Profil relationnel	113
3.3.2.1.2. Profil nominal	114
3.3.2.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base .	115

3.3.2.2.1. Profil relationnel	115
3.3.2.2.2. Profil nominal	117
3.4. Unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière (CI2)	118
3.4.1. Une relation dans la base	118
3.4.1.1. Une seule configuration relationnelle dans la base	118
3.4.1.1.1. Profil relationnel	118
3.4.1.1.2. Profil nominal	120
3.4.1.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base	121
3.4.1.2.1. Profil relationnel	121
3.4.1.2.2. Profil nominal	123
3.5. Bilan	124
4. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine physique de la perception auditive	129
4.1. Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI1	129
4.1.1. Une seule configuration relationnelle dans la base	129
4.1.1.1. Profil relationnel	130
4.1.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base	131
4.1.2.1. Profil relationnel	131
4.2. Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2	132
4.2.1. Une seule configuration relationnelle dans la base	132
4.2.1.1. Profil relationnel	132
4.2.1.2. Profil nominal	133
4.2.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base	134
4.2.2.1. Profil relationnel	134
4.3. Bilan	135
5. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine non physique	140
5.1. Lumière qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre	140
5.1.1. Extensions de l'unité lexicale <i>lumière</i>	141
5.1.2. Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI1	145
5.1.2.1. Absence de relation dans sa base	145
5.1.2.2. Une seule configuration relationnelle dans la base	146
5.1.2.2.1. Profil relationnel	146
5.1.2.2.2. Profil nominal	151
5.1.2.3. Une séquence de configurations relationnelles dans la base	154
5.1.2.3.1. Profil relationnel	154
5.1.2.3.2. Profil nominal	157
5.1.3. Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2	158

5.1.3.1.	Une seule configuration relationnelle dans la base	159
5.1.3.1.1.	Profil relationnel	159
5.1.3.1.2.	Profil nominal	163
5.1.3.2.	Une séquence de configurations relationnelles dans la base .	166
5.1.3.2.1.	Profil relationnel	166
5.1.3.2.2.	Profil nominal	171
5.1.4.	Bilan	174
5.2.	Lumière évoquant ce qui est bon sur les plans affectif et moral	188
5.2.1.	Extensions de l'unité lexicale <i>lumière</i>	189
5.2.2.	Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI1	190
5.2.2.1.	Absence de relation dans sa base	190
5.2.2.2.	Une seule configuration relationnelle dans la base	192
5.2.2.2.1.	Profil relationnel	192
5.2.2.2.2.	Profil nominal	198
5.2.2.3.	Une séquence de configurations relationnelles dans la base .	200
5.2.2.3.1.	Profil relationnel	200
5.2.2.3.2.	Profil nominal	205
5.2.3.	Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2	205
5.2.3.1.	Une seule configuration relationnelle dans la base	206
5.2.3.1.1.	Profil relationnel	206
5.2.3.2.	Une séquence de configurations relationnelles dans la base .	207
5.2.3.2.1.	Profil relationnel	207
5.2.4.	Bilan	212
6.	Conclusion	223
	Références citées	237
	Index des notions	249
	Streszczenie	253
	Summary	255

Remerciements

Cet ouvrage, comme la thèse qui l'a précédé, n'aurait pas vu le jour sans le soutien de tous ceux qui m'ont apporté leurs encouragements et une aide précieuse.

Mes plus vifs remerciements s'adressent en premier lieu à mon directeur de thèse, le professeur Wiesław Banyś, qui m'a soutenue tout au long de mon travail. Je voudrais lui témoigner ma plus profonde gratitude pour tous ses conseils, sa bienveillance ainsi que pour la confiance qu'il m'a accordée.

Je prie les professeurs Ewa Miczka, Marcela Świątkowska, Krzysztof Bogacki, de trouver ici l'expression de ma reconnaissance pour leur lecture attentive et toutes les critiques constructives qui m'ont permis d'améliorer la qualité de l'ouvrage.

Je tiens à exprimer mes plus sincères remerciements au professeur Ronald Langacker pour m'avoir fait l'honneur de lire ma thèse. Ses remarques m'ont été très précieuses, et je lui en sais gré.

Toute ma gratitude va enfin à ma famille qui m'a épaulée et encouragée tout au long de ces années de travail. Je remercie tout particulièrement mon mari pour son irremplaçable soutien moral et intellectuel.

Abréviations et symboles explicatifs

CM	— champ maximal
CI	— champ immédiat
lm	— repère
S	— standard d'une relation d'extension
T	— cible d'une relation d'extension
t	— temps
tr	— trajecteur
□	— entité
◦	— région
----	— relation
—>	— relation de spécialisation
--->	— relation d'extension

DAF 8	— <i>Le Dictionnaires de l'Académie française informatisé 8^e édition</i>
DAF 9	— <i>Le Dictionnaire de l'Académie française informatisé 9^e édition</i>
DE	— <i>Dictionnaire Encarta</i>
DEL	— <i>Dictionnaire des expressions et locutions</i>
DFL	— <i>Dictionnaire de français (Larousse.fr)</i>
DLFL	— <i>Dictionnaire de la langue française. Lexis</i>
DFRA	— <i>Dictionnaire du français. Référence. Apprentissage</i>
DS	— <i>Dictionnaire Sensagent</i>
GLLF	— <i>Grand Larousse de la langue française en sept volumes</i>
GRLF	— <i>Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française</i>
NDA	— <i>Nouveau dictionnaire analogique</i>
NPR	— <i>Le Nouveau Petit Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française</i>
TH	— <i>Thésaurus. Des idées aux mots, des mots aux idées</i>
TLFI	— <i>Le Trésor de la Langue Française informatisé</i>

Introduction

Le présent ouvrage s'inscrit dans le cadre de la linguistique cognitive qui envisage le langage comme partie intégrante de la cognition humaine. Ce courant est né à la fin des années 70 en réaction contre la conception modulaire du langage et la primauté de la syntaxe prônées par les grammaires génératives. Par opposition aux grammaires génératives, le courant en question postule que le langage est indissociablement lié aux mécanismes cognitifs généraux tels que les mécanismes d'abstraction, de catégorisation, de schématisation. Ancrée dans l'expérience, l'activité langagière constitue une activité complexe dépendant des facteurs physiques, psychologiques, sociaux, culturels, communicatifs, etc. C'est la sémantique qui est située au centre de l'analyse linguistique. Le sens est identifié à la conceptualisation et chaque unité linguistique, qu'elle soit lexicale, morphologique ou syntaxique, est associée à une structure conceptuelle. En adoptant une conception encyclopédique du sens, les tenants de ce courant soutiennent que tous les aspects de la connaissance, aussi bien linguistique qu'extralinguistique, peuvent contribuer au sens. Actuellement, les branches les plus développées dans le cadre de ce courant sont la sémantique cognitive et les conceptions cognitives de la grammaire (EVANS, 2007).

Le sujet de l'ouvrage concerne les extensions métaphoriques. La métaphore constitue une des questions importantes soulevées par la sémantique cognitive (cf. KALISZ, 1994 : 70 ; KALISZ, KUBIŃSKI, 1998 : 17). La publication de *Metaphors We Live By* en 1980 a joué un grand rôle dans ce domaine. Les auteurs de ce livre, George LAKOFF et Mark JOHNSON, ont accordé à la métaphore la place centrale dans la cognition et dans le langage. Dans la perspective de leur théorie, la métaphore est conçue comme un moyen de structurer le système conceptuel. Elle est considérée comme une mise en correspondance de deux domaines (source et cible) constituant des structures conceptuelles enracinées dans l'expérience. La théorie, développée par ses auteurs (p.ex. LAKOFF, 1987, 1993 ; JOHNSON, 1987 ; LAKOFF, JOHNSON, 1999)

ainsi que par d'autres linguistes (p.ex. LAKOFF, TURNER, 1989 ; GIBBS, 1994, 1999 ; GRADY, 1997, 1999 ; KÖVECSES, 2002, 2005, 2006), a subi des modifications, entre autres, sous l'influence de la théorie de l'intégration conceptuelle élaborée par Gilles FAUCONNIER et Mark TURNER (p.ex. 1996, 1998, 2002).

Dans la grammaire cognitive initiée par Ronald LANGACKER (p.ex. 1987b, 1991a), le modèle le plus complexe dans le cadre des conceptions cognitives de la grammaire (cf. CHAMBREUIL, 1998 : 344 ; KALISZ, 2001 : 125, 2006 : 235 ; BROCCIAS, 2006 : 108 ; EVANS, 2007 [2009a] : 34, 2009 : 277 ; FORTIS, 2010a : 22), la métaphore n'est pas évoquée souvent. Néanmoins, les phénomènes métaphoriques y trouvent leur place. La métaphore est considérée, avant tout, comme un type de catégorisation impliquant une sanction partielle entre le standard et la cible qui représentent différents domaines. En tant que type d'extension basée sur un jugement de catégorisation, elle suppose l'existence d'une structure schématique. Le sens d'une expression métaphorique, comme d'ailleurs celui de toute unité symbolique, est conçu comme une organisation particulière d'un contenu conceptuel.

L'ouvrage est organisé autour de deux parties. La première partie esquisse le cadre théorique dans lequel se situe notre étude. Nous commençons par présenter les grandes lignes de la théorie de la métaphore conceptuelle (chapitre 1). Ensuite, nous exposons les principes fondamentaux de la grammaire cognitive (chapitre 2). Dans le chapitre 3, nous nous proposons de comparer ces deux modèles en vue de déterminer des outils efficaces pour l'analyse des phénomènes métaphoriques.

En prenant en compte les conclusions terminant notre réflexion théorique, le but de la deuxième partie est d'analyser des extensions métaphoriques dans la perspective de la grammaire cognitive. Vu l'importance de la notion de schématisation, nous nous donnons pour objectif d'appliquer les outils proposés dans ce modèle pour mettre en évidence des structures schématiques qui émergent de ces extensions. En tant qu'objet de l'analyse, nous avons choisi l'unité lexicale *lumière* ainsi que quelques unités lexicales se référant à une quantité de lumière. Après une présentation de la méthode (chapitre 1) et des connaissances relatives aux expériences liées à la lumière (chapitre 2), nous passons à l'analyse linguistique. Celle-ci commence par une étude des sens des unités en question dans le domaine physique de la perception visuelle (chapitre 3). Puis, nous étudions des extensions de ces unités dans d'autres domaines (chapitres 4, 5). Les résultats de l'analyse sont présentés après chaque partie de l'analyse ainsi que dans la conclusion qui achève le travail.

Première partie

CADRE THÉORIQUE

1. Théorie de la métaphore conceptuelle

1.1. Métaphore conceptuelle en tant que projection inter-domaniale

Le point fondamental de la théorie développée par George Lakoff, Mark Johnson et d'autres tenants de la sémantique cognitive (p.ex. LAKOFF, 1987, 1993; LAKOFF, JOHNSON, 1980, 1999; LAKOFF, TURNER, 1989; JOHNSON, 1987; GIBBS, 1994, 1999; GRADY, 1997, 1999, 2007; KÖVECSES, 1986, 1990, 2000a, 2000b, 2002, 2005, 2006; SWEETSER, 1990, 1995) est que la métaphore est conceptuelle. Elle n'est donc pas considérée comme un simple phénomène linguistique mais comme un moyen de structurer le système conceptuel. Les auteurs de *Metaphors We Live By* (*Les métaphores dans la vie quotidienne*) soulignent que « les métaphores dans le langage sont possibles précisément parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985]: 16). C'est le système conceptuel humain qui est largement métaphorique. Les métaphores ne sont pas propres au langage poétique mais elles sont omniprésentes dans le langage de tous les jours. Le langage quotidien abonde d'expressions métaphoriques. Par exemple, pour parler d'une discussion on utilise des expressions qui appartiennent au vocabulaire de la guerre :

Vos affirmations sont *indéfendables*.

Il a *attaqué chaque point faible* de mon argumentation.

Ses critiques visaient *droit au but*.

J'ai *démoli* son argumentation.

Je n'ai jamais *gagné* sur un point avec lui.

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985]: 14)

Comme le disent les auteurs, « la Discussion est partiellement structurée, comprise, pratiquée et commentée en termes de Guerre. Le concept

est structuré métaphoriquement, de même que l'activité et par conséquent le langage sont aussi structurés métaphoriquement » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 15).

La métaphore conceptuelle est réfléchie dans le langage : *metaphorical language is a surface manifestation of conceptual metaphor* (LAKOFF, 1993 : 244). Le système de métaphorisation conceptuelle « fait partie de l'inconscient cognitif : nous ne sommes généralement pas conscients des métaphores dans lesquelles nous pensons » (LAKOFF, 1997 : 166). Les expressions métaphoriques constituent un reflet de la pensée métaphorique. Il faut donc noter la distinction entre la métaphore qui se place au niveau conceptuel et les expressions métaphoriques qui se placent au niveau linguistique. L'étude des expressions métaphoriques que les hommes utilisent quotidiennement permet de comprendre le fonctionnement du système conceptuel humain. « Comme les expressions métaphoriques de notre langage sont liées aux concepts métaphoriques de manière systématique, nous pouvons utiliser des expressions linguistiques métaphoriques pour étudier la nature des concepts métaphoriques et pour acquérir une compréhension de la nature de nos activités » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 17).

LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 15) constatent que « l'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autres ». Les auteurs (1980 [1985] : 127) mettent l'accent sur le fait que cette compréhension porte sur des domaines entiers et non sur des concepts isolés. Ainsi, dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle la métaphore est conçue comme une mise en correspondance de deux domaines conceptuels différents qui constituent des structures bien complexes liées à notre expérience (nous y reviendrons dans la section 1.2). Les deux domaines qui sont mis en correspondance sont appelés le domaine source et le domaine cible. Le domaine cible constitue un domaine que nous cherchons à comprendre et le domaine source est celui que nous utilisons à cette fin (KÖVECSES, 2002 : 12). La métaphore conceptuelle prend la forme : LE DOMAINE CIBLE EST LE DOMAINE SOURCE. Dans l'exemple évoqué ci-dessus, pour comprendre le domaine de la discussion l'on fait appel au domaine de la guerre. Ainsi, on est en présence de la métaphore conceptuelle LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE.

Souvent, il existe plusieurs domaines sources qui structurent le même domaine cible. Par exemple, selon LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 54, 58) pour parler de l'amour, l'on peut faire appel aux domaines suivants :

L'AMOUR EST UN VOYAGE

Regarde à quel point nous sommes arrivés.

Nous sommes à la croisée des chemins.

Nous avons déraillé.

L'AMOUR EST UN MALADE

Leur relation a un aspect *maladif*.
 Leur ménage est solide et *bien portant*.
 Leur amour est tombé *en léthargie*.

L'AMOUR EST FOLIE

Je suis *fou d'elle*.
 Il *m'a fait perdre l'esprit*.
 Il a failli *perdre la raison* pour amour.

L'AMOUR EST MAGIE

Elle m'a *jeté un sort*.
 J'étais *sous son charme*.
 Elle est *ensorcelante*.

L'AMOUR, C'EST LA GUERRE

Il est connu pour ses nombreuses *conquêtes*.
 Elle *s'est battue* pour le conserver, mais sa maîtresse a fini par *gagner la bataille*.
 Leur couple est une *mésalliance* caractérisée.

En outre, le même domaine source peut structurer plusieurs domaines cibles. Comme on l'a vu plus haut, le domaine de la guerre peut être utilisé pour la compréhension de deux concepts différents : il constitue le domaine cible dans la métaphore LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE ainsi que dans la métaphore L'AMOUR, C'EST LA GUERRE. Pour parler de tous les domaines cibles auxquels un concept peut s'appliquer Zoltán KÖVECSES (p.ex. 2000a, 2000b, 2002, 2005) utilise la notion *scope of metaphor* (portée de la métaphore): "the scope of metaphor is simply the full range of cases, that is, all the possible target domains, to which a given specific source concept (such as war, building, fire) applies" (KÖVECSES, 2000b : 80).

La compréhension d'un domaine en termes d'un autre est liée à une projection (*mapping*) d'une structure conceptuelle sur une autre. Selon LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 122) la direction de cette projection est généralement déterminée : « il y a une orientation dans les métaphores qui tient à ce que nous comprenons un concept dans les termes d'un autre. Plus précisément, nous tendons à structurer les concepts moins concrets et qui sont de manière inhérente les plus vagues (comme ceux qui sont liés aux émotions) au moyen de concepts plus concrets, car ces derniers sont plus clairement définis dans notre expérience ». Les auteurs (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 68) parlent aussi de la conceptualisation habituelle du « non-physique en termes physiques » ou du « moins distinct en termes du plus distinct ». La projection est donc unidirectionnelle : elle se fait d'un domaine source qui est plus concret sur un domaine cible qui est plus abstrait. Le principe d'unidirectionnalité

des métaphores conceptuelles constitue une des thèses fondamentales de la théorie de la métaphore conceptuelle.

Néanmoins, il y a des métaphores conceptuelles dans lesquelles les relations entre les deux concepts dont l'un constitue le domaine source et l'autre le domaine cible peuvent être renversées. Comme l'observe Joseph GRADY (2007 : 193), c'est le cas, par exemple, des métaphores d'image (nous y reviendrons dans la section 1.3.2) telles que *My wife ... whose waist is an hourglass* (*Ma femme ... dont la taille est une clepsydre*) ou de celles qui permettent de conceptualiser l'homme en termes d'un animal. Ce qui lie ces métaphores, c'est le fait qu'elles basent sur des caractéristiques perceptuelles qui sont communes pour tous les deux concepts. C'est la raison pour laquelle on peut bien parler d'une clepsydre en la comparant à la taille d'une femme ou d'un lion en le comparant à un homme courageux. Le même type d'observations est fait par KÖVECSES (2002). En analysant la métaphore ANGER IS STORM (LA COLÈRE, C'EST L'ORAGE) réalisée entre autres par la phrase *It was a stormy meeting* (*C'était une réunion orageuse*) l'auteur (KÖVECSES, 2002 : 25) fait remarquer qu'elle peut être renversée : la métaphore STORM IS ANGER (L'ORAGE, C'EST LA COLÈRE) est impliquée, par exemple, par l'expression *angry waves* (*les vagues en colère*). Cependant, il (KÖVECSES, 2002) indique que cette inversion entraîne certains décalages stylistiques car les expressions qui réalisent la métaphore STORM IS ANGER ne sont pas utilisées quotidiennement (cf. STOCKWELL, 2002).

L'existence de la métaphore évoquée ci-haut prouve que l'abstrait peut servir de domaine source, autrement dit qu'un concept concret peut être compris en termes d'un concept abstrait. Olaf JÄKEL (1997 [2003] : 66) remarque que la direction de l'abstrait au concret caractérise aussi certaines métaphores spécialisées : pour expliquer un phénomène les spécialistes se réfèrent à ce qui leur est plus connu et dans un cas extrême c'est un domaine abstrait qui peut jouer ce rôle. Cependant, les projections métaphoriques qui vont de l'abstrait au concret restent rares. Les tests qui ont été faits dans ce domaine par JÄKEL (1997 [2003]) montrent que les métaphores de ce type sont difficiles à comprendre, elles sont vues plutôt comme poétiques et leur interprétation reste arbitraire.

La projection métaphorique suppose un ensemble de correspondances qui se font du domaine source sur le domaine cible. Prenons comme exemple la métaphore conceptuelle LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT :

Tu me fais *perdre* mon temps.
Ce procédé vous fera *gagner* des heures et des heures.
Réparer ce pneu crevé m'a *coûté* une heure.
Tu dois *économiser* ton temps.

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 18)

LAKOFF et JOHNSON (1999 : 163–164) observent que cette métaphore permet de conceptualiser le temps comme l'argent, la personne qui fait l'expérience du temps comme la personne qui utilise l'argent, le but nécessitant du temps comme le but nécessitant de l'argent, la valeur du temps comme la valeur de l'argent, etc. C'est ainsi que cette métaphore permet d'établir un système de correspondances entre le domaine source et le domaine cible :

L'argent → Le temps

L'utilisateur de l'argent → L'utilisateur du temps (l'agent)

Le but qui nécessite de l'argent → Le but qui nécessite du temps

La valeur de l'argent → La valeur du temps, etc.

En reposant sur une large connaissance que les hommes possèdent sur les différents éléments du domaine source la projection métaphorique concerne aussi les inférences propres à ce domaine. D'après LAKOFF et JOHNSON (1999 : 91) la conceptualisation d'un domaine en termes d'un autre est liée à la préservation de la structure inférencielle du domaine source dans le domaine cible. Prenons, à titre d'exemple, la métaphore THE MIND AS A MACHINE (L'ESPRIT COMME UNE MACHINE) analysée par les auteurs (LAKOFF, JOHNSON, 1999 : 247–249) de ce point de vue. En se basant sur les connaissances concernant les éléments du domaine source (la machine, ses opérations, ses produits, son fonctionnement, etc.) et sur les inférences qui les caractérisent, la métaphore permet d'établir un système des correspondances et à la fois d'observer certaines implications entraînées par la conception de l'esprit comme une machine :

— correspondances :

L'esprit → La machine,

Les idées → Les produits de la machine,

Le penser → L'assemblage automatique, pas à pas, des pensées,

La pensée ordinaire → L'opération ordinaire de la machine,

L'incapacité de penser → L'arrêt de fonctionnement dans la machine.

— implications :

les pensées sont produites par l'esprit d'une façon régulière, descriptible, mécanique, pas à pas ; chaque pensée possède une structure imposée par l'opération de l'esprit ; la structure d'une pensée complexe est imposée par un assemblage mécanique des pensées simples.

C'est de cette façon que la métaphore conceptuelle autorise l'application du même type de raisonnement sur le domaine cible que celui qui peut être fait dans le domaine source.

Enfin, une des thèses principales de la théorie de la métaphore conceptuelle est que la projection métaphorique n'est pas totale : « la structuration métaphorique des concepts est nécessairement partielle » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 61).

Premièrement, la projection est toujours partielle car seulement une partie de la structure du domaine source est projetée sur le domaine cible. Certains aspects du domaine source ne sont pas utilisés pour structurer le domaine cible. Par exemple, dans le cas de la métaphore LES THÉORIES SONT DES BÂTIMENTS les éléments du domaine source tels que les pièces et les couloirs ne sont pas utilisés pour comprendre le domaine cible. Ils constituent ce que LAKOFF et JOHNSON (1980 : 61) appellent la partie non utile de la métaphore. Par contre, les éléments tels que les fondations et la charpente forment la partie utile. KÖVECSES (2002 : 81) parle à ce sujet du procès de l'utilisation métaphorique partielle.

Deuxièmement, c'est aussi la structuration du domaine cible qui est partielle. La métaphore masque certains aspects du domaine cible tout en mettant en valeur d'autres aspects du même domaine. Par exemple, en conceptualisant la discussion en termes de la guerre on néglige les aspects coopératifs de la discussion en se focalisant sur ses aspects belliqueux (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 20). Ainsi, la métaphore conceptuelle implique le phénomène de masquage (appelé en anglais *hiding*) et le phénomène de la mise en valeur (appelé en anglais *highlighting*). Ces deux phénomènes contraignent le raisonnement et les inférences dans le domaine cible. Les mêmes conclusions découlent des expériences psychologiques de Dedre GENTNER et Donald GENTNER (1983). Les psychologues ont demandé à deux groupes de résoudre certains problèmes portant sur l'électricité, les groupes étant différenciés en fonction du modèle analogique de l'électricité : le modèle de l'écoulement d'un fluide ou le modèle d'une foule en mouvement. Les expériences ont montré que les inférences faites par les gens dépendaient du modèle sur base duquel les gens concevaient l'électricité. "People who think of electricity as though it were water import significant physical relationships from the domain of flowing fluids when they reason about electricity; and similarly for people who think of electricity in terms of crowds of moving objects. Generative analogies can indeed serve as inferential frameworks" (GENTNER, GENTNER, 1983 : 127).

KÖVECSES (2002 : 83) fait observer qu'en parlant de l'utilisation métaphorique partielle concernant le domaine source et de la mise en valeur de certains aspects du domaine cible on se réfère aux deux cotés du même phénomène.

1.2. Ancrage de la métaphore dans l'expérience

Dans leur conception de la métaphore conceptuelle, Lakoff et Johnson (LAKOFF, JOHNSON, 1980, 1999; LAKOFF, 1987; JOHNSON, 1987) accordent une attention particulière à l'expérience humaine. Selon les auteurs elle est au fondement de la cognition humaine. Dans cette perspective, nommée le réalisme expérientiel, les structures conceptuelles sont conçues comme dépendantes de l'interaction corporelle que l'homme entretient avec son environnement.

1.2.1. Thèses du réalisme expérientiel

dans *Les métaphores dans la vie quotidienne*

Dans leur premier ouvrage, LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985]: 129) ont caractérisé ce point de vue en ces termes: «notre système conceptuel trouve son fondement dans nos expériences du monde. Les concepts directement émergents (comme Haut-Bas, Objet et Manipulation directe) de même que les métaphores (telles le BONHEUR EST EN HAUT, LES ÉVÉNEMENTS SONT DES OBJETS, LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE) se fondent sur notre interaction constante avec nos environnements physique et culturel. De plus, les dimensions en termes desquels nous structurons notre expérience (par exemple, les parties, les étapes, les objets) émergent naturellement de notre activité dans le monde. Le type de système conceptuel que nous possédons est la conséquence de la sorte d'êtres que nous sommes et de la manière dont nous entrons en interaction avec nos environnements physique et culturel».

Dans cette perspective, «aucune métaphore ne peut jamais être comprise ou même adéquatement représentée indépendamment de son fondement expérientiel» (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985]: 30). D'ailleurs, c'est à cause de cet ancrage dans l'expérience que les métaphores conceptuelles trouvent leur motivation. L'enracinement de la métaphore dans l'expérience physique peut être illustré, par exemple, par les métaphores LE PLUS EST EN HAUT et LE MOINS EST EN BAS qui donnent lieu aux réalisations linguistiques telles que:

Le nombre de livres imprimés chaque année ne cesse de *s'élever*.
Mes revenus ont *grimé* l'année dernière.
Le volume des activités artistiques a *baissé*.
Ses revenus ont *chuté*.

Ces métaphores sont motivées par l'existence d'une corrélation dans notre expérience quotidienne entre la verticalité et la quantité : le niveau monte quand on ajoute de la substance, p.ex. quand on verse de l'eau dans un récipient ou quand on ajoute des objets sur une pile, et chaque fois quand on diminue la quantité de l'eau dans un récipient ou quand on retire des objets sur la pile, le niveau baisse. La dimension culturelle de chaque expérience n'est pas moins importante : « toute expérience est entièrement culturelle et que, lorsque nous faisons l'expérience du „monde“, notre culture est déjà présente dans l'expérience elle-même » (1980 [1985] : 66). Ainsi, des changements culturels peuvent entraîner l'introduction de nouvelles métaphores et la perte d'anciennes. Par exemple, l'apparition de la métaphore LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT dans différentes cultures, est, selon les auteurs (1980 [1985] : 155), partiellement liée à l'occidentalisation de ces cultures.

LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 242) soutiennent que la compréhension « émerge de la façon suivante : notre nature corporelle et notre environnement physique et culturel imposent une structure à notre expérience en fonction des dimensions naturelles [...]. Les expériences qui se produisent mènent à la formation de catégories, lesquelles sont des *gestalts* expérientielles possédant ces dimensions naturelles. Ces *gestalts* définissent la cohérence de notre expérience ». Les *gestalts* expérientielles étant définies comme « des totalités multidimensionnelles structurés » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 91), la compréhension de l'expérience de manière métaphorique suppose l'utilisation d'une structure multidimensionnelle, qui appartient à un domaine d'expérience, pour structurer l'expérience dans un autre domaine. Dans la métaphore LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE l'apport de la *gestalt* GUERRE à la *gestalt* DISCUSSION peut être décrit selon six dimensions :

Participants : Les participants sont des hommes ou des groupes d'hommes. Ils jouent le rôle d'adversaires.

Parties : Deux positions. Élaboration d'une stratégie. Attaque. Défense. Retraite. Manœuvre. Contre-attaque. Blocage. Trêve. Reddition / Victoire.

Étapes : Conditions initiales : les participants ont des positions différentes chacun veut obtenir la reddition de l'autre : chaque participant est convaincu qu'il peut défendre sa position. Début : un des adversaires passe à l'offensive. Phase centrale : combinaisons de défense, manœuvres, retraite, contre-attaque. Phase finale : soit une trêve, soit l'impasse, soit la reddition ou la victoire. État final : la paix, le vainqueur est en position dominante par rapport au perdant. *Séquence linéaire* : La retraite suit l'attaque ; la défense suit l'attaque, la contre-attaque suit l'attaque.

Causalité : L'attaque provoque la défense, la contre-attaque, la retraite ou la séquence finale.

Objectif : La victoire.

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 90—91)

Toutes ces dimensions sont définies en fonction des concepts directement émergents de notre expérience.

Ainsi, la métaphore conceptuelle met en place deux domaines fondamentaux d'expérience, le premier étant compris dans les termes du deuxième. LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 127) constatent que « chacun de ces domaines est un ensemble structuré à l'intérieur de notre expérience, conceptualisé par ce que nous avons appelé une *gestalt* expérientielle. Ces *gestalts* sont expérientiellement fondamentales, car elles caractérisent des *touts* structurés dans les expériences humaines fréquentes. Elles représentent des organisations cohérentes de nos expériences en termes de dimensions naturelles (parties, étapes, causes, etc.). Les domaines d'expérience qui sont organisés comme des *gestalts* (dans les termes de ces dimensions naturelles) nous semblent être des *espèces naturelles d'expérience* ». Ces espèces sont appelées naturelles car elles constituent « les produits de la nature humaine » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 128) : les produits des corps humains, des interactions des hommes avec leur environnement physique et avec d'autres hommes à l'intérieur d'une culture.

1.2.2. Prolongement des thèses du réalisme expérientiel

Les thèses concernant l'enracinement de la métaphore dans l'expérience trouvent leur prolongement dans deux ouvrages publiés en 1987 : *Women, fire, and dangerous things* dont l'auteur est LAKOFF et *The body in the mind* écrit par JOHNSON. Les auteurs mettent l'accent sur le fait que la cognition humaine s'ancre dans l'expérience corporelle : elle est incarnée. La métaphore y occupe une place importante car elle fournit un moyen d'appréhender des domaines d'expérience qui n'ont pas de structure préconceptuelle propre (LAKOFF, 1987 : 303).

Selon LAKOFF (1987 : 281), la capacité conceptuelle humaine suppose :

- la capacité à former des structures symboliques qui correspondent aux structures préconceptuelles dans notre expérience quotidienne : les concepts de niveau de base et de schémas d'image,
- la capacité à faire des projections métaphoriques des structures du domaine physique sur le domaine abstrait,
- la capacité à former les concepts complexes et les catégories générales.

Cette dernière capacité nous permet de construire des structures complexes appelées les modèles cognitifs idéalisés.

En ce qui concerne les structures de l'expérience préconceptuelle, c'est-à-dire les concepts de niveau de base et ceux de schémas d'images, LAKOFF (1987 : 282) observe qu'elles sont comprises directement dans les termes de l'expérience physique. Tous les deux proviennent de l'interaction du corps avec le monde et sont directement signifiantes.

Les concepts de niveau de base reflètent la structure de notre expérience perceptivo-motrice et notre capacité à former des images mentales (LAKOFF, 1987 : 372). C'est un niveau qui nous permet de caractériser d'une manière relativement exacte ce type de discontinuités dans l'environnement naturel qui jouent le rôle le plus important dans notre fonctionnement quotidien. C'est à ce niveau que nous distinguons les éléphants des girafes et des tigres, la marche à pied de la course, la position debout de la position assise (JOHNSON, 1987 : 208 ; cf. LAKOFF, 1987 : 268).

Les structures schématiques nommées par JOHNSON (1987) les schémas d'image (*image schemata*) représentent le deuxième type de structures préconceptuelles. Elles sont conçues comme "abstract patterns in our experience and understanding" (1987 : 2). D'après JOHNSON (1987), les structures corporelles fournissent des schémas récurrents sans lesquels notre expérience serait chaotique et inintelligible. En tant que structures abstraites, les schémas d'image relient un grand nombre d'expériences qui manifestent la même structure récurrente. Ils sont flexibles dans le sens qu'ils peuvent être instanciés différemment dans des contextes différents. Leur nature est donc dynamique. En plus, JOHNSON (1987 : 3—4) les caractérise comme propositionnels : ils constituent des schémas d'expérience ou de compréhension qui sont continus et dont la structure interne permet des inférences. La structure interne de ce type de structures schématiques est décrite en termes de *gestalts* qui construisent des tous cohérents, significatifs et unifiés dans notre expérience et notre cognition (1987 : 41). La structure de l'expérience humaine se caractérise par un ensemble de schémas d'images qui s'enchevêtrent et superposent les uns aux autres. Parmi les schémas d'image les plus répandus dans notre expérience, JOHNSON (1987 : 126) cite, par exemple, OBJET, PROCÈS, CONTACT, BLOCAGE, SURFACE, CONTENANT, CHEMIN, BALANCE, CYCLE, ÉCHELLE, PARTIE—TOUT, CENTRE—PÉRIPHÉRIE. Jean MANDLER (1998, 2002, 2004, 2005) qui traite ce problème dans le cadre de la psychologie du développement note ce type de structures chez les enfants de quelques mois. Selon elle (MANDLER, 2004 : 74), elles constituent "the underlying structure of conceptual knowledge". Tout en soulignant le caractère prélinguistique des schémas d'image, JOHNSON (1987 : 48) observe que l'acquisition du langage et du système conceptuel auquel le langage donne accès peut causer un affinement et une élaboration de ces schémas.

Quant aux projections métaphoriques, LAKOFF (1987 : 372) constate que le processus métaphorique est une des capacités imaginatives essentielles (à côté de la métonymie) qui permettent de construire des structures symboliques signifiant indirectement. Les structures issues de la projection métaphorique sont indirectement signifiantes car elles sont dérivées des structures préconceptuelles qui s'ancrent dans notre expérience directement. La métaphore permet donc la projection de nos interactions directes avec le monde sur des domaines abstraits de notre expérience. Comme l'indique JOHNSON (1987 : 105), "the key point is that human understanding involves metaphorical structures that blend all of the influences (bodily, perceptual, cultural, linguistic, historical, economic) that make up the fabric of our meaningful experience". Pour montrer comment les schémas d'image peuvent structurer des domaines abstraits, l'auteur (1987 : 89–90) analyse, entre autres, le schéma BALANCE. C'est un schéma qui émerge de notre expérience corporelle de l'équilibre et qui s'instancie dans différents domaines abstraits. Par exemple, les institutions qui assurent la justice civile et criminelle sont fondées sur la notion d'équilibre ainsi que la justice elle-même est comprise comme le rééquilibrage d'une balance déséquilibrée par un méfait. En se manifestant dans le domaine des mathématiques ce schéma permet la projection des objets physiques sur les nombres, des poids d'objets sur les valeurs numériques, du pivot de la balance physique sur le signe 'égale', etc. La projection métaphorique de ce schéma sur le domaine psychologique permet de comprendre ce qui est mental, p.ex. l'équilibre émotionnel, en termes d'expérience de notre corps.

Le rôle des schémas d'image dans le processus métaphorique a été souligné par LAKOFF (1990) dans l'Hypothèse d'Invariance selon laquelle les projections métaphoriques préservent la topologie cognitive (c'est-à-dire la structure de schéma d'image) du domaine source (LAKOFF, 1990 : 54). Soumise à la critique (p.ex. TURNER, 1990, 1993 ; BRUGMAN, 1990), elle a été reformulée en tant que Principe d'Invariance : "Metaphorical mappings preserve the cognitive topology (that is, the image-schema structure) of the source domain, in a way consistent with the inherent structure of the target domain" (LAKOFF, 1993 : 215). TOMASZ KRZESZOWSKI (p.ex. 1994b, 1997a, 1998), qui met l'accent sur la dimension axiologique des conceptualisations linguistiques, soutient que les projections métaphoriques préservent aussi la charge axiologique c'est-à-dire la configuration des pôles PLUS-MINUS des schémas préconceptuels dont le concept source émerge (cf. LIBURA, 2000). L'auteur (KRZESZOWSKI, 2003 : 36) observe que les extensions métaphoriques de certains concepts peuvent même augmenter la charge axiologique qui existe dans la structure schématique de ces concepts.

Enfin, LAKOFF (1987) soutient que toute notre connaissance est organisée au moyen des structures complexes appelées modèles cognitifs idéalisés

(MCI). Selon l'auteur (1987 : 68), ce sont des modèles qui constituent des tous structurés à l'aide de quatre types de principes de structuration :

- structure propositionnelle, comme dans les cadres de Fillmore,
- structure de schéma d'image, comme dans la grammaire cognitive de Langacker,
- projections métaphoriques, telles que les décrivent Lakoff et Johnson,
- projections métonymiques, telles que les décrivent Lakoff et Johnson.

Chaque modèle cognitif idéalisé structure un espace mental, tel que le décrit Gilles Fauconnier.

Les modèles cognitifs idéalisés sont conçus comme les *gestalts* : c'est par rapport à eux qu'on caractérise les éléments qui les constituent. Par exemple, le concept de mardi est défini par rapport au modèle cognitif idéalisé de la semaine qui inclut le cycle naturel défini par le mouvement du soleil, les moyens permettant de déterminer la fin d'un jour et le début du prochain, le cycle de sept jours. Ce modèle est idéalisé car le cycle de sept jours n'existe pas d'une façon objective dans la nature et il n'est pas forcément le même dans toutes les cultures (LAKOFF, 1987 : 68—69). En plus, un concept peut être décrit en termes de groupement de modèles (*cluster model*). Par exemple, le concept de *mother* (*mère*) repose sur un modèle complexe qui regroupe :

- le modèle de naissance : la femme qui donne naissance à un enfant est la mère,
- le modèle génétique : la femme qui fournit le matériel génétique est la mère,
- le modèle nourricier : la femme adulte qui nourrit et élève un enfant est la mère,
- le modèle marital : la femme du père est la mère,
- le modèle généalogique : l'ancêtre femelle le plus proche est la mère.

D'après l'auteur (LAKOFF, 1987 : 74), ces différents modèles restent au fondement de différentes extensions du sens de *mother*. Par exemple, le modèle de naissance sert de base au sens métaphorique de *mother* dans la phrase *Necessity is the mother of invention* (*La nécessité est mère d'invention*) et le modèle nourricier dans la phrase *He wants his girlfriend to mother him* (*Il veut que sa petite amie le materne*).

Les modèles métaphoriques constituent un de types de modèles cognitifs idéalisés. Ils sont caractérisés par LAKOFF (1987 : 288) en termes d'une projection partielle de la structure du MCI dans le domaine source sur la structure correspondante dans le domaine cible.

En tant qu'une des thèses principales du réalisme expérientiel, l'incarnation de la raison et à la fois de la métaphore est accentuée aussi dans le dernier ouvrage de LAKOFF et JOHNSON *Philosophy in the Flesh* paru en 1999. Les auteurs y traitent le problème de la détermination neuronale de la métaphore. Selon eux (LAKOFF, JOHNSON, 1999 : 57), "our enormous meta-

phoric conceptual system is [...] built up by a process of neural selection". Les fonctions reliant les domaines sources et cibles sont perçues en termes de connexions neuronales. Quand un domaine d'une expérience subjective est activé régulièrement avec un domaine d'une expérience sensori-motrice il s'établit, par des changements des poids synaptiques, des connections neuronales permanentes. Plus l'activation de ces connections est fréquente, plus les poids synaptiques augmentent jusqu'à ce que les activations permanentes soient créées (cf. ROHRER, 2001, 2005, 2007; DODGE, LAKOFF, 2005; BIERWIA-CZONEK, 2006).

1.2.3. Dimensions culturelle et universelle de la métaphore

Selon le point de vue exposé, la métaphore se caractérise en termes d'incarnation : « la métaphore n'est pas seulement conceptuelle, elle est incarnée, elle a rapport à nos expériences incarnées » (LAKOFF, 1997 : 167). Cette expérience est présentée dans son acceptation la plus large. Elle est prise dans le sens de la totalité de l'expérience humaine et de toute chose qui y joue un rôle : la nature de nos corps, nos capacités génétiques héritées, nos modes de fonctionnements physiques dans le monde, notre organisation sociale, etc. (LAKOFF, 1987 : 266). Une telle définition de l'expérience permet de mettre en évidence la dimension culturelle des métaphores et à la fois d'envisager la question sur leur dimension universelle.

D'une part, c'est la culture qui fournit à l'homme « une manière plus ou moins adéquate de se comporter dans son environnement, soit qu'il s'y adapte, soit qu'il le transforme. De plus, chaque culture définit une réalité sociale à l'intérieur de laquelle les hommes ont des rôles qui ont pour eux un sens et qui guident leur existence sociale » (LAKOFF et JOHNSON, 1980 [1985] : 156). Ainsi, les schémas abstraits dérivés de l'expérience corporelle sont ancrés dans la culture : "these embodied patterns do not remain private or peculiar to the person who experiences them. Our community helps us interpret and codify many of our felt patterns. They become shared cultural modes of experience and help to determine the nature of our meaningful, coherent understanding of our 'world'" (JOHNSON, 1987 : 14). Tout cela explique la variabilité des métaphores d'une culture à l'autre.

D'autre part, JOHNSON (1987 : 62) constate que vu la similarité de nos corps quant à leur constitution physiologique on peut s'attendre à trouver des structures de gestalt communément (si non universellement) partagées pour bien de nos interactions physiques avec l'environnement. LAKOFF (1997 : 167) note « qu'un grand nombre de métaphores sont universelles » mais à la

fois il avoue qu'il ne sait pas « jusqu'à quel point il s'agit d'un phénomène universel ». Les auteurs (LAKOFF et JOHNSON, 2003 : 257) suggèrent que ce sont de nombreuses métaphores primaires (nous y reviendrons dans la section 1.3.4) qui sont universelles. Les études plus approfondies des métaphores partagées à travers le monde ont été faites par KÖVECSES (2005). Les analyses dans ce domaine lui ont permis de constater uniquement que certaines métaphores “are potentially universal or can be near-universal” (2005 : 64).

1.3. Types de métaphores conceptuelles

1.3.1. Métaphores d'orientation, ontologiques et structurales

Les auteurs de *Metaphors We Live By* (LAKOFF, JOHNSON, 1980) distinguent trois types de métaphores conceptuelles : les métaphores d'orientation, les métaphores ontologiques et les métaphores structurales.

Les premières trouvent leur fondement dans les expériences élémentaires de l'orientation spatiale. Par exemple, dans les métaphores LE PLUS EST EN HAUT et LE MOINS EST EN BAS la quantité est conceptualisée en termes de la verticalité. La même orientation spatiale donne la motivation aux métaphores telles que :

LE BONHEUR EST EN HAUT et LA TRISTESSE EST EN BAS

Ça m'a *remonté* le moral.

Je suis au *septième ciel*.

Je suis *déprimé*.

Il est *retombé* dans la dépression.

L'ÉLITE EST EN HAUT et LA MASSE EST EN BAS

Il a une position *élevée*.

Il est au *sommet* de sa carrière.

Il est au *bas* de la hiérarchie sociale.

Elle a *baissé* de statut

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 25–26)

Les métaphores ontologiques, à leur tour, sont motivées par l'expérience que nous avons des objets physiques en particulier de nos propres corps. Elles permettent de percevoir des événements, des émotions, des idées

comme des entités discrètes et des substances uniformes. L'exemple de ce type de métaphores constitue :

L'INFLATION EST UNE ENTITÉ

*L'inflation est en train de faire baisser notre niveau de vie,
S'il y a encore plus d'inflation, nous ne survivrons jamais,
L'inflation dévore une grande partie de nos revenus,
Acheter du terrain est la meilleure manière de se protéger contre l'inflation.*

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 35–36)

Cette métaphore nous permet de faire référence à l'inflation, de la quantifier, d'en identifier un aspect particulier, etc.

Enfin, les métaphores structurales permettent « d'utiliser un concept bien structuré et hautement défini pour en structurer un autre » (LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 70). Par exemple, le concept de guerre dont la structure interne reste bien complexe est utilisé pour comprendre la discussion, ce qui donne lieu à la métaphore LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE que nous avons déjà évoquée (section 1.1).

La distinction entre ces trois types de métaphores en tant que types différents et indépendants est mise en question entre autres par Aleksander SZWEDEK (p.ex. 2005) qui fait remarquer que la structure et l'orientation ne constituent que certaines caractéristiques des objets. C'est la raison pour laquelle les métaphores ontologiques sont élémentaires et les métaphores structurales et d'orientation constituent les extensions des métaphores ontologiques. Autrement dit, les métaphores ontologiques servent de base à la génération des métaphores structurales et d'orientation. Ces observations peuvent être complétées par celles de KÖVECSES (2002 : 34) qui indique que les métaphores ontologiques fournissent “much less cognitive structuring” aux concepts cibles que les métaphores structurales. De même, Roman KALISZ (2001 : 97) observe que la distinction entre les métaphores ontologiques et structurales est plutôt une question de la ‘quantité’ que de ‘qualité’. Dans l'afterword pour l'édition de 2003 de *Metaphors We Live By* les auteurs (LAKOFF, JOHNSON, 2003 : 264) avouent que la division entre les métaphores d'orientation, ontologiques et structurales est artificielle car “all metaphors are structural (in that they map structures to structures); all are ontological in that they create target domain entities; and many are orientational (in that they map orientational image-schemas)”.

1.3.2. Métaphores d'image

Dans l'ouvrage *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor* LAKOFF et TURNER (1989 : 89—98) décrivent un autre type de métaphores : les métaphores d'image (*image metaphors*) qui n'impliquent pas une projection de concepts mais plutôt une projection d'images. Par exemple, dans la métaphore représentée par l'expression *My wife ... whose waist is an hourglass* (*Ma femme ... dont la taille est une clepsydre*), c'est l'image de la partie centrale du sablier qui est projetée sur celle de la taille de femme. Comme dans chaque métaphore conceptuelle, il s'agit ici d'une projection de la structure d'un domaine source sur la structure d'un domaine cible. La différence tient au fait que les domaines constituent des images mentales. Les images mentales étant riches en détails, les métaphores qui associent deux images sont nommées par les auteurs *one-shot image-metaphors* (LAKOFF, TURNER, 1989 : 99). Ces dernières contrastent avec les métaphores appelées *image-schema metaphors* qui reposent sur les structures très générales telles que le centre (par opposition à la périphérie) ou le chemin (1989 : 99).

1.3.3. Métaphores de niveau générique et de niveau spécifique

LAKOFF et TURNER (1989) font aussi la distinction entre les métaphores de niveau générique (*generic-level metaphors*) et celles de niveau spécifique (*specific-level metaphors*). D'après les auteurs (1989 : 81—83), dans le cas de ce premier type de métaphores, les domaines sources et cibles ainsi que les listes des entités spécifiées dans la projection ne sont pas fixés. Parmi les paramètres de la structure de niveau générique il y a : les catégories ontologiques fondamentales (p.ex. entité, état, événement), les aspects des êtres (p.ex. attributs, comportement), la forme d'un événement (p.ex. instantané ou prolongé ; unique ou répété ; achevé ou inachevé), les relations causales (p.ex. permettre, avoir pour résultat, provoquer), les schémas d'image (p.ex. chemin, forces, liens), les modalités (p.ex. possibilité, obligation, nécessité). La métaphore *EVENTS ARE ACTIONS* (*LES EVENEMENTS SONT DES ACTIONS*) constitue un exemple de métaphore de niveau générique. Par contre la métaphore *LIFE IS A JOURNEY* (*LA VIE EST UN VOYAGE*) est une métaphore de niveau spécifique. La différence entre ces deux métaphores est comparée à la différence entre le genre et l'espèce dans la taxonomie biologique : chaque espèce doit posséder toutes les caractéristiques du genre, celui-ci étant défini par un petit nombre de propriétés au niveau bien élevé.

Ainsi, dans chaque métaphore de niveau spécifique la projection préserve la structure de niveau générique.

En prenant en considération les différents niveaux sur lesquels peuvent se placer les métaphores on peut parler d'une hiérarchie des métaphores. Dans son article *The Contemporary Theory of Metaphor* LAKOFF (1993 : 222–224) évoque la hiérarchie dans laquelle :

- au niveau le plus élevé, il se place la métaphore appelée *event structure* (événement-structure) qui permet de conceptualiser les différents aspects de la structure d'événement (y compris les notions telles qu'états, changements, procès, actions, causes, buts et moyens) en termes d'espace, de mouvement et de force,
- au niveau inférieur, il se trouve la métaphore A PURPOSEFUL LIFE IS A JOURNEY (LA VIE PLANIFIÉE EST UN VOYAGE),
- au niveau le plus bas, il y a les métaphores LOVE IS A JOURNEY (L'AMOUR EST UN VOYAGE) et A CAREER IS A JOURNEY (LA CARRIÈRE EST UN VOYAGE).

Dans le système métaphorique les métaphores se trouvant au niveau moins élevé héritent de la structure des métaphores qui se trouvent au niveau plus élevé. Ainsi, la métaphore A PURPOSEFUL LIFE IS A JOURNEY (LA VIE PLANIFIÉE EST UN VOYAGE) hérite de la structure de la métaphore *event structure* (événement-structure) car les événements dans la vie conceptualisée comme planifiée constituent des cas particuliers des événements en général. De même, les métaphores LOVE IS A JOURNEY (L'AMOUR EST UN VOYAGE) et A CAREER IS A JOURNEY (LA CARRIÈRE EST UN VOYAGE) héritent de la structure de la métaphore A PURPOSEFUL LIFE IS A JOURNEY (LA VIE PLANIFIÉE EST UN VOYAGE) : l'amour et la carrière professionnelle constituent des aspects de la vie, les événements dans une relation d'amour constituent des cas particuliers des événements dans la vie, les buts professionnels constituent des cas particuliers des buts dans la vie. Ce qui reste spécifique dans la métaphore LOVE IS A JOURNEY (L'AMOUR EST UN VOYAGE), c'est le fait qu'il y a deux amoureux conceptualisés comme des voyageurs et une relation d'amour conceptualisée comme un véhicule (cf. DÉTRIE, 2000 : 159–165). Dans la métaphore A CAREER IS A JOURNEY (LA CARRIÈRE EST UN VOYAGE) la personne qui fait carrière est conceptualisée comme voyageur et la carrière comme un voyage vers le haut. Il faut ajouter que selon LAKOFF (1993 : 224–225) les métaphores placées plus haut dans une hiérarchie tendent à être plus répandues et celles qui sont placées plus bas restent plus restreintes culturellement.

1.3.4. Métaphores primaires et complexes

Une autre distinction concernant les métaphores conceptuelles est celle proposée par Joseph GRADY (p.ex. 1997, 2007) entre les métaphores primaires (*primary metaphors*) et les métaphores complexes (*complex metaphors*). En analysant la métaphore décrite par LAKOFF et JOHNSON (1980) THEORIES ARE BUILDINGS (LES THÉORIES SONT DES BÂTIMENTS) GRADY (1997) observe que c'est une métaphore complexe. Cela signifie que cette métaphore est décomposable en deux métaphores plus spécifiques nommées les métaphores primaires : ORGANIZATION IS PHYSICAL STRUCTURE (L'ORGANISATION EST UNE STRUCTURE PHYSIQUE) et PERSISTING IS REMAINING ERECT (LA PERSISTANCE EST UN MAINTIEN DE LA STATION DROITE). Les métaphores primaires sont conçues comme celles qui établissent des projections entre les concepts perceptuels fondamentaux (haut, bas, lourd, lumineux, etc.) et les concepts qui sont aussi fondamentaux mais qui ne sont pas directement perceptuels (dominant, triste, difficile, heureux, etc.). Par opposition aux métaphores complexes les métaphores primaires émergent directement de l'expérience : il y a des corrélations entre la quantité et la hauteur, le bonheur et l'éclat, la difficulté et la lourdeur mais il n'en a pas entre les théories et les bâtiments (GRADY, 2007 : 192–193).

LAKOFF et JOHNSON (1999) développent la théorie selon laquelle les métaphores primaires se combinent pour former des métaphores complexes. Ils comparent les premières aux atomes et les dernières aux molécules (1999 : 49). Les auteurs (1999 : 46) soutiennent que les métaphores primaires surgissent de l'expérience quotidienne d'une façon naturelle, automatique et inconsciente. Cela se fait au moyen d'un procès (appelé « conflation ») pendant lequel il se forme des associations entre des expériences et des jugements subjectifs d'une part et des expériences sensori-motrices de l'autre. Par exemple, une expérience subjective d'affection est typiquement liée par un enfant à une expérience sensorielle de chaleur d'où la métaphore primaire AFFECTION IS WARMTH (L'AFFECTION EST UNE CHALEUR). D'autres associations sur lesquelles reposent des métaphores primaires sont par exemple : important et grand, intimité et proximité, difficultés et fardeaux, temps et mouvement, buts et destinations, savoir et voir, comprendre et saisir (1999 : 49–54). La métaphore A PURPOSEFUL LIFE IS A JOURNEY (LA VIE PLANIFIÉE EST UN VOYAGE) est analysée par les auteurs (1999 : 60–63) comme une composition de deux métaphores primaires : PURPOSES ARE DESTINATIONS (LES BUTS SONT DES DESTINATIONS) et ACTIONS ARE MOTIONS (LES ACTIONS SONT DES MOUVEMENTS). Dans l'expérience quotidienne, il n'y a pas de corrélation entre la vie planifiée et le voyage. Néanmoins, selon les auteurs, la métaphore est ancrée dans l'expérience : ce

sont les métaphores primaires qui sont fondées dans l'expérience et ce fondement est préservé quand elles se combinent dans la métaphore complexe.

1.3.5. Métaphores conventionnelles et non conventionnelles

Enfin, les métaphores se différencient du point de vue du degré de leur conventionnalité. LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985]: 149) font la distinction entre les métaphores conventionnelles qui « structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture qui est reflété dans notre langage quotidien » et les métaphores qui « sont extérieures à notre système conceptuel et sont le produit de l'imagination ou le résultat d'une création ». Celles-ci permettent d'appréhender une expérience d'une façon nouvelle. Ainsi, la métaphore L'AMOUR EST UN VOYAGE est une métaphore conventionnelle par opposition à la métaphore L'AMOUR EST UNE ŒUVRE D'ART RÉALISÉE EN COMMUN qui constitue une métaphore nouvelle. Les auteurs (1980 [1985]: 183) notent aussi des différences entre les expressions métaphoriques suivantes :

Racontez-moi l'histoire de votre vie.

La vie est une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne veut rien dire.

La première phrase « contient la métaphore conventionnelle LA VIE EST UNE HISTOIRE » (1980 [1985]: 183). C'est une métaphore qui est bien enracinée dans la culture: la tradition biographique et autobiographique est fondée sur la structuration de la vie humaine en termes d'une histoire cohérente. Par contre « la métaphore LA VIE EST UNE HISTOIRE CONTÉE PAR UN IDIOT... » est non conventionnelle: « les événements se succèdent si rapidement et de manière si inattendue qu'on ne peut en donner aucun récit cohérent » (1980 [1985]: 185).

Plus de précisions concernant la conventionnalité de la métaphore aux deux niveaux distinctifs (conceptuel et linguistique) se trouvent dans l'ouvrage de LAKOFF et TURNER publié en 1989. Quant au niveau conceptuel, les auteurs (1989: 55) indiquent qu'une métaphore est conventionnelle dans la mesure où elle est automatique, comprise sans effort et établie en tant que façon de penser parmi les membres d'une communauté linguistique. En se référant à ce type de métaphores, les auteurs (1989: 80) utilisent la notion *basic metaphor* (métaphore de base). Par exemple, dans la communauté des locuteurs anglais la métaphore DEATH IS DEPARTURE (LA MORT EST UN

DÉPART) est fortement conventionnelle au niveau conceptuel : “we probably all have it” (1989 : 55). Par contre, la métaphore LIFE IS BONDAGE (LA VIE EST UNE SOUMISSION) est moins conventionnelle : elle peut être hautement conventionnelle seulement dans certaines sous-communautés (p.ex. dans des communautés chrétiennes). En ce qui concerne le niveau linguistique, la conventionnalité d’une métaphore dépend du degré auquel cette métaphore est à la base d’expressions linguistiques de tous les jours. Ainsi, selon les auteurs (1989 : 56), la métaphore DEATH IS DEPARTURE (LA MORT EST UN DÉPART) est fortement conventionnelle au niveau linguistique car elle est à la base d’un éventail d’expressions anglaises : *pass away* (partir), *be no longer with us* (ne plus être avec nous), *gone* (parti), *among the departed* (parmi ceux qui sont partis), etc. En plus, comme l’observe KÖVECSES (2002 : 31), une métaphore profondément conventionnelle au niveau conceptuelle peut être réalisée par des expressions métaphoriques non conventionnelles. Par exemple, les phrases anglaises *Stop the world. I want to get off* (Arrête le monde. Je veux descendre) ne présentent pas une façon conventionnelle de parler de la vie mais elles impliquent la métaphore hautement conventionnelle LIFE IS JOURNEY (LA VIE EST UN VOYAGE). Ainsi, aussi bien les métaphores conceptuelles que les expressions métaphoriques peuvent être plus ou moins établies et enracinées.

Vu que la conventionnalité des métaphores est une question du degré, KÖVECSES (2002 : 29–32) parle d’une échelle de conventionnalité. Les observations similaires sont faites par VINCKEES (2000). D’après ce dernier, la conventionnalité et l’originalité métaphorique constituent les extrémités d’un continuum qui admet un certain nombre de degrés intermédiaires. Les expressions telles que *déclarer sa flamme à quelqu’un*, *brûler d’amour*, *s’embraser d’amour*, qui du point de vue de la théorie de la métaphore conceptuelle réalisent la métaphore conceptuelle L’AMOUR EST UN FEU (cf. p.ex. LAKOFF, TURNER, 1989 ; KÖVECSES, 2000a, 2002, 2005), présentent le degré extrême de la conventionnalité. Les expressions citées ci-haut représentent, d’après l’auteur (VINCKEES, 2000 : 133), les métaphores lexicalisées qui « ne constituent pas à proprement parler des métaphores, puisqu’elles ne font qu’actualiser des analogies inscrites en langue ». À l’autre pôle de l’échelle en question, il se trouve les métaphores les plus créatrices, c’est-à-dire « les métaphores sans modèle langagier, à supposer qu’il puisse en exister vraiment (le consensus sur leur(s) interprétation(s) risquerait en effet de devenir extrêmement problématique) » (VINCKEES, 2000 : 133). Une échelle rendant compte de la gradualité de la conventionnalité des métaphores est proposée aussi par KALISZ (2001 : 112–113) (cf. TABAKOWSKA, 1993 : 93).

1.4. Métaphore conceptuelle versus métonymie conceptuelle

Nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédent que la métonymie est conçue, à côté de la métaphore, comme un des processus fondamentaux qui sont à l'origine de la formation de concepts non directement issus de notre expérience (LAKOFF, 1987 : 372). De même que la métaphore, la métonymie est conceptuelle et se prête à des projections. Elle fait partie du système conceptuel quotidien et elle est utilisée automatiquement, sans effort et d'une façon inconsciente. Enfin, pareillement à la métaphore, elle constitue un moyen d'extension des ressources linguistiques d'une langue (LAKOFF, TURNER, 1989 : 103—104).

LAKOFF et JOHNSON (1980 [1985] : 46—47) illustrent la métonymie à l'aide des relations suivantes :

LE PRODUCTEUR POUR LE PRODUIT

(p.ex. *J'ai acheté une Ford*)

L'OBJET UTILISÉ POUR L'UTILISATEUR

(p.ex. *Le saxo a la grippe aujourd'hui*)

LE RESPONSABLE POUR L'EXÉCUTANT

(p.ex. *Nixon a bombardé Hanoï*)

L'INSTITUTION POUR LES GENS RESPONSABLES

(p.ex. *Exxon a de nouveau augmenté ses prix*)

LE LIEU POUR L'INSTITUTION

(p.ex. *La Maison Blanche ne dit rien*)

LE LIEU POUR L'ÉVÉNEMENT

(p.ex. *Ne laissons pas la Thaïlande devenir un autre Vietnam*).

Comme un cas particulier de métonymie ils considèrent la synecdoque :

LA PARTIE POUR LE TOUT

(p.ex. *Les verts ont besoin d'un grand bras*).

Les auteurs (1980 [1985] : 44) observent que la métonymie se différencie de la métaphore du point de vue de la fonction. La métaphore a avant tout la fonction de compréhension d'une chose en termes d'une autre. Par contre, la métonymie a d'abord la fonction référentielle : nous employons une entité pour se référer à une autre entité qui lui est liée. Néanmoins, Lakoff et Johnson notent que la métonymie a aussi la fonction de compréhension : quand nous utilisons l'expression *un grand bras* pour faire référence à un

homme fort nous nous concentrons sur un aspect particulier que l'on associe avec le bras.

La différence la plus notable entre la métaphore et la métonymie concerne la nature de la projection : dans le cas de la métaphore, la projection opère entre deux domaines différents (un domaine est compris en termes d'un autre) alors que la projection métonymique s'effectue dans le cadre du même domaine conceptuel (LAKOFF, TURNER, 1989 : 103). Dans toutes les métonymies évoquées ci-haut, il s'établit une relation entre deux entités au sein d'un même domaine. Elle peut être caractérisée en termes d'un rapport entre deux éléments qui font partie du même modèle cognitif idéalisé. Par exemple, dans le cas de la phrase *The White House isn't saying anything* (*La Maison Blanche ne dit rien*) le lieu remplace l'institution, le lieu et l'institution étant les deux éléments d'un même MCI (LAKOFF, 1987 : 78–79).

Par opposition à la métonymie, la relation métaphorique s'établit entre deux modèles cognitifs idéalisés. KÖVECSES (2002 : 147–148) illustre la différence entre ces deux mécanismes cognitifs sous forme des schémas (figures 1–2).

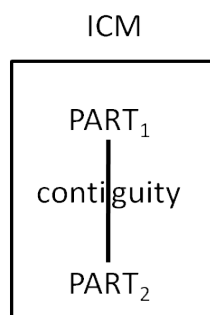


Figure 1. La relation métonymique
Source : KÖVECSES (2002 : 148)

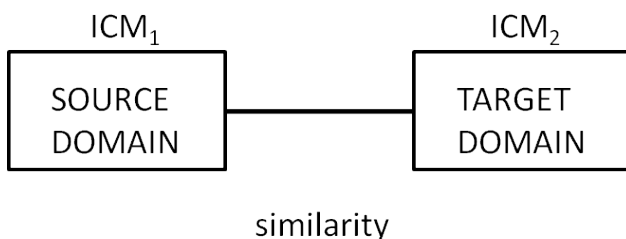


Figure 2. La relation métaphorique
Source : KÖVECSES (2002 : 147)

La métonymie est donc assimilée à une relation de contiguïté de deux parties d'un même MCI et la métaphore à la relation de similarité entre deux MCIs différents. En plus, LAKOFF et JOHNSON (2003 : 265–267) font remarquer

que dans le cas de la métaphore la projection est multiple tandis que dans la métonymie il n'y a qu'une projection.

À côté de ce type de métonymie, LAKOFF (1987 : 79) parle aussi des relations métonymiques entre un membre ou une sous-catégorie et la catégorie dans son ensemble. À ce propos, l'auteur (1987 : 79—90) cite les modèles métonymiques suivants :

- les stéréotypes sociaux (p.ex. la sous-catégorie des mères au foyer est représentative de la catégorie *mère*),
- les exemples typiques (p.ex. la pomme et l'orange pour la catégorie *fruit*),
- les exemples idéaux (p.ex. un mari idéal),
- les parangons (p.ex. la Cadillac des aspirateurs),
- les générateurs (p.ex. les nombres à un chiffre génèrent toute la catégorie des nombres naturels au moyen des principes arithmétiques généraux),
- les sous-modèles (p.ex. les couleurs fondamentales, les émotions primaires) qui constituent des points de référence cognitifs,
- les exemples saillants (p.ex. si le meilleur ami d'une personne est végétarien et si cette personne ne connaît pas d'autres végétariens, elle aura tendance à développer des généralités sur les végétariens à partir du cas de son ami).

En développant la théorie de la métonymie en termes des MCI Zoltàn KÖVECSES et Günter RADDEN (1998) proposent une typologie bien élaborée de différents types de métonymies. Les auteurs (1998 : 39) définissent la métonymie comme un processus cognitif dans lequel une entité conceptuelle fournit un accès mental à une autre entité conceptuelle au sein d'un même domaine ou d'un même modèle cognitif idéalisé. En décrivant plus de quarante types de relations métonymiques, ils distinguent deux configurations conceptuelles :

- un MCI entier et ses parties,
- les parties d'un MCI.

Ce dernier type de configuration peut être illustré par la relation entre le producteur et le produit (*J'ai acheté une Ford*) : le producteur et le produit constituent deux parties différentes du même MCI. Par contre les relations entre la partie et le tout (*Les verts ont besoin d'un grand bras*) ou le tout et la partie (*Il m'a frappé*) constituent les exemples de la première configuration. Pour expliquer comment ce qui vaut pour une partie peut s'appliquer au tout, Georges KLEIBER (p.ex. 1999a : 99) propose le principe de métonymie intégrée selon lequel « certaines caractéristiques de certaines parties peuvent caractériser le tout ». Le passage de la partie au tout est possible si ces caractéristiques sont suffisamment saillantes ou valides pour le tout. Le principe de métonymie intégrée est complété par le principe de méronomisation ou d'intégration méronomique qui dit que « le rapport de contiguïté entre deux entités X et Y peut être dans certaines situations transformé en rap-

port de partie (X)-tout (Y) » (1999a : 147). Ce principe permet d'expliquer, par exemple, la relation métonymique entre la voiture et le conducteur dans la phrase *Je suis (garé) sur la place* : la voiture est perçue transitoirement comme étant une partie du conducteur (1999a : 146).

1.5. Métaphore conceptuelle dans le cadre de l'intégration conceptuelle

Selon Gilles Fauconnier et Marc Turner (TURNER, FAUCCONNIER, 1995, 1996, 1998, 2002, 2008 ; FAUCCONNIER, 1997 ; TURNER, 2000a, 2000b, 2000c, 2000d) la métaphore conceptuelle peut être traitée comme une manifestation d'une opération cognitive plus générale, à savoir celle de l'intégration conceptuelle appelée en anglais *blending*. La métaphore constitue "a subset of the range of conceptual integration phenomena" (FAUCCONNIER, TURNER, 1998 : 180). L'intégration conceptuelle, qui rend compte de la création d'une nouvelle structure conceptuelle à partir de la fusion d'autres structures existantes, est conçue comme une opération dynamique, souple et active au moment de penser et de parler. En tant qu'une opération essentielle à la cognition humaine, l'intégration conceptuelle permet de décrire des phénomènes linguistiques très variés (les constructions grammaticales, les contrefactuels, la rhétorique et l'interprétation, etc.). D'après FAUCCONNIER et TURNER (2008 : 65), la métaphore constitue une manifestation particulièrement importante et saillante de cette opération. Comme dans la conception de LAKOFF et JOHNSON (1980), la métaphore est vue comme un phénomène conceptuel qui implique un système de projections entre des entités. Cependant, la description des opérations mentales mises en place dans le processus de la métaphorisation présente certaines différences.

La théorie de l'intégration conceptuelle étant un développement de la théorie des espaces mentaux FAUCCONNIER, 1984, 1991), l'unité de base de l'organisation cognitive décrite par l'opération de l'intégration conceptuelle constitue un espace mental. FAUCCONNIER et TURNER (2002 : 102) définissent l'espace mental de la façon suivante : "mental spaces are small conceptual packets constructed as we think and talk, for purposes of local understanding and action. They are very partial assemblies containing elements, and structured by frames and cognitive models". L'opération de l'intégration conceptuelle implique un réseau d'espaces mentaux. Dans la configuration la plus typique, cette opération met en place un réseau de quatre espaces distincts (deux espaces d'entrée ou autrement dit initiaux, un espace générique et un espace intégrant), ce que Fauconnier présente sous forme de schéma (figure 3).

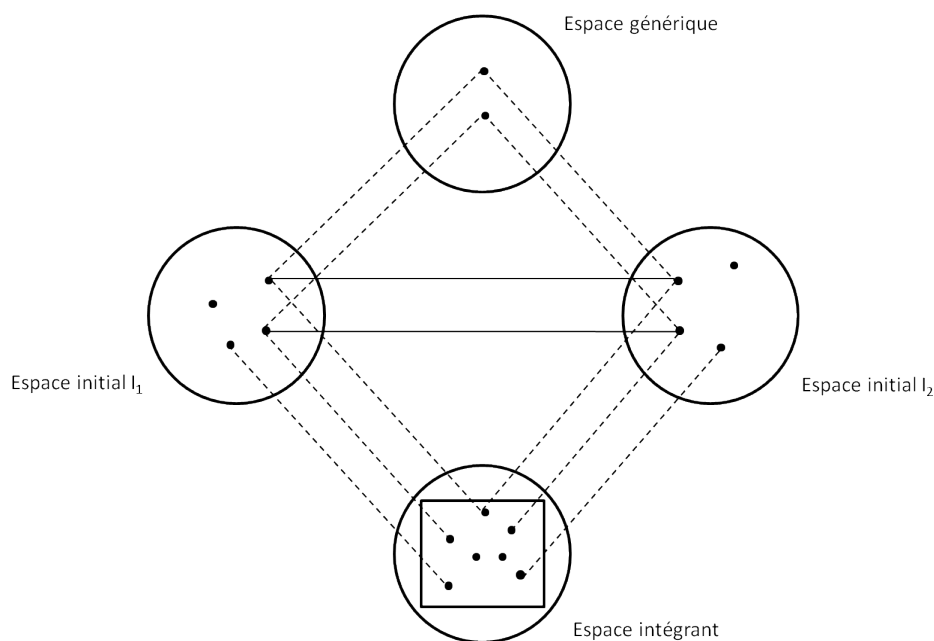


Figure 3. Le réseau d'intégration conceptuelle (configuration typique)

Source : FAUCONNIER (1997 : 184)

Les deux espaces d'entrée sont mis en correspondance par une projection partielle qui relie des éléments homologues dans ces espaces. Cette projection dégage un espace générique c'est-à-dire une structure plus abstraite qui contient ce que les espaces d'entrée ont en commun. Une autre projection opère à partir des espaces d'entrée vers l'espace intégrant. Cette projection sur l'espace intégrant est sélective : chaque espace d'entrée transfère une partie de sa structure. Dans l'espace intégrant, il émerge une structure nouvelle qui, sur le schéma, est symbolisée par un carré. Le développement de cette structure émergente dans l'espace intégrant est possible grâce aux trois processus : la composition, la complémentation et l'élaboration. La composition des éléments provenant des espaces d'entrée rend possible dans l'espace intégrant des rapports qui n'existent pas dans les espaces d'entrée. La complémentation ou autrement dit l'achèvement apporte la structure supplémentaire à l'espace intégrant. Enfin, l'élaboration développe l'espace intégrant selon ses principes. La structure qui émerge de l'opération de l'intégration « peut donner lieu par rétroprojection à des inférences nouvelles, voire à une reconceptualisation plus radicale » (FAUCONNIER, 1997 : 182). Ainsi, d'après les auteurs (FAUCONNIER, 1997 ; TURNER, 2000b) dans l'énoncé métaphorique *Ce chirurgien est un boucher* l'opération d'intégration met en correspondance deux espaces initiaux : celui du chirurgien et celui du boucher. En se fondant

sur l'espace générique qui contient les propriétés partagées par ces deux espaces (découpage de chair, instrument tranchant, activité professionnelle habituelle etc.), l'opération permet de relier les éléments constitutifs des deux espaces d'entrée. Néanmoins ni la maladresse ni ses effets néfastes ne sont pas présents dans ces espaces. Ils émergent dans l'espace intégrant sur lequel on projette certains éléments de l'espace du chirurgien (la salle d'opération et le malade) et de l'espace du boucher (les gestes et les instruments). Grâce à l'apparition de la structure émergente, qui permet des inférences, l'opération de l'intégration conceptuelle peut rendre compte de l'incompétence du chirurgien.

Par rapport à la conception de LAKOFF et JOHNSON (1980) où les deux domaines sont mis en correspondance par un système de projections unidirectionnelles, le modèle de l'intégration conceptuelle complexifie le système de projections. En plus, il prévoit l'apparition de deux structures supplémentaires :

- une structure nouvelle qui résulte de la fusion des espaces initiaux et qui constitue la base d'inférences,
- une structure, généralement plus abstraite, qui rend compte de ce qui est commun pour les espaces initiaux.

En outre, le modèle de quatre espaces présenté ci-haut n'est qu'un cas typique de l'opération de l'intégration conceptuelle. Selon les auteurs (FAUCONNIER, TURNER, 2002 : 279), cette opération peut mettre en place beaucoup plus que quatre espaces : plusieurs espaces initiaux peuvent être projetés parallèlement sur un espace intégrant ou différents espaces d'entrée peuvent être projetés successivement sur des espaces intégrant intermédiaires qui, eux-mêmes, peuvent servir d'espaces mentaux pour d'autres espaces intégrant.

Afin de voir de plus près comment la métaphore conceptuelle est analysée dans le cadre de la théorie de l'intégration conceptuelle considérons tout d'abord la tournure idiomatique *creuser sa propre tombe* qui, du point de vue de la théorie de LAKOFF et TURNER (1989) présente un exemple de métaphore d'image. Selon l'analyse présentée par Fauconnier et Turner (FAUCONNIER, TURNER, 1998 ; 2002 : 131–134 ; FAUCONNIER, 1997 ; TURNER, 2000c), l'énoncé *Tu es en train de creuser ta propre tombe* adressé par un père qui garde son argent dans un matelas à son fils qui achète des actions en Bourse implique la mise en présence de deux espaces d'entrée dont le premier se rapporte à la mort, à l'enterrement, au cimetière et le deuxième à l'activité financière et plus précisément à l'achat d'actions en Bourse. L'opération de l'intégration met en place une projection partielle qui relie le fossoyeur au fils, l'action de creuser aux décisions financières, la mort à l'échec etc. Cependant, les espaces initiaux restent bien incompatibles du point de vue de la causalité (il n'y a pas d'interdépendance entre la profondeur d'une tombe et le risque de mourir), de l'intentionnalité (le fossoyeur est conscient du fait que la tombe qu'il creuse

est destinée à l'enterrement d'un mort mais le fils ne se rend pas compte qu'il va à l'échec), de l'ordre des événements (la mort survient avant que la tombe soit creusée cependant le fils agit avant de devenir victime de ses actions) et des rôles (le fossoyeur n'est pas celui qui meurt par contre le fils est à la fois agent et victime). Grâce à une projection sélective certains éléments de ces espaces peuvent fusionner dans l'espace intégrant : les éléments tels que la tombe, l'action de creuser, l'enterrement sont projetés du premier espace tandis que la structure causale, intentionnelle, temporelle et référentielle est empruntée au deuxième espace. C'est ainsi que l'espace qui émerge permet de produire des inférences souhaitées.

D'après FAUCONNIER et TURNER (2002 : 154), les intégrations métaphoriques sont typiquement bilatérales ou unilatérales. L'énoncé décrit ci-dessus est cité par les auteurs (p.ex. FAUCONNIER, TURNER, 1998 ; 2002 : 131) en tant qu'exemple de réseaux d'intégration bilatérale (*double-scope*). C'est un type d'intégration conceptuelle qui fait intervenir deux espaces initiaux organisés par différents cadres, chacun de ces cadres étant partiellement projeté sur l'espace intégrant dans lequel il émerge une nouvelle structure. Les réseaux d'intégration bilatérale diffèrent de ceux d'intégration unilatérale (*single-scope*). Comme ces premiers, les réseaux d'intégration unilatérale mettent en place deux espaces d'entrée organisés par différents cadres mais seul un de ces cadres est projeté sur l'espace intégrant. Autrement dit, le cadre organisant l'espace intégrant est une extension du cadre organisant un des espaces initiaux. Cependant, ce sont les intégrations métaphoriques unilatérales qui constituent, "the prototype of highly conventional source-target metaphors" (FAUCONNIER, TURNER, 2002 : 127).

Pour illustrer l'intégration métaphorique unilatérale, les auteurs (FAUCONNIER, TURNER, 1998 ; 2002 : 126–128) analysent la métaphore qui permet de conceptualiser la relation entre deux concurrents dans le domaine des affaires en termes de la boxe. La projection entre l'espace de la boxe et celui des affaires relie les boxeurs aux concurrents, les coups aux actions effectives, le fait de rester dans le combat au fait de continuer la concurrence, etc. Cela suppose une extraction d'une structure partagée par ces deux espaces initiaux : l'espace générique qui contient une relation abstraite de compétition entre deux adversaires. La projection sur l'espace intégrant est hautement asymétrique : le cadre organisant est fourni par la source, c'est-à-dire l'espace de la boxe. En conséquence, la projection apporte des constructions linguistiques qui évoquent l'espace source. L'espace cible qui est celui des affaires, lui aussi, fournit des constructions linguistiques mais ces constructions se réfèrent aux éléments d'un niveau inférieur. Par exemple, on peut dire à propos de deux concurrents dans le domaine des affaires (Murdoch et Iacocca) que *Murdoch knocked Iacocca out* (*Murdoch a mis knock-out Iacocca*). Dans cet énoncé l'expression *knocked out* (*a mis knock-out*) qui vient de la source

appartient au niveau du cadre organisant tandis que les expressions *Murdoch* et *Iacocca* qui proviennent de la cible appartiennent au niveau inférieur, c'est-à-dire celui qui spécifie les valeurs des rôles dans le cadre organisant. En tant que structure conceptuelle *on line*, l'espace intégrant incorpore une structure abstraite, à savoir la métaphore conventionnelle de la concurrence comme un combat physique. Ainsi, d'après FAUCONNIER et TURNER (1998 : 31), "any particular simple metaphoric one-sided network may have inhering within it a higher-order conventional metaphoric mapping, called by G. Lakoff and M. Johnson (1980) a basic metaphor". Étant fortement productives, les métaphores conventionnelles sont contenues dans de nombreuses constructions particulières du sens. Néanmoins, elles sont abstraites et c'est la raison pour laquelle elles exigent des spécifications et des projections conceptuelles complémentaires. Le même phénomène peut être observé dans des analyses de scènes complexes élaborées dans le cadre d'un texte (p.ex. GRÉA, 2002 ; KAMIŃSKA, 2007 ; KOSIŃSKI, 2007).

En somme, il faudrait distinguer les intégrations 'on line' dans lesquelles « les espaces initiaux sont intentionnellement construits et distingués par un locuteur en vue d'en réagencer les éléments dans l'espace intégrant selon une disposition logico-pragmatique singulière et novatrice » (GRÉA, 2003 : 73) des métaphores conceptuelles qui peuvent être traitées dans ce cadre comme des structures intersubjectives évoquées du fond cognitif (LIBURA, 2007b : 64) ou des conditions préalables pour certaines intégrations (GRADY, 2007 : 201). La théorie de l'intégration conceptuelle et la théorie de la métaphore traitent donc différents aspects de la conceptualisation métaphorique. Les analyses faites dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle concernent typiquement les relations conceptuelles stables et enracinées tandis que les recherches faites dans le cadre de la théorie de l'intégration conceptuelle se concentrent sur les conceptualisations nouvelles qui peuvent être de courte durée : "CMT has been primarily concerned with identifying regular, conventional patterns of metaphorical conceptualization (and explaining motivated extensions of these conventional structures), BT has often explicitly addressed itself to novel and unique examples which do not arise from entrenched cross-domain relationships" (GRADY *et al.*, 1999 : 106). Étant donné que, comme le notent les auteurs de la théorie de l'intégration conceptuelle (FAUCONNIER, TURNER, 1998 : 25), "we often recruit entrenched projections to help us do on-line conceptual projection", les deux théories peuvent être trouvées complémentaires (cf. GRADY *et al.*, 1999 : 120 ; KALISZ, 2001 : 106 ; KÖVECSES, 2002 : 237 ; JAMET, 2005 ; CROFT, CRUSE, 2004 : 207 ; LIBURA, 2007b : 16).

Cependant, quant aux analyses des métaphores conceptuelles dans le cadre de l'opération de l'intégration, il convient de noter que selon certains linguistes (KALISZ, 2001 : 110–111 ; LAKOFF, JOHNSON, 2003 : 263 ; LIBURA, 2007b : 60–62) l'émergence d'une nouvelle structure complémentaire dans

certains cas reste discutable : si on peut parler de l'apparition d'une structure novatrice et singulière dans les cas métaphoriques tels que *ce chirurgien est un boucher* ou *il est en train de creuser sa propre tombe*, cela n'est pas du tout évident dans le cas de la métaphore MORE IS UP (LE PLUS EST EN HAUT) ou celle qui permet de conceptualiser la concurrence en termes d'un combat physique. Agnieszka LIBURA (2007b : 60—62) fait remarquer que dans les réseaux d'intégration unilatérale la structure de l'intégration n'est pas complétée autrement que par l'évocation des fragments du cadre organisant l'un des espaces initiaux et, en plus, elle n'est pas développée selon des principes nouveaux. C'est la raison pour laquelle l'émergence d'un espace intégrant dans ce type de réseaux peut être mise en question. Selon KALISZ (2001 : 110—111), l'opération de l'intégration n'est pas utile dans les analyses des métaphores conceptuelles ontologiques et structurales.

2. Grammaire cognitive

2.1. Grammaire et sens

Selon la conception cognitive développée par Ronald LANGACKER (p.ex. 1986a, 1986b, 1987a, 1987b, 1990, 1991a, 2000a, 2000b, 2001, 2003a, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009), le langage est indissociablement lié à la cognition humaine. La cognition est incorporée dans le sens qu'elle réside en activité du cerveau, ce dernier constituant une partie du corps humain qui, à son tour, constitue une partie du monde (LANGACKER, 2008 : 535). Le langage est associé à un ensemble de capacités cognitives humaines, par exemple, la capacité à concevoir une situation à différents niveaux d'abstraction, à organiser une situation selon la distinction entre la figure et le fond, à percevoir des ressemblances, à diriger ou à fixer l'attention, etc. Ces capacités cognitives se manifestent premièrement dans les archétypes conceptuels et ensuite elles s'étendent à d'autres situations. Les archétypes sont conçus par LANGACKER (2003a : 207) comme « des ensembles de concepts fondamentaux qui marquent notre expérience quotidienne et fonctionnent comme des *gestalts* malgré leur complexité ». En tant que tels, les archétypes tiennent lieu de valeurs prototypiques de certaines notions grammaticales fondamentales, par exemple celles de nom et de verbe : le prototype de nom est un objet physique et le prototype de verbe est une interaction entre un agent et un patient (LANGACKER, 2008 : 539). En s'étendant à d'autres domaines d'expérience, les capacités cognitives fournissent des caractéristiques schématiques applicables à l'ensemble de la catégorie.

D'après LANGACKER (1987b : 57), la grammaire d'une langue est dynamique et symbolique par nature. Elle est conçue comme une représentation psychologique du système linguistique, un ensemble de routines cognitives qui sont formées, maintenues et modifiées par l'usage de la langue. Elle est caractérisée comme un inventaire d'unités symboliques conventionnelles. La

notion d'unité suppose une structure qui est suffisamment maîtrisée pour pouvoir être utilisée pratiquement de façon automatique. Chaque expression linguistique est "the pairing of a conceptualization and a vocalization, or the schematic representation of such a pairing" (LANGACKER, 1987b : 489) et "since expressions can obviously be of any size, they range freely along the dimension of symbolic complexity" (LANGACKER, 2008 : 21). Ainsi, chaque unité symbolique associe une structure phonologique et une structure sémantique. En plus, les unités symboliques varient en fonction de leur complexité. À titre d'exemple, les unités lexicales peuvent présenter un différent degré de complexité allant des unités qui ne sont pas analysables en composants symboliques plus petits (p.ex. affixes) aux unités d'une complexité symbolique indéfinie (p.ex. tournures idiomatiques, proverbes) (LANGACKER, 2008 : 22). Finalement, le lexique, la morphologie et la syntaxe forment un continuum d'unités symboliques.

La structure sémantique d'une unité symbolique équivaut à sa structure conceptuelle et elle est appelée prédicat ou prédication (LANGACKER, 1987b : 97, 491)¹. Le sens n'est pas identifié aux concepts mais à la conceptualisation : par opposition aux concepts, la conceptualisation se caractérise par une nature dynamique. Étant définie comme une facette d'une expérience mentale, la conceptualisation englobe :

- les conceptions nouvelles et celles qui sont établies,
- les expériences intellectuelles, sensorielles, motrices et émotionnelles,
- l'appréhension du contexte physique, linguistique, social et culturel,
- les conceptions qui se développent dans le temps de conceptualisation (LANGACKER, 2008 : 30).

Le sens d'une expression linguistique est constitué par un contenu conceptuel et la manière dont ce contenu est organisé.

2.1.1. Contenu conceptuel : domaines cognitifs

D'après LANGACKER (p.ex. 1986a, 1986b, 1987a, 1987b, 1990, 2000b, 2005, 2007, 2008), les structures sémantiques sont caractérisées par des domaines cognitifs. Étant appréhendé comme "a coherent area of conceptualization

¹ Dans cet ouvrage, LANGACKER fait la distinction entre le prédicat (la structure sémantique d'un morphème) et la prédication (la structure sémantique quelle que soit sa dimension : aussi bien celle d'un morphème que celle d'une expression linguistique plus complexe). Néanmoins, il y renonce car il ne la trouve pas nécessaire (communication personnelle). Dans ses derniers ouvrages (p.ex. 2008, 2009), en se référant à la structure conceptuelle, il n'utilise que le terme « predicate ».

relative to which semantic units may be characterized" (LANGACKER, 1987b : 488), le domaine cognitif est compris dans un sens très large : il renvoie à chaque type de conception ou champ d'expérience (LANGACKER, 2008 : 44). Comme le note LANGACKER (1987a [1991c] : 106), « toute structure cognitive — par exemple, une conceptualisation nouvelle, un concept établi, une expérience perceptuelle ou un système entier de connaissances — peut servir de domaine à un prédicat ». Parmi les domaines, il y a ceux qui sont cognitivement irréductibles, c'est-à-dire qui ne peuvent pas être définis à partir d'un autre domaine plus primitif, par exemple les espaces bidimensionnel et tridimensionnel, le temps, la couleur, l'intensité sonore, la température. Ce sont des domaines primitifs (*basic domains*). Ils sont déterminés par nos sens et ils réfèrent aux dimensions de l'expérience humaine qui sont élémentaires. Les domaines qui ne sont pas primitifs sont appelés domaines abstraits (*abstract domains*) ou domaines non primitifs (*nonbasic domains*)². Ils « impliquent des structures cognitives de complexité indéterminée » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 106). Les domaines cognitifs peuvent donc présenter un différent degré de complexité à partir des domaines primitifs jusqu'aux domaines qui constituent des structures de connaissance bien complexes, par exemple, la connaissance des règles d'un jeu, d'un scénario typique, d'un comportement social, d'une convention culturelle, etc.

Selon LANGACKER (1987b : 147–150), les domaines primitifs qui occupent le niveau le plus bas dans les hiérarchies de la complexité conceptuelle, constituent un potentiel conceptuel que les concepts correspondant à des niveaux d'organisation conceptuelle plus élevés exploitent d'une manière différente. Un concept peut être caractérisé comme une région ou une configuration dans un domaine. Par exemple, le domaine de l'espace bidimensionnel constitue un potentiel pour une grande variété de conceptions de la forme. Les concepts tels que *circle* (*cercle*) ou *line* (*ligne*) peuvent être décrits comme différentes configurations dans ce domaine. De même, le domaine de la couleur détermine l'ensemble potentiel des sensations de couleur et les concepts *yellow* (*jaune*) ou *black* (*noir*) peuvent être identifiés comme différentes régions dans ce domaine. Après être caractérisé dans le domaine de base un concept peut servir d'un domaine pour un autre concept. Par exemple, le domaine primitif de l'espace tridimensionnel sert de base pour le concept *body* (*corps*), tandis que celui-ci constitue un domaine non primitif pour le concept *arm* (*bras*). Le domaine non primitif *arm*, à son tour, fait partie de la caractérisation conceptuelle de *hand* (*main*).

La plupart des unités lexicales font appel à plusieurs domaines cognitifs. Le réseau complexe de domaines qui servent de base à la définition

² Dans l'un de ses derniers articles, LANGACKER (2007 : 452) avoue que "the earlier term *abstract domain* is infelicitous, since conceptions pertain to concrete experience".

d'une unité est nommé la matrice des domaines (*domain matrix*). Par exemple, l'unité *banane* se caractérise par rapport à tout un réseau de domaines : espace, couleur, goût, odeur et domaines abstraits tels que la connaissance des faits qu'une banane est comestible, qu'elle pousse dans les arbres, qu'elle est cultivée dans des pays tropicaux, etc.

C'est ainsi que la connaissance (*knowledge*), définie par LANGACKER (1987b : 163) comme l'univers conceptuel que nous construisons, maintenons et modifions pendant toute notre vie, joue un rôle crucial dans la caractérisation de la structure sémantique des unités symboliques. Dans ce « modèle encyclopédique de la sémantique, tous les aspects de notre connaissance générale de l'entité en jeu contribuent au sens de l'expression qui la désigne. Bien que certains aspects soient évidemment plus centraux et mieux établis que d'autres par la convention, toute distinction précise entre sémantique et pragmatique est vaine » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 106 ; cf. p.ex. KARDELA, 1992 : 16–17 ; KALISZ, 2006). LANGACKER (p.ex. 2005 : 17) récuse la distinction traditionnelle entre la connaissance linguistique et la connaissance extralinguistique. Selon lui, il n'y a pas de frontières rigoureuses entre ces deux sortes de connaissances (cf. KARDELA, 2006b). En plus, une telle conception met en doute la distinction entre la dénotation et la connotation (cf. p.ex. KRZESZOWSKI, 1994a ; KARDELA, 2006a : 201). Comme le fait remarquer John TAYLOR (2002 : 202), “metalinguistic awareness of degrees of formality, dialectal diversity, and sociolinguistic variation are all candidates for conceptual domains against which profiling takes place, as are various ‘associations’ of a word”.

Cependant, ce ne sont pas tous les aspects de la connaissance constituant une matrice des domaines qui sont aussi importants. Les domaines diffèrent par leur degré de centralité : certains sont centraux pendant que d'autres restent marginaux. La centralité d'un aspect de la connaissance est associée à la probabilité de son activation. Plus un domaine est central plus son activation lors d'un usage de l'unité est probable. En d'autres termes, les domaines qui restent centraux sont activés dans davantage de situations discursives. Néanmoins, le contexte peut rendre saillants d'autres domaines qui sont marginaux.

Pour l'illustrer, LANGACKER (2005 : 16–19 ; 2007 : 434–435 ; 2008 : 47–48), analyse l'unité *glass* (*verre* en tant que récipient à boire) dont la matrice contient les domaines suivants :

- l'espace (domaine primitif),
- la forme qui suppose le domaine de l'espace,
- l'orientation typique dans l'espace qui implique les notions de l'espace, de la verticalité et de la forme,
- sa fonction (récipient destiné à contenir un liquide) qui implique les notions de l'orientation, du liquide, de l'inclusion dans l'espace, du mouvement potentiel, de la force, de la constance dans le temps,

- son rôle dans le procès de boire qui implique sa fonction et les notions telles que le corps humain, le saisissement, le mouvement des bras, la digestion,
- la spécification de son matériel,
- ses dimensions,
- d'autres domaines qui sont plus marginaux, par exemple les notions du prix, du lavage, de la disposition des verres sur la table durant le repas, de leur fragilité.

L'espace et l'orientation typique dans l'espace constituent les domaines centraux pour le contenu conceptuel de l'unité *glass*. L'activation de ces domaines peut être observée dans beaucoup de contextes, par exemple dans la phrase *He took another sip from the glass* (*Il a bu une petite gorgée de son verre*). Néanmoins, il existe des contextes dans lesquels ce sont d'autres domaines qui deviennent centraux. La notion de la fragilité devient saillante dans la phrase *I dropped the glass and broke it* (*J'ai laissé tomber le verre et l'ai cassé*). Dans la phrase *Put the glasses to the right of the plates* (*Mettez les verres à droite des assiettes*), c'est le domaine associé à la disposition des verres sur la table durant le repas qui devient le domaine central. LANGACKER (2005 : 18 ; 2008 : 48–50) présente ce phénomène sur les figures 4–6.

Dans la figure 4, les ellipses représentent les domaines cognitifs et le cercle le profil (nous y reviendrons dans la section 2.1.2.3.1). La figure 5 illustre le même phénomène d'un autre point de vue : les domaines sont rangés d'après leur degré de centralité. La flèche symbolise la fréquence de leur activation. La figure 6 présente le même réseau des domaines dans différentes situations discursives. Les différences de l'épaisseur des ellipses illustrent les différences concernant le statut des domaines. Celui-ci change selon le contexte. Les domaines qui sont centraux dans la première situation discursive (ils sont illustrés par les cercles épais) deviennent marginaux

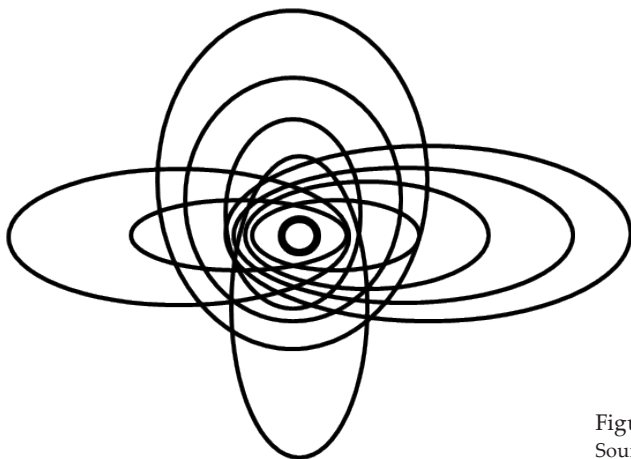


Figure 4. La matrice des domaines
Source : LANGACKER (2005 : 18)

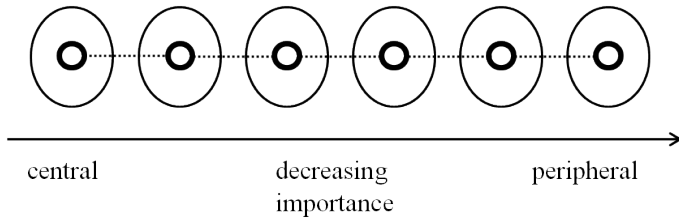


Figure 5. Les domaines d'après leur degré de centralité

Source : LANGACKER (2005 : 18)

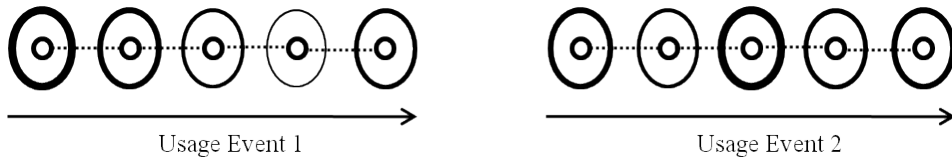


Figure 6. Les domaines dans différentes situations discursives

Source : LANGACKER (2005 : 18)

dans la deuxième. Ce phénomène représente l'ajustement contextuel de la portée de l'activation.

En somme, la description du contenu conceptuel d'une unité suppose l'évocation d'un réseau de domaines cognitifs qui représentent toutes les connaissances présupposées par cette unité. Suivant le contexte, d'autres domaines peuvent être activés. Autrement dit, « selon leur contexte d'emploi, les unités donnent [...] accès à divers systèmes conceptuels encyclopédiques reliés à l'expérience » (ROBERT, 2002 : 75).

2.1.2. Organisation du contenu conceptuel : mise en forme

Pour caractériser le sens d'une expression linguistique, il ne suffit pas d'évoquer son contenu conceptuel. Ce qui est important, c'est une description de la manière dont ce contenu conceptuel est construit. La manière d'organiser le contenu conceptuel est liée à ce que LANGACKER (p.ex. 1986a, 1986b, 1987a, 1987b, 1990, 1991a, 2000a, 2000b, 2003a, 2005, 2007, 2008) appelle l'imagerie (*imagery*) ou la mise en forme (*construal*)³, c'est-à-dire notre habilité

³ Dans l'ouvrage *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*, LANGACKER (2008 : 43) constate que "the term *construal* is preferable to *imagery*, used in certain earlier works, since the latter lends itself to confusion with more familiar applications". Le terme *mise en forme* a été choisi comme traduction française de *construal* par Claude Vandeloise (LANGACKER, 2003a).

à construire une même situation de manières différentes. Dans *Foundations of Cognitive Grammar*, LANGACKER (1987b : 117) évoque trois dimensions de l'imagerie :

- la sélection qui permet de déterminer la facette de la scène,
- la perspective liée au point de vue de la scène,
- l'abstraction qui rend compte du niveau de spécification auquel on considère la scène.

En parlant de ces dimensions, LANGACKER (1987b) utilise le terme général d'ajustements focaux (*focal adjustments*). En laissant de côté les différentes modifications concernant le regroupement de ces dimensions (p.ex. LANGACKER 2005, 2007 ; cf. VERHAGEN, 2007 : 53—54), il convient de noter que dans l'un de ses derniers ouvrages LANGACKER (2008 : 55) évoque quatre dimensions de la mise en forme :

- la spécificité (*specificity*),
- la focalisation (*focusing*),
- la proéminence (*prominence*),
- la perspective (*perspective*).

En utilisant la métaphore visuelle, l'auteur observe qu'on pourrait comparer le contenu conceptuel à une scène et la mise en forme à une façon particulière de la voir. En regardant une scène, ce qu'on voit réellement dépend :

- de la précision avec laquelle on l'examine (la spécificité),
- de ce qu'on choisit de regarder (la focalisation),
- des éléments auxquels on apporte le plus d'attention (la proéminence),
- d'où la scène est vue (la perspective).

Dans la suite du chapitre, nous nous focaliserons sur ces aspects de la mise en forme qui sont particulièrement significatifs du point de vue de notre analyse.

2.1.2.1. Spécificité

La spécificité correspond au niveau de précision auquel une scène est caractérisée par une expression: « le paramètre central est ainsi le GRAIN ou la RÉOLUTION » (LANGACKER, 1987a [1991c]). Considérons les phrases suivantes :

Une personne se déplace.

Un enfant court.

Un petit enfant court à toutes jambes.

La première phrase est schématique par rapport à la deuxième. Celle-ci est schématique par rapport à la troisième qui présente la vision la plus élaborée de la situation. Autrement dit, les phrases présentent la granularité de plus en plus fine.

La spécificité peut concerner différents types d'unités. C'est aussi les unités lexicales qui peuvent être de granularité variable, allant de termes très schématiques jusqu'aux termes très spécifiques. Ceci peut être illustré par les suites des unités lexicales :

animal — oiseau — moineau,
faire — regarder — scruter.

C'est ainsi que, dans le cas du lexique on peut observer des hiérarchies taxonomiques.

La disparition progressive des détails et le passage au niveau de granularité moins élevé sont liés au procès de schématisation. LANGACKER (2008 : 17) décrit la schématisation comme un procès d'extraction de ce qui est commun aux différentes expériences. C'est un procès qui conduit à l'émergence d'une conception représentant un niveau plus élevé d'abstraction, c'est-à-dire un schéma. Le schéma « décrit une structure avec une résolution plus faible (un plus gros grain) que ses exemplifications » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 108). Il est immanent dans ses différentes élaborations. De sa nature, il a la fonction de catégorisation : il rend compte de ce qui est commun aux certaines expériences antérieures et à la fois il peut être appliqué à chaque expérience nouvelle dont la configuration est la même. Selon LANGACKER (2008 : 56—57), la schématisation est fondamentale pour la cognition : elle se produit constamment dans chaque champ d'expérience. Toutes les généralisations linguistiques, sur tous les niveaux de l'analyse linguistique (phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique), surgissent par la schématisation des structures plus spécifiques (cf. p.ex. FIFE, 1994 ; CLAUSNER, CROFT, 1997 ; TAYLOR, 2002 ; KARDELA, 2005). La schématisation est, donc, essentielle dans tous les aspects de la structure linguistique. C'est pour cette raison que la grammaire cognitive peut être considérée comme « une théorie qui explique la formation de règles ou de structures générales et productives par un processus d'abstraction extrayant des régularités à partir du divers » (FORTIS, 2010b : 145).

2.1.2.2. Focalisation

La focalisation recouvre la sélection du contenu conceptuel et son arrangement entre le premier plan (*foreground*) et l'arrière-plan (*background*) (LANGACKER, 2008 : 57—65). Cela trouve sa manifestation dans la conception encyclopédique du sens. Comme on l'a observé plus haut (section 2.1.1), une unité lexicale fournit un accès direct à un réseau de domaines cognitifs qui diffèrent par leur degré de centralité. Dans cette perspective, l'inventaire des domaines représente une sélection du contenu conceptuel. Les domaines centraux constituent le premier plan par rapport aux domaines marginaux qui restent au fond. La sélection a aussi lieu quand, dans une situation discursive donnée, seuls certains domaines de la matrice sont activés. Le degré de l'activation de ces domaines étant différent, le niveau élevé de l'activation présente une sorte du premier plan.

En plus, la sélection concerne aussi l'étendue d'une expression dans les domaines qu'elle évoque : seulement certaines parties des domaines sont évoquées. Par conséquent, dans chaque domaine de sa matrice l'expression possède une portée (*scope*) appelée aussi champ. Celui-ci est défini par LANGACKER (1987a [1991c] : 107) en termes suivants : « le champ d'un prédicat est la portion des domaines appropriés qu'il évoque spécifiquement et qui est nécessaire pour sa caractérisation ». LANGACKER (2003a : 208) distingue entre champ maximal constituant « l'étendue totale de la conception évoquée » et champ immédiat défini comme « une portion du champ maximal » qui « est choisie comme centre général d'attention ». Le champ immédiat représente le premier plan par rapport au champ maximal. Ainsi, le terme anglais *hand* (*main*) introduit comme son champ immédiat la conception d'*arm* (*bras*) qui évoque à son tour, comme son propre champ immédiat, la conception de *body* (*corps*). Ce dernier constitue le champ maximal pour *hand* (LANGACKER, 2008 : 63—64).

2.1.2.3. Proéminence

En abordant la question de la proéminence ou autrement dit de la saillance, LANGACKER (2008 : 66) note le rapport qui existe entre cette notion et la focalisation : ce qui est sélectionné reste saillant par rapport à ce qui n'est pas sélectionné, de même que le premier plan reste saillant par rapport à l'arrière-plan. L'asymétrie de la saillance peut être observée dans différentes oppositions : concret par rapport à abstrait, réel par rapport à imaginaire, explicite par rapport à implicite, etc. À l'intérieur d'une catégorie, le

niveau de saillance du prototype est plus élevé que celui de ses extensions. LANGACKER (2008 : 66) distingue deux types essentiels de proéminences : le profilage et l'alignement trajecteur/repère. Tous les deux, ils impliquent la notion de centre d'attention (*focusing of attention*).

2.1.2.3.1. Mise en profil

Le profilage sur lequel repose en grande partie l'organisation du contenu conceptuel consiste à associer un profil à une base. Selon LANGACKER (p.ex. 1987b, 1990, 2000b, 2005, 2007, 2008), toute expression renvoie à une structure cognitive appelée base au sein de laquelle elle délimite un profil. Le profil est une entité désignée par une structure sémantique. En tant qu'une sous-structure dans le cadre de la base, le profil atteint le plus haut degré de la proéminence. Autrement dit, le profil est l'entité la plus saillante de la base.

La base inclut des spécifications d'un ou de plusieurs domaines qui déterminent le contenu conceptuel d'une expression. TAYLOR (2002 : 197) schématise la relation entre le domaine, la base et le profil sur la figure 7.

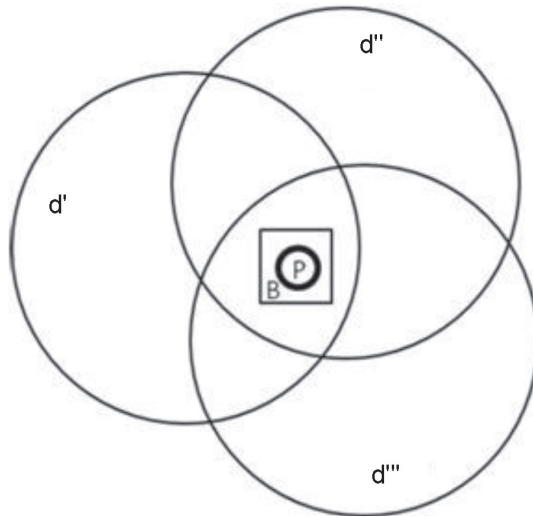


Figure 7. La relation entre le domaine, la base et le profil
Source : TAYLOR (2002 : 197)

Une expression impose un profil (noté en gras) sur une base (carré). La relation profil—base est conceptualisée par rapport aux domaines d', d'', d''' qui se chevauchent.

En imposant différents profils sur la même base, on obtient différentes expressions qui restent liées conceptuellement. Par exemple, les expressions linguistiques *parent* (*parent*) et *child* (*enfant*) se caractérisent par la même base. La première expression met en profil une personne adulte et évoque la conceptualisation du réseau des relations de parenté. La caractérisation de cette expression exige de la mise en évidence de cette partie du réseau qui permet d'illustrer la relation entre cette personne et l'individu de référence (R) (ici, c'est une personne qui est son enfant). C'est cette relation qui constitue la base de l'expression *parent*. La même relation sert de base à l'expression *child*. Cependant, comme l'illustre la figure 8 (LANGACKER, 2008 : 68), les deux expressions mettent en profil différents participants de cette relation (sur la figure, les profils sont représentés en gras).

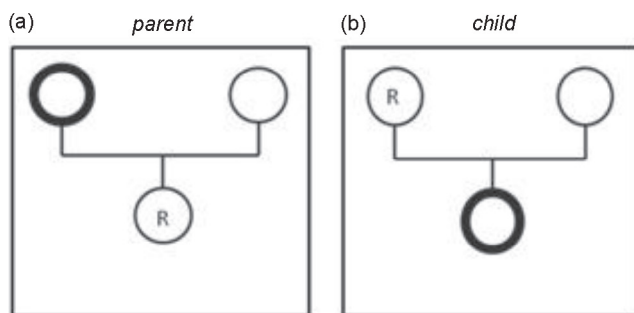


Figure 8. Les expressions (a) *parent* (*parent*) et (b) *child* (*enfant*)
Source : LANGACKER (2008 : 68)

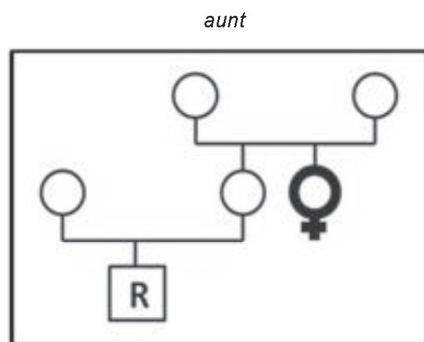


Figure 9. L'expression *aunt* (*tante*)
Source : LANGACKER (2008 : 67)

L'expression *aunt* (*tante*) évoque une configuration des relations de parenté plus complexe en mettant en profil un parent féminin. Ceci est représenté dans la figure 9 (LANGACKER, 2008 : 67).

En ce qui concerne la relation entre la base et le champ, LANGACKER (2008 : 66) constate qu'interprétée largement, la base conceptuelle d'une expression est identifiée à son champ maximal dans tous les domaines de sa

matrice. Interprétée plus étroitement, la base est identifiée au champ immédiat dans les domaines activés. Quant au profil dans ce contexte, il « sert de “point focal” dans le champ (immédiat) du prédicat » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 151). La figure 10 (LANGACKER, 2008 : 64) qui représente les mises en profil des unités *hand* (décrit dans le chapitre 2.1.2.2) et *elbow* (*coude*) illustre bien cette question. Les deux expressions évoquent le même champ maximal et le même champ immédiat mais elles mettent en profil un autre élément.

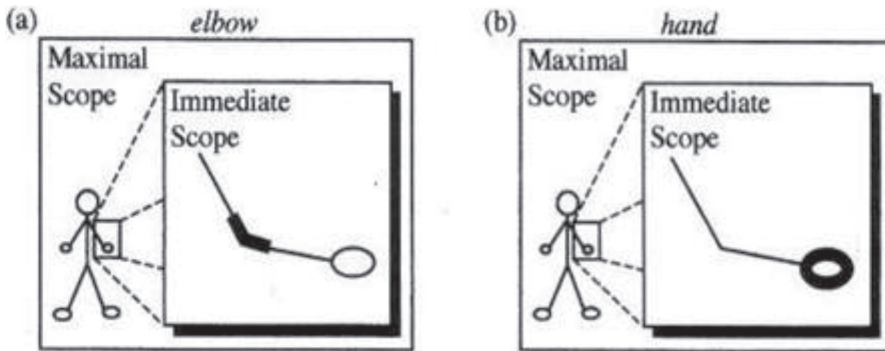


Figure 10. Les expressions (a) *elbow* (*coude*) et (b) *hand* (*main*)

Source : LANGACKER (2008 : 64)

2.1.2.3.2. Alignement trajecteur/repère

À côté du profilage, LANGACKER (p.ex. 1987b, 1990, 2000b, 2003a, 2005, 2007, 2008) distingue un autre type de proéminence : l'asymétrie entre le trajecteur (*trajector*) et le repère (*landmark*), appelé autrement le site⁴. Cette asymétrie est liée à la conceptualisation d'une relation : elle marque la différence de saillance entre les participants de cette relation. Le participant qui est le plus saillant et qui est conçu comme la figure dans le profil de la relation est appelé trajecteur. En tant que participant central principal, il est caractérisé comme « entité pour la description de laquelle l'expression est conçue » (LANGACKER, 2003a : 209). Le repère est considéré comme participant central secondaire par rapport auquel le trajecteur est appréhendé. Une relation peut impliquer plusieurs repères qui représentent différents degrés

⁴ Le terme *repère* en tant que traduction française de *landmark*, est proposé par Bernard VICTORRI (2004). Claude VANDELOISE (p.ex. la traduction de LANGACKER (1987a, 2003a)) ou Michel CHAMBREUIL (1998) choisissent le terme *site*.

de saillance. Par exemple, dans la phrase *Je donnerai ces livres à mon frère*, l'objet indirect *mon frère* peut être considéré comme un repère secondaire (LANGACKER, 2008 : 393).

Les expressions qui évoquent le même contenu conceptuel et mettent en profil la même relation peuvent différer sémantiquement selon la saillance de leurs participants. Par exemple, selon LANGACKER (p.ex. 2005 : 24–25), les deux prépositions anglaises *above* (*au-dessus*) et *below* (*au-dessous*) mettent en profil la même relation (figure 11).

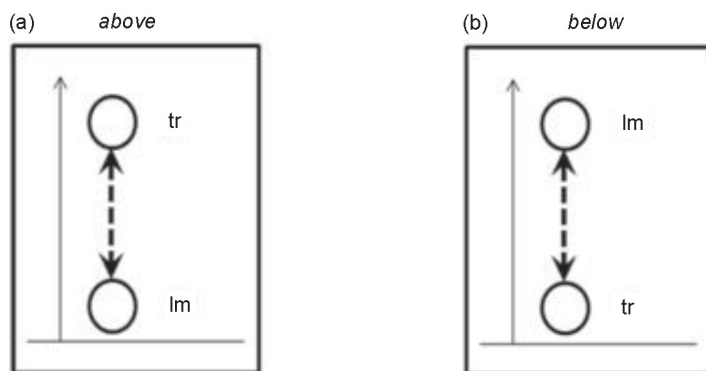


Figure 11. Les expressions (a) *above* (*au-dessus*) et (b) *below* (*au-dessous*)
Source : LANGACKER (2005 : 25)

Les deux participants de cette relation sont disposés de la même manière le long d'un axe vertical dans le domaine spatiale. Le domaine et le profilage étant les mêmes, c'est l'alignement trajecteur/repère qui permet de rendre compte de la différence entre ces deux entités mises en relation. Cette différence se ramène à l'inversion du trajecteur et du repère. Dans l'énoncé *The lamp is above the table* (*La lampe est au dessus de la table*), la lampe est trajecteur et la table est repère. L'énoncé *The table is below the lamp* (*La table est au dessous de la lampe*) renverse l'asymétrie trajecteur/repère : la lampe sert de point de repère pour situer la table à laquelle l'énoncé confère le statut de trajecteur.

L'organisation trajecteur/repère reste un outil très important en ce qui concerne une explication de différences entre divers types de prédicats relationnels (nous y reviendrons dans la section 2.1.3).

2.1.2.4. Perspective

En se référant à la métaphore visuelle, LANGACKER (2008 : 73) compare la perspective à l'arrangement visuel (*viewing arrangement*) qui met en rela-

tion, d'une part, une personne qui observe une situation et, d'autre part, la situation observée. Un des composants de l'arrangement visuel est le point de vue présumé. Bien d'expressions impliquent cet aspect de la mise en forme comme une partie de leurs significations. Par exemple, le point de vue permet de spécifier la position de trajecteur par rapport au repère dans les expressions *in front of* (*devant*) et *behind* (*derrière*). La figure 12 (LANGACKER, 2008 : 76) présente le contraste entre ces deux expressions. Cependant, le point de vue ne concerne pas seulement une localisation du conceptualisateur dans l'espace. Il peut être aussi temporelle. L'expression *next year* (*année prochaine*) illustrée sur la figure 13 (LANGACKER, 2008 : 77) évoque comme sa base la conception d'une séquence d'années. Dans le cadre de cette base, elle met en profil l'année qui suit immédiatement celle où l'énoncé en question est prononcé.

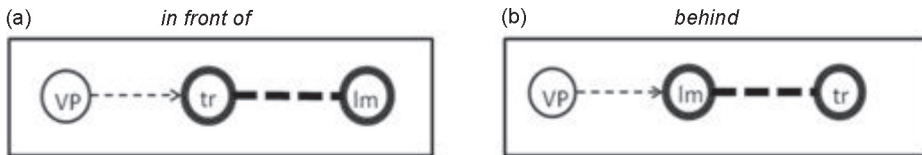


Figure 12. Les expressions (a) *in front of* (*devant*) et (b) *behind* (*derrière*)
Source : LANGACKER (2008 : 76)

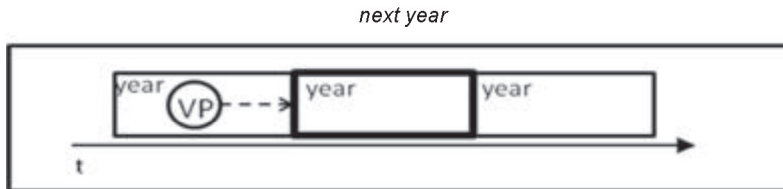


Figure 13. L'expression *next year* (*année prochaine*)
Source : LANGACKER (2008 : 77)

Parmi les phénomènes que LANGACKER (2008 : 79) considère dans le cadre de la perspective, il y a le dynamisme lié à la façon dont la conceptualisation se développe dans le temps. L'auteur distingue entre deux types de temps : temps conçu (*conceived time*) qui est pris comme objet de conceptualisation et temps de conceptualisation (*processing time*) qui est pris comme moyen de conceptualisation. LANGACKER précise que « toute conceptualisation, quelle qu'elle soit, demande un certain laps de temps d'enregistrement⁵, pour les opérations cognitives qu'elle requiert. *A fortiori*, un temps d'enregistrement est nécessaire pour conceptualiser le passage du temps ou pour suivre mentalement l'évolution temporelle d'une situation. Si ce n'est pas le cas de l'ex-

⁵ Le temps d'enregistrement constitue ici la traduction française du terme *processing time*.

périence immédiate, rien n'impose que le laps de temps conçu coïncide en longueur avec le laps de temps d'enregistrement nécessaire pour sa conceptualisation : nous avons la faculté mentale, en nous remémorant ou en imaginant une séquence d'événements, d'accélérer son déroulement ou de le ralentir » (1987a [1991c] : 129–130). L'intervention de la dimension temporelle est décisive en matière d'analyse linguistique. Elle joue un rôle important, par exemple, dans la caractérisation des catégories grammaticales.

2.1.3. Profil nominal et relationnel

Selon LANGACKER (p.ex. 1986a, 1987a, 1987b, 1990, 2000b, 2003a, 2005, 2007, 2008), les principales catégories grammaticales peuvent être sémantiquement définies. C'est la nature du profil d'une expression qui détermine sa catégorie grammaticale (cf. TUREWICZ, 1998). Le profilage joue un rôle fondamental dans la détermination des différences entre deux grandes catégories de prédicats : les prédicats nominaux et les prédicats relationnels (LANGACKER, 1987a [1991c] : 124).

Le prédicat nominal met en profil une chose (*thing*), c'est-à-dire une région dans un domaine. La région en question est conçue comme « un ensemble d'entités reliées entre elles » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 115). Par une entité, LANGACKER (1987a [1991c] : 116) comprend « tout ce que nous pouvons concevoir ou tout ce à quoi nous avons l'occasion de nous référer à des fins analytiques : choses, relations, sensations, interconnexions, points sur une échelle, portions du champ visuel, etc. ». Par exemple, le nom *constellation* met en profil un ensemble d'éléments qui forment une région : les étoiles qui constituent une constellation sont traitées comme une entité unifiée. De même, le nom *bip* met en profil un ensemble d'entités interconnectées parce que les sensations sonores qui le composent sont conçues comme une expérience auditive unifiée. La capacité à traiter, pour des besoins cognitifs d'un niveau plus élevé, un ensemble d'entités comme une entité unifiée est appelée réification (LANGACKER, 2008 : 105). Par conséquent, la notion de chose est définie comme un produit d'un groupement et d'une réification. D'après LANGACKER (2008 : 107), dans le cas des objets physiques, le groupement et la réification sont tellement automatiques que les entités qui constituent ces objets ne sont jamais accessibles consciemment.

Le prédicat relationnel met en profil des interconnexions définies comme « des opérations cognitives qui enregistrent la magnitude relative et la position des entités conceptualisées dans un domaine » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 126). La différence entre les deux types de prédicats est présentée par LANGACKER (1987b : 215) dans les figures 14 et 15.

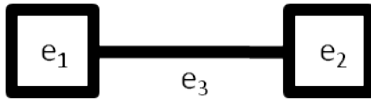


Figure 14. Le prédicat nominal
Source : LANGACKER (1987b : 215)

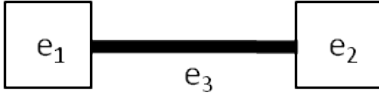


Figure 15. Le prédicat relationnel
Source : LANGACKER (1987b : 215)

Les figures représentent les mêmes entités (les entités e_1 , e_2 ainsi que l'entité e_3 qui correspond à l'opération cognitive responsable de la coordination des entités e_1 et e_2). Ce qui est différent, c'est la partie de la base qui est mise en profil (elle est notée en gras) : le prédicat nominal (figure 14) met en profil toutes ces trois entités conçues d'une manière globale et le prédicat relationnel (figure 15) met en profil leur interconnexion.

Pour l'illustrer sur le plan lexical, LANGACKER (1987b : 216) analyse l'unité *red* (*rouge*) en tant que nom ou adjectif. Comme la figure 16 l'illustre, le nom met en profil une région dans l'espace de la couleur (représenté par un trait vertical). La même région est mise en profil par l'adjectif mais le profil de ce dernier est relationnel : une seconde entité (représentée par un cercle) est localisée dans la région. L'entité et la région constituent deux participants de cette relation⁶.

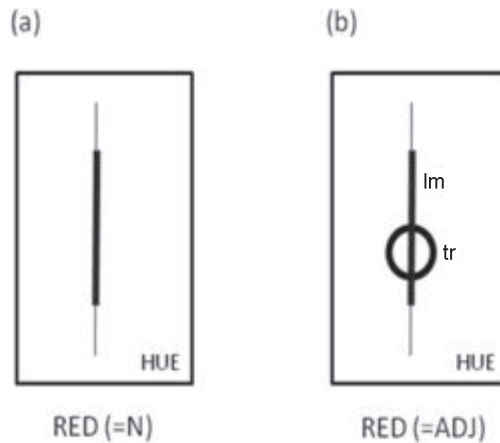


Figure 16. *Red* (*rouge*) en tant que nom (a) ou adjectif (b)
Source : LANGACKER (1987b : 216)

⁶ Dans le livre *Foundations of Cognitive Grammar* (1987b), ces deux participants sont décrits en tant que trajecteur (*trajector*) et repère (*landmark*). Cependant, dans ses derniers ouvrages, LANGACKER (p.ex. 2008, 2009) restreint l'usage du terme « landmark » au participant central (secondaire) et, à la fois, il caractérise les adjectifs (ainsi que les adverbes) en tant qu'unités qui ne supposent qu'un participant central (trajecteur).

Les prédicats relationnels se partagent en deux groupes : ceux qui désignent une relation atemporelle (évoquée entre autres par des adjectifs, des adverbes, des prépositions) et ceux qui désignent un procès (évoqué par des verbes). Par opposition aux prédicats relationnels atemporels, le profil des prédicats désignant un procès est temporel : ceux-ci mettent en profil « une relation suivie en séquence pendant son évolution à travers le temps » (LANGACKER, 2003a : 208). Les relations atemporelles se divisent en relations simples et relations complexes. La relation qui est simple met en profil les interconnexions qui se ramènent à une configuration unique et cohérente. Elle est dite statique. Par contre, la relation complexe met en profil une séquence de configurations relationnelles. L'opposition entre les relations atemporelles et les relations temporelles est esquissée dans la figure 17 reprise de LANGACKER (2008 : 99). Les carrés y représentent les entités, les interconnexions entre elles sont notées par les lignes brisées et le segment en gras de la flèche du temps représente le profil temporel.

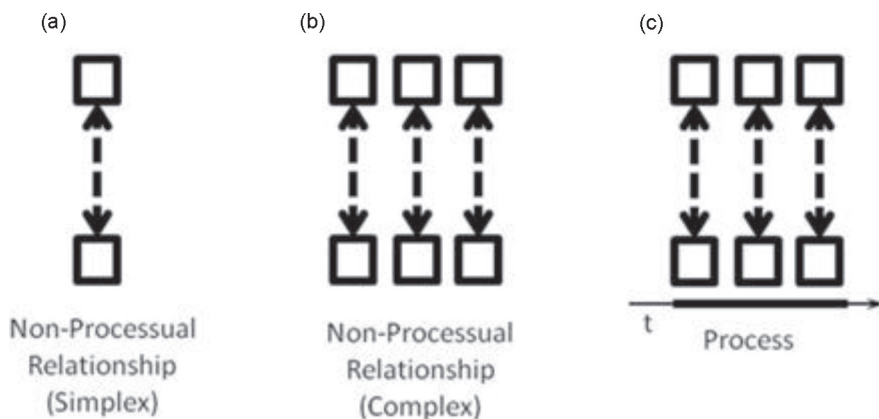


Figure 17. Les types de relations : (a) relation atemporelle simple, (b) relation atemporelle complexe, (c) relation temporelle

Source : LANGACKER (2008 : 99)

Au niveau lexical, le contraste entre la relation atemporelle simple et complexe est observable dans les différents usages de la préposition *le long de*. Dans la phrase *Il y a une route le long de la rivière* la relation est statique tandis que dans la phrase *Le promeneur marche le long de la rivière* la relation est complexe : elle suppose une série de configurations distinctes. Comme le dit LANGACKER, « sa cohérence interne est assurée parce que les états qui la composent sont conceptualisés comme des événements distribués sur l'axe temporel » (1987a [1991c] : 128). La même séquence d'états situés dans le temps constitue la base pour l'expression *longer*. Néanmoins, cette expression a le profil temporel : c'est le développement de la relation dans le temps qui est mis en profil.

La différence entre les relations atemporelles complexes et les relations temporelles est liée au contraste entre deux types d'enregistrement⁷ (*scanning*) : enregistrement global (*summary scanning*) et enregistrement séquentiel (*sequential scanning*). L'enregistrement séquentiel « implique une transformation perpétuelle d'une scène en une autre. Les différentes phases de la situation en évolution sont examinées en série, de façon non cumulative ; la conceptualisation est donc dynamique, dans la mesure où son contenu change d'un instant à l'autre » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 130). Ce type d'enregistrement est formulé dans la figure 18.

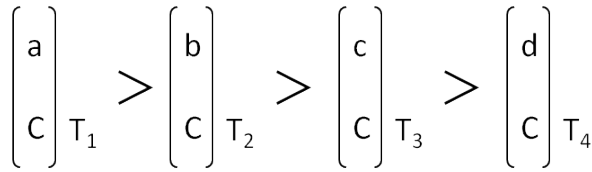


Figure 18. L'enregistrement séquentiel
Source : LANGACKER (1990 : 153)

À chaque moment de la conceptualisation (T_1, T_2, T_3, T_4) le conceptualisateur (C) active successivement la conceptualisation de différents états (a, b, c, d) : à chaque instant une seule conceptualisation est activée. Par contre, dans l'enregistrement global (figure 19), « les différents aspects de la situation s'accumulent, de manière à créer une conceptualisation progressivement de plus en plus complexe : une fois que la scène entière a été enregistrée, tous ses aspects sont disponibles en même temps et leur résultat est une Gestalt » (LANGACKER, 1987a [1991c] : 130).

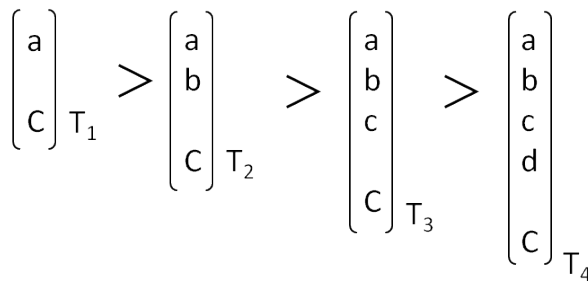


Figure 19. L'enregistrement global
Source : LANGACKER (1990 : 153)

⁷ Cette traduction française du terme anglais *scanning* a été suggérée par Vandeloise (p.ex. LANGACKER, 1987a [1991c] ; 2003a). Néanmoins, il faut noter qu'il existe d'autres traductions françaises de ce terme : *observation* (LANGACKER, 1986b [1991b]), *balayage* (CHAMBREUIL, 1998), *inspection* (FORTIS, 1996) ou *parcours* (DESAGULIER, 2007).

L'enregistrement global active donc les états d'une manière cumulative : chaque état est actif lorsque l'état suivant est activé. Ainsi, dans les relations temporelles, les différents états composants sont enregistrés en séquence à travers le temps conçu et dans les relations atemporelles complexes, les mêmes états sont enregistrés globalement.

L'enregistrement séquentiel implique l'appartenance à la catégorie du verbe (LANGACKER, 2008 : 112). Quand le même contenu est enregistré globalement l'expression qui en résulte appartient à une autre catégorie grammaticale. C'est le cas, par exemple, de l'infinitif qui met en profil tous les états du procès verbal mais qui suspend l'enregistrement séquentiel. Ainsi, son profil est atemporel. De même, les participes présents formés en anglais avec *-ing* (p.ex. *climbing*) ou les participes passés (p.ex. *frozen*) mettent en profil une relation atemporelle. Dans les phrases *The monkey climbing the tree is very cute* (Le singe grim pant à l'arbre est très mignon) ou *The pond is frozen* (L'étang est gelé) une séquence d'états est enregistrée globalement, le participe *climbing* imposant en plus un champ limité dans le domaine temporel et le participe *frozen* mettant en profil l'état final du procès verbal (LANGACKER, 2008 : 120–122).

Le profil relationnel est lié à l'organisation trajecteur/repère que nous avons décrite plus haut (section 2.1.2.3.2). Dans le cadre des présentes considérations, il convient d'ajouter que ce sont aussi bien les choses que les relations qui peuvent assumer le rôle de trajecteur et de repère. Ainsi, l'adjectif *red* (rouge) met en profil une relation dont le trajecteur est une chose tandis que le trajecteur de la relation mise en profil par l'adverbe *fast* (rapidement) est une relation (procès). La relation mise en profil par la conjonction *before* (avant que) implique deux relations en tant que participants de cette relation. Cependant, le verbe *wants* (veut) dans le contexte *He wants to experiment* (Il veut expérimenter) met en profil la relation dont le trajecteur est une chose et le repère est relationnel (LANGACKER, 1987b : 219).

L'organisation trajecteur/repère permet de rendre compte de différences entre les formes verbales à la voix active et à la voix passive. Par exemple, *sélectionner* à la voix active et *être sélectionné* à la voix passive mettent en profil la même relation mais elles supposent une autre organisation des participants de cette relation. Le trajecteur de l'expression à la voix active est écarté du centre d'attention dans l'expression à la voix passive. Le repère du verbe *sélectionner* à la voix active reste donc le seul participant central dans l'expression passive et il constitue son trajecteur (LANGACKER, 2003a : 209–210).

En plus, l'organisation trajecteur/repère joue un rôle important dans la caractérisation des adjectifs, des adverbes et des prépositions. Le contraste entre ces différentes catégories grammaticales illustre la figure 20 (LANGACKER, 2008 : 116).

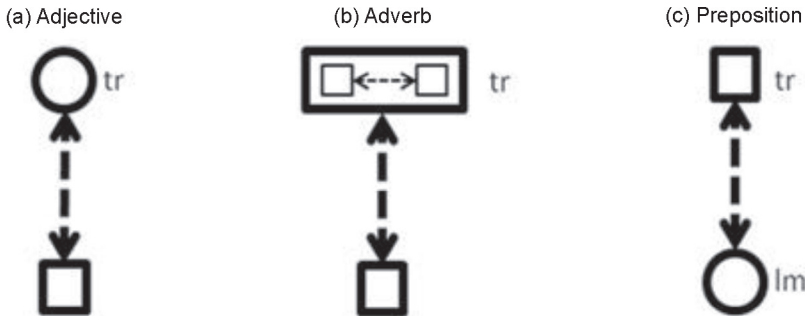


Figure 20. Le contraste entre (a) l'adjectif, (b) l'adverbe et (c) la préposition
Source : LANGACKER (2008 : 116)

Ce qui distingue les relations mises en profil par les adjectifs et les adverbes de celles qui sont mises en profil par les prépositions est le fait que ces premières supposent un participant central unique (le trajecteur) : le repère n'est pas spécifié. La différence entre les adjectifs et les adverbes concerne la nature du trajecteur : dans le cas des adjectifs, le trajecteur est une chose (représenté par le cercle) et dans le cas des adverbes le trajecteur est relationnel. Par opposition aux adjectifs et aux adverbes, les prépositions restent indifférentes en ce qui concerne la nature du trajecteur. Leur trait distinctif constitue le repère qui est une chose.

Les structures sémantiques peuvent se combiner. La combinaison de structures sémantiques donne lieu à une structure sémantique complexe qui hérite le profil de l'une des structures constituantes. Cette dernière est appelée le déterminant de profil (*profile determinant*) (LANGACKER, 2008 : 192). Par exemple, le morphème anglais *-ee* produisant la nominalisation verbale impose son profil nominal sur un processus fourni comme base par la racine verbale. Comme la figure 21 l'illustre (LANGACKER, 1991a : 24), le verbe (V) met en profil un procès qui accorde une dimension temporelle à la relation entre un trajecteur (tr) et un repère (lm). Le morphème produisant la nominalisation (NR) met en profil le repère de ce procès. Celui-ci n'est caractérisé que schématiquement. La ligne pointillée indique une correspondance qui existe entre ce procès schématique et un procès particulier mis en profil par le verbe. Le morphème de nominalisation constitue le déterminant de profil (noté en gras). La structure composée (N), par exemple *employee (salarié)*, hérite le contenu du verbe (*employ*) et le profil du morphème de nominalisation (*-ee*). Finalement, le nom dérivé met en profil le repère du procès désigné par le verbe.

De même, le morphème français produisant le participe impose son profil à la relation temporelle désignée par la racine verbale. Par exemple, le morphème participial *-é* qui met en profil une relation atemporelle et il

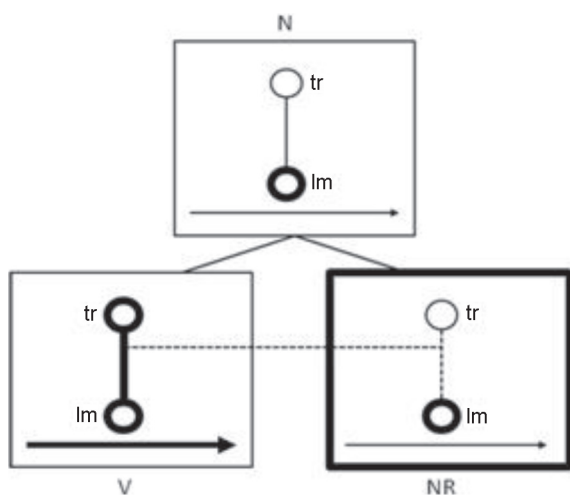


Figure 21. L'imposition de profil
Source: LANGACKER (1991a : 24)

impose son profil à la structure composée *chanté*. Les opérations de composition ainsi que l'imposition de profil ont aussi lieu au niveau plus élevé d'organisation conceptuelle : une structure composée peut devenir une structure composante d'une structure de niveau supérieur. Ainsi, le participe *chanté* peut se combiner avec le verbe *est* qui impose son profil temporel à la structure complexe qui en résulte : *est chanté*. Comme le note LANGACKER (1987a [1991c] : 137), « le prédicat atemporel élabore le contenu schématique de *être*, qui de son côté sert de support à la relation atemporelle dans le temps conçu et lui impose l'enregistrement séquentiel nécessaire pour une proposition finie ».

2.2. Métaphore

Dans le cadre de la grammaire cognitive, la métaphore n'est pas située au centre de l'analyse linguistique. La question de la métaphore est soulevée rarement (cf. TAYLOR, 2002 : 487). Néanmoins, les phénomènes métaphoriques y trouvent leur place. LANGACKER (2008 : 35–36) approuve une importance cognitive fondamentale de la métaphore en la rangeant parmi les phénomènes imaginatifs qui sont essentiels pour la conceptualisation. Selon l'auteur (1987b : 143), l'incompatibilité sémantique entre deux entités qui caractérise la métaphore est fondée sur une des aptitudes cognitives fondamentales notamment l'aptitude à créer des conceptualisations complexes comprenant des scènes discordantes. Puisque cette incompatibilité constitue

l'essentiel de toute extension, la métaphore est considérée avant tout comme un type d'extension.

2.2.1. Métaphore comme un type d'extension

2.2.1.1. Extension

En tant qu'un type d'extension, la métaphore est fondée sur la notion de comparaison et, en particulier, sur celle de catégorisation dans le cadre de laquelle les structures établies sont utilisées pour évaluer des structures nouvelles (LANGACKER, 2000a : 39).

La comparaison s'opère entre deux entités cognitives, la première servant de standard (S) et la deuxième constituant une cible (T). La formule générale de la comparaison est représentée par LANGACKER (1987b : 106) comme $S > T = V$, où V est valeur de la différence entre S et T. La catégorisation constitue "a special case of comparison, obtaining when the standard represents an established unit and the target (at least originally) is novel" (LANGACKER, 2000a : 4). En prenant en considération deux possibilités de relation entre le standard et la cible, LANGACKER (p.ex. 1987b : 370—372) distingue deux types de relation de catégorisation : spécialisation et extension. La relation est appelée spécialisation ou élaboration lorsque la valeur entre S et T est égale à zéro ($S > T = 0$). La relation est nommée extension lorsque la valeur entre S et T est différente de zéro ($S > T \neq 0$).

Dans le cas de la relation de spécialisation qui est indiquée par une flèche solide ($S \rightarrow T$), le standard S et la cible T sont pleinement compatibles, ce qui veut dire que la sanction est totale. Néanmoins la cible a un sens plus spécialisé que le standard. Ce dernier est schéma. Dans une relation de catégorisation, le schéma constitue donc une caractéristique abstraite qui est totalement compatible avec tous les éléments de la catégorie lesquels l'élaborent. « Un schéma est un patron (*template*) abstrait représentant les caractéristiques communes des structures qu'il catégorise, des structures qui ÉLABORENT donc ou EXEMPLIFIENT le schéma » (LANGACKER (1987a [1991c] : 104).

Dans la relation d'extension, la sanction est partielle ce qui signifie qu'il existe une certaine incompatibilité entre le standard S et la cible T. Celle-ci n'est pas totalement conforme aux spécifications du standard S. Dans ce type de relation qui est indiquée par une flèche pointillée ($S \dashrightarrow T$) le standard est prototype. La relation d'extension qui se produit entre un prototype (PT)

et une autre entité (X) (PT \rightarrow X) est illustrée par la figure 22, empruntée à LANGACKER (1987b : 373).

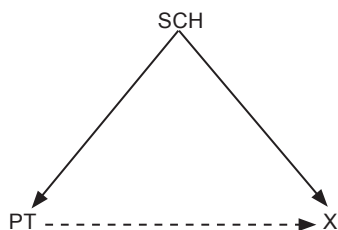


Figure 22. La relation d'extension
Source : LANGACKER (1987b : 373)

Comme le montre la figure, cette relation d'extension implique l'existence du schéma SCH qui est lié à PT et à X par la relation de spécialisation : SCH \rightarrow PT et SCH \rightarrow X. Les entités PT et X constituent les élaborations de ce schéma. Selon LANGACKER (2000a : 13), ce schéma peut être traité aussi comme une extension du standard qui lui est antérieur (cf. LANGACKER, 2008 : 225).

Pour illustrer la relation d'extension, LANGACKER (1987b : 374–376) considère la formation de la catégorie lexicale *tree* (*arbre*). Soit un enfant dont l'apprentissage de la catégorie lexicale *tree* commence par des rencontres de certaines plantes de grande taille dont les tiges portent des branches avec des feuilles, p.ex. des ormes et des chênes. Cela suppose l'extraction d'une structure abstraite [TREE] qui correspond aux spécifications communes à toutes ces plantes rencontrées. Lorsque l'enfant rencontre un autre exemplaire de la catégorie qui est partiellement incompatible avec le schéma [TREE], p.ex. *pine* (*pin*), il se produit une extension basée sur un jugement de catégorisation [[TREE] \rightarrow [PINE]]. Le schéma [TREE] devient le prototype qui sert de standard dans cette opération de comparaison. L'observation d'une similarité fonde l'apparition d'un autre schéma [TREE'] qui intègre les spécifications communes de [TREE] et [PINE] mais qui est suffisamment schématique pour neutraliser les spécifications qui ne sont pas compatibles, p.ex. la différence entre les feuilles et les aiguilles. Lorsque l'enfant rencontre un autre arbre qui n'est pas conforme à toutes les spécifications de [TREE'], p.ex. *palm* (*palmier*), le schéma [TREE'] devient le prototype dans l'opération de comparaison entre [TREE'] et [PALM]. Cette relation d'extension implique l'apparition d'un schéma [TREE''] correspondant aux aspects communs de [TREE'] et [PALM] (figure 23).

Il est évident que l'expérience de l'enfant continue. La catégorie lexicale devient de plus en plus complexe et constitue un réseau dont l'expansion se fait d'une façon horizontale et verticale. Le développement de la catégorie dans le sens horizontal correspond à l'extension et le développement dans le sens vertical correspond à l'extraction de structures schématiques.

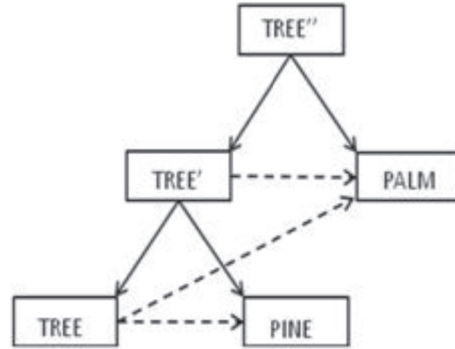


Figure 23. La formation de la catégorie lexicale *tree* (arbre)

Source : LANGACKER (1987b : 374)

Le réseau représentant une catégorie lexicale se compose des relations entre différentes variantes sémantiques de la catégorie qui constituent les nœuds de ce réseau. LANGACKER (1987b : 376, 381–382) souligne le caractère dynamique des réseaux. Ce sont des structures qui évoluent en permanence. Leur évolution reflète l'activité langagière et les expériences des usagers de la langue en question. Par exemple, l'extension du mot de moyen anglais *bedes* (prière) à *beads* (grains d'un chapelet) est motivée par le fait que la notion d'une personne qui prie en passant par les grains d'un chapelet était saillante au Moyen Age aussi bien dans la description encyclopédique de [PRIÈRE] que dans celle de [GRAINS D'UN CHAPELET]. Ainsi, en évoquant le même domaine, [PRIÈRE] et [GRAINS D'UN CHAPELET] ne se différencient que par le choix du profil (1987b : 384). En plus, LANGACKER (2003a : 210) fait remarquer que « si une perspective historique est nécessaire pour la compréhension complète de la polysémie (comme c'est le cas pour tous les autres aspects du langage), les voies du développement diachronique ne coïncident pas nécessairement avec la structure synchronique particulière qui peut s'observer à un moment donné. En particulier, il n'est pas nécessaire que le sens originel reste prototypique aux stades historiques ultérieurs et il peut éventuellement qu'il disparaisse complètement ».

2.2.1.2. Extension métaphorique

L'extension métaphorique constitue un type de catégorisation qui implique une sanction partielle entre l'entité de référence et la cible. Ce qui caractérise la métaphore, c'est avant tout un changement de domaine (LANGACKER, 2000a : 39). C'est ce trait qui permet de la différencier d'un autre type d'extension, à savoir l'extension par métonymie. Par opposition à la

métaphore, la métonymie est fondée sur l'association dans un domaine et elle est définie par LANGACKER (p.ex. 2003a : 210 ; 2005 : 23 ; 2008 : 69) comme un changement de profil dans une base conceptuelle. En résultat de ce changement, une expression qui met en profil une entité est utilisée pour mettre en profil une autre entité de la même base conceptuelle.

LANGACKER (1987b : 379) remarque que le changement de domaine impliqué par l'extension métaphorique restreint la similarité entre le standard et la cible aux "abstract configurational properties". Reprenons l'exemple de la catégorie *tree* (*arbre*). Cette catégorie est constituée entre autres par l'entité *family tree* (*arbre généalogique*). D'après TAYLOR (2002 : 138–139), l'existence de cette expression suggère que dans le passé on a dû apercevoir une similarité entre deux entités représentant différents domaines : un arbre en tant que plante et une figure illustrant les liens de parenté entre les membres d'une même famille. Malgré beaucoup de différences entre ces deux entités, les ressemblances entre une forme schématique de l'arbre (en tant que végétal) et celle de liens de parenté ont suffi pour que l'extension ait pu se produire. La perception de ces ressemblances a permis d'abstraire un schéma. En prenant en considération les observations à propos de la catégorie *tree* qui ont été déjà évoquées plus haut on peut nommer ce schéma [TREE'''] et le représenter dans ce cadre comme dans la figure 24.

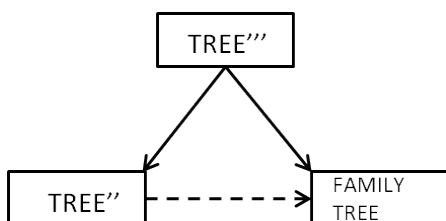


Figure 24. L'extension métaphorique de la catégorie lexicale *tree* (*arbre*) : *family tree* (*arbre généalogique*)

D'après TAYLOR (2002 : 139)

Ainsi, le sens métaphorique en question peut être décrit en termes de relation d'extension dont le prototype est [TREE''], la relation étant liée à l'émergence du schéma [TREE'''].

Cette relation se différencie des relations [[TREE] ---> [PINE]] ou [[TREE'] ---> [PALM]] du point de vue de la distance cognitive qui reflète "the number and likelihood of cognitive events needed to relate two notions" (LANGACKER, 1987b : 487). Selon LANGACKER (1987b : 375–379), la distance cognitive entre différentes entités formant le réseau de la catégorie *tree* n'est pas la même. Elle est, par exemple, plus petite entre [TREE'] et [PINE] qu'entre [TREE''] et [PINE]. Dans le cas de l'extension métaphorique dont il est question ici, la distance cognitive entre le schéma [TREE'''] et ses élaborations est plus grande que dans le cas des relations citées ci-haut : "a considerable amount of conceptual substance has to be added to the schema in order that the instances can be specified" (TAYLOR, 2002 : 467).

Comme toute relation de catégorisation, l'extension métaphorique est liée au phénomène d'enracinement (*entrenchment*)⁸ qui décrit « comment de nouvelles formes arrivent à s'installer dans la langue de façon durable » (GEERAERTS, GRONDELAERS, DIRVEN, VERSPOOR, 1998 [2002] : 62). L'enracinement met en relation la notion de fréquence d'occurrence et celle d'unité linguistique. Selon LANGACKER (1987b : 59), chaque usage d'une structure⁹ a un impact positif sur son degré d'enracinement et confirme son statut d'unité linguistique : plus la fréquence d'occurrence est grande, plus la structure s'enracine sous forme d'unité linguistique. Cela détermine la gradualité de l'enracinement ainsi que du statut d'unité linguistique : "linguistic structures are more realistically conceived as falling along a continuous scale of entrenchment in cognitive organization" (1987b : 59). LANGACKER indique le caractère neurobiologique de la notion d'enracinement : "entrenchment is straightforwardly identifiable as an adjustment in connection weights, brought about by the occurrence of a pattern of activation, which renders more likely the re-occurrence of the same or comparable pattern" (2000a : 6–7).

Ce phénomène peut être illustré par l'exemple de *mouse* (*souris*) qui dans une de ses acceptions désigne une commande d'un ordinateur. Selon LANGACKER (2000a), avant le premier usage de *mouse* dans ce sens, dans le système de la langue anglaise, il existait l'unité symbolique [[MOUSE]/[mouse]] dont la structure phonologique [mouse] symbolisait la structure sémantique [MOUSE] se référant à un type de rongeur. L'utilisation de cette unité pour désigner une commande d'un ordinateur a été liée à l'apparition d'une conception métaphorique de la commande d'ordinateur comme un type de rongeur. Cette opération de catégorisation a pris la forme : [MOUSE] ---> (MOUSE') où la structure notée entre parenthèses, par opposition à celle entre crochets, n'avait pas de statut d'unité. Plus cette opération de catégorisation se répétait, plus le degré d'enracinement des structures était grand. Enfin, il a émergé la structure [MOUSE] ---> [MOUSE'] qui était schématique par rapport aux opérations de catégorisation faites par les locuteurs dans les situations d'usages concrets [MOUSE] ---> [MOUSE₁'], [MOUSE] ---> [MOUSE₂'], [MOUSE] ---> [MOUSE₃'], etc. C'est ainsi que la valeur métaphorique a acquis le statut d'unité. Vu un usage répété, avec le temps, la nature métaphorique d'une unité peut diminuer : le niveau de saillance cognitive caractérisant une relation de catégorisation baisse progressivement et la probabilité de l'activation du sens 'propre' d'un terme quand ce terme est utilisé

⁸ Dans le présent travail, nous utilisons le terme français *enracinement* qui a été proposé en tant que traduction du terme anglais *entrenchment* dans l'ouvrage *Linguistique Cognitive: Comprendre comment fonctionne le langage* (DIRVEN, VERSPOOR, 1998 [2002]).

⁹ Dans le cadre de la grammaire cognitive, la notion d'enracinement s'applique à « toute structure mémorisable par l'esprit » (LEGALLOIS, GRÉA, 2006) : structures dérivationnelles, phonologiques, flexionnelles, syntaxiques, etc.

dans un sens ‘figuré’ devient de plus en plus faible (LANGACKER, 1987b : 386 ; 2000a : 39).

Quant à la direction de l’extension métaphorique, il convient de noter le principe général de l’extension évoqué par LANGACKER (1987b : 379) : „it typically proceeds from concrete to more abstract domains” (cf. LANGACKER, 2003a : 211). Cependant, selon l’auteur (2005 : 101–102), cette direction typique de la métaphorisation est liée à l’asymétrie typique de la saillance qui existe entre le standard et la cible. Généralement, l’accès aux entités mentales se fait par les entités qui présentent le niveau de saillance plus élevé : les entités concrètes sont plus saillantes que les entités abstraites, celles qui sont visibles sont plus saillantes que celles qui sont invisibles, etc. Cette asymétrie caractérise d’ailleurs la direction typique de la métonymie. LANGACKER (2005 : 102–103) observe qu’il est possible que dans un contexte situationnel il soit plus facile d’accéder à une entité concrète par une entité abstraite. C’est le cas de l’énoncé *The vasectomy in room 212 needs a sleeping pill* (*La vasectomie dans la chambre 212 a besoin d’un somnifère*) prononcée pendant une conversation de deux infirmières. Pour les infirmières en question, les informations concernant les maladies des personnes qu’elles soignent sont plus saillantes que les noms ou les prénoms des malades. C’est ainsi que, dans ce contexte, l’énoncé est tout à fait compréhensible même si on accède à une personne concrète par une entité abstraite.

2.2.2. Métaphore comme une mise en correspondance de différents domaines

Toutes les considérations présentées plus haut à propos de la conception de la métaphore dans la grammaire cognitive ont été faites dans le cadre d’une unité lexicale. Il reste la question de savoir quelle est la différence entre l’extension métaphorique d’une unité lexicale et ce phénomène conceptuel que George LAKOFF et Mark JOHNSON (1980) appellent la métaphore conceptuelle.

Dans le cadre de la grammaire cognitive, le sens est conçu comme une conceptualisation qui se réfère aux nombreux domaines. C’est la raison pour laquelle les expressions qui évoquent des domaines liés par une relation métaphorique “are accommodated with no special apparatus” (LANGACKER, 2000a : 39). D’après LANGACKER (2000a), la différence entre la métaphore qui se limite à une unité lexicale et la métaphore conceptuelle réside en contexte. Dans le premier cas, la projection métaphorique apparaît et devient conventionnelle en tant que pôle sémantique d’une structure symbolique concrète

et elle peut être évoquée seulement dans ce contexte. Par contre, dans le cas de la métaphore conceptuelle, la projection métaphorique apparaît dans de nombreux contextes symboliques et, en passant par le procès d'abstraction et la décontextualisation, elle devient indépendante de ces contextes.

LANGACKER (2000a : 40) note que le même procès d'abstraction qui dans le cas d'une relation concrète de catégorisation conduit à l'extraction d'un schéma peut, dans le cas des relations de catégorisation parallèles, conduire à l'émergence des structures abstraites représentant ce qui est commun aux projections métaphoriques plus spécifiques. Pour l'expliquer, l'auteur se sert des extensions métaphoriques des unités *pig* (*cochon*) et *tiger* (*tigre*). La première unité peut être utilisée pour désigner une personne qui mange salement et d'une manière vorace. Cette relation d'extension prend la forme : [[PIG] ---> [PERSON RESEMBLING PIG]] ([[COCHON] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU COCHON]]). L'autre relation d'extension qui permet d'utiliser l'unité *tiger* (*tigre*) pour désigner un concurrent féroce peut être représentée de la façon suivante : [[TIGER] ---> [PERSON RESEMBLING TIGER]] ([[TIGRE] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU TIGRE]]). Ces deux relations de catégorisation ont une structure parallèle. Elles permettent de catégoriser une personne comme un type d'animal. En supposant que le procès d'abstraction est omniprésent, on peut prévoir, l'émergence d'une structure abstraite [[ANIMAL] ---> [PERSON RESEMBLING ANIMAL]] ([[ANIMAL] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE À L'ANIMAL]]) qui est schématique par rapport aux extensions métaphoriques plus spécifiques. Cette relation d'extension présentée au niveau schématique constitue un patron d'extension métaphorique (*pattern of metaphorical extension*) (LANGACKER, 2000a : 40). Il convient d'ajouter que les patrons d'extension métaphorique ne représentent qu'un type de patrons conventionnels d'extension sémantique car le phénomène de schématisation ne se limite pas à la métaphore. LANGACKER (2008 : 250–251) observe que, par exemple, les extensions métonymiques qui permettent d'utiliser les unités telles que *Vietnam*, *Chernobyl*, *Hiroshima* ou *Waterloo* pour désigner les événements remarquables qui y ont eu lieu constituent les élaborations du schéma [PLACE — EVENT] ---> [PLACE — EVENT] ([LIEU — ÉVÉNEMENT] ---> ([LIEU — ÉVÉNEMENT])). Ce dernier représente un autre type de patrons conventionnels d'extension sémantique : patrons d'extension métonymique (cf. LANGACKER, 1987b : 444).

En plus, de même que les unités lexicales, les métaphores conceptuelles peuvent représenter un niveau différent de spécificité. Elles peuvent former des hiérarchies allant de métaphores très schématiques jusqu'aux métaphores très spécifiques qui sont encodées dans des expressions particulières (LANGACKER, 2000a : 40). Ainsi, la suite LIFE IS A JOURNEY (LA VIE EST UN VOYAGE) —> LOVE IS A JOURNEY (L'AMOUR EST UN VOYAGE) —> LOVE IS A JOURNEY IN A VEHICLE (L'AMOUR EST UN VOYAGE EN VÉ-

HICULE) —> LOVE IS A JOURNEY IN A CAR (L'AMOUR EST UN VOYAGE EN VOITURE) —> *Our relationship is spinning its wheels* (Notre relation tourne à vide) présentent les structures métaphoriques qui se caractérisent par la granularité de plus en plus fine.

Ensuite, en prenant en considération que la métaphore conceptuelle suppose une comparaison entre un standard (domaine source) et une cible (domaine cible), LANGACKER (2000a : 41) constate qu'en principe toute métaphore de ce type implique un schéma qui comprend les spécifications communes à ses exemplifications. Cependant, cette structure schématique ne doit pas être toujours saillante et elle peut apparaître d'une façon passagère comme un aspect implicite d'un événement de catégorisation. Par exemple, la structure schématique qui émerge dans le cas de la métaphore de l'argument comme un bâtiment est plus subtile et plus difficile à articuler que le schéma qui rend compte de ce qui est commun pour les animaux et les hommes.

Un autre problème abordé par LANGACKER (2000a, 2005, 2008) dans le cadre des considérations à propos de la métaphore concerne l'existence d'un domaine hybride résultant de l'intégration d'autres structures. L'auteur approuve la conception de Gilles FAUCONNIER et Mark TURNER (p.ex. 1998, 2002) selon laquelle la métaphore est une source de l'intégration dans laquelle certaines caractéristiques de deux conceptions se combinent pour former une troisième. C'est ainsi que l'extension métaphorique [[TIGER] ---> [PERSON RESEMBLING TIGER]] peut être développée en structure [[[TIGER] ---> [PERSON]] = [PERSON RESEMBLING TIGER]] où [PERSON] représente le domaine cible avant sa mise en forme métaphorique et [PERSON RESEMBLING TIGER] constitue le domaine hybride qui en résulte (LANGACKER, 2000a : 42).

LANGACKER (2005 : 48—50) souligne un caractère virtuel des structures hybrides auxquelles les métaphores se réfèrent. En analysant la métaphore A THEORIE IS A BUILDING (LA THÉORIE EST UN BÂTIMENT) il constate que la métaphore en tant qu'une formule générale d'une structuration conceptuelle du contenu ne se réfère à aucun bâtiment concret ni à aucune théorie concrète mais plutôt à une structure virtuelle qui intègre certaines caractéristiques des bâtiments et des théories. La figure 25 (LANGACKER, 2005 : 49) l'illustre.

Si quelqu'un énonce la phrase *She demolished my theory* (Elle a démoli ma théorie), il se réfère à une théorie concrète qui est symbolisée dans la figure par t_1 . Néanmoins, c'est le seul élément qui n'est pas virtuel. Aussi bien les concepts de bâtiment (B) et de théorie (T) que la structure intégrante (B/T) se situent sur le plan virtuel. De même, la structure b/t_1 qui élabore la métaphore et qui reste en relation directe avec la théorie concrète est virtuelle : elle constitue un équivalent imaginaire d'une réalité. Le prédicat métaphorique constitue donc une structure virtuelle qui est évoquée en vue de décrire une dimension de la réalité.

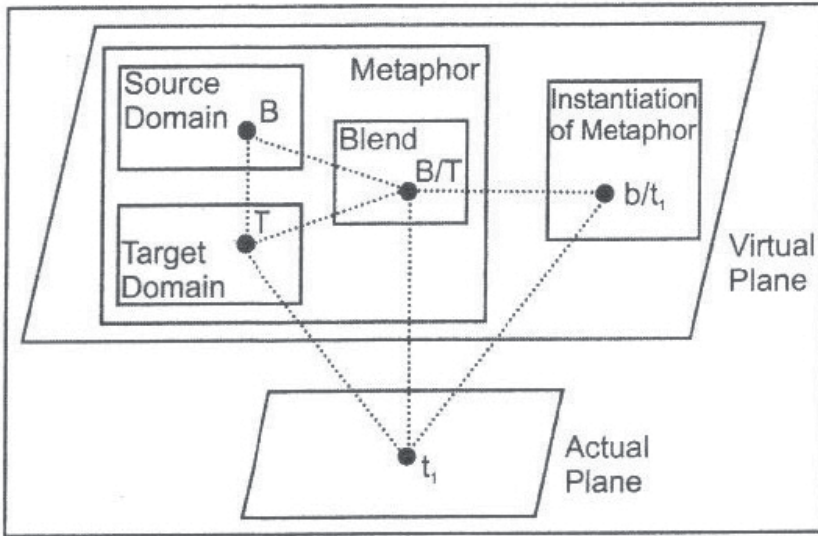


Figure 25. La métaphore A THEORIE IS A BUILDING (LA THÉORIE EST UN BÂTIMENT)

Source : LANGACKER (2005 : 49)

Enfin, quant aux relations entre différents domaines mis en place dans un processus de métaphorisation, LANGACKER (2008 : 58) constate que le domaine source de la métaphore constitue "a kind of precedence" par rapport au domaine cible. En étant généralement plus concret et plus directement ancré dans l'expérience corporelle que le domaine cible, il procure un arrière-plan conceptuel en terme duquel le domaine cible est vu et compris. Cependant, ces deux domaines pris ensemble constituent le fond pour la structure hybride qui émerge comme le résultat de la compréhension du domaine cible en termes du domaine source. En tant qu'une structure codée dans la langue plus directement, le domaine hybride représente le premier plan.

3. Conclusion

Sur bien des points, la conception de la métaphore conceptuelle initiée par George LAKOFF et Mark JOHNSON (1980) et développée dans la théorie de l'intégration conceptuelle ainsi que la conception des phénomènes métaphoriques dans la grammaire cognitive élaborée par Ronald LANGACKER (p.ex. 1987b, 2000a, 2008) se rejoignent. Cela n'est pas étonnant si on prend en considération le fait que ces théories se placent dans le même courant de pensée : le courant qui considère « les faits du domaine linguistique comme des reflets de faits du domaine cognitif et comme motivés par la nature, les structures et les processus de la cognition générale » (CRUSE, 1996 : 93). Ainsi, dans toutes ces théories, la métaphore est envisagée comme phénomène cognitif. LAKOFF et JOHNSON (1980) soulignent un rôle crucial de la métaphore dans la cognition humaine : le système conceptuel est structuré par le système de métaphores conceptuelles. Puis, la métaphore est conçue comme une manifestation particulièrement importante de l'opération de l'intégration conceptuelle (p.ex. FAUCONNIER, TURNER, 2008 : 65). Enfin, LANGACKER (2008 : 35–36) approuve que la métaphore est un des phénomènes imaginatifs fondamentaux pour la conceptualisation. D'ailleurs, comme le remarque Elżbieta TABAKOWSKA (1995 : 4), il se sert des expressions métaphoriques pour décrire des phénomènes linguistiques.

3.1. Type de structures mises en jeu dans le processus de métaphorisation

D'après l'hypothèse de LAKOFF et JOHNSON (1980), la métaphore conceptuelle base sur une relation entre deux domaines. Selon LANGACKER (2000a : 39), une telle conception de la métaphore se place d'une façon naturelle dans

le cadre de la conception du sens dans la grammaire cognitive, le sens étant défini comme une conceptualisation qui puise dans différents domaines cognitifs reliés entre eux. Cependant, il convient de faire quelques précisions concernant l'utilisation du terme de domaine par ces auteurs.

Dans la théorie de la métaphore conceptuelle, ce terme est utilisé pour évoquer les deux structures — source et cible — mises en correspondance dans la métaphore. Souvent, dans leurs descriptions des métaphores conceptuelles, LAKOFF et JOHNSON (1980) se réfèrent auxdites structures en utilisant le terme de concept (cf. KÖVECSES, 2002 : 247). Cependant, ils (LAKOFF, JOHNSON, 1980 : 127) accentuent le fait que ce que les métaphores conceptuelles mettent en correspondances, ce ne sont pas des concepts isolés mais des domaines entiers qui constituent des ensembles structurés dans les expériences humaines. D'ailleurs, c'est cet aspect dans la caractérisation du domaine qui est mis en relief par un autre représentant de la théorie de la métaphore conceptuelle, Zoltán KÖVECSES (2002: 4), qui définit le domaine comme une organisation cohérente de l'expérience.

Dans la grammaire cognitive développée par LANGACKER (p.ex. 1987b, 1990, 1991a, 2000b, 2008), le domaine est conçu avant tout comme « un contexte de caractérisation pour une entité sémantique » (KLEIBER, 1993 : 114). En tant que tel, il constitue une notion très générale car chaque structure cognitive peut jouer ce rôle. De ce point de vue, les domaines source et cible des métaphores telles que LA DISCUSSION, C'EST UNE GUERRE, ou L'AMOUR, C'EST UN VOYAGE, peuvent être traitées dans le cadre de la grammaire cognitive comme des domaines. Il convient de mentionner dans ce contexte le terme de modèle cognitif idéalisé que LAKOFF (p.ex. 1987) utilise en parlant des structures constituant des arrière-plans par rapport auxquelles les mots sont définis. Dans son ouvrage *Foundations of Cognitive Grammar*, LANGACKER (1987b : 150) avoue que, pour l'essentiel, le domaine cognitif équivaut au modèle cognitif idéalisé (cf. KARDELA, 2005 : 198—199 ; 2006b : 80). Cependant, d'après LANGACKER (2008 : 46—47), ces deux notions ne se recouvrent pas totalement. Le domaine tel que le définit l'auteur reste plus général que le MCI : le terme de MCI ne s'applique pas très bien aux domaines primitifs tels que le temps ou l'espace tridimensionnel. Comme le dit LANGACKER, "if the words *idealized* and *model* are taken seriously, *idealized cognitive model* has the narrowest range of application" (2008 : 47). L'un des problèmes qui se pose dans le contexte des considérations présentes est le fait que la définition de la notion de MCI reste vague (LANGACKER, 1988 : 386 ; cf. VANDELOISE, 1990 : 412—413 ; JÄKEL, 1997 [2003] : 157 ; KORZYK, 1999 : 112 ; PAWELEC, 2005 : 79 ; NYCKEES, 2007). En effet, « on chercherait en vain chez LAKOFF (1987) une définition en bonne et due forme des MCI » (NYCKEES, 2007). Pour expliquer les MCI, LAKOFF (1987) renvoie aux différentes structures théoriques sans pourtant les accorder (PAWELEC, 2005 : 79).

La notion de domaine peut être rapprochée de celle qui est utilisée par les auteurs de la théorie de l'intégration conceptuelle (FAUCONNIER, TURNER, 2002), à savoir la notion d'espace mental. Du point de vue de la conception de la métaphore conceptuelle de LAKOFF et JOHNSON (1980), les domaines source et cible pourraient être comparés aux espaces initiaux (cf. VICTORRI, 2004 : 94). Les auteurs, eux-mêmes (LAKOFF, JOHNSON, 2003 : 263) soutiennent que les intégrations métaphoriques apparaissent quand un espace initial est structuré par le domaine source et un autre par le domaine cible d'une métaphore conceptuelle. Néanmoins, Mark TURNER et Gilles FAUCONNIER (1995 : 184) opposent ces deux structures cognitives : souvent, un espace mental, en tant qu'un paquet conceptuel relativement petit et construit chaque fois quand nous pensons et parlons, incorpore la structure provenant de plus d'un domaine conceptuel (cf. EVANS, 2007 [2009a] : 116). Joseph GRADY *et al.* (1999 : 102) considèrent que "a mental space is a short-term construct informed by the more general and more stable knowledge structures associated with a particular domain" (cf. KÖVECSES, 2002 : 227).

En ce qui concerne la relation entre la notion d'espace mental et celle de domaine dans la conception de Langacker, il paraît qu'elles ne restent pas bien différentes (cf. LIBURA, 2007b : 15). LANGACKER (2008 : 50–51) constate que le domaine peut référer à l'espace mental car tous les deux termes sont définis bien largement. Cependant, ces deux notions ne sont pas équivalentes du point de vue de la façon dont elles envisagent le contenu conceptuel : le domaine porte sur l'unité et la cohérence interne d'une conception, par contre l'espace mentale met en valeur des discontinuités conceptuelles, le partage d'une structure conceptuelle en régions semi-autonomes. Les espaces mentaux sont généralement utilisés pour rendre compte des structures qui sont créées d'une manière dynamique pendant un discours. Une configuration d'espaces mentaux peut, selon LANGACKER (2008), constituer une partie d'une matrice de domaines.

Quelles que soient les différences entre les domaines d'une métaphore conceptuelle, les domaines dans la conception de la grammaire cognitive, les modèles cognitifs idéalisés et les espaces mentaux, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de représentations mentales qui font appel au réseau de connaissances du locuteur liées à son expérience du monde. Dans la perspective cognitive du sens, le rôle de ces connaissances n'est pas à négliger. Ce rôle est mis en valeur dans la définition du domaine proposée par John TAYLOR (2002 : 196) : le domaine cognitif constitue une configuration de connaissances qui fournissent le contexte pour la conceptualisation d'une unité sémantique. De même, Timothy CLAUSNER et William CROFT (1999 : 3) définissent le domaine en termes de connaissances d'arrière-plan. Ces définitions du domaine restent bien proches de la définition du domaine élaborée par LANGACKER (cf. section 2.1.1). En effet, il s'agit des connaissances qui

constituent « la valeur sémantique » d'une unité lexicale (FIFE, 1994 : 24 ; cf. p.ex. KARDELA, 1994).

3.2. Nombre de structures mises en jeu dans le processus de métaphorisation

Selon les auteurs de la théorie de la métaphore conceptuelle (LAKOFF, JOHNSON, 1980), la métaphore met en place deux domaines dont l'une structure l'autre. D'après LANGACKER (p.ex. 1987b), la métaphore est avant tout une relation de catégorisation qui relève de la sanction partielle. En tant que telle, elle suppose l'émergence d'un schéma qui prend une importance centrale : il permet de rendre compte des similarités entre le prototype et la cible lesquelles donnent une motivation à l'extension. D'ailleurs, dans la conception de la grammaire cognitive, les schémas apparaissent à tous les niveaux de l'analyse linguistique (phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique) et aux différents niveaux d'abstraction.

Dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle, JOHNSON (1987) postule l'existence des structures schématiques qu'il appelle les schémas d'image. Ces derniers diffèrent pourtant des schémas postulés par LANGACKER (p.ex. 1987b, 2008). Les schémas d'image constituent des structures pré-conceptuelles issues de l'interaction corporelle que l'homme entretient avec son environnement. Selon LANGACKER (2008 : 33), les structures de ce type pourraient être rangées parmi :

- les concepts de configuration, c'est-à-dire les concepts hautement schématiques qui restent indépendants d'un domaine d'expérience particulier (p.ex. contact),
- les archétypes conceptuels, c'est-à-dire les concepts très schématiques (mais moins schématiques que les concepts de configuration), et fondamentaux dans notre expérience quotidienne (p.ex. objet physique).

Selon les auteurs de la théorie de la métaphore conceptuelle, les schémas d'image, en tant que structures dérivées de l'expérience physique de l'homme (p.ex. l'équilibre), peuvent s'étendre à d'autres domaines d'expérience non physique (p.ex. au domaine psychologique) grâce aux projections métaphoriques. Ce phénomène est décrit en termes d'une extension métaphorique d'un schéma d'image (p.ex. JOHNSON, 1987 : 34), d'une élaboration métaphorique d'un schéma d'image (p.ex. JOHNSON, 1987 : 96) ou comme une compréhension métaphorique d'un schéma d'image (p.ex. GIBBS, COLSTON, 1995 : 350). Les observations de TAYLOR (2002 : 522–523) permettent de faire certaines précisions dans ce domaine. L'auteur analyse le procès de méta-

phorisation lié au schéma d'image de l'équilibre à l'aide du triangle de catégorisation (figure 26).

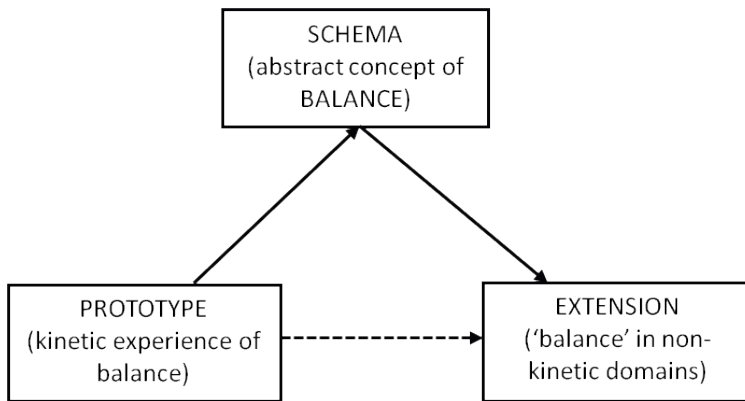


Figure 26. Le procès de métaphorisation lié au schéma d'image de l'équilibre
Source : TAYLOR (2002 : 522)

L'expérience kinesthésique de l'équilibre constitue le prototype d'une relation de catégorisation. C'est une similarité entre différentes expériences physiques liées au procès de se tenir en équilibre (p.ex. en se promenant, en faisant du vélo, en se tenant debout sur un pied) qui fait émerger une structure schématique dont toutes ces expériences constituent les élaborations. Cependant, l'extension métaphorique de la notion d'équilibre aux domaines non physiques suppose, à son tour, l'émergence d'une autre structure qui est encore plus schématique et qui permet d'appliquer cette notion dans une plus grande variété de domaines. Un schéma d'image constitue, donc, une structure schématique par rapport aux différentes expériences physiques qui l'exemplifient et en tant que tel il peut servir de prototype dans une relation de catégorisation par métaphore et constituer l'exemplification d'un autre schéma d'un niveau d'abstraction plus élevé.

Une autre structure schématique constitue l'espace générique postulée dans le cadre de la théorie de l'intégration conceptuelle. C'est une structure qui rend compte de ce qui est commun aux espaces d'entrée et, généralement, elle est plus abstraite que les espaces initiaux. Vu que cette structure schématique est bien liée à l'opération de l'intégration conceptuelle, elle ne peut pas être considérée comme un synonyme total du schéma postulé par LANGACKER (p.ex. 1987b, 2008). Néanmoins, d'après Philippe GRÉA (2002 : 111), l'espace générique peut être traité « comme une résurgence de la forme schématique postulée par la grammaire cognitive ». Cette constatation paraît adéquate si on prend en considération les descriptions des espaces génériques de certains énoncés métaphoriques. Par exemple, dans le cas de

l'énoncé *He's a real fish* (*Il est un vrai poisson*), l'espace générique est décrit en termes d'un agent qui bouge très bien dans l'eau (FAUCONNIER, TURNER, 1994 : 22) et dans l'énoncé *This surgeon is a butcher* (*Ce chirurgien est un boucher*), il est caractérisé en termes d'une personne qui utilise un outil pointu pour exécuter un procédé sur un être (GRADY *et al.*, 1999 : 104).

Enfin, une autre structure mise en jeu dans le processus de métaphorisation est celle qui est postulée dans le cadre de la théorie de l'intégration conceptuelle en tant qu'espace intégrant. Elle est conçue comme une structure nouvelle qui résulte de la fusion d'autres structures existantes et qui constitue une base d'inférences. Une telle structure est absente dans la conception de la métaphore conceptuelle de LAKOFF et JOHNSON (1980). Par contre, LANGACKER (p.ex. 2000a, 2005, 2008) prend en compte l'apparition d'une structure hybride qui émerge comme le résultat de la compréhension d'une cible en termes d'un standard.

3.3. Traits caractéristiques des métaphores

Tout d'abord, aussi bien dans la théorie de la métaphore conceptuelle que dans la conception de la grammaire cognitive, la métaphore est conçue comme un phénomène cognitif lié au changement de domaine. C'est ce trait qui la distingue de la métonymie. Dans le cadre de la première théorie, les métaphores sont caractérisées en termes des projections qui s'effectuent entre deux domaines différents. Par contre, les projections métonymiques opèrent dans le cadre du même domaine conceptuel (p.ex. LAKOFF, TURNER, 1989). En plus, la métaphore est décrite en termes des relations qui s'établissent entre deux modèles cognitifs idéalisés et la métonymie est considérée en termes des relations entre deux éléments qui font partie du même modèle cognitif idéalisé (p.ex. LAKOFF, 1987 ; KÖVECSES, 2002). Dans la conception de LANGACKER (p.ex. 2000a, 2005, 2008), l'extension métaphorique est caractérisée par le changement de domaine pendant que l'extension métonymique est conçue comme un déplacement de profil dans un domaine. Cependant, il convient de noter dans ce contexte une difficulté de tracer une frontière nette entre la métaphore et la métonymie. Premièrement, comme le montre Günter RADDEN (2000 : 93), certains énoncés peuvent être interprétés aussi bien comme métaphoriques que comme métonymiques. Ainsi, on peut voir dans l'énoncé *Suddenly the pilot comes over the intercom* (*Soudainement le pilote passe par l'intercom*) une métonymie (si on prend en considération que l'unité pilote réfère à sa voix qui est transmise par intercom) ainsi qu'une métaphore (en prenant en considération que c'est le verbe *comes* qui est uti-

lisé dans un sens métaphorique). Quant à l'énoncé *Je suis (garé) sur la place*, cité plus haut dans le cadre des considérations à propos de la métonymie (section 1.4), selon Wiesław BANYŚ (2000 : 83), les entités *voiture* et *conducteur* « peuvent être considérées par un jeu métaphorique et la création d'un super-type comme restant en relation "partie-tout" ». Louis GOOSSENS (1995) observe qu'on peut parler de différents types de relation entre la métonymie et la métaphore (*metaphor from metonymy, metonymy within metaphor, metaphor within metonymy, demetonymization in a metaphorical context*) ce qui reflète le terme de métaphonymie (cf. KOSECKI, 2005). Le fait que la distinction entre la métonymie et la métaphore est une question de degré est souligné aussi par Günter RADDEN (2000) et René DIRVEN (2002). Ce dernier propose une échelle sur laquelle il situe la pré-métonymie, la métonymie, la post-métonymie et la métaphore. Antonio BARCELONA (2000b) postule même que toutes les métaphores sont motivées par une métonymie.

En plus, les auteurs de la théorie de la métaphore conceptuelle mettent l'accent sur le caractère unidirectionnel des métaphores. Pourtant, en formulant la direction de la projection métaphorique LAKOFF et JOHNSON (p.ex. LAKOFF, JOHNSON, 1980 ; LAKOFF, 1993 ; JOHNSON, 1987) utilisent différentes notions qui ne sont pas synonymes (JÄKEL, 1997 [2003] : 61–64). Ainsi, la direction est décrite comme la conceptualisation du non-physique en termes physiques (LAKOFF, JOHNSON, 1980 : 84), des concepts plus concrets en termes de concepts moins concrets (1980 : 84), des concepts les moins clairement délimités en termes de concepts plus clairement délimités (1980 : 136), de l'esprit en termes de l'expérience corporelle (JOHNSON, 1987 : 53), des concepts abstraits en termes de concepts plus proches de l'expérience corporelle (LAKOFF, 1997 : 165), etc. LANGACKER (2005 : 101–102) décrit la direction de la métaphorisation, et d'ailleurs aussi celle de la métonymie, en termes de saillance : l'accès aux entités moins saillantes s'effectue par les entités plus saillantes. Ainsi, le fait que « l'évolution habituelle de la métaphore va du concret à l'abstrait » (LANGACKER, 2003a : 211) est lié à l'asymétrie typique de la saillance : les entités concrètes sont généralement plus saillantes que les entités abstraites. Il paraît que toutes les caractéristiques de la direction de la métaphore citées ci-haut peuvent être décrites en termes de cette asymétrie. En plus, une telle définition de la direction de la métaphorisation permet d'expliquer certaines métaphores dans lesquelles la direction typique du concret à l'abstrait est renversée : il y a des situations dans lesquelles ce qui est abstrait est plus saillant que ce qui est concret (LANGACKER, 2005 : 102–103). C'est ainsi qu'on pourrait expliquer la direction de la projection métaphorique de l'abstrait au concret dans le cas de certaines métaphores spécialisées mentionnées par Olaf JÄKEL (1997 [2003] : 66) : les spécialistes accèdent à une entité concrète par une entité abstraite car cette dernière est pour eux plus saillante.

Un autre aspect souligné dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle est le caractère partiel d'une structuration métaphorique. LAKOFF et JOHNSON (1980) parlent à ce propos de la partie utile et de la partie non utile de la métaphore (seulement certains aspects de la source sont utilisés dans les projections métaphoriques) ou des phénomènes de la mise en valeur et du masquage (la métaphore met en relief certains aspects d'un domaine cible et en masque d'autres). Dans le cadre de la grammaire cognitive, ce sont deux dimensions de la mise en forme, à savoir la focalisation et la proéminence, qui rendent compte de la sélection d'un contenu conceptuel et d'une saillance particulière dont bénéficie un contenu sélectionné. Ainsi, une unité lexicale sélectionne un réseau de domaines qui diffèrent du point de vue de leur degré de saillance. Les domaines qui sont évoquées par l'unité sont décrites en termes de base ou de champs maximal et immédiat. L'entité la plus saillante dans ce contexte est décrite en termes de profil.

Ensuite, une autre caractéristique des métaphores mise en jour par des tenants de la théorie de la métaphore conceptuelle (LAKOFF et TURNER, 1989 ; LAKOFF, 1993 ; LAKOFF, JOHNSON, 1999 ; KÖVECSES, 2002) est le fait qu'elles peuvent représenter différents niveaux d'abstraction (d'où la distinction entre les métaphores de niveau générique et de niveau spécifique) et former des hiérarchies dans lesquelles les métaphores d'un niveau moins élevé héritent de la structure des métaphores d'un niveau plus élevé. D'après Tomasz KRZESZOWSKI (1998 : 85), la distinction entre les métaphores de niveau générique et celles de niveau spécifique équivaut à la distinction entre ce qui est schématique et ce qui est spécifique. En décrivant les relations entre ces deux types de métaphores, KÖVECSES (2002 : 250) observe que les métaphores de niveau générique sont instanciées par les métaphores de niveau spécifique. Du point de vue de la grammaire cognitive, l'opposition entre les métaphores génériques et spécifiques ainsi que des hiérarchies formées par les métaphores conceptuelles peuvent être ramenées à une simple différence de niveau de granularité : les métaphores conceptuelles, comme d'ailleurs d'autres unités linguistiques (p.ex. unités lexicales), peuvent présenter un différent niveau de résolution en formant de cette façon des taxonomies.

Puis, les structures métaphoriques peuvent être caractérisées du point de vue de leur conventionnalité. Selon les tenants de la théorie de la métaphore conceptuelle (LAKOFF, TURNER, 1989), le caractère conventionnel de la métaphore se reflète au niveau conceptuel (la métaphore qui est conventionnelle est utilisée automatiquement, sans effort et elle est établie en tant que manière de penser dans une communauté linguistique) ainsi qu'au niveau linguistique (la métaphore conventionnelle sous-tend des expressions qui sont utilisées dans le langage quotidien). Du point de vue de la grammaire cognitive, la différence de degré de conventionnalité des structures métaphoriques est liée à la notion d'enracinement qui met l'accent sur la relation entre

la fréquence d'occurrence et celle d'unité linguistique. LANGACKER (2000a : 32) soutient que "with repeated use, an expression of any size or degree of compositionality can be entrenched and conventionalized". La notion de conventionnalité et celle d'enracinement sont bien liées. Néanmoins, l'auteur (LANGACKER, 2008 : 21, 38) précise la différence entre elles : par opposition à l'enracinement qui se rapporte à un locuteur particulier, la conventionnalité se rapporte à une communauté linguistique. En prenant en compte le phénomène d'enracinement qui par sa définition a un caractère graduel, la théorie de LANGACKER (p.ex. 1987b, 2008) permet de rendre compte non seulement du caractère graduel de la conventionnalité mais aussi des étapes qui mènent à l'apparition d'un sens pleinement conventionnel d'un lexème.

On ne peut pas négliger le fait que, selon la conception de la grammaire cognitive, un sens conventionnel fait partie d'un réseau représentant une catégorie lexicale qui a un caractère dynamique. Les réseaux évoluent et c'est la raison pour laquelle il est possible qu'un sens métaphorique devienne avec le temps le prototype de la catégorie lexicale. LANGACKER (1987b) fait remarquer que la diminution de la nature métaphorique de certaines unités correspond à la diminution progressive de niveau de saillance cognitive qui caractérise une relation entre le standard et la cible. Dans les cas extrêmes, l'activation d'un sens métaphorique d'un terme est possible sans activation simultanée de son sens propre. Cela est lié, par exemple, à la disparition de la nature métaphorique dans le cas des métaphores lexicalisées dont parle Vincent NYCKEES (2000 : 133). Ainsi, par opposition à la théorie de la métaphore conceptuelle, la grammaire cognitive met en évidence le fait que « les différents sens conventionnels recensés et reliés par des motivations les uns aux autres sont le résultat de l'extension à travers le temps du ou des sens d'un terme » (KLEIBER, 1990 : 181 ; cf. p.ex. NYCKEES, 1997, 1998 ; PAJDZIŃSKA, 1999). C'est dans ce contexte qu'il faudrait interpréter la critique formulée par TAYLOR (2002 : 492) qui soutient qu'il paraît peu vraisemblable que les entités désignées par des expressions hautement conventionnelles soient conceptualisées en termes des projections métaphoriques.

3.4. Schématisation dans la description des structures métaphoriques

Le procès de schématisation tel que le définit LANGACKER (p.ex. 1987, 2008) mérite, selon nous, une attention particulière dans la description des structures métaphoriques.

Tout d'abord, comme nous l'avons vu plus haut (section 3.3), la prise en considération de ce procès permet de déterminer les différents niveaux

d'abstraction caractérisant les structures métaphoriques qui, allant de structures très spécifiques jusqu'aux structures très schématiques, forment des taxonomies. Quelques critiques adressées aux auteurs de la théorie de la métaphore conceptuelle concernent justement ce problème. CLAUSNER et CROFT (1997) critiquent la forme de certaines métaphores conceptuelles (p.ex. THEORIES AND ARGUMENTS ARE BUILDINGS (LES THÉORIES ET LES ARGUMENTS SONT DES BÂTIMENTS)) car, selon les auteurs, elles ne sont pas correctement définies du point de vue du niveau de schématicité. TAYLOR (2002 : 494) observe que les relations taxonomiques entre les métaphores conceptuelles qui sont formulées aux différents niveaux de spécificité ne sont pas toujours bien déterminées.

En plus, la notion de schéma paraît jouer un rôle crucial dans la définition des métaphores conceptuelles. En effet, il s'agit des « paradigmes métaphoriques de portée très générale opérant à un niveau assez élevé » (KLEIBER, 1999b : 10) qui saisissent ce qui est commun aux expressions particulières (TAYLOR, 2002 : 493). Dans son ouvrage *Women, fire, and dangerous things* LAKOFF (1987 : 384) constate que "the words and fixed expressions of a language can *elaborate* the conceptual metaphor". Ainsi, en analysant la métaphore ANGER IS THE HEAT OF A FLUID IN A CONTAINER (LA COLÈRE EST UNE CHALEUR D'UN LIQUIDE DANS UN CONTENANT) l'auteur cite les termes *stew* (*cuire à l'étouffée*) et *simmer* (*frémir*) en tant qu'élaborations de cette métaphore. CLAUSNER et CROFT (1997) décrivent les structures telles que THE MIND IS A CONTAINER AND IDEAS ARE ENTITIES (L'ESPRIT EST UN CONTENANT ET LES IDÉES SONT DES ENTITÉES) ou ARGUMENT IS WAR (LA DISCUSSION EST UNE GUERRE) comme des schémas métaphoriques qui sont élaborées par des expressions particulières. Toutes ces caractéristiques mettent en relief la nature schématique des métaphores conceptuelles.

D'ailleurs, cette nature se reflète dans leur productivité dont la mesure constitue, selon LAKOFF (1987 : 384), le nombre d'expressions qui élaborent ces métaphores. TAYLOR (2002 : 290) observe que les usagers d'une langue sont capables de créer de nouvelles formes parce qu'ils ont recours à des schémas qui approuvent ces formes. CLAUSNER et CROFT (1997) soutiennent que les métaphores non productives, par opposition à celles qui sont productives ou semi-productives, se caractérisent par une absence de relation de schématicité entre la source et la cible. Par exemple, dans le cas de l'expression anglaise *kick the bucket*, il n'existe aucune relation de schématicité entre le domaine source (taper dans un seau) et le domaine cible (mourir). En bref, la notion de productivité paraît être indissociablement liée à la notion de schéma. D'après LANGACKER (2008 : 244), "productivity pertains to a schema's degree of accessibility for the sanction of new expressions".

Ensuite, la notion de schéma permet à LANGACKER (2000a) de préciser la relation qui existe entre des extensions métaphoriques de lexèmes particu-

liers (p.ex. [[COCHON] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU COCHON]], [[TIGRE] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU TIGRE]) et une structure schématique que ces extensions élaborent ([[ANIMAL] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE A L'ANIMAL]]). Pour parler de ces structures qui sont schématiques par rapport aux extensions métaphoriques plus spécifiques, LANGACKER (2000a) utilise la notion de patrons d'extension métaphorique, ces derniers ne représentant qu'un type de patrons décrits dans le cadre de la grammaire cognitive. Il est intéressant de voir que le terme « pattern » est utilisé dans certaines descriptions des métaphores conceptuelles. Par exemple, Joseph GRADY, Todd OAKLEY, Seana COULSON (1999) caractérisent la théorie de la métaphore conceptuelle comme une théorie qui étudie des “patterns” récurrents dans le langage figuratif, le but étant de saisir les généralisations à travers une large gamme des expressions métaphoriques. En plus, les métaphores primaires sont définies par GRADY (2007 : 192–193) comme “simple patterns”. Leur caractère schématique révèle la constatation que “any conceptualization that starts out as a primary metaphor, or other simple conceptual association, is susceptible to being elaborated” (GRADY *et al.* 1999 : 112). Enfin, les hiérarchies formées par les métaphores sont conçues comme des hiérarchies de spécificité dans lesquelles un “pattern” plus spécifique hérite d'un “pattern” plus générique (GRADY, 2007 : 191). La notion de “pattern” apparaît aussi dans les analyses des métaphores conceptuelles de KÖVECSES : l'auteur parle de “metaphorical patterns” (2002 : 245, 2005 : 93) ou “metaphorical conceptual patterns” (2005 : 170).

Tout en remarquant un caractère schématique des métaphores conceptuelles, il faut, néanmoins, indiquer certaines différences entre les métaphores conceptuelles et les structures schématiques représentant les patrons d'extension métaphorique. Tout d'abord, il convient de noter les différentes formes à l'aide desquelles on décrit ces deux types de structures : LE DOMAINE CIBLE EST LE DOMAINE SOURCE dans le cas d'une métaphore conceptuelle, et S ---> T dans le cas d'un patron d'extension métaphorique (où S et T représentent respectivement standard et cible d'une relation de catégorisation). La forme d'une métaphore conceptuelle rend compte du fait que le domaine cible est compris en termes du domaine source. La forme d'un patron met en relief le fait qu'il s'agit d'une relation de catégorisation et plus exactement d'une relation d'extension (ce qui est indiqué à l'aide d'une flèche pointillée).

Les patrons d'extension métaphorique sont caractérisés par les structures schématiques par rapport aux relations d'extension métaphorique qui sont parallèles du point de vue de leurs structures. La structure schématique (S ---> T) et les extensions métaphoriques qui l'élaborent (S1 ---> T1, S2 ---> T2) ont la même forme. Observons de près le patron [[ANIMAL] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE A L'ANIMAL]] qui a été évoqué en section 2.2.2. Il décrit une relation d'extension métaphorique qui se situe à un niveau de

résolution assez faible. Son standard et sa cible restent schématiques par rapport aux standards et aux cibles des extensions qui constituent les exemplifications de la relation en question : [ANIMAL] présente un niveau de granularité plus faible que [COCHON] ou [TIGRE] ainsi que [PERSONNE QUI RESSEMBLE À L'ANIMAL] se caractérise par un niveau de granularité plus faible que [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU COCHON] et [PERSONNE QUI RESSEMBLE AU TIGRE]. Ainsi, la relation de spécialisation entre la structure schématique $S \dashrightarrow T$ et ses exemplifications $S_1 \dashrightarrow T_1$, $S_2 \dashrightarrow T_2$ pourrait être illustrée comme dans la figure 27.

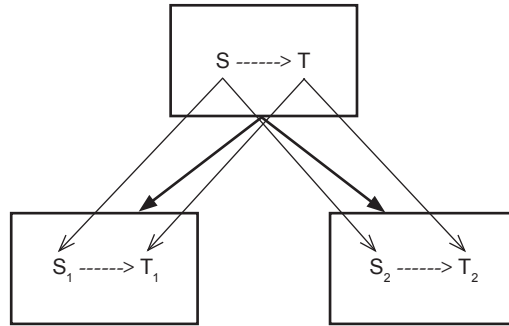


Figure 27. La relation de spécialisation entre un patron d'extension métaphorique ($S \dashrightarrow T$) et ses exemplifications ($S_1 \dashrightarrow T_1$, $S_2 \dashrightarrow T_2$)

Le patron [[ANIMAL] \dashrightarrow [PERSONNE QUI RESSEMBLE À L'ANIMAL]] peut être comparé à la métaphore conceptuelle définie par KÖVECSES (2002 : 125) comme HUMAN IS ANIMAL (L'HOMME EST UN ANIMAL). Cette métaphore conceptuelle est caractérisée par l'auteur comme une métaphore hautement générale qui consiste en métaphores telles que :

OBJECTIONABLE HUMAN BEHAVIOR IS ANIMAL BEHAVIOR
(LE COMPORTEMENT HUMAIN RÉPRÉHENSIBLE EST LE COMPORTEMENT ANIMAL),
OBJECTIONABLE PEOPLE ARE ANIMALS
(LES PERSONNES RÉPRÉHENSIBLES SONT DES ANIMAUX),
DIFFICULT-TO-HANDLE THINGS ARE DOGS
(LES CHOSES DIFFICILES À GÉRER SONT DES CHIENS),
SEXUALLY ATTRACTIVE WOMEN ARE KITTENS
(LES FEMMES SEXUELLEMENT ATTIRANTES SONT DES CHATONS).

Du point de vue de la schématisation, la métaphore L'HOMME EST UN ANIMAL pourrait être décrite comme une structure qui présente le niveau

de granularité le plus faible. Cependant, le type de relations entre les domaines cible et source de cette métaphore et les domaines cible et source d'autres métaphores évoquées ci-haut n'est pas si évident que dans le cas du patron `[[ANIMAL] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE À L'ANIMAL]]` et ses exemplifications. En effet, la description de ces métaphores exigerait des précisions concernant les relations entre le domaine ANIMAL et les domaines ANIMAL BEHAVIOR, ANIMALS, DOGS, KITTENS ainsi qu'entre le domaine HUMAN et les domaines OBJECTIONABLE HUMAN BEHAVIOR, OBJECTIONABLE PEOPLE, DIFFICULT-TO-HANDLE THINGS, SEXUALLY ATTRACTIVE WOMEN.

En plus, l'analyse comparative de la métaphore L'HOMME EST UN ANIMAL et le patron `[[ANIMAL] ---> [PERSONNE QUI RESSEMBLE À L'ANIMAL]]` permet d'observer une différence concernant la nature des éléments qui constituent ces deux structures. Le domaine source de la métaphore conceptuelle (animal) évoque une réalité conceptuelle en termes de laquelle le domaine cible (homme) est compris. Par contre, le dernier élément de ce patron évoque une réalité conceptuelle qui résulte d'une intégration de la conception de l'animal et celle de l'homme (personne qui ressemble à l'animal). Néanmoins, suivant ce qui a été constaté à propos de ce type de structures par LANGACKER (2000a : 42), ce patron peut être développé en structure `[[[ANIMAL] ---> [PERSON]] = [PERSON RESEMBLING ANIMAL]]` qui met en évidence aussi bien l'extension qui se produit entre [ANIMAL] et [PERSON] qu'une structure intégrante qui en résulte.

Finalement, il nous paraît avantageux d'envisager le problème de la métaphore du point de vue de la théorie élaborée par LANGACKER (p.ex. 1987b, 2000a, 2008). De même que la théorie de la métaphore conceptuelle initiée par LAKOFF et JOHNSON (1980), la grammaire cognitive rapporte les phénomènes métaphoriques à des opérations mentales. Néanmoins, par rapport à cette première, l'approche de LANGACKER présente, selon nous, une vision plus cohérente et plus complexe du problème en question.

Deuxième partie

ANALYSE

1. Méthodologie

1.1. Buts, objet, étapes de l'analyse

Vu les considérations concluant la partie théorique, dans cette partie du travail nous nous proposons d'analyser des extensions métaphoriques dans la perspective de la grammaire cognitive. Le but principal de notre analyse est d'appliquer les outils proposés dans le cadre de cette théorie en vue de mettre en évidence des structures schématiques qui émergent des extensions métaphoriques d'unités lexicales. L'on suppose donc ici que la métaphore est avant tout un type d'extension qui implique une relation entre deux entités cognitives (standard (S) et cible (T)) représentant différents domaines, le domaine étant compris comme un type de conception ou champ d'expérience qui fournit le contexte pour la conceptualisation d'une unité sémantique. Selon la conception de la grammaire cognitive, chaque unité lexicale représente un chemin conventionnel de l'accès aux domaines de connaissance. L'aspect qui nous intéresse le plus est la schématisation issue d'une aptitude fondamentale à l'abstraction qui, dans le cas des extensions métaphoriques parallèles, conduit à l'émergence des structures abstraites : schémas d'extension métaphorique. Étant donné que les structures schématiques sont extraites de structures plus spécifiques, il nous paraît utile de partir d'une analyse détaillée des extensions métaphoriques particulières pour arriver aux structures situées à un niveau de résolution plus faible.

Comme objet de notre analyse, nous avons choisi des extensions métaphoriques de l'unité *lumière* et de quelques unités se référant à une quantité de lumière, c'est-à-dire à l'opposition clair—obscur. Vu que l'appartenance à une catégorie grammaticale joue un rôle important dans la détermination de la valeur sémantique d'une unité, nous avons décidé d'analyser des unités représentant différentes catégories grammaticales. Comme point de départ de notre analyse nous avons choisi :

- les noms : *lumière, clarté, éclairage, éclaircissement, illumination, ténèbres, obscurité, obscurcissement, assombrissement, enténébrement,*
- les adjectifs : *clair, lumineux, obscur, sombre, ténébreux,*
- les adverbes : *clairement, lumineusement, obscurément, ténébreusement, sombremenent,*
- les verbes : les formes finies d'*éclairer, d'éclaircir, d'illuminer, d'obscurcir, d'assombrir, d'enténébrer,*
- les infinitifs : *éclairer, éclaircir, illuminer, obscurcir, assombrir, enténébrer,*
- les participes : *éclairant, éclairé, éclaircissant, éclairci, illuminant, illuminé, obscurcissant, obscurci, assombrissant, assombri, enténébrant, enténébré.*

Si l'analyse des contextes issus de notre corpus nous a fourni des exemples d'autres emplois des unités citées ci-dessus nous en avons tenu compte. Par conséquent, notre analyse porte aussi sur :

- les emplois comme noms des unités *clair, obscur, sombre, ténébreux, éclairé, obscurci, illuminé,*
- les emplois comme adjectifs des unités *éclairant, éclaircissant, illuminant, obscurcissant, assombrissant, éclairé, éclairci, illuminé, obscurci, assombri, enténébré,*
- les emplois comme adverbes des unités *clair, obscur, sombre.*

Pour arriver aux structures schématiques en question, nous procédons en quelques étapes. Tout d'abord, eu égard au rôle dominant des connaissances dans la description du sens, nous proposons un bref aperçu des expériences corporelles ainsi que d'un savoir culturel liés à la lumière. Puis, nous passons à une analyse linguistique. En premier lieu, nous examinons les sens des unités citées plus haut dans le domaine physique de la perception visuelle. C'est ce domaine qui sert de standard aux extensions métaphoriques analysées dans la suite du travail. Puisque le sens d'une expression linguistique est constitué d'une part par un contenu conceptuel et d'autre part par la manière dont ce contenu est organisé, nous examinons les unités en question de ces deux points de vue. En second lieu, nous examinons des extensions de ces unités linguistiques dans des domaines différents de celui de la perception visuelle. Nous commençons par l'étude des extensions dans un autre domaine physique, à savoir celui de la perception auditive. Ensuite, nous passons à l'analyse des extensions dans des domaines non physiques : intellectuel, social, affectif et moral. L'objectif est de rendre compte des structures schématiques émergeant de toutes ces extensions. En formulant un patron d'extension métaphorique, nous utilisons la convention proposée par Ronald LANGACKER (p.ex. 2000a) : [] ---> [] où le premier élément noté entre crochets représente le standard d'une relation d'extension et le deuxième la cible de cette relation. L'extension étant liée à l'émergence d'une structure intégrante, cette structure peut être développée en structure [] ---> [] = [] où le troisième élément représente la structure qui intègre des caractéristiques du standard et celles de la cible.

À notre connaissance, aucune étude n'a été consacrée à la description des extensions liées à la lumière du point de vue de la grammaire cognitive. Cependant, certains représentants de la théorie de la métaphore conceptuelle (p.ex. LAKOFF, JOHNSON, 1980 ; JOHNSON, 1992 ; LAKOFF, TURNER, 1989 ; KÖVECSES, 2002) évoquent dans leurs travaux des métaphores dont le domaine cible se réfère à la lumière. Il nous paraît intéressant de les évoquer avant de commencer notre analyse pour, après l'avoir terminée, comparer les descriptions de ces métaphores avec nos résultats.

1.2. Corpus

L'analyse des contenus et des organisations conceptuelles des unités en question est fondée sur l'étude des contextes provenant d'un corpus journalistique et sur l'étude des définitions offertes par différents dictionnaires français.

Quant au corpus journalistique, nous avons analysé des occurrences issues de la presse française en ligne :

- « Femme actuelle » (www.femmeactuelle.fr)
- « L'Équipe » (www.lequipe.fr)
- « L'Étudiant » (www.letudiant.fr)
- « L'Express » (www.lexpress.fr)
- « L'Humanité » (www.humanite.fr)
- « La Croix » (www.la-croix.com)
- « La Tribune » (www.latribune.fr)
- « La Voix du Nord » (www.lavoixdunord.fr)
- « Le Dauphiné » (www.ledauphine.com)
- « Le Figaro » (www.lefigaro.fr)
- « Le Monde » (www.lemonde.fr)
- « Le Nouvel Observateur » (<http://hebdo.nouvelobs.com>)
- « Le Parisien » (www.leparisien.fr)
- « Le Point » (www.lepoint.fr)
- « Le Progrès de Lyon » (www.leprogres.fr)
- « Le Télégramme » (www.letelegramme.com)
- « Libération » (www.liberation.fr)
- « Marianne » (www.marianne-en-ligne.fr)
- « Paris Match » (www.parismatch.com)
- « Phosphore » (www.phosphore.com)
- « Psychologies » (www.psychologies.com)

et du site du journalisme citoyen en ligne :

— « Agoravox » (www.agoravox.fr)

Les articles ainsi que les commentaires des lecteurs parus sur ces sites d'Internet ont été dépouillés à l'aide d'un service en ligne GlossaNet (<http://glossa.fltr.ucl.ac.be/>) qui est un moteur de recherche spécialisé et à la fois un moteur de veille créé par Cédric Fairon à l'Université de Paris 7 sous la direction de Maurice Gross. Il est développé et administré par le Centre de traitement automatique du langage (CENTAL) de l'Université catholique de Louvain (UCL) en Belgique. Le système permet de faire des recherches dans l'édition du jour des journaux publiés sur Internet. Les résultats sont présentés sous forme de concordances. Ils sont envoyés par mail et ils peuvent être consultés via l'interface de GlossaNet. Dans nos recherches linguistiques nous avons utilisé GlossaNet de novembre 2007 à mai 2010. En plus, vu le manque des contextes qui illustreraient certaines extensions notées par les dictionnaires cités ci-dessous, nous avons prolongé nos recherches dans les archives des sources citées ci-dessus à l'aide des moteurs de recherches disponibles en ligne. Nous avons pris en considération les textes parus à partir de 1990 jusqu'à 2011. En citant dans notre travail des contextes issus de ce corpus nous mentionnons chaque fois leurs références exactes.

En ce qui concerne l'analyse des définitions de dictionnaire, nous avons étudié les descriptions des contenus conceptuels des unités en question dans les sources suivantes :

- *Dictionnaire de français* (Larousse.fr),
- *Dictionnaire de la langue française*. Lexis,
- *Dictionnaire des expressions et locutions*,
- *Dictionnaire du français*. Référence. Apprentissage,
- *Dictionnaire Encarta*,
- *Dictionnaire Sensagent*,
- *Grand Larousse de la langue française* en sept volumes,
- *Le Dictionnaires de l'Académie française informatisé* 8^e édition,
- *Le Dictionnaire de l'Académie française informatisé* 9^e édition,
- *Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*,
- *Le Nouveau Petit Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*,
- *Le Trésor de la Langue Française informatisé*,
- *Nouveau dictionnaire analogique*,
- *Thésaurus*. Des idées aux mots, des mots aux idées.

Dans notre analyse des extensions métaphoriques, nous nous sommes focalisée sur l'étude des contextes que nous avons trouvés dans les textes

issus du corpus journalistique. Néanmoins, l'analyse des définitions de dictionnaire nous a permis d'observer des extensions qui n'étaient pas présentes dans ce corpus. Parmi ces extensions, nous avons pris en considération celles qui étaient mentionnées par au moins deux dictionnaires et qui, à la fois, n'étaient pas décrites comme *vieillies*. Vu les buts de notre travail, notre analyse n'a pas d'ambitions quantitatives.

1.3. Extensions des unités lexicales se référant à la lumière dans la perspective de la théorie de la métaphore conceptuelle

Dans le livre *Metaphors We Live By*, parmi de nombreuses métaphores conceptuelles, les auteurs (LAKOFF, JOHNSON, 1980 : 48) mentionnent les métaphores IDEAS ARE LIGHT-SOURCES et DISCOURSE IS A LIGHT-MEDIUM. Elles sont citées ensemble avec la métaphore UNDERSTANDING IS SEEING. Évidemment, il s'agit des métaphores relevées à la base des expressions anglaises. Néanmoins, leur description dans le livre *Les métaphores dans la vie quotidienne* qui est la traduction française de l'ouvrage de George LAKOFF et Mark JOHNSON cité plus haut, permet de supposer les mêmes métaphores conceptuelles en français. Ces métaphores y sont décrites comme suit :

COMPRENDRE, C'EST VOIR ; LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIÈRE ; LE DISCOURS VÉHICULE LA LUMIÈRE

Je vois ce que vous voulez dire. De mon point de vue, il apparaît que... Quelle est votre perspective sur le sujet ? Je le regarde différemment. Ceci me donne une image complète du problème. Laisse-moi te montrer quelque chose. C'est un bon aperçu du problème. C'est une remarque brillante. Le raisonnement est clair. C'était une discussion obscure. Pourrais-tu élucider la question ? C'est une argumentation transparente.

(LAKOFF, JOHNSON, 1980 [1985] : 57)

Les auteurs rapprochent ainsi les trois métaphores conceptuelles : celle dont le domaine source évoque la perception visuelle (COMPRENDRE, C'EST VOIR) et celles dont les domaines sources évoquent la lumière (LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIÈRE et LE DISCOURS VÉHICULE LA LUMIÈRE). Dans le cadre de la métaphore UNDERSTANDING IS SEEING (COMPRENDRE, C'EST VOIR) Mark JOHNSON (1992 : 354—355) relève les projections suivantes : objet vu — idée/concept, voir un objet — comprendre une idée, lumière ambiante — « lumière » de la raison, accommodation visuelle

— attention cognitive, acuité visuelle — pénétration intellectuelle, point de vue — perspective intellectuelle. Ces projections sont vues comme « inference patterns ». En plus, la métaphore en question est considérée comme un exemple d'une métaphore plus générale UNDERSTANDING IS PERCEIVING (COMPRENDRE, C'EST PERCEVOIR). Toutes les deux, elles sont analysées dans le cadre de la métaphore MIND AS BODY (L'ESPRIT EN TANT QUE CORPS) (cf. SWEETSER, 1990). D'ailleurs, en ce qui concerne le lien entre la perception visuelle et la cognition, Eve SWEETSER (1990) soutient que dans les langues indoeuropéennes il est attesté étymologiquement (cf. NYCKEES, 1997 : 52 ; SKUBALANKA, 1999 : 111—112). Agnieszka LIBURA (1995 : 42) évoque la métaphore ŚWIATŁO TO ROZUMIENIE, WIEDZA (LA LUMIÈRE, C'EST LA COMPRÉHENSION, LA CONNAISSANCE) et elle la considère comme développement de la métaphore ROZUMIENIE TO WIDZENIE (COMPRENDRE, C'EST VOIR). D'après l'auteur, à la base de cette dernière il y a une suite métaphoro-métonymique : ŚWIATŁO TO MOŻNOŚĆ WIDZENIA (LA LUMIÈRE, C'EST LA POSSIBILITÉ DE VOIR) ; MOŻNOŚĆ WIDZENIA TO WIDZENIE (LA POSSIBILITÉ DE VOIR, C'EST VOIR) ; WIDZENIE TO ROZUMIENIE, WIEDZA (VOIR, C'EST COMPRENDRE, CONNAÎTRE). La dimension visuelle de l'activité mentale est observée aussi par Anne-Marie DILLER : « l'activité physique de vision peut mener à l'activité physique et mentale d'observation. L'observation à son tour se développe en une connaissance de l'objet. La réponse à un stimulus visuel devient un phénomène d'intellection » (1991 : 224).

George LAKOFF et Mark TURNER (1989 : 29, 58, 70, 87—89, 98) évoquent aussi la métaphore LIFE IS LIGHT (LA VIE, C'EST LA LUMIÈRE) qui avec la métaphore LIFE IS HEAT (LA VIE, C'EST LA CHALEUR) compose la métaphore LIFE IS A FLAME (LA VIE, C'EST LA FLAMME). Ces deux premières métaphores forment, selon les auteurs, la métaphore plus générale LIFE IS A CYCLE OF THE WAXING AND WANING OF LIGHT AND HEAT (LA VIE, C'EST UN CYCLE DE CROISSANCE ET DE DÉCROISSANCE DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR). Les auteurs mentionnent aussi le fondement expérientiel de la métaphore LIFE IS LIGHT (LA VIE, C'EST LA LUMIÈRE) : les gens vivants restent actifs pendant le jour et inactifs pendant la nuit ; les plantes vivent grâce à la lumière du soleil et elles meurent dans l'obscurité prolongée. La métaphore en question est liée à des connaissances concernant les faits que la lumière favorise la croissance, qu'elle nous fait heureux, qu'elle nous permet de voir et d'acquérir un savoir nécessaire pour notre survie. Enfin, à côté de cette métaphore, il y en a une autre qui a le même fondement expérientiel : DEATH IS DARKNESS (LA MORT, C'EST L'OBSCURITÉ).

Une autre métaphore analysée dans la perspective de la théorie de la métaphore conceptuelle est la métaphore HAPPINESS IS BRIGHTNESS (LE

BONHEUR, C'EST LA CLARTÉ). D'après Joseph GRADY (p.ex. 2007 : 193), c'est une des métaphores primaires (cf. GRADY, OAKLEY, COULSON, 1999 : 112) qui est motivée par le fait que nous nous sentons mieux et plus contents dans la lumière du soleil que dans l'obscurité. Zoltán KÖVECSES évoque les métaphores HAPPY IS LIGHT (HEUREUX, C'EST LA LUMIÈRE) (2000a : 24) et HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE) (2002 : 85, 89, 164–165 ; 2005 : 36–37). Il observe qu'une personne heureuse se caractérise par une grande quantité d'énergie et que la lumière paraît provenir de l'énergie d'une chaleur intérieure. En plus, dans le cadre de la dernière métaphore il note les projections entre la bonté de la lumière et la bonté du bonheur ainsi qu'entre l'énergie de la lumière et l'énergie qui accompagne le bonheur. L'auteur (2000a : 25 ; 2002 : 257–258 ; 2005 : 101–102) mentionne aussi la métaphore SAD IS DARK (TRISTE EST OBSCUR). Il (2002 : 258) indique l'aspect qui est mis en valeur (caractère négatif) ainsi que les aspects qui sont masqués (tentative de contrôle, cause). Antonio BARCELONA (2000b : 40) évoque la métaphore NEGATIVE IS DARK (AND EXTREMELY NEGATIVE IS BLACK) (NÉGATIF EST OBSCUR (ET EXTREMMENT NÉGATIF EST NOIR)) qui surgit comme une généralisation de la métonymie DARK FOR NEGATIVE STATES CAUSED BY DARK (OBSCUR POUR LES ÉTATS NÉGATIFS CAUSÉS PAR L'OBSCURITÉ). Selon l'auteur, il existe une association expérientielle entre le manque de lumière et certaines réactions physiques et psychologiques. La lumière suscite les réactions qui sont évaluées positivement : les sentiments d'assurance, de sécurité, de vitalité, de bonheur et le bien-être physique. Par contre, l'obscurité cause les réactions qui sont évaluées négativement : les sentiments d'insécurité, de mélancolie et une malaise physique. La métaphore SADNESS IS DARK (LA TRISTESSE, C'EST OBSCUR) est vue comme une métaphore subordonnée à la métaphore NEGATIVE IS DARK (NÉGATIF EST OBSCUR).

Quant aux travaux concernant les métaphores conceptuelles relevées à la base des expressions françaises il faut citer l'article de Soumaya LADHARI (2005) dans lequel l'auteur étudie « le comportement métaphorique d'une série de vocables appartenant aux champs sémantiques de la lumière et de l'obscurité et servant à l'expression en français de la facilité et de la difficulté de compréhension » (2005 : 144). L'analyse porte, donc, sur les métaphores qui ont pour domaine cible le domaine de l'intellection. L'auteur distingue entre les métaphores qui véhiculent une vue de l'extérieur de la scène d'éclairage et les métaphores qui révèlent la structure interne de l'action d'éclairage. Parmi ces premières, il y a les métaphores : LA LUMIÈRE / L'OBSCURITÉ DÉFINIT UN DOMAINE SPATIAL, LA LUMIÈRE / L'OBSCURITÉ EST UN CONTENANT, LA (MISE EN) LUMIÈRE EST UN OBJECTIF À ATTEINDRE, LA (MISE EN) LUMIÈRE EST UN INSTRUMENT, LA MISE EN LUMIÈRE EST UN CHEMIN(EMENT), L'OBSCURITÉ EST UN ÉTAT DE

SIÈGE, L'ÉCLAIRAGE EST UNE MISE EN SCÈNE, LA LUMIÈRE EST EN HAUT / L'OBSCURITÉ EST EN BAS. Quant à la structure interne de l'action d'éclairage, l'auteur observe des corrélations entre : la clarté et la visibilité, la visibilité et l'accessibilité, l'accessibilité et la pénétrabilité du regard, la pénétrabilité et la compréhension. Cela permet à l'auteur de conclure que la métaphore de la lumière est « un concentré de relations métaphoriques qui conjuguent différentes projections et différents schèmes pour structurer le domaine abstrait de la compréhension » (2005 : 168).

Certaines métaphores conceptuelles liées à la lumière ont été aussi observées dans d'autres langues. Par exemple, KÖVECSES (2002 : 164–165 ; 2005 : 36) décrit la métaphore HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE) en chinois et en hongrois. LIBURA (1995) étudie le système de métaphores liées à l'opposition lumière — ténèbres en polonais. Elle les observe dans trois domaines : domaine de la connaissance, domaine des valeurs et domaine des états émotionnels (cf. PAJDZIŃSKA, 1996). LAKOFF (1997 : 167) soutient que « le fait qu'être morale soit *clair* et qu'être immoral soit *obscur* apparaît dans beaucoup de langues ». KÖVECSES (2002 : 19) classe *light and darkness* (la lumière et l'obscurité) parmi les expériences humaines fondamentales. Selon l'auteur (2002 : 165), le fait qu'une métaphore conceptuelle telle que HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE) peut être retrouvée dans différentes langues s'explique par sa motivation qui est universelle (cf. KÖVECSES, 2005 : 38). BARCELONA (2000b : 40) observe que l'association entre le manque de lumière et les réactions physiques et psychiques citées ci-dessus est probablement universelle.

2. Ancrage de la lumière dans l'expérience humaine

L'existence humaine est intimement liée à la lumière. En tant que source d'énergie la lumière solaire est indispensable à la vie sur terre. Elle est responsable de la photosynthèse : « c'est la moisson de la lumière par les plantes qui définit la chaîne de la nourriture responsable de notre existence » (TRINH, 2008 : 27). La lumière, aussi bien naturelle qu'artificielle, fait partie intégrante de notre quotidien. Elle exerce une influence sur l'homme aussi bien sur le plan physiologique que sur le plan psychologique. En plus, elle a une valeur symbolique bien enracinée dans la tradition occidentale.

2.1. Ancrage corporel

Tout d'abord, du point de vue de l'expérience humaine, la lumière est ce qui permet à l'homme de voir. Elle constitue le support de la vision qui « joue un rôle stratégique dans l'acquisition des connaissances humaines » (JACOB, 2005 : 208). L'organe sensible à la lumière, à savoir l'œil, permet à l'homme de connaître son environnement en interprétant le flux lumineux qui le pénètre. Émise ou réfléchi par l'environnement, la lumière détermine des impressions sensorielles telles que la forme, la taille, la couleur, les contours, la texture, l'orientation, la position spatiale, la distance et le mouvement d'un objet. Ce grand rôle de la lumière dans l'expérience humaine est souligné par Xuan Thuan TRINH (2008 : 919) qui constate : « La lumière donne "à voir". Elle fait que les choses et les formes nous apparaissent. Sans elle, le monde est "détruit", il n'existe plus ; l'homme est retranché de l'univers parce qu'il ne peut plus le percevoir. L'homme sans lumière n'est rien,

parce qu'il ne peut plus appréhender le monde qui l'entoure. Il est comme paralysé, car plus aucune action n'est possible dans un univers de ténèbres ».

Les récepteurs sensoriels sensibles à la lumière, c'est-à-dire aux radiations électromagnétiques, sont présents dans la rétine située à l'arrière de l'œil humain. Les récepteurs rétinien sont excités par les radiations électromagnétiques dont la longueur d'ondes est comprise entre 360 et 700 nanomètres (cf. STRERI, 1993 : 104). C'est cette partie du spectre électromagnétique qui est visible pour l'œil humain. Au dessous de 360 nanomètres et au dessus de 700 nanomètres, il se trouve les radiations qui sont invisibles : les radiations ultraviolettes et les radiations infrarouges. Les signaux lumineux captés par les récepteurs sensoriels de la rétine sont transformés en impulsions électriques. Ainsi, l'excitation des photorécepteurs donne naissance à un influx nerveux qui est acheminé par le nerf optique jusqu'au cerveau. Celui-ci interprète les informations visuelles.

L'intensité de lumière est un des facteurs qui affectent les mécanismes de la vision humaine. Elle influe sur l'acuité visuelle de l'homme. En effet, la rétine comporte deux types de photorécepteurs : les cônes concentrés dans la région fovéale de la rétine et les bâtonnets situés dans les régions périphériques de la rétine. Les cônes « ont un seuil de sensibilité élevé à la lumière et chaque cône est relié à une fibre du nerf optique. Ainsi ces cellules fonctionnent à la lumière du jour et l'*acuité visuelle* est la meilleure dans cette partie de la rétine » (STRERI, 1994 : 137). Par contre, les cellules appelées bâtonnets « ont un seuil de sensibilité faible à la lumière et sont connectées par paquet à une fibre du nerf optique. Ainsi, la rétine périphérique est parfaitement adaptée à la vision des basses intensités lumineuses. C'est particulièrement dans la nuit ou dans l'obscurité qu'elle fonctionne mais la vision des objets et des formes est imprécise » (STRERI, 1994 : 137—138).

Ensuite, la lumière influence le rythme de vie en régulant les cycles de veille et de sommeil. Les cellules rétinien activées par les photorécepteurs envoient des influx nerveux au noyau suprachiasmatique, c'est-à-dire aux amas de cellules nerveuses situées à la base de l'hypothalamus, au-dessus du chiasma optique, l'endroit où les deux nerfs optiques se croisent. À partir du noyau suprachiasmatique, les impulsions sont envoyées au ganglion cervical supérieur dont des fibres se rendent à la glande pinéale. Celle-ci commande la sécrétion de mélatonine qui est libérée en abondance dans l'obscurité. Sa libération est inhibée pendant l'exposition de l'organisme à une lumière intense. La sécrétion de mélatonine entraîne la somnolence. Par contre, l'inhibition de la sécrétion de mélatonine entraîne l'absence de somnolence (TORTORA, GRABOWSKI, 2001 : 628). C'est ainsi que la lumière joue un rôle de régulateur de l'horloge biologique de l'organisme humain.

En plus, la lumière, et surtout la lumière naturelle, a un effet favorable sur le moral de l'homme : elle lui permet de rester de bonne humeur (KOLEK,

2006 : 279). En régulant la production de mélatonine, la lumière permet à l'homme de rester éveillé et dynamique. L'absence de lumière peut entraîner une baisse d'énergie vitale, une sensation de léthargie, de fatigue. Le manque de lumière naturelle a une incidence directe sur l'apparition de dépressions hivernales appelées troubles affectifs saisonniers (BRAGDON, GAMON, 2000 [2003] : 90—97 ; CARSON, BUTCHER, MINEKA, 2005 : 346—347). La fréquence de cette dépression saisonnière est plus élevée dans les régions à hautes latitudes, donc dans les régions qui connaissent plus grand nombre de jours sans soleil, que dans les régions à basses latitudes. Cette dépression hivernale peut être traitée par la luminothérapie, c'est-à-dire l'exposition à une lumière artificielle qui reproduit le spectre de la lumière naturelle. Cela met en évidence les bienfaits de la lumière sur la santé de l'homme. Néanmoins, il faut ajouter qu'une surexposition à la lumière peut s'avérer dangereuse : elle peut provoquer des maladies des yeux ou des cancers de la peau (KOLEK, 2006 : 274—275).

Puis, sur le plan émotionnel, l'absence de lumière est associée au sentiment de peur, d'inquiétude. Cette association remonte probablement aux temps préhistoriques où les ténèbres de la nuit cachaient de nombreux dangers (cf. ZMYŚŁOWSKA, 1957 : 12). « Ainsi saluons-nous avec émerveillement et soulagement le lever d'un nouveau jour, avec ses promesses et ses espoirs, mettant fin à la nuit et à son obscurité regorgeant de vagues menaces, frayeurs ancestrales qui datent de temps immémoriaux » (TRINH, 2008 : 27). En plus, les jeux de lumière et d'ombre sont utilisés par les peintres, les cinéastes et les photographes pour susciter différentes impressions et émotions. D'après Vincent NYCKEES (2007 : 13) : « Nul doute [...] que, de façon assez "naturelle", une photographie lumineuse dans une séquence filmique éveille plutôt des anticipations optimistes [...], alors qu'une photographie sombre encouragera plutôt des anticipations pessimistes ».

2.2. Ancrage culturel

La lumière constitue un des symboles les plus répandus et les plus anciens. Elle est le symbole classique de ce qui est immatériel et spirituel (CHENEL, SIMARRO, 2003 [2008] : 254). On le retrouve dans de nombreuses cosmogonies, religions et philosophies. Tant dans la tradition biblique que dans les traditions hindouiste et chinoise, la création du monde est liée à la séparation de la lumière et des ténèbres (cf. KOPALIŃSKI, 2006 : 420). En plus, depuis la nuit des temps, la lumière joue un grand rôle dans le domaine du divin. « Bien avant que la lumière ne devienne sujet d'études scientifiques,

elle était considérée comme d'ordre transcendantal. Les sources lumineuses dans le ciel — le Soleil, la Lune, les étoiles, les arcs-en-ciel, les aurores boréales — jouent un rôle divin dans maintes mythologies du monde. La lumière était la messagère des dieux » (TRINH, 2008 : 29). En effet, « La Perse, l'Égypte, toutes les mythologies ont attribué une nature lumineuse à la divinité » (CHEVALIER, GHEERBRANT, 1974 : 153). Chez les Grecs anciens, le monde de la lumière était associé au monde des dieux et des hommes tandis que le royaume des ombres était associé au monde des morts. Dans la tradition celtique, la lumière symbolise l'intervention des dieux célestes. Par contre, l'ombre et la nuit sont associées à ce qui est maléfique ou de mauvais augure.

Dans la Bible, le thème de la lumière est omniprésent. La Genèse commence par la création de la lumière: « Élohim dit : "Qu'il y ait de la lumière !" et il y eut de la lumière. Élohim vit que la lumière était bonne et Élohim sépara la lumière des ténèbres » (Genèse 1, 3–4). Dans l'Ancien Testament, la lumière est symbole de la vie, du salut et du bonheur accordés par Dieu. Les ténèbres symbolisent le mal, le malheur, le châtement, la perte et la mort. Dieu, lui-même, est la lumière et sa parole est une lumière sur le chemin des hommes. Le même symbolisme peut être retrouvé dans le Nouveau Testament. Jésus Christ est la lumière du monde et les croyants doivent le suivre pour trouver le salut : « Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, il aura au contraire de la lumière de la vie » (Jean 8,12). La lumière du Christ est source de connaissance. Elle symbolise la vérité et la sagesse (cf. LURKER, 1987 [1989] : 237–238). Cette « valorisation positive de la lumière, de la clarté, du jour et la valorisation négative des ténèbres, de l'obscurité, de la nuit seront [...] confirmées à maintes reprises dans les Saintes Écritures » (MROZOWICKI, 2005 : 211).

TRINH (2008 : 910) observe que « De la personne divine, la métaphore lumineuse en est venue au Moyen Âge à s'appliquer à tout ce qui l'environne : le Royaume des cieux autant que les êtres qui l'habitent ». Les hôtes de ce Royaume, tels que la Vierge Marie, les anges ou les saints, sont représentés comme entourés de rayons de lumière ou d'une auréole. Le contraire de ce monde de lumière est le royaume des ténèbres, un monde infernal où règne le Mal. Le maître de ce monde obscur est Lucifer, chef des démons. Par opposition aux bonnes œuvres divines, qui sont réalisées dans la lumière du grand jour, les méfaits du Satan sont réalisés dans les ténèbres de la nuit. C'est ainsi que la dualité lumière — ténèbres exprime l'opposition entre les anges et les démons, le Bien et le Mal. En plus, la lumière en tant qu'expression du divin trouve son incarnation dans l'architecture gothique. La lumière envahit les églises et surtout les cathédrales. Les vitraux « ont pour fonction de transformer la lumière naturelle (*lumen*) en lumière divine (*lux*), c'est-à-dire de faire entrer la présence divine dans la cathédrale et d'en chasser l'obscurité associée au Malin » (TRINH, 2008 : 915).

La notion de lumière est largement utilisée dans le domaine de la philosophie pour rendre compte de l'acte de connaître. Marek REMBIERZ (2003) note que bien des concepts fondamentaux de la philosophie, tels qu'idée, théorie, intuition, évidence, sont fondés sur les images du fonctionnement de la lumière, sur la relation entre la clarté et l'obscurité et sur l'action de voir. Ce sont les philosophes grecs qui ont fait pénétrer la lumière dans le domaine de la pensée. Des argumentations qui se réfèrent à l'opposition clarté/obscurité peuvent être retrouvées dans les textes des philosophes présocratiques, dans l'allégorie platonicienne de la caverne, dans les textes d'Aristote, dans la vision de Plotin et dans de nombreuses conceptions qui puisent aux sources grecques. En plus, les philosophes utilisent la lumière comme métaphore pour rendre compte des valeurs morales et ils associent la lumière à la beauté et au bien.

L'assimilation entre la connaissance et la lumière est mise en relief par le mouvement philosophique qui domine le monde des idées en Europe au XVIII^e siècle et qui prône le progrès indéfini de la raison naturelle : la philosophie des Lumières. Le sens de cette expression est lié à la distinction, issue de la théologie chrétienne, entre la lumière la Révélation et la lumière naturelle. « La première émane de l'Écriture et permet de comprendre les desseins de Dieu sur la nature et sur l'homme, à ceux du moins qu'illumine la grâce de la foi. La seconde réside naturellement en l'homme sans que son origine soit moins divine pour autant » (ROGER, 1968 : 168). Dans le cadre de la philosophie des Lumières, la lumière naturelle se laïcise progressivement : elle s'identifie avec la connaissance, l'intelligence, la foi dans le progrès mais aussi avec la raison dûment affranchie de toute tradition religieuse, de tous les préjugés. Enfin, les lumières prennent un tour militant (cf. MORTIER, 1969 : 19—59). Selon Jacques ROGER, « l'image de la lumière a changé de valeur en modifiant, pour ainsi dire, le trajet de la lumière qui n'est plus effusion verticale descente du Ciel sur la terre, mais diffusion horizontale, transmission d'un homme à d'autres hommes, d'un pays à d'autres pays » (1968 : 175).

L'image de la diffusion de la lumière peut être retrouvée dans bien des textes sur l'éducation. L'un des fondateurs de la pédagogie moderne, John Amos COMENIUS, présente sa conception pédagogique par ces mots : « La lumen pansophiste est capable de se répandre sur toutes les choses, dans tous les esprits, par toutes les langues, en chassant partout les ténèbres. Les lampes, réceptacles et fomentatrices de cette lumière, sont les livres universels, capables de diffuser partout la lumière universelle, tandis que les écoles des peuples, non seulement dans la plus grande partie des royaumes d'Europe, mais aussi ailleurs, attendent impatiemment ces candélabres et ces lampes, tandis que la puissance même des destins suscite des hommes porteurs de lumière » (cité dans CHARBONNEL, 1997 : 60). D'ailleurs, le même symbolisme de la lumière associée au savoir et à la connaissance est présent

dans la représentation du surgissement d'une idée par une ampoule qui s'allume au-dessus de la tête du personnage, ce qui peut être observé, par exemple, dans des bandes dessinées ou des dessins animés.

En conclusion, sur le plan corporel, la lumière est intimement liée à la faculté humaine de voir. Puis, elle exerce une influence positive sur l'équilibre physiologique et psychologique de l'homme : elle joue un rôle de régulateur du rythme biologique, elle influence favorablement sur le moral et le bien-être de l'homme. En plus, elle s'est bien ancrée dans la culture occidentale en tant que symbole de la connaissance, du savoir, de la raison. Elle porte aussi une symbolique de la vérité et du bien. Enfin, son rôle reste prépondérant dans le domaine divin.

3. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine physique de la perception visuelle

Le point de départ de notre analyse linguistique constitue l'étude des contenus et des organisations conceptuelles des unités se référant à la lumière dans le domaine physique de la perception visuelle. C'est ce domaine de connaissances qui sert de standard aux relations d'extension examinées dans les sections qui suivent. Selon la conception de grammaire cognitive, la direction d'extension est liée à la saillance cognitive. Du point de vue de l'expérience humaine, le domaine de la perception visuelle est bien saillant. D'après Ronald LANGACKER (2008 : 66), la vision a un statut privilégié par rapport aux autres domaines de l'expérience humaine (cf. PAJDZIŃSKA, 1996 : 115). Les asymétries concret > abstrait et visible > invisible constituent des asymétries typiques de la saillance cognitive (LANGACKER, 2005 : 101).

Nous nous proposons ici d'examiner les unités en question du point de vue des bases qu'elles présupposent ainsi que du point de vue des profils qu'elles imposent sur ces bases. En conclusion, nous essayerons de saisir des ressemblances et des différences concernant les contenus et les organisations conceptuels des expressions analysées.

3.1. Champ maximal et champs immédiats

Le contenu conceptuel de l'unité *lumière* dans le domaine physique peut être décrit en termes de « l'énergie émanant d'un corps agissant sur la rétine de manière à rendre les choses visibles » (TFLI). La caractérisation schématique des contenus conceptuels d'autres unités qui sont l'objet de notre

analyse constitue le recours à une quantité de cette énergie dans l'espace et par cela aux sensations visuelles y liées. Ainsi, toutes les unités lexicales analysées ci-dessous se définissent par rapport au domaine physique de la perception visuelle. C'est un domaine qui constitue un sous-domaine du domaine physique de la perception sensorielle. Ce dernier constitue, à son tour, un sous-domaine du domaine physique. En ce qui concerne le domaine des sensations visuelles relatives à une quantité de lumière dans l'espace, il constitue un sous-domaine du domaine de la perception visuelle. La hiérarchie concernant les domaines en question est représentée dans la figure 28.

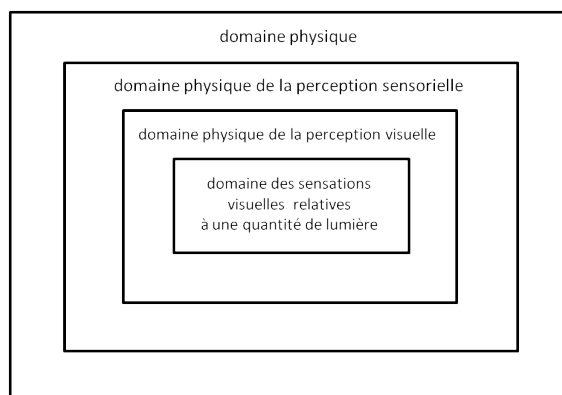


Figure 28. Le domaine physique de la perception visuelle par rapport à d'autres domaines

Vu que les sensations visuelles dont il est question dépendent des capacités perceptives de l'homme, la quantité de lumière doit être considérée dans le contexte de la zone de sensibilité de l'œil humain. La gradation qui est propre à ce domaine peut être assimilée à un continuum admettant les sensations liées aux différents degrés de quantité de lumière dans l'espace (figure 29). Il s'agit donc d'un domaine locatif supposant une conception d'échelle qui implique une directionalité (cf. LANGACKER, 2008 : 503).

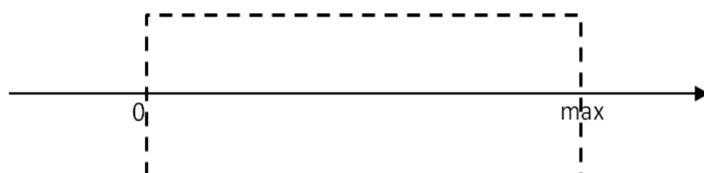


Figure 29. L'échelle relative aux sensations visuelles liées à une quantité de lumière dans l'espace

La direction de cette échelle est décrite par la flèche. Son point de départ correspond à l'état qui, du point de vue de l'expérience quotidienne de l'homme,

pourrait être décrit en termes d'une absence totale de lumière. Les valeurs successives sur l'échelle représentent des degrés d'une quantité de plus en plus élevée de lumière jusqu'au degré extrême caractérisé par la présence de la quantité maximale de lumière à laquelle la vision humaine est sensible. Ainsi, l'échelle est constituée par un nombre de degrés qui reflètent différentes valeurs de quantité de lumière (de zéro jusqu'à la valeur maximale).

À l'exception de l'unité *lumière*, toutes les autres unités constituant l'objet de notre analyse se réfèrent à une partie de l'échelle : celle qui est plus proche de la valeur égale à 0 (p.ex. *obscurité*, *obscur*) ou celle qui se situe plus près de la valeur maximale (p.ex. *clarté*, *clair*). Certaines unités peuvent évoquer un déplacement le long d'une échelle. En tant que telles, elles rendent saillante la direction vers la valeur de quantité de lumière égale à 0 (p.ex. *obscurcir* en tant que rendre obscur) ou la direction inverse (p.ex. *éclaircir* en tant que rendre plus clair). Dans ce contexte, l'échelle dont il est question peut être considérée comme le champ maximal et ses deux parties comme les deux champs immédiats par rapport auxquelles les unités sont définies. Ainsi, dans le cadre du champ maximal (CM) nous distinguons deux champs immédiats (les parties de l'échelle mises en gras) dont le premier (CI1) évoque les sensations relatives à une quantité relativement petite de lumière (y compris l'absence totale de lumière) et le deuxième (CI2), les sensations relatives à une quantité relativement grande de lumière (figures 30 et 31).

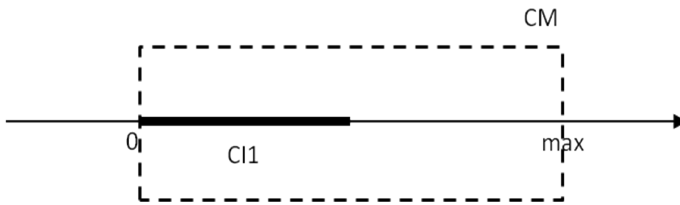


Figure 30. Le champ maximal (CM) et le champ immédiat 1 (CI1)

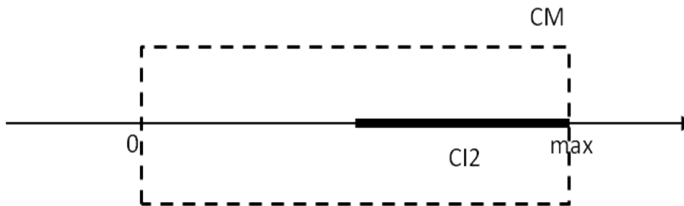


Figure 31. Le champ maximal (CM) et le champ immédiat 2 (CI2)

Il convient de souligner que la description de ces deux champs immédiats ne peut se passer de la notion de relativité. Le critère qui permet de déterminer le champ immédiat d'une unité lexicale ne dépend pas d'une quantité exacte de lumière. Une cave qui est déterminée par l'adjectif *claire* ne suppose

pas nécessairement la même quantité de lumière qu'une salle de séjour qui est caractérisée comme *claire*. En plus, la détermination si une salle de séjour est *claire* ou *obscur*e peut présenter parfois une question discutable. La quantité de lumière doit être traitée du point de vue de l'expérience humaine.

Au niveau bien schématique, les unités lexicales qui se caractérisent par le même champ immédiat se différencient selon si elles possèdent ou non dans leurs bases une relation. Celles qui en possèdent une se distinguent par le nombre de configurations relationnelles figurant dans la base : une seule configuration relationnelle ou une séquence de configurations relationnelles. Au niveau plus spécifique, les unités qui se caractérisent par le même champ immédiat diffèrent par la manière dont leurs contenus sont mis en profil : elles se partagent en celles dont le profil est nominal et celles dont le profil est relationnel. Plus précisément, les unités peuvent mettre en profil un procès, une relation atemporelle simple, une relation atemporelle complexe ou une région. En somme, du point de vue de l'organisation du contenu conceptuel, parmi les unités symboliques analysées il y a :

A. Unités qui n'ont pas dans leur base de relation.

(Leur profil est nominal).

B. Unités qui ont dans leur base une relation.

1. Unités qui ont dans leur base une seule configuration relationnelle :

a) unités dont le profil est relationnel

(elles mettent en profil une relation atemporelle simple),

b) unités dont le profil est nominal

(elles mettent en profil une région).

2. Unités qui ont dans leur base une séquence de configurations relationnelles :

a) unités dont le profil est relationnel

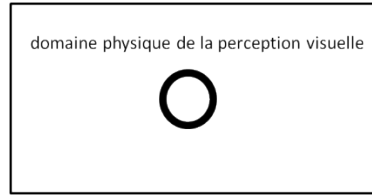
(elles mettent en profil une relation temporelle ou une relation atemporelle),

b) unités dont le profil est nominal

(elles mettent en profil une région).

3.2. Unité lexicale *lumière*

Dans le contexte de notre analyse l'unité lexicale *lumière* a un statut particulier. Par opposition à toutes les autres unités qui se définissent par rapport à l'échelle constituant le champ maximal cette unité met en profil une région dans le domaine physique de la perception visuelle. Son profil est, donc, nominal (figure 32).

Figure 32. L'unité lexicale *lumière*

Dans les dictionnaires tels que GRLF, NPR, GLLF, DFL, DAF 9, TLFI, DS le contenu conceptuel de l'unité *lumière* dans le domaine physique est caractérisé en termes suivants :

- « agent physique capable d'impressionner l'œil, de rendre les choses visibles » (GRLF, NPR),
- « agent physique qui éclaire les objets et les rend perceptibles à la vue » (GLLF),
- « rayonnement électromagnétique dont la longueur d'onde, comprise entre 400 et 780 nm, correspond à la zone de sensibilité de l'œil humain, entre l'ultraviolet et l'infrarouge » (DFL),
- « radiation émise par les corps incandescents ou luminescents et qui rend les objets visibles » (NDA),
- « ce qui éclaire et qui rend les corps visibles » (DAF 9),
- « ce qui éclaire naturellement les choses » et « ce qui éclaire artificiellement les choses » (DFRA),
- « énergie émanant d'un corps agissant sur la rétine de manière à rendre les choses visibles » (TLFI),
- « ce qui rend les choses visibles, perceptibles par l'œil ; radiation électromagnétique capable d'impressionner l'œil » (DS).

Ces définitions mettent en évidence quelques entités informationnelles qui élaborent le contenu conceptuel de *lumière* dans le domaine physique de la perception visuelle.

Tout d'abord, l'unité *lumière* désigne un phénomène physique décrit comme une énergie, une radiation, un rayonnement électromagnétique ou un agent physique. Cet aspect de la connaissance reste saillant dans les expressions telles que : *lumière crue*, *lumière vive*, *lumière intense*, *lumière forte*, *lumière grande*, *lumière douce*. Les notions de rayonnement et de radiation supposent les connaissances concernant le fait que la lumière est une entité émise et propagée. Ainsi, le nom *lumière* peut mettre en profil l'énergie qui émane d'une source naturelle ou artificielle : *lumière du soleil*, *lumière des étoiles*, *lumière d'une bougie*, *lumière d'une lampe électrique*. Par métonymie, il peut mettre en profil une source lumineuse, un appareil ou un objet propre à l'éclairage (p.ex. bougie, lampe, appareil électrique) : *il a éteint les lumières du salon*, *il avance avec une lumière à la main*, *ils ont orné le sapin de Noël de pe-*

tites lumières. En se propageant la lumière éclaire les objets. Cet élément de la connaissance est activé dans les expressions telles que *la lumière inonde la maison, la lumière baigne la scène, la lumière se répand sur les objets*.

Puis, la lumière joue un grand rôle dans le domaine de la perception visuelle. Elle constitue une entité qui agit sur la rétine, c'est-à-dire une entité qui est capable d'impressionner l'œil. Cet aspect acquiert une saillance particulière dans les contextes tels que : *une lumière aveuglante, l'excès de lumière, cligner des yeux en regardant la lumière*. En plus, la lumière permet à l'homme de percevoir les objets, autrement dit, elle rend les objets visibles. Cette propriété de la lumière est saillante dans les contextes tels que : *la lumière qui accuse les reliefs, distinguer les objets sous une lumière, les motifs floraux bien visibles à la lumière du jour*. Une corrélation entre la lumière et le sens de la vue est mis en relief par l'expression *être privé de la lumière* qui évoque la relation dont le trajecteur est aveugle, l'expression *perdre la lumière* qui met en profil la relation dont le trajecteur perd la vue et l'expression *revoir la lumière* qui met en profil la relation dont le trajecteur recouvre la vue.

En somme, il y a plusieurs aspects de la connaissance qui contribuent au sens de l'unité *lumière* :

- les spécifications de la lumière en tant que phénomène physique,
- le fait que la lumière émane d'une source,
- le fait que la lumière se propage et éclaire les objets du monde extérieur,
- le fait que la lumière agit sur l'œil,
- le fait que la lumière rend les objets visibles,
- le fait qu'une lumière trop intense devient aveuglante.

Ces connaissances présupposées par l'unité *lumière* constituent les domaines qui peuvent être activés dans le cadre du domaine physique de la perception visuelle. Il convient de mentionner qu'il existe d'autres emplois de l'unité *lumière* qui rendent saillantes différentes connaissances des domaines plus spécialisés. L'unité *lumière* peut rendre saillantes des connaissances provenant de la physique (p.ex. *décomposition de la lumière, quanta de lumière, lumière blanche*), de l'astronomie (p.ex. *lumière cendrée, courbe de lumière, année-lumière*), de l'optique (p.ex. *polarisation de la lumière, lumière réfractée, lumière diffractée*). En plus, dans les domaines tels que la mécanique, la menuiserie, l'armement, la technologie, l'unité *lumière* peut mettre en profil une ouverture, un trou pratiqué dans un appareil ou un instrument (p.ex. *lumière d'un canon*). Enfin, elle peut rendre saillantes des connaissances du domaine des beaux-arts (p.ex. *jeu des lumières et des ombres*), des arts décoratifs (p.ex. *créer une lumière d'ambiance*), de l'art du spectacle (p.ex. *spectacle son et lumière*), etc.

3.3. Unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement petite de lumière (CI1)

Passons aux unités qui évoquent le champ immédiat¹, c'est-à-dire cette portion du champ maximal où la quantité de lumière est relativement petite (y inclus l'absence totale de lumière).

3.3.1. Absence de relation dans la base

De même que l'unité *lumière*, l'unité *ténèbres* met en profil une région. Son profil est donc nominal. Cependant, par opposition à l'unité *lumière*, l'unité *ténèbres* prend comme base l'échelle de la quantité de lumière. Il met en profil cette région dans le CI1 qui se situe tout au début de l'échelle, c'est-à-dire l'absence (quasi) totale de lumière (figure 33).

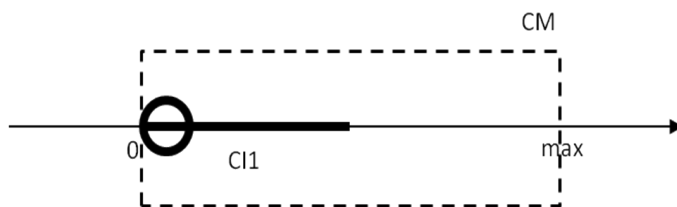


Figure 33. Le champ immédiat 1 : unité lexicale *ténèbres*

L'unité *ténèbres* évoque aussi bien l'absence de lumière naturelle que l'absence de lumière artificielle : *Après le coucher du soleil les ténèbres ont envahi la savane* ou *La panne d'électricité a plongé le quartier dans les ténèbres*. Comme le fait observer le GRLF, cette absence de lumière est « considérée le plus souvent comme un milieu matériel » (cf. PT, TLFI) : *s'enfoncer dans les ténèbres, être enveloppé de ténèbres, au milieu des ténèbres*.

L'unité *ténèbres* présuppose dans sa base les connaissances concernant la capacité humaine de voir. Dans l'expérience humaine l'absence de lumière est directement liée à l'affaiblissement de la vision. Cet aspect bénéficie d'une saillance particulière dans le contexte *être plongé dans ténèbres de la cécité*. C'est ainsi que, par métonymie, l'unité *ténèbres* met en profil l'état d'une personne non voyante.

Puis, l'analyse des définitions lexicographiques de l'unité *ténèbres* met en évidence une liaison directe entre l'absence de lumière dans le domaine physique et les sentiments que cette absence engendre : la peur, l'angoisse, le

sentiment d'insécurité. Cet élément de la connaissance fait partie des définitions de *ténèbres* qu'offrent le GLLF (« obscurité cachant totalement à la vue le milieu environnant et pouvant provoquer la crainte, la peur, l'angoisse ») et le DFL (« obscurité profonde, sinistre, qui peut provoquer la peur, l'angoisse ») (cf. TLFi) et il acquiert une saillance particulière dans les contextes tels que *ténèbres affreuses*, *ténèbres effrayantes*, *horreur des ténèbres*, *avoir peur des ténèbres*. En plus, la définition de *ténèbres* proposée par le DAF 8 met en relief l'idée de l'égarement : « obscurité profonde, sinistre, où l'on s'égare ». Ce domaine est activé dans les contextes : *marcher à tâtons dans les ténèbres*, *se perdre dans les ténèbres*.

Enfin, il convient de noter que l'unité *ténèbres* s'est enracinée dans le langage courant en tant que nom au pluriel. La forme au singulier est inusitée dans le langage parlé : on ne la rencontre que dans la langue littéraire ou poétique (cf. TFLI, GRLF, GLLF).

3.3.2. Une relation dans la base

À l'exception de l'unité *ténèbres* analysée ci-haut, toutes les autres unités qui évoquent le CI1 ont dans leurs bases une relation.

3.3.2.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Parmi les unités dont la base inclut une relation, il y a celles qui contiennent dans la base une relation composée d'un seul état. Cet état est une interconnexion statique entre l'entité désignée par le trajecteur (tr) et une région située dans cette partie de l'échelle qui constitue le CI1 (figure 34). Ce qui différencie les unités qui se caractérisent par cette base, c'est leurs profils.

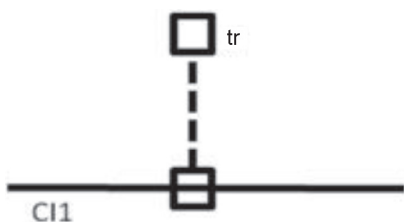


Figure 34. Le CI1 : une seule configuration relationnelle dans la base

3.3.2.1.1. Profil relationnel

Observons, tout d'abord, les unités qui mettent en profil une relation atemporelle contenue dans la base.

L'unité *obscur* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose (p.ex. un élément naturel, un lieu) est privé (momentanément ou habituellement) de lumière : *ciel obscur*, *pièce obscure*, *rue obscure*. Par métonymie, l'unité *obscur* peut activer le domaine du temps qu'il fait. Ainsi, dans le contexte *le temps est obscur*, l'unité *obscur* met en profil la relation dont le trajecteur est nuageux, couvert. L'autre domaine qui peut être sélectionné par le biais de la relation métonymique, c'est le domaine de couleur. Dans ce cas, l'unité *obscur* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est foncé ou terne : *couleur obscure*, *bleu obscur*.

L'unité *obscur* peut désigner aussi une relation dont le trajecteur est une relation. C'est le cas de l'expression *il fait obscur*. Analogiquement aux trajecteurs des relations telles que *ciel obscur*, *pièce obscure* ou *rue obscure*, le trajecteur de la relation mise en profil par l'expression *il fait obscur* est situé sur l'échelle d'une quantité relativement petite de lumière. Il faut ajouter que cette expression peut activer le domaine de connaissances concernant la difficulté à percevoir distinctement les objets à cause d'une quantité petite de lumière. Ainsi, le contenu conceptuel de la phrase *Il fait obscur dans cet endroit* est décrit par le DAF 8 en termes suivants : « ce lieu n'est pas bien éclairé, on n'y voit pas clair ».

L'unité *obscurément* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que relation est privé (momentanément ou habituellement) de lumière. En tant que telle, l'unité *obscurément* active le domaine de connaissances concernant la difficulté à percevoir, par le sens de la vue, des objets (cf. GRLF) : *La nuit approchait, le paysage se dessinait obscurément*.

L'unité *sombre* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose reçoit peu de lumière (p.ex. un lieu), donne peu de lumière (p.ex. une source émettant ou réfléchissant la lumière) ou laisse peu filtrer la lumière (p.ex. un matériau) : *pièce sombre*, *ciel sombre*, *éclairage sombre*, *vitre sombre*. Par métonymie, le trajecteur peut évoquer le temps qui est couvert, bas : *La météo annonce un temps sombre*. L'unité *sombre* peut activer aussi le domaine de la couleur. Dans ce cas, le trajecteur est foncé, tirant sur le brun ou le noir : *couleur sombre*, *bleu sombre*.

Le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *sombre* peut être relation. Une telle organisation conceptuelle illustre le contexte *Il fait sombre dans cet appartement*.

L'unité *sombrement* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est une relation située sur l'échelle d'une quantité relativement petite de lu-

mière : *une chapelle sombrement éclairée*. L'unité peut activer aussi le domaine de la couleur : *être vêtu sombrement*.

L'unité *ténébreux* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose (p.ex. un élément naturel, un lieu) est plongé dans les ténèbres (section 3.3.1) : *ciel ténébreux, pièce ténébreuse, grotte ténébreuse*. Comme le fait observer le TFLI, dans ces acceptions l'unité *ténébreux* évoque une idée de peur, d'insécurité, d'inconfort. Ceci met en relief le fait que dans un même contexte l'unité *ténébreux* peut rendre saillantes les connaissances concernant l'absence de lumière ainsi que les connaissances relatives aux sentiments que cet état engendre. En plus, le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *ténébreux* peut désigner une couleur. Dans ce cas, l'unité met en profil la propriété du trajecteur qui est très foncé : *couleur ténébreuse, rouge ténébreux*.

Enfin, l'unité *ténébreusement* met en profil la relation dont le trajecteur en tant que relation est plongé dans les ténèbres. Cette unité est rarement employée (cf. GRLF, NPR, TFLI). Pour l'observer, le TFLI cite le contexte suivant : *Il allait ainsi ténébreusement. Il ressemblait aux êtres de nuit tâtonnant dans l'invisible et souterrainement perdus dans les veines de l'ombre*.

3.3.2.1.2. Profil nominal

Parmi les unités symboliques qui se réfèrent au CI1 et qui prennent une relation simple comme base il y a les noms *obscurité*, *obscur* et *sombre*.

Les unités *obscurité* et *obscur* contiennent dans leurs bases la relation atemporelle dont le trajecteur est privé de lumière. Toutes les deux, elles sélectionnent dans cette base comme profil une des facettes de cette relation. L'unité *obscurité* peut sélectionner l'état du trajecteur qui est obscur (*dans l'obscurité d'une chambre*) ou l'absence de lumière (*être plongé dans l'obscurité*). En plus, cette unité peut rendre saillantes les connaissances concernant la difficulté de voir les objets. Cet aspect est mis en évidence par la description du contenu conceptuel de l'expression *l'obscurité totale* proposée par le GRLF : « on ne voit rien, on ne voit ni ciel ni terre ». En ce qui concerne le nom *obscur*, il sélectionne dans la base l'absence de lumière : *les salles tomberont dans l'obscur*. Il peut aussi mettre en profil une partie (d'un tout) qui est obscure. Ainsi, dans l'expression *les clairs et les obscurs du tableau* l'unité *obscur* met en profil ces parties du tableau qui sont obscures.

Quant au nom *sombre*, il contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur reçoit ou donne peu de lumière et il met en profil l'état de ce trajecteur : *le sombre de la chambre, le sombre de la nuit, le sombre des bois*.

3.3.2.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Un autre type d'organisation conceptuelle caractérise les unités qui ont dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles, c'est-à-dire une suite ordonnée d'états représentant une configuration complexe. Chacun de ces états est une relation entre un trajecteur (tr) et un repère (lm). Les états en question s'étendent dans le temps : la base se caractérise par la présence de l'axe temporel. Le repère de ce procès est localisé sur cette portion du CM où la quantité de lumière est relativement petite : CI1 (figure 35a). Le même repère peut se déplacer le long de l'échelle admettant différents degrés de quantité de lumière vers la valeur égale à 0 (figure 35b où le déplacement sur l'échelle est noté par la flèche). Selon les unités, l'axe temporel peut être mis en profil ou rester en dehors du profil. En plus, lesdites unités se différencient selon si elles mettent en profil une relation ou une région.

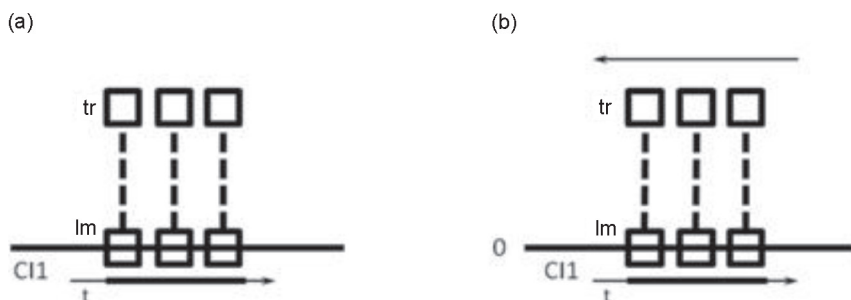


Figure 35. Une séquence de configurations relationnelles dans la base : (a) — LM est localisé dans une région du CI1, (b) — LM se déplace le long du CI1

3.3.2.2.1. Profil relationnel

Les unités qui se caractérisent par cette base et dont le profil est relationnel se différencient selon si elles mettent en profil un procès (une relation temporelle) ou une relation atemporelle. Cette différence se résume en type d'enregistrement : le premier groupe d'unités structurent la base conceptuelle au moyen de l'enregistrement séquentiel et le deuxième groupe au moyen de l'enregistrement global.

Les formes finies d'*obscurcir* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur rend obscur (section 3.3.2.1.1) un repère : *les nuages obscurcissent*

le soleil, les fumées obscurcissent le ciel, de grands rideaux obscurcissent les fenêtres. Par métonymie, le repère de cette relation temporelle peut évoquer la vue. Dans ce cas, les formes finies d'*obscurcir* mettent en profil le procès dont le trajecteur affaiblit ou trouble le repère : *la fumée obscurcit la vue, les larmes lui obscurcissent les yeux.* Quant aux formes finies d'*assombrir*, elles mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur rend sombre (section 3.3.2.1) un repère : *les nuages assombrissent le soleil, ces arbres assombrissent la maison, il a assombri les vitres latérales de la voiture.* Enfin, les formes finies d'*enténébrer* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur plonge le repère dans les ténèbres (section 3.3.1) : *de gros nuages enténébrent le ciel, les rideaux enténébrent la pièce.*

Cependant, il y a d'autres organisations des participants qui sont possibles. Les trajecteurs de certaines relations temporelles citées ci-haut peuvent être écartés du centre d'attention. Par exemple, les trajecteurs des relations évoquées par les phrases *Les rideaux obscurcissent la chambre* ou *Les nuages enténébrent le ciel* peuvent être conceptualisées comme des moyens à l'aide desquels un agent effectue l'action d'obscurcir ou d'enténébrer : *Elle obscurcit la chambre de rideaux* ou *L'orage enténébre le ciel de nuages.* Dans ce type de conceptualisations, c'est l'agent (ici : *elle* et *orage*) qui constitue le trajecteur de la relation désignée par le verbe et l'entité qui évoque le moyen en question (ici : *rideaux, nuages*) constitue un participant mis en arrière-plan.

Un autre type de conceptualisations est évoqué par les formes finies de *s'obscurcir*, de *s'assombrir*, de *s'enténébrer*. Le trajecteur de la relation mise en profil par ces verbes pronominaux évoque le repère du procès contenu dans la base : le trajecteur subit l'action désignée par le verbe. Ainsi, les formes finies de *s'obscurcir* évoquent une relation temporelle dont le trajecteur devient obscur (section 3.3.2.1.1) : *le soleil s'obscurcit, le temps s'obscurcit, la vue s'obscurcit dans la vieillesse.* Les formes finies de *s'assombrir* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur devient sombre (section 3.3.2.1.1) : *la chambre s'assombrit.* Et le trajecteur de la relation temporelle mise en profil par les formes finies de *s'enténébrer* devient plongé dans les ténèbres (section 3.3.1) : *la plaine s'enténébre.*

Par opposition aux formes finies des verbes *obscurcir*, *assombrir* et *enténébrer*, leurs formes infinitives ou participiales ne contiennent pas dans leurs bases de référence au temps conçu. L'axe temporel reste hors du profil. L'enregistrement séquentiel est suspendu et ces formes mettent en profil une relation atemporelle.

Les formes infinitives mettent en profil les différents états composants la relation temporelle désignée par le procès verbal mais ces états sont enregistrés globalement : *l'essentiel est d'éviter d'assombrir la pièce, ces rideaux peuvent enténébrer la chambre, il voit le ciel s'obscurcir.*

De même que les formes infinitives, les formes participiales *obscurcissant*, *assombrissant*, *enténébrant* suspendent l'enregistrement séquentiel du procès contenu dans la base mais, en plus, elles imposent dans le domaine temporel un champ limité. Ceci peut être observé dans le contexte suivant : *De forts vents ont transporté fumée et cendres, obscurcissant ainsi le ciel*. En outre, les participes présents *assombrissant* et *obscurcissant* peuvent mettre en profil une relation statique : le trajecteur de cette relation se situe dans une région sur l'échelle de la propriété d'assombrir ou d'obscurcir une entité. Ce trajecteur évoque le trajecteur du procès contenu dans la base. Les expressions telles que *volets assombrissants*, *nuages obscurcissants* l'illustrent.

Enfin, les participes *obscurci*, *assombri*, *enténébré* mettent en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès verbal contenu dans la base. Le participe *obscurci* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est devenu obscur (section 3.3.2.1.1) : *soleil obscurci*, *ciel obscurci*, *fenêtres obscurcies*, *temps obscurci*, *vue obscurcie par l'âge*, *yeux obscurcis de larmes*. Le participe *assombri* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est devenu sombre (section 3.3.2.1.1) : *soleil assombri*, *maison assombrie*, *vitres assombries*, *couleur assombrie*. Le participe *enténébré* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a été plongé dans les ténèbres (section 3.3.1) : *ciel enténébré*, *pièce enténébrée*.

3.3.2.2.2. Profil nominal

Certaines unités qui ont dans leurs bases les relations temporelles évoquées par les formes finies d'*obscurcir*, d'*assombrir* et d'*enténébrer* peuvent avoir le profil nominal. C'est le cas des nominalisations : *obscurcissement*, *assombrissement* et *enténébrement*. Celles-ci contiennent dans leurs bases une séquence d'états distribués sur l'axe temporel. Cependant, ces états ont subi un enregistrement global et les unités dont il est question sélectionnent comme profil une région dans cette base. Il y a deux facettes de la relation qui peuvent être sélectionnées par ces noms : une région comprenant les états composant le procès ou une région comprenant le résultat de ce procès (*obscurcissement du soleil*, *obscurcissement du ciel*, *obscurcissement des fenêtres*, *obscurcissement de la vue*, *assombrissement du soleil*, *assombrissement de la maison*, *assombrissement des vitres*, *enténébrement du ciel*, *enténébrement de la pièce*).

3.4. Unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière (CI2)

Analysons, maintenant, les unités lexicales qui évoquent le champ immédiat², c'est-à-dire cette zone du champ maximal qui se caractérise par une quantité de lumière relativement grande.

3.4.1. Une relation dans la base

Toutes les unités qui se réfèrent à une grande quantité de lumière ont dans leurs bases une relation. Elles se différencient par le fait qu'elles peuvent avoir dans la base une seule configuration relationnelle ou une séquence de configurations relationnelles.

3.4.1.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les unités qui ont dans leur base une seule configuration relationnelle peuvent mettre en profil une relation atemporelle ou une région. La base de toutes ces unités peut être décrite en termes d'une interconnexion entre un trajecteur et une région sur l'échelle constituant le CI2 (figure 36).

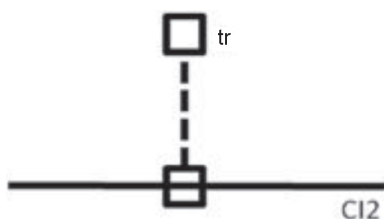


Figure 36. Le CI2 : une seule configuration relationnelle dans la base

3.4.1.1.1. Profil relationnel

L'unité *clair* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose répand beaucoup de lumière (p.ex. une source de lumière), reçoit

beaucoup de lumière (p.ex. un espace, un lieu) ou laisse passer la lumière (p.ex. un fluide) : *soleil clair, chambre claire, eau claire*. Puis, l'unité *clair* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur donne l'impression de laisser passer la lumière (p.ex. un objet dont la matière est peu condensée, peu serrée) : *tissu clair, forêt claire*. Par métonymie, le trajecteur peut évoquer le temps qu'il fait : *Pour vendredi, on prévoit un temps clair et ensoleillé*. L'unité active, dans ce cas, le domaine de connaissances concernant le temps sans nuages. En plus, par métonymie, l'unité *clair* peut rendre saillant le domaine de la couleur : *couleur claire, yeux bleu clair*. Dans ce cas, elle met en profil la relation statique dont le trajecteur se caractérise par une coloration peu marquée ou qui « produit un effet semblable à celui d'une bonne lumière naturelle » (TLFI).

La même unité *clair* peut mettre en profil une relation dont le trajecteur est une relation : *voir clair, il fait clair, semer clair, planter clair*. Ce trajecteur est situé sur l'échelle d'une quantité relativement grande de lumière. Cependant, c'est la nature du trajecteur qui détermine plus précisément le contenu conceptuel de l'unité *clair*. L'expression *voir clair* met en profil la relation de voir distinctement : le fait de pouvoir aisément percevoir les objets est bien corrélé avec le fait de se trouver dans un lieu suffisamment éclairé. En plus, l'expression *ne pas voir clair* peut mettre en profil la relation d'être aveugle. Les connaissances relatives à la capacité à voir les objets grâce à une grande quantité de lumière sont saillantes aussi dans l'expression *il fait clair*. Le contenu conceptuel de cette expression est caractérisé en termes suivants : « il fait jour, on distingue nettement les objets » (GLLF), « le jour brille, on distingue nettement les objets » (DFL) ou « il fait grand jour, on y voit nettement » (DLFL). Par contre, les expressions *semer clair* ou *planter clair* évoquent l'idée des objets séparés par une certaine distance, ce qui est lié à l'impression de laisser passer la lumière.

La même relation statique dont le trajecteur en tant que relation se situe dans le CI2 est mise en profil par l'unité *clairement*. Le trajecteur de cette relation étant typiquement du domaine de la perception visuelle (p.ex. *distinguer, voir*), l'unité en question rend saillante la manière distincte dont le processus de perception se déroule : *il distingue clairement un avion dans le lointain, j'ai vu clairement son visage*.

L'unité *lumineux* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose (p.ex. une source de lumière) émet ou réfléchit la lumière. Il peut aussi mettre en profil la relation dont le trajecteur (p.ex. un espace, un lieu) reçoit beaucoup de lumière : *source lumineuse, appartement lumineux*.

Enfin, l'unité *lumineusement* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que relation est sous l'effet de la lumière. Ce sens de l'unité n'est évoqué que par le TFLI. Cependant, en prenant en considération le fait

que cette unité a des extensions dans le domaine non physique nous proposons de l'observer dans un des contextes cités par le TFLI : *Bientôt, une autre fusée lance sa longue tige dorée, couche et immobilise encore lumineusement la ligne obscure des faiseurs de tranchées.*

3.4.1.1.2. Profil nominal

Le profil nominal caractérise les unités *clarté* et *clair*. Ces unités prennent comme base la relation atemporelle dont le trajecteur est clair (section 3.4.1.1.1). Ce qui est mis en profil, c'est une région comprenant une des facettes de la relation contenue dans la base.

L'unité *clarté* peut mettre en profil la qualité du trajecteur qui reçoit beaucoup de lumière ou laisse passer la lumière : *clarté d'un appartement, clarté du verre, clarté de l'eau*. Elle peut aussi mettre en profil la réverbération ou la lumière irradiée d'un trajecteur qui est source de lumière : *clarté intense du soleil, clarté d'une bougie*. Puis, elle peut rendre saillantes les connaissances concernant la capacité de percevoir aisément les objets grâce à une grande quantité de lumière. Cet aspect fait partie des définitions proposées par certains dictionnaires français. Par exemple, le GRLF décrit le sens du nom *clarté* en termes de « lumière qui rend les objets visibles d'une façon nette et distincte » et le GLLF, en termes de « luminosité qui permet de distinguer assez clairement les objets » (cf. p.ex. TFLI, DLFL, NPR).

Le nom *clair* met en profil la région comprenant la *clarté* répandue par le trajecteur de la relation contenue dans la base : *clair de lune, clair de Terre*. Il peut mettre en profil un espace (une partie d'un tout) qui reçoit ou passe une quantité relativement grande de lumière : *clairs d'un tableau, clair d'un drap, clairs d'un gazon*. L'expression *les clairs d'un tableau* met en profil la partie éclairée d'un tableau (par opposition aux parties qui sont dans l'ombre), l'expression *le clair d'un drap* désigne cette partie du drap dont les fibres sont suffisamment espacées pour laisser passer la lumière et l'expression *les clairs d'un gazon* désigne cette partie du gazon qui est moins touffu, par où la lumière peut filtrer. En outre, le nom *clair* peut mettre en profil l'ensemble des couleurs peu foncées ce qui peut être observé dans le contexte *le clair te va bien*.

3.4.1.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Passons aux unités dont la base contient une suite de relations (entre un trajecteur et un repère) qui s'étendent dans le temps. Ce qui caractérise ces unités, c'est le fait que le repère de cette relation temporelle se situe sur cette partie du CM où la quantité de lumière est relativement grande (figure 37a). Le repère peut aussi se déplacer le long de l'échelle vers la valeur maximale de quantité de lumière (figure 37b). Les profils des unités en question peuvent être différents.

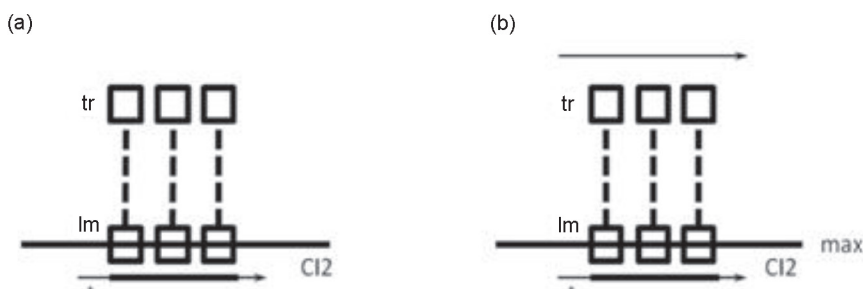


Figure 37. Une séquence de configurations relationnelles dans la base : (a) — LM est localisé dans une région du CI2, (b) — LM se déplace le long du CI2

3.4.1.2.1. Profil relationnel

Les formes finies d'*éclairer*, d'*éclaircir* et d'*illuminer* mettent en profil un procès qui se déroule dans le temps : les configurations relationnelles sont enregistrées en séquence. L'axe temporel est donc mis en profil. Les formes finies d'*éclairer* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur répand de la lumière sur un repère ou laisse passer la lumière qui est répandue sur un repère : *le soleil éclaire la terre*, *la lampe éclaire la pièce*, *deux larges baies éclairent le salon*. Les mêmes formes peuvent mettre en profil la relation temporelle dont le trajecteur procure de la lumière à un repère pour lui permettre de voir : *Jean éclaire son voisin qui descend dans la cave*. Les formes finies d'*éclaircir* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur rend (plus) clair (section 3.4.1.1.1) un repère : *le vent éclaircit le ciel en chassant les nuages*, *un rayon de soleil a éclairci la pièce*, *le jardinier éclaircit les plants de carottes*, *ils ont éclairci l'eau de la piscine*, *j'ai éclairci le bleu en ajoutant du blanc*. Les formes finies d'*illuminer* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur

répand une vive lumière sur le repère : *des éclairs illuminent le ciel, des milliers d'ampoules illuminent la Tour Eiffel.*

Les relations temporelles décrites ci-haut peuvent évoquer d'autres conceptualisations. Tout d'abord, certaines relations peuvent évoquer un troisième participant central. Par exemple, à côté du trajecteur désignant une source de lumière et le repère désignant une entité sur laquelle la lumière est répandue, il peut apparaître un autre participant qui désigne la lumière : *la lampe éclaire la pièce d'une lumière douce, les ampoules illuminent la Tour Eiffel d'une vive lumière.* L'autre exemple constitue la relation dont le trajecteur procure de la lumière à un repère pour lui permettre de voir. Cette relation peut évoquer un troisième participant qui désigne un moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue son action : *Jean éclaire son voisin avec la baladeuse.* Puis, les trajecteurs des relations évoquées par les phrases *La lampe éclaire la pièce* ou *Des milliers d'ampoules illuminent la Tour Eiffel* peuvent être mis en arrière-plan : *Jean éclaire la pièce avec une lampe, Les hommes ont illuminé la Tour Eiffel de milliers d'ampoules.* Dans ce type de conceptualisation, c'est un agent (ici : *Jean* ou *les hommes*) qui est le trajecteur de la relation. Les entités *lampe* et *ampoules* sont conceptualisées comme les moyens à l'aide desquels l'agent effectue l'action de répandre de la lumière sur le repère.

En plus, les formes finies de *s'éclairer*, *s'éclaircir*, *s'illuminer* mettent en profil une relation temporelle dont le trajecteur évoque le repère du procès contenu dans la base : le trajecteur subit l'action désignée par le verbe. Ainsi, les formes finies de *s'éclairer* évoquent la relation temporelle dont le trajecteur reçoit de la lumière : *la lampe s'éclaire, le paysage s'éclaire au lever du soleil.* Pareillement, c'est le trajecteur de la relation mise en profil par les formes finies de *s'éclaircir* qui devient (plus) clair (section 3.4.1.1.1) : *le ciel s'éclaircit, l'eau s'éclaircit, le bois s'éclaircit par endroits, sa robe s'est éclaircie au lavage, le temps s'est éclairci.* Et, les formes finies de *s'illuminer* mettent en profil la relation temporelle dont le trajecteur reçoit une vive lumière : *la pièce s'illumine.*

Enfin, il convient de noter que les formes finies de *s'éclairer* peuvent mettre en profil une relation temporelle qui n'évoque qu'un participant : *Cette lampe éclaire mal.* Cette relation reste différente de toutes les autres relations temporelles décrites dans cette section : contrairement à ces dernières qui sont transitives, cette relation est intransitive. Le nombre de participants est limité au trajecteur qui diffuse la lumière. Une pareille organisation conceptuelle peut être observée dans certains emplois de l'unité *illuminer* : *On pavaise le jour et on illumine la nuit.* Dans ce cas, l'unité *illumine* met en profil la relation dont le trajecteur orne (p.ex. une rue, une place, un monument) d'un ensemble de lumières à l'occasion d'une fête ou d'un spectacle. Ainsi, le repère qui est présent dans la base n'est pas explicitement évoqué.

Les différents états qui composent une relation temporelle peuvent être enregistrés globalement. C'est le cas des formes infinitives et participiales d'éclairer, d'éclaircir et d'illuminer. Ces unités ont dans la base une séquence de relations qui se développent dans le temps mais l'axe temporel reste hors du profil. En conséquence, ces unités mettent en profil une relation atemporelle.

Les formes infinitives ont pour effet de suspendre l'enregistrement séquentiel du procès verbal pendant que le contenu conceptuel et l'organisation des participants de la relation restent les mêmes : *cette lampe permet d'éclairer la pièce d'une lumière douce, je vois le ciel s'éclaircir, ils ont décidé d'illuminer la Tour Eiffel aux couleurs du drapeau français.*

Par rapport aux infinitifs, les participes présents ont un effet complémentaire : ils imposent dans le domaine temporel un champ limité. Ceci peut être observé dans le contexte suivant : *Le corps céleste s'est embrasé puis désintégré dans l'atmosphère, illuminant le ciel.* En plus, les formes participiales éclairant, éclaircissant, illuminant peuvent mettre en profil une relation statique entre deux entités : le trajecteur (qui évoque le trajecteur du procès verbal contenu dans la base) et une région sur l'échelle de la propriété d'éclairer, d'éclaircir ou d'illuminer. Les expressions *fusée éclairante, shampooing éclaircissant, lune illuminante* permettent de l'observer.

Les participes passés éclairé, éclairci, illuminé mettent en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès verbal contenu dans la base. Ainsi, le trajecteur de la relation mise en profil par éclairé évoque une entité sur laquelle le trajecteur du procès contenu dans la base a répandu de la lumière : *pièce éclairée.* Le trajecteur de la relation mise en profil par éclairci évoque une entité qui est devenue (plus) claire (section 3.4.1.1.1) : *ciel éclairci.* Enfin, le trajecteur de la relation mise en profil par illuminé évoque une entité sur laquelle le trajecteur de la base a répandu une vive lumière : *Tour Eiffel illuminée.*

3.4.1.2.2. Profil nominal

Parmi les unités qui contiennent dans la base une séquence de configurations relationnelles il y a les noms *éclairage, éclaircissement* et *illumination*. La suite de relations contenue dans leurs bases a subi un enregistrement global. C'est dans cette base que les unités en questions sélectionnent une région pour la mettre en profil. L'unité *éclairage* peut mettre en profil la région comprenant les états qui composent l'action d'éclairer (section 3.4.1.2.1) : *l'éclairage est assuré par une seule ampoule.* Elle peut aussi mettre en profil la

manière dont la lumière est distribuée : *il a choisi une lampe de table à éclairage indirect et réfléchi*. Enfin, elle peut mettre en profil un dispositif qui éclaire : *cet éclairage n'est pas conforme aux normes de sécurité*. Les noms *éclaircissement* et *illumination* mettent en profil les régions comprenant les états qui composent le processus contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès : *éclaircissement du ciel après l'orage, éclaircissement progressif de l'eau, éclaircissement d'une partie de la forêt, éclaircissement d'une couleur, illumination de la terre par le soleil, illumination de la Tour d'Eiffel*.

3.5. Bilan

L'analyse présentée ci-haut permet d'observer certaines ressemblances ainsi que certaines différences dans le contenu et l'organisation conceptuels des unités symboliques constituant l'objet de cette analyse. Quant à leur contenu conceptuel, toutes les unités présupposent dans leurs bases le domaine physique de la perception visuelle. Le nom *lumière* met en profil une région dans ce domaine. Dans sa base, il présuppose un réseau de connaissances concernant :

- les spécifications de la lumière en tant que phénomène physique qui émane d'une source, se propage et éclaire les objets du monde extérieur,
- le rôle de la lumière dans la perception des objets par l'homme (le fait que la lumière agit sur l'œil et rend les objets perceptibles à la vue ainsi que le fait qu'une lumière trop intense devient aveuglante).

À l'exception de l'unité lexicale *lumière*, toutes les unités analysées se définissent par rapport au champ maximal évoquant une échelle des sensations visuelles relatives à une quantité de lumière dans l'espace. Dans le cadre de ce CM les différentes unités évoquent un de deux champs immédiats : celui lié aux sensations visuelles relatives à une quantité relativement petite de lumière ou celui lié aux sensations visuelles relatives à une quantité relativement grande de lumière.

Les contenus conceptuels des unités lexicales qui évoquent le même champ immédiat sont très proches. En se référant au CII, les unités peuvent sélectionner différentes connaissances concernant :

- les entités qui ne répandent pas de lumière ou qui donnent une quantité relativement petite de lumière,
- les entités qui sont privées de lumière, qui reçoivent une quantité relativement petite de lumière, qui laissent peu filtrer la lumière,
- les entités susceptibles de priver d'autres entités de lumière, de diminuer la lumière que d'autres entités répandent, reçoivent ou laissent passer,

- l'effet produit sur l'œil par l'absence ou une quantité relativement petite de lumière,
- la difficulté à percevoir distinctement les entités à cause de l'absence ou une quantité relativement petite de lumière.

En évoquant le CI2, les unités peuvent activer différents domaines liés aux connaissances concernant :

- les entités qui répandent une quantité relativement grande de lumière,
- les entités qui reçoivent ou laissent passer une quantité relativement grande de lumière,
- l'effet produit sur l'œil par une quantité relativement grande de lumière,
- la capacité de percevoir aisément les objets grâce à une quantité relativement grande de lumière.

Les unités lexicales dont les contenus conceptuels se réfèrent au même champ immédiat peuvent différer quant à la région de ce champ qui est mise en profil. Cette différence peut être illustrée par les oppositions : *appartement clair* — *appartement lumineux*, *pièce sombre* — *pièce ténébreuse*. Quant à la première opposition, le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *clair* est situé sur l'échelle d'une quantité plus petite de lumière que le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *lumineux*. Cependant, toutes les deux unités se réfèrent au CI1. De même, les unités *sombre* et *ténébreuse* se réfèrent au même champ immédiat mais dans les contextes cités ci-haut le trajecteur de la relation mise en profil par *sombre* évoque une quantité plus grande de lumière que le trajecteur de la relation mise en profil par *ténébreuse*. En plus, les unités qui évoquent le même champ immédiat se distinguent quant aux domaines qu'elles peuvent activer. Par exemple, des connaissances concernant les entités qui laissent peu filtrer la lumière sont présupposées par l'unité *sombre* mais elles ne le sont pas par l'unité *ténébreux*. Les différences concernent aussi les domaines qui sont sélectionnés par métonymie. Par exemple, le domaine de connaissances concernant le temps qu'il fait peut être activé par l'unité *clair* mais il ne fait pas partie de la matrice de domaines de l'unité *lumineux*. De même, les connaissances relatives à l'affaiblissement du sens de la vue peuvent être sélectionnées par l'unité *obscurcir* mais elles ne le sont pas par l'unité *assombrir*. Enfin, certaines unités mettent en évidence une contiguïté entre les sensations relatives à une quantité de lumière en tant que phénomène physique et d'autres aspects de l'expérience humaine dans des domaines abstraits. C'est le cas des unités *ténèbres* et *ténébreux* qui peuvent activer le domaine des sentiments qu'engendre l'absence de lumière dans le domaine physique.

Du point de vue des opérations de conceptualisation, les unités partagent certaines caractéristiques au niveau de leurs bases conceptuelles : les unes évoquent comme leur base la conception d'une configuration relation-

nelle et les autres évoquent la conception d'une séquence de configurations relationnelles. L'exception constitue l'unité *ténèbres* qui n'a pas de relation dans la base. Ce fait la rend semblable à l'unité *lumière*. Cependant, par opposition à cette dernière, le nom *ténèbres* s'est défini par rapport au CM et plus précisément au CI1. La conception d'une seule configuration relationnelle suppose une relation statique dont le trajecteur est localisé dans une région du champ immédiat adéquat. La conception d'une séquence de configurations relationnelles suppose, à son tour, une relation composée de plusieurs états distribués sur l'axe temporel, chaque état constituant une relation entre un trajecteur et un repère.

En plus, l'organisation des participants de la relation peut être différente selon le profil de l'unité symbolique. Certaines unités peuvent évoquer un second repère mis en arrière-plan. Dans le cas de l'unité intransitive, le trajecteur constitue le seul participant de la relation. Puis, les participants peuvent différer en ce qui concerne leur nature : ils peuvent être choses ou relations. En plus, les unités qui ont dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles peuvent imposer au contenu temporel de la base un enregistrement séquentiel ou un enregistrement global. Enfin, les unités peuvent imposer à la base une organisation nominale ou relationnelle. En conséquence, le même contenu conceptuel peut être mis en forme différemment. Dans le cadre de la base d'une configuration relationnelle, nous avons observé le même contenu mis en forme en tant que relation statique (p.ex. *la chambre obscure*) ou région (p.ex. *obscurité de la chambre*). Dans le cadre de la base composée d'une séquence de configurations relationnelles, nous avons noté le même contenu mis en forme en tant que procès (p.ex. *il éclaircit le ciel*), relation atemporelle (p.ex. *éclaircir le ciel, en éclaircissant le ciel, le ciel éclairci*) ou région (p.ex. *éclaircissement du ciel*).

Ce qui a été constaté à propos du contenu et de l'organisation conceptuels des unités lexicales analysées dans le domaine physique de la perception visuelle est résumé dans le tableau 1.

En conclusion, cette analyse nous a permis de saisir ce qui est commun pour certaines unités ainsi que de déterminer le niveau auquel ces unités présentent des ressemblances. Au niveau le plus schématique, toutes les unités partagent le même domaine : domaine physique de la perception visuelle. À l'exception de *lumière*, toutes les unités se situent par rapport à la même échelle qui constitue leur champ maximal. Certaines unités partagent en plus le même champ immédiat. C'est le cas, par exemple des unités *obscurcir* et *ténébreux* qui évoquent le CI1 ou des unités *éclairer* et *illumination* qui évoquent le CI2. Les unités qui évoquent le même champ immédiat peuvent avoir dans la base le même type de relation (p.ex. *obscurcir* et *obscurcissement* qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles). Les ressemblances peuvent se situer au niveau encore plus spéci-

fique : en évoquant le même champ immédiat et le même type de relation dans la base, certaines unités peuvent présenter les mêmes caractéristiques au niveau du profil (p.ex. *obscurcir* et *obscurci* qui mettent en profil une relation atemporelle). D'autre part, les unités qui évoquent différents champs immédiats peuvent présenter certaines ressemblances du point de vue de

Tableau 1. Le contenu et l'organisation conceptuels des unités lexicales dans le domaine physique de la perception visuelle

DOMAINE PHYSIQUE				
LUMIÈRE entité dans le domaine physique de la perception visuelle (unité lexicale <i>lumière</i> : profil nominal)				
CHAMP MAXIMAL				
sensations visuelles relatives à une quantité de lumière dans l'espace				
CHAMP IMMÉDIAT 1			CHAMP IMMÉDIAT 2	
sensations visuelles relatives à une quantité relativement petite de lumière				
BASE				
unité qui n'a pas de relation dans la base	unités qui ont dans leurs bases une relation			
	une seule confi- guration relation- nelle dans la base	une séquence de configurations re- lationnelles dans la base	une seule confi- guration relation- nelle dans la base	une séquence de configurations re- lationnelles dans la base
PROFIL				
—	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>obscur, sombre, ténébreux</i> b) trajecteur est une relation : <i>obscur, obscurément, sombre, sombrement, ténébreusement</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'obscurcir, d'assombrir, d'enténébrer</i> b) atemporel : forme infini- tive et formes participiales <i>d'obscurcir, d'assombrir, d'enténébrer</i>	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>clair, lumineux</i> b) trajecteur est une relation : <i>clair, clairement, lumineusement</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i> b) atemporel : forme infini- tive et formes participiales <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i>
nominal <i>ténèbres</i>	nominal <i>obscur, obscurité, sombre</i>	nominal <i>obscurcissement, assombrissement, enténébrement</i>	nominal <i>clarté, clair</i>	nominal <i>éclairage, éclaircissement, illumination</i>

la nature de leurs bases. Par exemple, ce qui est commun pour le participe *obscurci* et le nom *éclaircissement*, c'est le fait que tous les deux contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles. Le participe *obscurcissant* et l'infinitif *éclaircir* présentent en plus les mêmes caractéristiques quant à la structuration de leurs bases : ils les structurent au moyen de l'enregistrement global. Enfin, les formes participiales *obscurci* et *éclairci* présentent en plus des ressemblances au niveau de leurs profils : elles mettent en profil l'état final atteint par un participant du procès verbal.

4. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine physique de la perception auditive

Certaines unités lexicales qui se réfèrent à la lumière dans le domaine visuel peuvent avoir des extensions dans le domaine de l'ouïe. Parmi ces unités il y a celles qui dans le domaine visuel se définissent par rapport au champ immédiat lié à une quantité relativement petite de lumière ainsi que celles qui se définissent par rapport au champ immédiat lié à une quantité relativement grande de lumière.

4.1. Extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI1

Commençons l'analyse par les extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au champ immédiat¹. Toutes les extensions analysées ci-dessous contiennent dans leurs bases une relation : soit une seule configuration relationnelle soit une séquence de configurations relationnelles.

4.1.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Parmi les unités qui dans le domaine visuel se réfèrent au CI1 et qui contiennent dans la base une relation atemporelle il y a une unité qui a une

extension dans le domaine de la perception auditive. C'est l'unité *sombre*. Son profil est relationnel.

4.1.1.1. Profil relationnel

L'unité lexicale *sombre* met en profil la relation dont le trajecteur en tant que chose est acoustiquement grave ou voilé, manque de netteté, de sonorité. Cet aspect acoustique est rendu saillant par *sombre* dans les contextes tels que *voix sombre*, *timbre sombre*, *son sombre*.

- (1) *Piuma est la rencontre de deux sensibilités : d'un côté la voix **sombre** et suave de Romy et sa guitare aux mélodies accrocheuses, de l'autre, la rythmique groovy d'Emilie.* (« La Voix du Nord », 08.10.2008)
- (2) *La Carmen de la Russe Elena Zaremba est un vrai mezzo, au timbre **sombre** et velouté.* (« L'Express », 27.02.1997)

Il convient de noter aussi l'expression *voyelle sombre*. Le contenu conceptuel de cette expression est décrit en termes suivants : « voyelle acoustiquement grave, comme [u] de *jour* ou de *loup*, et toutes les voyelles vélaires » (GLLF, DLFL, TLFI).

Par métonymie, l'unité *sombre* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur produit des sons sombres.

- (3) [...] *un violoncelle, instrument **sombre** et mélodieux [...]* (« Le Dauphiné », 04.06.2009)

En plus, le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *sombre* peut être relation, ce qui peut être observé dans le contexte *chanter sombre* ainsi que dans le contexte suivant :

- (4) *Un vieil homme assis souffle dans un mince bambou, un piri. Le son aigre est accompagné de celui d'un tambour à deux peaux (changgo). L'une yin qui sonne clair et l'autre yang qui sonne **sombre**.* (« Libération », 12.11.2002)

4.1.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

En ce qui concerne les unités lexicales contenant dans la base une séquence de configurations relationnelle, ce sont les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d'*assombrir* qui peuvent avoir des extensions dans le domaine de l'ouïe. Les formes en question mettent en profil une relation.

4.1.2.1. Profil relationnel

Les formes finies, la forme infinitive ainsi que les formes participiales d'*assombrir* contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère acoustiquement (plus) grave, (plus) voilé, le prive de netteté, de sonorité. Les formes finies mettent en profil le procès contenu dans la base : les états constituant la relation s'étendent dans le temps (p.ex. *il assombrir sa voix*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. L'infinitif *assombrir* met en profil les mêmes états que le procès verbal contenu dans la base mais ces états sont enregistrés globalement (p.ex. *assombrir la voix*). La forme participiale *assombrissant* (p.ex. *assombrissant la voix*) impose en plus dans le domaine temporel un champ limité. La forme participiale *assombri* (p.ex. *la voix assombrie*) met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base : le trajecteur est devenu acoustiquement grave, voilé, privé de netteté, de sonorité. Ce trajecteur évoque donc le repère de la relation temporelle contenue dans la base. Puis, c'est aussi le trajecteur de la relation mise en profil par le verbe pronominal *s'assombrir* qui évoque le repère du procès contenu dans la base. Le verbe en question met en profil la relation dont le trajecteur subit l'action d'*assombrir* (p.ex. *le son s'assombrir*). Voici deux contextes issus de notre corpus dans lesquels les unités soulignées se caractérisent par la base en question.

- (5) [...] *la plupart des grands ténors cherchaient à gagner en puissance, en **assombrissant** leur voix et en couvrant les sons [...].* (« Le Figaro », 28.11.2009)
- (6) *J'ai encore dans l'oreille la voix **assombrie** par le tabac (il fumait comme un pompier) de cet homme inflexible [...].* (« Le Nouvel Observateur », 04.09.2007)

4.2. Extensions des unités lexicales

qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2

Quant aux extensions des unités lexicales qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au champ immédiat 2, elles peuvent contenir dans leurs bases une seule configuration relationnelle ou une séquence de configurations relationnelles.

4.2.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les extensions analysées ci-dessous contiennent dans la base une seule configuration relationnelle. Elles se différencient du point de vue du profil : *clair* et *clairement* mettent en profil une relation et *clarté* met en profil une région.

4.2.1.1. Profil relationnel

L'unité lexicale *clair* met en profil la relation statique dont le trajecteur en tant que chose est acoustiquement distinct, bien timbré, net, sonore. Cet aspect est rendu saillant par *clair* dans les expressions telles que : *son clair*, *voix claire*, *timbre clair*.

- (7) *Avoir une voix **claire** et une diction pas trop rapide et rendre le texte le plus vivant possible sont les principales qualités d'un bon donneur de voix.* (« Le Progrès de Lyon », 08.02.2008)
- (8) *Ce nouveau son, avec cette mise en vibration d'une table d'harmonie en bois, est extraordinairement **clair** et cristallin.* (« Agoravox », 25.11.2009)

Pour caractériser le contenu conceptuel de l'expression *voyelle claire* le TLFI évoque la description suivante : « Les voyelles claires sont celles dont le point d'articulation est situé vers la partie antérieure du palais, à savoir *i*, *u*, *é*, *è*, *eu* fermé et la voyelle nasale *in* ».

Puis, les descriptions du contenu sémantique de l'unité *clair* présentées par le DAF9, le DFL, le DLFL et le TLFI font observer que cette unité peut activer le domaine de la fréquence élevée. Ainsi, l'unité *clair* peut mettre en

profil la relation statique dont le trajecteur en tant que chose est d'un ton élevé. Cet aspect peut être rendu saillant, par exemple, dans l'expression *le tintement clair des clochettes*.

Ensuite, par métonymie, l'unité *clair* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur produit des sons clairs (p.ex. *une caisse claire, une sonnette claire du bétail*).

Enfin, le trajecteur de la relation mise ne profil par l'unité *clair* peut être relation. En tant que tel, le trajecteur est localisé sur l'échelle des sensations auditives relatives aux sons distincts, bien timbrés, nets, sonores. Ceci peut être observé dans les expressions *parler clair, chanter clair, sonner clair*.

- (9) *Le pianiste français mène depuis de nombreuses années une carrière discrète mais têtue. Pour beaucoup de mélomanes et nombre de ses confrères, il est un des rares à posséder ce don de musique qui sonne **clair** et porte loin. Magnifiquement équilibrée entre couleur instrumentale et ligne de chant, sa Ballade op. 19 séduit de bout en bout.* (« Le Monde », 14.06.2009)
- (10) *En tant que poète, il parle haut, il parle **clair**, il parle fort [...] il vous roule des imparfaits du subjonctif avec des trémolos dans la voix.* (« Libération », 30.01.2010)

L'unité *clairement* met en profil une relation dont le trajecteur est une relation. Dans l'expression *entendre clairement un bruit*, il rend saillante la manière distincte dont le processus de la perception auditive se déroule.

- (11) *Le mot „nazya”, prononcé deux fois en arabe, a été entendu **clairement** par de nombreux journalistes français présents dans la salle.* (« Le Monde », 02.12.2006)

4.2.1.2. Profil nominal

L'unité *clarté* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose est distinct, bien timbré, net, sonore. Elle impose sur cette base un profil nominal : elle met en profil la région comprenant la qualité du trajecteur qui est distinct, bien timbré, net, sonore.

- (12) *En ce qui concerne l'utilisation téléphonique de Skype, là, pas de surprise. La qualité des communications téléphoniques est passable. Exactement comme lorsque l'on utilise un ordinateur pour téléphoner. La **clarté** de la voix de votre interlocuteur dépend très largement de l'encombrement du signal WiFi, et, bien entendu, de sa puissance.* (« Le Point », 31.03.2009).

- (13) Grâce à la **clarté** de son timbre et à la perfection de sa diction, Ludovic Tézier remporte tous les suffrages. (« Le Figaro », 05.03.2009)

4.2.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Parmi les unités lexicales qui ont des extensions dans le domaine de la perception auditive il y a les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d'*éclaircir*. Ces formes contiennent dans leurs bases un procès et mettent en profil une relation.

4.2.2.1. Profil relationnel

Les formes finies, la forme infinitive ainsi que les formes participiales d'*éclaircir* contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère acoustiquement (plus) distinct, (plus) net, (plus) sonore, bien (mieux) timbré. Le verbe *éclaircir* met en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *des pastilles qui éclaircissent la voix*). Les états du procès contenu dans la base peuvent être enregistrés globalement. C'est le cas de la forme infinitive (p.ex. *ces vocalises sont destinées à éclaircir la voix*) et des formes participiales (p.ex. *en éclaircissant la voix, la voix éclaircie*). Puis, quant à l'organisation des participants de la relation, le trajecteur peut évoquer le repère du procès contenu dans la base. C'est le cas du verbe pronominal *s'éclaircir* qui met en profil la relation temporelle dont le trajecteur subit l'action d'*éclaircir*. Par exemple, l'expression *sa voix s'éclaircit* met en profil la relation dont le trajecteur (ici : *sa voix*) devient distinct, bien timbré. Une autre organisation peut être observée dans le contexte *l'orateur s'éclaircit la voix*. Le trajecteur (ici : *l'orateur*) exerce l'action sur le repère (ici : *la voix*) avec lequel il reste en relation métonymique : le repère fait partie du repère. L'expression met en profil le procès dont le trajecteur rend sa voix plus distincte par une série de mouvements volontaires du larynx. Par métonymie, dans le langage familier, l'expression *s'éclaircir la gorge* met en profil la relation dont le trajecteur se racle la gorge pour que sa voix soit plus pure, plus nette.

- (14) La main du procureur général s'approche de la bouteille d'eau minérale posée sur sa table, la saisit, avale une gorgée et **s'éclaircit** la voix. (« Le Monde », 21.05.2008)

- (15) [...] *tous les regards sont rivés sur elle, respectueux, attentifs. Elle s'éclaircit la gorge : "Je n'ai ni micro, ni estrade, et je ne parle pas très fort", sourit-elle.* (« L'Express », 02.09.2008)

4.3. Bilan

L'analyse des extensions dans le domaine de la perception auditive nous permet de saisir certaines structures abstraites représentant ce qui est commun à ces extensions. En ce qui concerne les extensions des unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement petite de lumière nous avons observé les extensions de l'unité *sombre* en tant qu'adjectif et en tant qu'adverbe ainsi que les extensions des formes finies, de la forme infinitive et des formes participiales d'*assombrir*. L'unité *sombre* contient dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est grave ou voilé, manque de netteté, de sonorité. Ses extensions en question peuvent être représentées comme suit :

Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle d'une quantité relativement petite de lumière

--->

Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle des sensations auditives relatives aux entités qui sont graves ou voilées, qui manquent de netteté, de sonorité

Les autres formes évoquées ci-haut contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère (plus) grave, (plus) voilé, le prive de netteté, de sonorité.

Dans la base il y a une relation temporelle dont le trajecteur fait que le repère soit localisé sur l'échelle d'une quantité relativement petite de lumière

--->

Dans la base il y a une relation temporelle dont le trajecteur fait que le repère soit localisé sur l'échelle des sensations auditives relatives aux entités qui sont graves ou voilées, qui manquent de netteté, de sonorité

ou dont le trajecteur fait que le repère se déplace le long de l'échelle de la quantité de lumière vers la valeur égale à 0	--->	ou dont le trajecteur fait que le repère se déplace le long de l'échelle vers les sensations auditives relatives aux entités plus graves, plus voilées, moins nettes, moins sonores
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

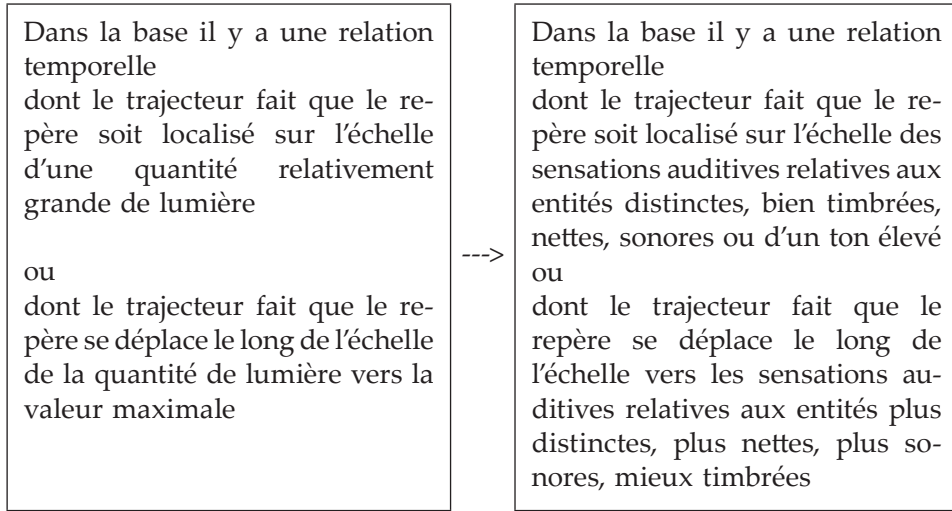
Ce qui lie ces deux bases, c'est le fait qu'un participant de la relation y contenue est localisé sur l'échelle des sensations auditives relatives aux entités qui sont graves ou voilées, qui manquent de netteté, de sonorité. La structure schématique dont les exemplifications constituent les extensions en question peut être décrite de la façon suivante :

Quantité relativement petite de lumière	--->	Ce qui est acoustiquement grave ou voilé, qui manque de netteté, de sonorité
-----------------------------------------	------	------------------------------------------------------------------------------

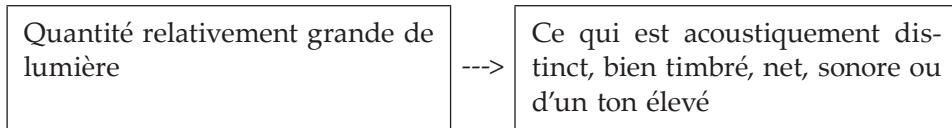
Quant aux extensions des unités lexicales qui se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière nous avons observé deux bases. Tout d'abord, nous avons noté les extensions qui ont dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est distinct, bien timbré, net, sonore ou d'un ton élevé. Les unités *clair* et *clairement* imposent sur cette base le profil relationnel et l'unité *clarté* — le profil nominal. Ces extensions peuvent être décrites de la façon suivante :

Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande de lumière	--->	Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle des sensations auditives relatives aux entités distinctes, bien timbrées, nettes, sonores ou d'un ton élevé
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Puis, nous avons observé les extensions qui contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère acoustiquement (plus) distinct, (plus) net, (plus) sonore, bien (mieux) timbré. Il s'agit des formes finies, la forme infinitive et les formes participiales *d'éclaircir*. Les profils imposés sur cette base sont relationnels.

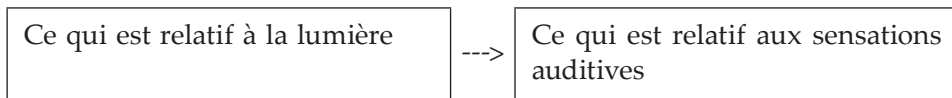


Les extensions des unités lexicales qui se caractérisent par une de ces deux bases peuvent être schématisées de la façon suivante :



Ce qui a été constaté à propos du contenu et de l'organisation conceptuels des unités lexicales décrites dans ce chapitre est résumé dans le tableau 2.

Finalement, au niveau schématique, les extensions examinées ci-haut peuvent être décrites en termes d'une comparaison qui s'opère entre les sensations visuelles liées à une quantité de lumière et les sensations auditives. Ainsi, le patron d'extension peut être présenté de la façon suivante :



La forme du patron [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES] met en évidence le standard et la cible de l'extension décrite par cette structure schématique. En prenant en compte l'existence d'une structure intégrante, le patron peut être développé en structure [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES] = [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES EN TANT QUE CE QUI EST RELATIF À LA LU-

Tableau 2. Le contenu et l'organisation conceptuels des unités lexicales dans le domaine physique de la perception auditive

DOMAINE PHYSIQUE				
sous-domaine : DOMAINE PHYSIQUE DE LA PERCEPTION AUDITIVE				
CHAMP MAXIMAL				
sensations auditives				
CHAMP IMMÉDIAT 1			CHAMP IMMÉDIAT 2	
sensations relatives aux entités qui sont acoustiquement graves ou voilées, qui manquent de netteté, de sonorité			sensations relatives aux entités qui sont acoustiquement distinctes, bien timbrées, nettes, sonores ou d'un ton élevé	
BASE				
Unité qui n'a pas de relation dans la base	unités qui ont dans leurs bases une relation			
	une seule configuration relationnelle dans la base	une séquence de configurations relationnelles dans la base	une seule configuration relationnelle dans la base	une séquence de configurations relationnelles dans la base
PROFIL				
—	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>sombre</i> b) trajecteur est une relation : <i>sombre</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'assombrir</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'assombrir</i>	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>clair</i> b) trajecteur est une relation : <i>clair,</i> <i>clairement</i>	relationnel a) temporel : ormes finies <i>d'éclaircir</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'éclaircir</i>
—	—	—	nominal : <i>clarté</i>	—

MIÈRE]. De même les structures qui l'élaborent peuvent être représentées comme suit :

- [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT GRAVE OU VOILÉ, QUI MANQUE DE NETTÉTÉ, DE SONORITÉ] = [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT GRAVE OU VOILÉ, QUI MANQUE DE NETTÉTÉ, DE SONORITÉ EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE]
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT DISTINCT, BIEN TIMBRÉ, NET, SONORE OU D'UN TON ÉLEVÉ] = [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT DISTINCT, BIEN TIMBRÉ, NET, SONORE OU D'UN TON ÉLEVÉ EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE].

L'arrière-plan de cette relation d'extension constitue les connaissances relatives aux sensations visuelles concernant une quantité de lumière. Dans le cadre de ces connaissances, les plus saillantes sont celles qui concernent l'effet produit sur l'œil par une quantité de lumière. Cet aspect est mis en relief par la définition du sens de l'unité *clair* offerte par le TFLI : « qui produit sur l'oreille un effet comparable à celui que produit sur les yeux une lumière vive ». Ainsi, la comparaison concerne les connaissances relatives à l'effet produit sur l'œil par une quantité de lumière et les connaissances relatives à l'effet produit sur l'oreille par des sons.

Connaissances relatives à l'effet produit sur l'œil par une quantité de lumière

--->

Connaissances relatives à l'effet produit sur l'oreille par des sons

Il reste à noter qu'aussi bien le standard que la cible de la structure en question évoquent le domaine physique de la perception sensorielle. Cependant, ils concernent différents types de cette perception : perception par le sens de la vue et celle par le sens de l'ouïe. Les extensions qui associent des termes relevant de domaines sensoriels différents sont qualifiées de métaphores synesthésiques (cf. p.ex. MOLINO, SOUBLIN, TAMINE, 1979 ; SHEN, 2008 ; CACCIARI, 2008), la synesthésie étant un phénomène neurologique par lequel des sensations appartenant à des registres sensoriels différents sont associées (cf. p.ex. BRAGDON, GAMON, 2000 [2003] : 98–105 ; CACCIARI, 2008). Selon John TAYLOR (1995 [2001] : 195–196), dans le cas des expressions qui mettent en relation deux sens différents, p.ex. *loud colour* (couleur criarde) il s'agit d'une métaphore. De même, Agnieszka LIBURA (1995 : 35–36) décrit l'expression polonaise *ciemny alt* (un contralto sombre) en tant qu'expression métaphorique. Par contre, selon Antonio BARCELONA (2000b : 35–38) le fait que les deux stimuli sensoriels sont catégorisés en termes du même sous-domaine, c'est-à-dire en termes des effets que ces stimuli causent, permet de voir dans le même type d'expressions une relation métonymique (cf. LEGALLOIS, 2004). Raymond GIBBS et Herbert COLSTON (1995 : 253–254) remarquent que notre capacité à nous rendre compte des ressemblances entre différentes propriétés relativement abstraites concernant une expérience visuelle et une expérience auditive est liée à l'émergence d'une structure schématique.

5. Contenu et organisation conceptuels des unités lexicales se référant à la lumière dans le domaine non physique

L'objectif de ce chapitre est de présenter les extensions des unités lexicales constituant l'objet de notre analyse dans le domaine non physique. L'analyse de ces extensions du point de vue de leurs contenus et organisations conceptuels nous permettra de saisir certaines structures abstraites correspondant aux spécifications communes à ces extensions.

5.1. Lumière qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre

En premier lieu, nous examinerons les extensions qui se réfèrent à la lumière qui, au niveau bien schématique, peut être caractérisée en termes d'entité qui permet de connaître et de comprendre. Ces extensions sont les plus nombreuses parmi les extensions étudiées dans le cadre de notre analyse. D'abord, nous analyserons les extensions de l'unité *lumière* pour passer ensuite aux extensions des unités qui dans le domaine visuel se définissent par rapport à un de deux champs immédiats : celui lié à une quantité relativement petite de lumière ou celui lié à une quantité relativement grande de lumière.

5.1.1. Extensions de l'unité lexicale *lumière*

L'unité *lumière* peut mettre en profil une région dans le domaine intellectuel. L'analyse des définitions de dictionnaire met en évidence le fait que la lumière est conceptualisée comme une entité qui agit sur l'esprit : le contenu conceptuel de l'unité *lumière* est décrit en termes de ce qui « éclaire » (p.ex. GLLF, GRLE, NPR, DAF 9, TLFI, NDA) ou « illumine » (p.ex. GRLE, NPR) l'esprit. En d'autres termes, la lumière « guide l'activité de l'esprit » (DAF 9 ; cf. GLLF). Ainsi, l'expression *lumière naturelle* met en profil l'intelligence, la raison humaine. Le même contenu informationnel est activé dans les contextes tels que *lumière de l'intelligence*, *lumière de la raison*.

- (16) *Cette diversité dans la recherche des informations, des faits, des commentaires et des analyses me semble nécessaire pour se forger une opinion avisée et tolérante sur la marche du monde et distinguer la **lumière** de la raison de la confusion des passions humaines et des engagements idéologiques.* (« Libération », 08.08.2009)

La fonction de la lumière en tant qu'entité qui guide l'activité de l'esprit est de créer les conditions qui permettent de connaître et de comprendre. Ainsi, l'unité *lumière* peut mettre en profil une entité qui permet de connaître et de comprendre.

- (17) *Même un gamin peut vous l'expliquer la relation entre la chute de la pomme et la mécanique céleste. Ouvrez n'importe quel livre d'astronomie pour débutant et la **lumière** vous apparaîtra.* (« Agoravox », 05.01.2010)
- (18) *Il se passe quelquefois presque toute une vie avant que l'on comprenne l'importance du moment présent. Mais quand à force d'épreuves, de chagrins et d'incompréhension devant tant d'acharnement, la **lumière** se fait, alors là... c'est éblouissant !!!!!* (« Psychologies », 09.11.09)

Le même aspect est rendu saillant par l'unité *lumière* dans l'expression à la lumière de (p.ex. à la lumière de l'expérience, à la lumière des derniers événements, à la lumière de nombreuses informations). Le complément de cette expression évoque une entité qui permet une compréhension ou une meilleure connaissance d'une autre entité.

- (19) *Ce que nous vivons dans le présent peut toujours être compris à la **lumière** de ce que nous avons vécu dans le passé.* (« Psychologies », 09.11.2009)
- (20) *À la **lumière** des derniers tests de l'intersaison qui se sont achevés mercredi à Barcelone, quelques grandes tendances s'annoncent pour la saison 2008.* (« Le Progrès de Lyon », 01.03.2008)

Puis, le même contenu informationnel est évoqué par l'unité *lumière* dans les expressions *faire la lumière* (sur quelque chose), *jeter une lumière* (sur quelque chose) ou *apporter la lumière* (sur quelque chose).

- (21) *L'automobiliste [...] avait été tué sur le coup. Le procès d'hier a tenté de faire la **lumière** sur les circonstances de ce drame.* (« Le Progrès de Lyon », 14.11.2007)
- (22) *Ce procès — à huis clos partiel — jette une **lumière** crue sur la solitude et la misère sociale du handicap.* (« Le Télégramme », 14.12.2007)
- (23) *Dans un galimatias très orientaliste [...], son propos nous informe plus sur l'état piteux de sa réflexion et de son émotion qu'il n'apporte une quelconque **lumière** sur cette question.* (« Agoravox », 05.11.2009)

La consultation des dictionnaires permet d'évoquer d'autres expressions dans lesquelles l'unité *lumière* active le domaine de ce qui permet de connaître et de comprendre. Ainsi, l'expression *trait de lumière* met en profil une « brusque compréhension » (GLLF), et les expressions telles qu'*avoir quelque lumière sur une chose*, *acquérir quelque lumière sur une chose* mettent en profil la relation, respectivement, d'avoir ou d'acquérir « quelque connaissance » sur une chose (DLFL). Le même aspect est rendu saillant par l'unité *lumière* dans le proverbe *De la discussion jaillit la lumière*. Le contenu conceptuel de ce proverbe peut être caractérisé en termes suivants : « c'est en discutant des choses qu'on finit par les comprendre » (GLLF).

Ensuite, l'unité *lumière* peut mettre en profil l'entité qui rend une autre entité connue de tous.

- (24) *Déjà familiers du milieu ou le découvrant à peine, excités ou décontenancés, ils sont près de 90 à se retrouver en pleine **lumière**. Ils sont les nouveaux visages de la rentrée littéraire. Encore inconnus hier, ils se retrouvent exposés en pleine **lumière** au risque, pour certains d'entre eux, d'être oubliés demain. Ce qui les unit aujourd'hui, c'est d'avoir publié un premier roman.* (« Le Monde », 04.09.2009)
- (25) *Quoi qu'il en soit, cela ferait un excellent sujet d'article autour de deux personnages situés l'un dans la **lumière**, l'autre dans l'ombre de la connaissance.* (« Agoravox », 29.12.2009)

De même, l'expression *agir en pleine lumière* met en profil la relation d'agir de manière à être connu de tous. Cette expression peut aussi rendre saillant l'aspect d'agir sans rien dissimuler, ouvertement.

- (26) *Ségolène Royal, nous dit-on, aurait sous-déclaré son bien. Qu'elle ait agi en pleine **lumière**, confiant l'évaluation de son patrimoine à un expert comptable,*

qui a consulté le Crédit foncier, qu'elle ait adressé sa déclaration au fisc (qui est libre de la vérifier et de la contester), qu'elle ait adressé sa déclaration à la presse (qui a ainsi tout loisir de la vérifier...) tout ceci ne pèsera que fort peu face au même rouleau compresseur. (« Agoravox », 07.03.2007)

L'entité qui fait connaître est mise en profil par l'unité *lumière* dans l'expression *mettre quelque chose en lumière*. Cette expression met en profil la relation de faire ressortir une entité, de la faire apparaître, de la révéler, de la mettre en évidence, de la signaler à l'attention, de la souligner.

(27) *Une bonne recommandation émanant d'une personne avec laquelle vous avez déjà travaillé met vos compétences en **lumière** et indique que vous êtes un collaborateur apprécié. (« Femme Actuelle », 26.11.2009)*

(28) *Cette exposition vise à mettre en **lumière** des œuvres mal connues ou peu aimées de cet artiste à contre-courant. (« Le Figaro », 06.12.2009)*

Puis, à côté du domaine des conditions permettant de connaître et de comprendre, l'unité *lumière* peut activer le domaine des « conditions qui permettent l'appréhension de la vérité » (DEL). Le GLLF décrit le contenu conceptuel de l'unité *lumière* en termes de « ce qui éclaire l'esprit dans la recherche de la vérité ». D'ailleurs, la notion de la vérité apparaît dans certaines descriptions des expressions dont l'unité *lumière* fait partie, p.ex. le contenu de l'expression *trait de lumière* est décrit en termes de « révélation soudaine d'une vérité » (DFL) et le contenu de l'expression *faire la lumière (sur quelque chose)* comme « découvrir la vérité sur (quelque chose) » (DE). Les connaissances relatives aux conditions permettant d'appréhender la vérité sont rendues saillantes par l'unité *lumière* aussi dans le contexte suivant :

(29) *Si nous réclamons la lumière, c'est que le ciel est obscur. Mais de quelle **lumière** avons-nous besoin ? Celle de la vérité, soit, que s'est-il exactement passé le jour de 11 sept. (« Agoravox », 27.09.2009)*

En plus, l'unité *lumière* mise en forme en tant que nom au pluriel peut mettre en profil le savoir de quelqu'un, ses capacités intellectuelles naturelles ou les connaissances qu'il a acquises. Cela peut être observé dans les expressions, telles que *faire appel aux lumières de quelqu'un, avoir besoin des lumières de quelqu'un, soumettre une question aux lumières de quelqu'un, aider quelqu'un de ses lumières, quelqu'un a peu de lumières, quelqu'un est dépourvu de lumières*, ainsi que dans les contextes suivants :

(30) *Je souhaite à toute fin utile diffuser mon texte auprès du grand public et éventuellement recueillir ses **lumières**. (« Agoravox », 29.12.2009)*

- (31) *Philippe [...], merci de vos lumières, l'exemple [...] est effectivement tout à fait représentatif.* (« Agoravox », 17.10.2009)

Par métonymie, l'unité *lumière* peut mettre en profil une personne de grande intelligence, de grand savoir. Ainsi, le contenu de l'expression *c'est une lumière* est caractérisé par le TLFi comme « c'est quelqu'un de très intelligent, de très instruit ». Dans le langage familier, l'expression *ne pas être une lumière* met en profil la relation d'être d'une intelligence limitée, d'avoir peu de connaissances dans un domaine. En outre, en désignant une personne, l'unité *lumière* peut activer non seulement le domaine de l'intelligence ou celui de connaissances mais aussi les domaines tels que « célébrité » (GRLF), « grande valeur » (GRLF, NPR), « mérite » (GLLF, DLFL). Les contextes cités ci-dessous l'illustrent.

- (32) *Cette toile, un portrait, a pourtant été peinte par un génie. Un homme célèbre comme l'une des lumières de son siècle : Léonard de Vinci.* (« Le Figaro », 04.09.2008)
- (33) *On y trouve l'ancien procureur [...], une des lumières de la défense des droits de l'homme depuis des années.* (« L'Humanité », 05.08.1994)

Enfin, le nom *lumière* au pluriel met en profil le progrès général des connaissances, des sciences, de la culture. L'expression *lumières d'une époque* désigne l'état de la civilisation, de la culture à une époque. Comme le fait observer le GRLF, « c'est au XVIII^e siècle que cet emploi eut sa plus grande vogue, et on l'utilise surtout par allusion à cette époque ». C'est ainsi que l'expression *le siècle des lumières* met en profil le XVIII^e siècle, l'expression *les lumières* (parfois avec la majuscule) — le mouvement philosophique qui domine le monde des idées en Europe au XVIII^e siècle, et l'expression *la philosophie des lumières* — l'idéologie soutenue par des philosophes du XVIII^e siècle : « croyance aux progrès de l'esprit humain et de la civilisation, foi dans la raison, opposition à la religion et l'autorité » (GLLF).

- (34) *Ce monde-là, celui du libre accès au savoir, dérive des Lumières, qui rêvaient d'une République des lettres.* (« Libération », 14.10.2009)
- (35) *Napoléon a voulu répandre l'esprit des lumières dans toute l'Europe.* (« Agoravox », 06.12.2009)

5.1.2. Extensions des unités lexicales

qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au C11

Les extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au champ immédiat 1 se différencient du point de vue de leurs bases conceptuelles. L'unité *ténèbres*, que nous étudierons au premier abord, n'a pas de relation dans la base. Par contre, toutes les autres unités analysées ci-dessous contiennent dans leurs bases au moins une configuration relationnelle.

5.1.2.1. Absence de relation dans sa base

L'unité *ténèbres* peut mettre en profil le manque de capacités intellectuelles, l'état engendré par l'absence de connaissances (p.ex. *ténèbres intellectuels*). Le même contenu conceptuel est saillant dans les expressions *être dans les ténèbres* ou *marcher dans les ténèbres* qui mettent en profil la relation d'être dans l'ignorance.

- (36) *Je prévois le jour prochain où luira parmi les hommes la connaissance parfaite et où se dissiperont les **ténèbres** de l'ignorance.* (« Le Point », 18.01.2007)
- (37) *Certes, les chercheurs scientifiques relèvent par définition de l'activité intellectuelle. Mais on est heureux d'apprendre que les 120 000 intermittents du spectacle sont tous également des praticiens de la pensée, d'une stature digne de reléguer leurs concitoyens [...] dans les **ténèbres** de l'imbécillité.* (« Le Point », 18.01.2007)

Puis, l'unité *ténèbres* peut mettre en profil l'état de ce qui est inconnu ou difficile à connaître, à comprendre.

- (38) *Après trois années de succès et de gloire, un boy's band rencontre du jour au lendemain la solitude et tombe dans les **ténèbres** de l'oubli.* (« Psychologies », 08.01.2010)
- (39) *Longtemps conspué, considéré comme un instrument de seconde zone, [...] l'ukulélé a dû patienter dans les **ténèbres** avant de connaître un beau retour en grâce ces dernières années.* (« Le Figaro », 24.07.2009)

Dans les expressions *ténèbres de l'avenir*, *ténèbres des temps anciens*, l'unité *ténèbres* met en profil l'ignorance et le manque de compréhension dû à l'éloi-

gnement dans le temps d'un événement passé ou à venir. Le domaine de ce qui est difficile à connaître, à comprendre est aussi activé dans les expressions *ténèbres de l'inconscient, ténèbres de la personnalité humaine*.

- (40) [...] *l'auteur regarde devant et cherche, avec la lampe torche de sa méditation, à percer les **ténèbres** de l'avenir politique.* (« L'Express », 01.10.2007)

Enfin, l'unité *ténèbres* peut mettre en profil l'état de ce qui n'a pas été touché par le progrès des connaissances, des sciences, de la culture. Ceci peut être illustré par les expressions telles que *ténèbres du moyen âge, ténèbres des sciences occultes, ténèbres de l'idolâtrie* ainsi que par le contexte suivant :

- (41) [...] *la philosophie est tombée au plus bas niveau [...]. C'est de la pensée de comptoir, médiocre, à seul effet d'audimat et de sensation. [...] — Voilà pourquoi la France après avoir connu les lumières, stagne dans les **ténèbres** les plus noires depuis une trentaine d'années.* (« Le Figaro », 23.11.2009)

5.1.2.2. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les extensions examinées dans cette section ont une seule configuration relationnelle dans la base. Elles peuvent imposer sur cette base soit un profil relationnel soit un profil nominal.

5.1.2.2.1. Profil relationnel

L'unité lexicale *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître. Le trajecteur peut évoquer le domaine de l'expression (p.ex. *discours obscur, paroles obscures, phrases obscures, langage obscur, style obscur, passage obscur, texte obscur, propos obscurs, livre obscur, oracles obscurs*). Dans ce cas, l'unité active le domaine de l'incompréhensibilité, de l'inintelligibilité.

- (42) *La "mastérisation" de la formation du métier d'enseignant est désormais en vue. Ce terme un peu **obscur** signifie, qu'à partir de 2010 (théoriquement), il faudra être diplômé d'un master 2, c'est-à-dire un niveau bac + 5, pour pouvoir se présenter à un concours de recrutement d'enseignants du premier comme du second degré.* (« L'étudiant », 26.11.2009)

- (43) *Il s'est plongé dans les formulaires de devis et il a affronté un jargon terriblement **obscur** pour nous, pauvres mortels... à moins que vous sachiez de façon innée ce que „R supérieur ou égal à 5 au m².K/W” veut dire !* (« La Voix du Nord », 06.04.2010)

Par métonymie, l'unité *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur qui désigne une personne s'exprime d'une façon obscure, se fait difficilement comprendre (*philosophe obscur, auteur obscur, poète obscur*).

Comme le montrent les expressions telles qu'*éprouver une honte obscure, un malaise dû à un obscur pressentiment*, le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *obscur* peut aussi être caractérisé comme vague, indéfinissable, difficile d'analyser.

- (44) *J'ai toujours des doutes. Parfois, je pense que c'est grotesque de peindre de façon figurative et logique de peindre de façon abstraite. Créer un tableau traduit un sentiment **obscur** en moi. Ou me permet d'inventer quelque chose de nouveau. Même si dans les deux cas, tout ne semble être qu'une masse de couleurs.* (« Le Figaro », 26.11.2009)

En plus, l'unité *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est mal connu ou inconnu : le trajecteur évoque une entité dont on sait peu de choses, sur laquelle on manque d'informations (p.ex. *circonstances obscures*).

- (45) *Il finit pourtant par refuser le job, pour des raisons encore **obscures**. Car la rémunération était alléchante : 500 £ par an, l'équivalent de 4 675 euros par mois. [...] Un historien du renseignement britannique déclare au Telegraph : “On ne sait tout simplement pas pourquoi il ne s'est pas engagé.”* (« Le Nouvel Observateur », 27.09.2009)
- (46) *Si, comme tous les molossoïdes, le terre-neuve est un descendant du lointain et légendaire dogue du Tibet, son origine historique reste encore **obscure**. Pour certains spécialistes, il serait arrivé au Canada avec les premiers navigateurs norvégiens, ou avec des Européens de la préhistoire qui se seraient aventurés dans ces régions froides. Pour le plus grand nombre, ce gros chien serait issu d'un croisement de labradors et de chiens nordiques introduits à Terre-Neuve au 17^e siècle par d'autres navigateurs.* (« Femme Actuelle », 26.11.2009)

L'unité *obscur* peut activer le domaine de l'anonymat, du manque de notoriété. Le trajecteur désigne, dans ce cas, une entité qui n'est pas connue, qui reste dans l'ombre.

- (47) *“Des collections **obscures**, qui dorment dans les caves depuis cinquante ans”.* (« Libération », 04.12.2009)

- (48) « *Le Père de mes enfants* » est un film sur l'amour du cinéma, la création collective, le travail **obscur** de ceux qui œuvrent en coulisses, l'engagement. (« Le Monde », 15.12.2009)

Le trajecteur peut aussi désigner une personne. Dans ce cas, l'adjectif active le domaine de la condition d'une personne inconnue, ignorée, qui n'a aucun renom, qui mène une existence effacée.

- (49) *La postérité n'est pas une science exacte. Qui fut célèbre hier sera **obscur** demain, et inversement. Les réputations de sérieux ou de frivolité, parfois, s'inversent au fil du temps.* (« Le Monde », 08.10.2009)
- (50) [...] cet auteur **obscur** qui, méconnu du grand public, souffre d'un cruel déficit de soutien médiatique. (« Le Nouvel Observateur », 02.11.2009)

Les définitions de l'unité *obscur* offertes par les dictionnaires tels que le GRLF, le NPR, le GLLF, le TLFI font observer que cette unité peut aussi rendre saillant l'aspect d'une basse extraction, d'une condition sociale modeste, inférieure : *être d'une naissance obscure, être d'une famille obscure, lignée obscure de petites gens.*

Puis, l'unité *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur désigne une entité qui se fait à l'abri des regards, dans l'ombre, secrètement. Comme le fait remarquer le TLFI, dans ce cas, le trajecteur évoque une action généralement néfaste.

- (51) [...] [il] a posé, sur son blog, une autre question tout aussi fondamentale. Selon quelle procédure se fera le choix du futur président ? Pour lui, elle devra être transparente afin d'éviter les **obscures** tractations de couloirs : il plaide quasiment pour un appel d'offres en bonne et due forme, avec une définition du poste et une procédure d'audition. (« Libération », 05.04.2008)
- (52) [...] [elle] a changé la donne politique française dont les mœurs mâtinées de corruption, de dessous de table et de négociations **obscures** sont les paradigmes. Elle gêne donc tous les professionnels de la politique de dissimulation. (« Agoravox », 11.12.2009)

Enfin, l'adjectif *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose comprend mal, manque d'intelligence, de connaissances.

- (53) [...] il arrive que mille raisons ensoleillées ne parviennent à éclairer un esprit **obscur**. (« Nouvel Observateur », 11.07.2008)
- (54) [...] mon esprit manque parfois de clarté, je le concède. Quelqu'un pourra peut-être éclairer mon esprit **obscur** ? (« Psychologies », 11.08.2008)

L'unité *obscurément* met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. Cette unité peut rendre saillant le domaine de connaissances relatives à ce qui est difficile à comprendre (p.ex. *s'exprimer obscurément, parler obscurément*) ainsi qu'à ce qui est vague, indéfinissable (p.ex. *sentir obscurément, prévoir obscurément*).

- (55) *Une mélodie joliment absconse. "Je ne mangerai plus de cerises en hiver..." C'est ainsi qu'Alain Juppé a, in fine, choisi d'intituler son dernier ouvrage. [...] Juppé nous offre de l'intimité. Mais pas seulement. De l'autocritique, aussi, comme le suggère **obscurément** le titre.* (« Le Point », 12.03.2009)
- (56) *Il y a des livres qui soudainement, vous apportent la lumière, mettent en mots ce que vous ressentez **obscurément** au plus profond de vous-même, rendent limpides nos tortueux états d'âme... Ces essais qui nous aident à mieux nous comprendre et à mieux vivre notre vie, nous les récompensons chaque année à Psychologies par un Prix.* (« Psychologies », 27.11.2009)

La même unité lexicale peut activer le domaine de l'anonymat, du manque de notoriété. Le domaine en question est activé dans les expressions telles que *vivre obscurément, finir ses jours obscurément* ou le contexte suivant :

- (57) *Desani aura terminé sa vie aussi **obscurément** qu'il l'avait commencée. [...] quand Desani s'est éteint aux États-Unis, à l'âge de 91 ans, le 15 novembre dernier, personne ne s'est aperçu, pas même ses éditeurs, que l'auteur du premier classique indien en langue anglaise avait rejoint l'au-delà sans susciter de larmes.* (« L'Express », 01.04.2001)

L'unité *sombre* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur en tant que chose est difficile à connaître.

- (58) *Si les causes des poursuites engagées à son encontre sont connues, les circonstances de son arrestation restent **sombres**.* (« Le Nouvel Observateur », 01.10.2009)
- (59) *Ce sont les heures les plus **sombres** de notre histoire : on n'y voit rien du tout en effet. La lumière est encore à faire sur bien des points.* (« Agoravox », 27.09.2009)

Dans certains contextes, l'unité *sombre* peut activer, à côté du domaine de ce qui est difficile à connaître, le domaine de ce qui est menaçant ou nuisible. Par exemple, le contenu conceptuel de l'adjectif *sombre* dans le contexte *il se tramait un sombre complot* est décrit en termes de ce « qui n'est pas clairement compréhensible, et paraît menaçant » (GRLF) et dans le contexte *être victime*

de *sombres machinations*, il est caractérisé de la façon suivante : « qui se trame dans l'ombre, en secret, en parlant de quelque dessein nuisible » (GLLF).

- (60) *Le procès Clearstream franchissait ce mercredi une étape décisive avec l'audition de M. de Villepin, soupçonné d'avoir participé à une **sombre** machination visant à déstabiliser Nicolas Sarkozy avant l'élection présidentielle de 2007.* (« Le Figaro », 30.09.2009)

L'unité *ténébreux* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur en tant que chose est difficile à comprendre ou à connaître. Le trajecteur peut désigner une entité qui n'a pas été parfaitement élucidée, qui est remplie d'incertitude, qui est mystérieuse.

- (61) *Au-delà de 2 500 ans, les origines de la France se perdent dans les conjectures et dans la nuit. Une vaste période **ténébreuse** précède notre histoire.* (« Le Point », 19.04.2007)
- (62) [...] les **ténébreuses** et forestières origines de notre langue. (« Le Point », 20.01.2007)

Le même domaine de ce qui est mystérieux et énigmatique peut être activé par l'adjectif *ténébreux* quand le trajecteur évoque une personne. Cependant, dans ce cas, un autre domaine peut devenir saillant : le domaine de ce qui est d'humeur sombre et mélancolique.

- (63) *Créateur d'un site non officiel consacré à Clint Eastwood, [...] [il] a également été fasciné dès son plus jeune âge par la silhouette filiforme et le regard perçant du cow-boy **ténébreux**.* (« La Croix », 12.11.2009)
- (64) *On avait laissé Scarlett O'Hara seule et farouchement déterminée à reconquérir le cœur du **ténébreux** Rhett Butler.* (« Le Progrès de Lyon », 13.11.2007)

Les descriptions du sens de l'unité *ténébreux* offertes par le TLFI, le GLLF permettent de noter que le trajecteur peut désigner une entité du domaine de l'expression (p.ex. *livre ténébreux*, *style ténébreux*). En tant que tel, le trajecteur est incompréhensible, inintelligible. Par métonymie, le trajecteur peut évoquer une personne qui s'exprime en termes obscurs, qui rend obscur le sens de ses pensées, qui se fait difficilement comprendre (p.ex. *auteur ténébreux*, *écrivain ténébreux* ; cf. GRLF, NPR).

Puis, l'unité *ténébreux* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque une entité (souvent péjorative) qui se cache, qui se trame dans l'ombre, qui est préparé en secret. Cet aspect peut être rendu saillant dans les expressions telles qu'*intrigue ténébreuse*, *machination ténébreuse*, *complot ténébreux*, *alliance ténébreuse*. Le trajecteur peut désigner aussi une personne qui agit en se cachant, p.ex. *comploteur ténébreux*.

- (65) *La rumeur, ont-ils suggéré, est le fruit d'une manœuvre, d'une sorte de complot **ténébreux**, qui vise à affaiblir Nicolas Sarkozy.* (« Libération », 07.04.2010)

Il convient d'ajouter que dans ce type de contextes l'unité *ténébreux* peut activer aussi le domaine de la malveillance. Le sens de l'adjectif *ténébreux* dans l'expression *prêter à quelqu'un de ténébreux projets* est décrit par le DFL en termes de ce « qui se fait secrètement, dans l'ombre et avec une intention malveillante ».

Enfin, l'unité *ténébreux* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est privé des progrès des connaissances, des sciences, de la culture.

- (66) *Nous n'avons pas le droit de léguer à nos générations futures une dette abyssale et le retour au **ténébreux** moyen-âge.* (« Le Nouvel Observateur », 29.05.2009)

L'unité *ténébreusement* met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. L'analyse des descriptions lexicographiques (p.ex. GRLE, TLFI, DAF8) met en évidence que l'adverbe en question peut activer le domaine de connaissances relatives à ce qui est caché, secret. L'activation de ce domaine est accompagnée de celle du domaine de connaissances concernant les entités qui sont perfides : *Il se glissa ténébreusement au pouvoir* (DAF8).

5.1.2.2.2. Profil nominal

Le nom *obscurité* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître. L'unité peut activer le domaine de l'intelligibilité, de l'incompréhension dans les expressions telles qu'*obscurité d'un texte, obscurité d'un discours, obscurité du style, obscurité de la poésie mallarméenne, obscurité des oracles, obscurité de ses propos, obscurité de la loi* et par métonymie dans les expressions telles qu'*obscurité d'un auteur, obscurité d'un écrivain, obscurité d'un philosophe*. L'activation du même domaine par l'unité *obscurité* peut être observée aussi dans le contexte suivant :

- (67) *Obscur, le poème hermétique ne l'est pas seulement au sens où un imaginaire résiste à un autre imaginaire ; il s'anime d'une intention où l'**obscurité** entre comme une part active de la poéticité, selon laquelle Poésie nomme un territoire retranché du langage, de la pensée et de l'activité humaine.* (« L'Express », 01.06.2005)

Mis au pluriel, l'unité *obscurité* peut mettre en profil les passages ou les points incompréhensibles (p.ex. *obscurités d'un discours, obscurités d'un texte, obscurités dans le plan ministériel*).

- (68) *Dieu vomit les tièdes* (1989), malgré ses imperfections et quelques **obscurités** du récit, est le premier très beau film de Robert Guédiguian. (« Libération », 24.07.2002)
- (69) *Le texte [...] contient quelques obscurités, à la fin notamment, mais il apparaît dans l'ensemble très argumenté et pourrait honnêtement trouver sa place en tant qu'article de doctrine dans une revue juridique de bon niveau.* (« Le Monde », 09.06.2009)

Le nom *obscurité* peut activer aussi le domaine de l'ignorance, du manque de certitude, du doute. Ceci peut être observé dans les expressions *obscurité de l'avenir, obscurité des temps anciens, obscurité du passé, obscurité des origines, obscurité d'une situation, apporter de l'obscurité dans une affaire, laisser un problème dans l'obscurité* ainsi que dans le contexte suivant :

- (70) *Et, comme le Faulkner des années 30, McCarthy entretient l'obscurité, cultive l'incertitude, refuse de jouer cartes sur table.* (« Le Point », 25.01.2007)

Puis, l'unité *obscurité* peut évoquer le domaine de l'anonymat, du manque de notoriété. Elle peut mettre en profil la condition d'une personne inconnue, ignorée : l'absence de renommée, de gloire (p.ex. *demeurer toute sa vie dans l'obscurité, retomber dans l'obscurité, tirer un écrivain de l'obscurité*) ou une condition sociale modeste, une position sociale médiocre, une basse extraction (p.ex. *obscurité de sa naissance, obscurité de sa famille, obscurité de son état, obscurité de sa condition*).

- (71) *Plutôt que la fuite dans l'obscurité, le torturé a choisi de s'exposer. Quand tout va mal, il n'y a rien de mieux à faire que de se montrer.* (« Marianne », 12.06.2008)
- (72) *Si l'on sème une graine de bambou chinois, il faut attendre cinq ans avant qu'une tige sorte de terre. Elle pousse alors de douze mètres en une seule année... Cette métaphore nous enseigne la valeur du travail dans l'obscurité, de la persévérance, le refus de la résignation.* (« Psychologies », 09.11.2009)

En plus, l'unité *obscurité* peut mettre en profil l'état de ce qui comprend mal, manque d'intelligence, de connaissances. Ce domaine est activé dans les expressions telles qu'*obscurité de l'esprit, obscurité de l'intelligence* ainsi que dans le contexte suivant :

- (73) *Quand un économiste [...] écrit à Fr Info pour donner son étonnement devant l'uniformité des infos économiques, il reçoit la réponse suivante : "Je crains que votre surdité n'influence douloureusement votre **obscurité** intellectuelle... Merci de retourner dans vos livres d'école et d'abandonner la radio, en tout cas la nôtre."* (« Le Nouvel Observateur », 07.03.2007)

Le nom *obscur* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître. Le nom évoque le trajecteur de la relation contenue dans la base. Il met en profil la région comprenant l'entité qui est difficile à comprendre, à connaître.

- (74) *Tout n'est pas si simple, évidemment, et c'est la complexité des êtres et l'ambiguïté des situations que Kettly Mars, experte à scruter l'**obscur**, décrit au fil des pages.* (« Le Point », 22.03.2010)
- (75) *On a beau travailler, descendre dans la soute, risquer tous les comme possibles, rien ne vient boucher le trou des questions : "Comme quoi est la mort ? Qu'est-ce qui est comme la mort ?" jusqu'à l'adresse à celui/celle passé de l'autre côté : "Toi qui sais à présent, dis-moi ce qui est comme la mort ?" Claude Ber qui en découd avec la parole ne fait qu'aggraver le questionnement. Et c'est cela qui tient le livre. Cette montée dans l'**obscur**.* (« L'Humanité », 21.02.2008)

La même unité lexicale peut mettre en profil la personne qui n'est pas connue, qui demeure dans l'ombre, qui n'a pas acquis la renommée.

- (76) *Derrière ces icônes, se trouvent les quelques **obscurs** qui cassent les jambes, mènent les interrogatoires et placent des micros. C'est en hommage à ces tâcherons du FBI et de la CIA qu'Ellroy a écrit l'une des plus incroyables et admirables sagas historiques de l'histoire de la littérature américaine.* (« Le Monde », 22.01.2010)
- (77) *Les **obscurs** de Hollywood. Majordomes, barmans ou bandits : le journaliste français offre son quart d'heure de gloire au petit peuple des studios.* (« Le Nouvel Observateur », 26.01.2006)

Le nom *obscur* peut mettre en profil la personne qui est d'une condition sociale modeste, qui appartient aux classes inférieures.

- (78) *On est à Londres, un Londres inconnu, celui des arrière-cours, des ateliers clandestins, des marchés africains. On est du côté des **obscurs**, les étrangers, les exilés, les sans-papiers.* (« Marianne », 01.09.2003)
- (79) *[...] le porte-parole "des petits, des **obscurs**, des sans grade" ou même simplement des classes moyennes.* (« Agoravox », 02.12.2009)

Le nom *ténébreux* peut avoir dans sa base la relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque une personne qui est mystérieuse et énigmatique. Dans ce cas, il met en profil la région qui contient ce trajecteur. Les domaines en question sont activés par cette unité lexicale dans les contextes tels qu'*un beau ténébreux* ou *une belle ténébreuse* qui, en plus, rendent saillant le domaine de la mélancolie (cf. section 5.2.2.2.2).

5.1.2.3. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Les extensions examinées ci-dessous ont dans leurs bases une suite ordonnée d'états qui représente une configuration complexe. Ces états s'étendent dans le temps. Les extensions dont il s'agit peuvent mettre en profil une relation ou une région.

5.1.2.3.1. Profil relationnel

Les formes finies ainsi que la forme infinitive ou les formes participiales d'*obscurcir* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère (plus) difficile à comprendre, peu (moins) intelligible, (plus) confus. Les formes finies d'*obscurcir* structurent cette base au moyen de l'enregistrement séquentiel. Elles mettent en profil les relations successives, au cours d'une étendue de temps, de rendre le repère difficile à comprendre, peu intelligible, confus (p.ex. *il a obscurci son poème, ces témoignages obscurcissent l'affaire*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. Les infinitifs (p.ex. *obscurcir l'affaire, obscurcir le texte*) mettent en profil les états composants la relation temporelle contenue dans la base mais ces états sont enregistrés globalement. Les formes du participe présent (p.ex. *obscurcissant l'affaire, obscurcissant le texte*) imposent, en plus, dans le domaine temporel un champ limité. Puis, le contexte *explications obscurcissantes* issu de « L'Express » (02.11.2000) nous permet d'observer que la forme participiale *obscurcissant* peut mettre en profil une relation statique. Le trajecteur (ici : *explications*) de cette relation a la propriété de rendre une entité difficile à comprendre. Les formes du participe passé (p.ex. *affaire obscurcie, texte obscurci*) mettent en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est devenu difficile à comprendre, peu intelligible, confus. En plus, il faut noter que les unités lexicales qui se caractérisent par la base en question peuvent

évoquer, à côté du trajecteur et du repère, un troisième participant. Celui-ci est conceptualisé comme un moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action de rendre le repère difficile à comprendre, peu intelligible, confus (p.ex. *il a obscurci son texte par des métaphores complexes, il obscurcit son style par emploi de termes abstraits*). Enfin, certaines unités peuvent mettre en profil une relation dont le trajecteur évoque le repère du procès contenu dans la base : le trajecteur subit l'action d'obscurcir (p.ex. *la signification de ce symbole s'est obscurcie avec le temps*).

- (80) *Je suis heureux d'apporter ma contribution à l'émergence de la vérité dans une affaire où les mensonges et les manipulations **ont obscurci** la vérité.* (« Le Monde », 30.09.2009)
- (81) *La seule chose nécessaire au triomphe du mal c'est l'inertie des gens de bien [...]. Quand, par contre, ces derniers soutiennent les agissements criminels d'États illégitimes, en **obscurcissant** les faits par une vaine rhétorique, peuvent-ils encore vraiment prétendre au titre de philosophe ?* (« Le Point », 15.01.2009)
- (82) *[...] le débat sur l'euthanasie a été, une fois de plus, **obscurci** par une confusion des mots.* (« Agoravox », 23.02.2009)

Ensuite, les mêmes formes d'*obscurcir* peuvent activer le domaine de connaissances relatives à la difficulté concernant la faculté de comprendre. La base des formes en question contient la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, de lucidité ou, en d'autres mots, dont le trajecteur affaiblit intellectuellement le repère, lui enlève de l'intelligence. Les formes finies mettent en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *sa passion obscurcit son jugement, les préjugés obscurcissent l'intelligence*). La forme infinitive (p.ex. *obscurcir l'intelligence, obscurcir la raison*) et les formes participiales (p.ex. *obscurcissant l'intelligence, obscurcissant la raison*) mettent en profil une relation atemporelle : les états composants le procès sont enregistrés globalement. Enfin, dans les contextes tels qu'*intelligence obscurcie, raison obscurcie* les formes du participe passé mettent en profil la manifestation, par le repère du procès contenu dans la base, de la propriété d'avoir atteint l'état final de ce procès. Il reste à noter les constructions pronominales telles que *son esprit s'obscurcit, sa raison s'obscurcit*. Dans ces constructions, le trajecteur de la relation mise en profil par le verbe évoque le repère du procès contenu dans la base : le trajecteur subit l'action désignée par le verbe.

- (83) *[...] il condamne ainsi l'avortement, ou la consommation de drogues, "qui affaiblit l'esprit et **obscurcit** l'intelligence".* (« Le Point », 11.03.2008)
- (84) *L'auteur ne trouve pas de mots assez terribles pour montrer de quelle façon l'école de la République lui a ouvert la voie en **obscurcissant** l'esprit de la jeune génération. "Xénophobe, misogyne, crétine à casser des pierres", la "nou-*

velle école" — ayant opté pour une "arabisation brutale" — leur a enseigné pour tout bréviaire de tolérance que "l'ONU est une secte chrétienne dont l'unique pensée est de détruire le phare d'Alger". (« Le Nouvel Observateur », 02.09.1999)

- (85) Enfin, la secrétaire d'État à l'écologie tenait quand même à éclairer quelques journalistes à l'esprit **obscurci** par la propagande technocratique de Bercy. (« Marianne », 24.09.2008)

Enfin, la consultation des dictionnaires (GRLF, GLLF, DLFL, TLFI) permet de noter que l'unité *obscurcir* peut contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère inconnu, le prive de lustre, de renom. Ceci peut être observé dans les contextes tels que *quelques mauvaises actions ont obscurci sa gloire, cela a beaucoup obscurci sa renommée*. Dans les expressions *sa gloire s'obscurcit, sa renommée s'est bien obscurcie* le trajecteur du procès mis en profil par la forme finie d'*obscurcir* (ici : *gloire, renommée*) évoque le repère du procès contenu dans la base. Dans ce cas, c'est le trajecteur qui perd de son lustre, de son renom.

Les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d'*enténébrer* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, lui fait perdre la possibilité de raisonner, le prive d'intelligence. Les configurations relationnelles peuvent être enregistrées en séquence et ce sont les formes finies d'*enténébrer* qui le mettent en profil (p.ex. *cela enténébre son esprit*). La forme infinitive d'*enténébrer* (p.ex. *enténébrer l'esprit*) structure la même base au moyen de l'enregistrement global. C'est aussi le cas de la forme du participe présent dans le contexte *enténébrant l'esprit*. Cependant, cette forme participiale impose en plus dans le domaine temporel un champ limité. Par contre, la forme du participe passé (p.ex. *esprit enténébré*) met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base.

- (86) Dans le discours du prix Nobel, il y a une autre grande idée, précisément sur cette violence qui **enténébre** la raison et endeuille la justice. (« Le Nouvel Observateur », 06.12.2007)
- (87) Et qui défend la culture ? L'école la brade, l'administration y renonce. Le conformisme y voit une inégalité pénalisant les nouveaux Français. L'orthographe est déjà un signe d'arrogance. Même les classes sociales jadis "éclairées" commencent à lâcher prise. Un monde **enténébré** se prépare, si rien ne vient faire obstacle à l'assèchement des esprits. Il est aisé de déceler une régression vers la table rase, dans ces simplifications à outrance qui s'accompagnent d'une fascination pour l'image et le slogan. Dans le totalitarisme décrit par Orwell, la novlangue a pour but de "restreindre les limites de la pensée". Son ombre se dessine, quand un pouvoir soutient, comme seuls critères de sélection, le sa-

voir-faire et la maîtrise technique, vidés de toutes curiosités intellectuelles et d'ouvertures au monde. (« Le Figaro », 26.12.2008)

5.1.2.3.2. Profil nominal

Le nom *obscurcissement* peut contenir dans sa base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère (plus) difficile à comprendre, peu (moins) intelligible, (plus) confus. Ce nom peut sélectionner comme profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès. Ceci peut être observé dans les expressions telles qu'*obscurcissement de la vérité*, *obscurcissement du style*, *obscurcissement du texte*. Dans ces expressions, les unités *vérité*, *style*, *texte* évoquent le repère de la relation temporelle contenue dans la base. L'expression *obscurcissement d'un passage par de fausses explications* évoque aussi bien le repère (*passage*) que le trajecteur (*explications*) du procès de la base.

- (88) *Le vocabulaire scientologue fonctionne sur cet inutile **obscurcissement** : mots anglais littéralement traduits, mots français détournés de leur sens ("Manier" quelqu'un, c'est résoudre un problème ; le "pont" est la route qui mène à la liberté totale ; l'"accusé de réception" est le geste par lequel on fait sentir à quelqu'un qu'on l'a compris ; une "unité" est un groupe de cinq membres et leur chef ; la "dissémination" est la propagande...), simples diminutifs ("org", "tech", "admin" pour "administration") ou pures créations (le "thétan", l'état suprême, ou l'"enthéta", qui s'y oppose). (« Le Nouvel Observateur », 24.04.1997)*
- (89) *Au cours des dernières trente ou quarante années, nous avons vécu l'**obscurcissement** de l'avenir : l'incertitude qui pèse sur toutes les formes du futur induit une incertitude sur ce dont il faut se souvenir. (« Le Point », 17.01.2007)*

Le nom *obscurcissement* peut contenir dans la base aussi le procès dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, de lucidité, l'affaiblit intellectuellement, lui enlève de l'intelligence. Comme profil, il sélectionne la région comprenant les états composant ce procès ou la région comprenant le résultat de ce procès : *obscurcissement de l'esprit*, *obscurcissement de l'intelligence*, *obscurcissement de la raison*.

- (90) *Quand on connaît un peu la nature humaine, on réalise qu'une partie des crimes ne sont pas prémédités. Souvent ce sont des actes spontanés, provoqués par un poids de souffrance intolérable qui produit un **obscurcissement** de l'intelligence et de la volonté. (« Le Point », 06.10.2005)*

- (91) [...] *la légalisation des unions homosexuelles aurait comme résultat, du point de vue de l'Église catholique, "l'obscurcissement de la perception de certaines valeurs morales fondamentales et la dévaluation de l'institution matrimoniale".* (« La Croix », 31.07.2003)

En plus, les descriptions lexicographiques du nom *obscurcissement* (p.ex. GRLE, GLLF, TLFi) font observer que cette unité peut contenir dans la base la relation dont le trajecteur rend le repère inconnu, le prive de lustre, de renom. Ainsi, le nom en question peut mettre en profil la région comprenant les états composant ce procès ou la région comprenant le résultat de ce procès (p.ex. *obscurcissement progressif d'une réputation usurpée, obscurcissement de la renommée*).

Enfin, c'est l'unité *obscurci* dont le profil peut être nominal. Cette unité contient dans la base le procès dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, de lucidité, l'affaiblit intellectuellement, lui enlève de l'intelligence. Elle met en profil la personne qui a atteint l'état final de ce procès : la personne qui est affaiblie intellectuellement, qui est devenue incapable de discernement, de jugement.

- (92) *Les chrétiens ont ceci en commun avec les islamistes : ils se sentent agressés sitôt qu'on leur dit une vérité. Comment voulez vous parler intelligemment avec des **obscurcis** pareils ?* (« Le Point », 15.01.2009)

5.1.3. Extensions des unités lexicales

qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2

Dans cette section, nous examinerons les extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au champ immédiat 2. Toutes les extensions analysées ici contiennent dans leurs bases au moins une configuration relationnelle. Parmi ces extensions, il y a celles qui contiennent dans la base une configuration relationnelle ainsi que celles qui contiennent dans la base une séquence de configurations relationnelles.

5.1.3.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les extensions dont la base inclut une seule configuration relationnelle peuvent mettre en profil une relation atemporelle ou une région.

5.1.3.1.1. Profil relationnel

L'unité lexicale *clair* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur en tant que chose est facile à comprendre, sans ambiguïté. Dans bien des contextes, le trajecteur évoque le domaine de l'expression : *langage clair, style clair, texte clair, commentaire clair, termes clairs, explication claire, définition claire, exposé clair*. Ainsi, il désigne une entité dont la compréhension ou l'interprétation n'offre pas de difficulté.

- (93) *Bilans, comptes de résultat, analyses de gestion n'ont pas de secret pour lui... Grâce à l'œil avisé d'un expert-comptable, tout ce jargon semble plus **clair** aux chefs d'entreprise.* (« Phosphore », 26.11.2009)
- (94) *Ces questions doivent lui être posées rapidement et la réponse doit être **claire** et sans ambiguïté.* (« Agoravox », 12.10.2009)

Par métonymie, le trajecteur peut évoquer une personne qui s'exprime d'une façon claire, qui se fait nettement comprendre.

- (95) *J'essaie [...] d'être **clair** et de ne pas utiliser un vocabulaire tirant sur le "jargon professionnel", histoire de vulgariser l'information.* (« Agoravox », 28.12.2009)
- (96) *La conseillère fédérale [...] a pourtant été **claire**. "Pour nous, c'est une affaire procédurale. Il n'y a aucune autre possibilité : une personne visée par un mandat d'arrêt international doit être arrêtée. Qu'elle soit célèbre, inconnue, riche ou pauvre, cela ne joue aucun rôle."* (« Agoravox », 07.10.2009)

L'unité *clair* peut rendre saillant l'aspect d'évidence : le trajecteur de la relation mise en profil par cette unité apparaît avec évidence, il apparaît certain, il semble sûr.

- (97) *Je suis un adhérent UMP de longue date. J'ai également été collaborateur d'un député UMP. Mon positionnement politique est donc **clair**.* (« Le Monde », 20.10.2009)
- (98) *Nous avons, cependant, pu constater que le nombre de publications scientifiques produites par des chercheurs chinois dans les domaines des NST et des*

*nanomatériaux a connu un accroissement notoire, talonnant de près les productions écrites des États-Unis et des pays européens. Une chose est donc **claire** : la Chine témoigne donc d'une vitalité certaine en matière de recherche sur les NST.* (« Agoravox », 23.10.2009)

Le même domaine est activé dans l'expression *son affaire est claire*. Le contenu conceptuel de cette expression est décrit par le GLLF en termes suivants : « il est manifestement coupable, il sera sûrement condamné ».

Puis, en activant le domaine du manque d'ambiguïté, l'adjectif *clair* peut activer aussi le domaine de la franchise.

- (99) *J'aurais aimé qu'il ait la franchise de dire : "Je ne t'intègre pas dans mon système." Mais tout était planifié. D'ailleurs, je ne suis pas le seul avec qui il n'a pas été **clair**.* (« Le Parisien », 22.05.2003)

En plus, l'unité *clair* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur en tant que chose est lucide, pénétrant, perspicace : le trajecteur est capable de comprendre, de réfléchir, de démêler les traits essentiels d'un ensemble confus. Cet aspect est rendu saillant par l'adjectif *clair* dans l'expression *esprit clair*.

- (100) *Le jeune conducteur avait d'abord essayé de mettre le feu à la voiture, avant de tenter de s'échapper à pied. Mais les gendarmes étaient déjà sur lui, l'esprit plus ou moins **clair**, comme l'a précisé plus tard son taux d'alcoolémie : 1,16 gramme d'alcool dans le sang.* (« Le Progrès de Lyon », 18.02.2008)

Par métonymie, le trajecteur de la relation en question peut évoquer un produit de l'activité de l'esprit : *idées claires*.

- (101) *Page 8, le Postillon Clairret se vante de faire "garder les idées **claires**" à ses consommateurs, car c'est "un vin tendre et léger".* (« Le Point », 17.01.2007)

Le contenu conceptuel de l'expression *avoir une idée claire de quelque chose* est décrit par le DFL en termes de « le percevoir nettement par l'esprit ». Le même contenu peut être observé dans le contexte *avoir les idées claires sur quelque chose*.

- (102) *Comment s'y retrouver dans un marché sans avoir une idée **claire** de la qualité des produits ?* (« Agoravox », 29.04.2010)
 (103) *Sur les questions de fond, il creuse les sujets jusqu'à ce qu'il ait les idées **claires** sur les solutions.* (« Le Point », 19.07.2007)

L'unité *clair* peut aussi mettre en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. C'est le cas des expressions telles que *dire une chose tout clair* ou *parler clair* qui mettent en profil la relation de s'exprimer nettement et franchement, c'est-à-dire sans ambiguïté, sans réticence, sans ménagement, sans détour.

- (104) *Il parle **clair** et juste, ne cherche aucun faux-fuyant.* (« Le Télégramme », 08.07.2009)
 (105) [...] *32 euros c'est pas beaucoup !!! il faut le dire **clair** et fort pour un cours en fac : 32 euros c'est pas beaucoup !* (« Libération », 03.11.2008)

C'est aussi dans le contexte *voir clair* que le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *clair* est une relation. Cette expression met en profil la relation de connaître ou de comprendre parfaitement. Le DFL décrit le contenu de cette expression en termes suivants : « avoir de la perspicacité, percevoir nettement le sens de quelque chose, la nature ou l'intention cachée de quelqu'un ». Ainsi, l'unité *clair* met en profil la manière nette et précise qui caractérise la relation de connaître ou de comprendre évoquée par l'unité *voir*.

- (106) *EDF travaillent encore à la réparation du câble et tout le monde ignore si les habitants du quartier pourront dormir chez eux. Aujourd'hui, l'enquête de la gendarmerie devrait permettre d'y voir plus **clair** sur l'origine de ce sinistre, qui s'il n'a fait aucun blessé aura causé malgré tout quelques désagréments à la population du quartier.* (« Le Progrès de Lyon », 27.02.2008)
 (107) *Aujourd'hui encore, les deux parties s'opposent sur la version des faits. La reconstitution d'hier permettra-t-elle d'y voir plus **clair** avant le jugement devant le tribunal correctionnel ?* (« La Voix du Nord », 05.11.2009)

L'unité *clairement* met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. Elle peut activer le domaine de connaissances relatives à l'intelligibilité.

- (108) *Jeune, mes parents m'ont appris à formuler et exprimer **clairement** mes idées. Ils m'ont expliqué que c'était là la condition sine qua non pour être entendu ou écouté. Le seul moyen de se faire comprendre et, par la même, respecter. Un propos trop décousu ou trop dense nuit à la compréhension d'un message par tout un chacun. De fait, l'agencement des mots entre eux, les choix syntaxiques opérés par l'auteur auront une incidence sur la compréhension et l'assimilation du message. En d'autres termes, la manière de s'exprimer rendra le texte plus ou moins intelligible, plus ou moins abscons.* (« Agoravox », 19.11.2009)

- (109) [...] *le haut représentant choisi ne parlerait pas assez bien la langue anglaise pour expliquer **clairement** la politique européenne à la télévision.* (« Agora-vox », 05.12.2009)

C'est aussi l'aspect de l'évidence qui peut être rendu saillant par l'unité *clairement*.

- (110) [...] *l'impact de ces arrestations a été, au total, **clairement** négatif sur notre possibilité de poursuivre un processus politique que nous estimions nécessaire.* (« Le Figaro », 19.03.2010)
- (111) *La montée du chômage débute **clairement** dans les années 80.* (« Agora-vox », 26.01.2010)

La même unité peut rendre saillant le domaine de la franchise.

- (112) [...] *il l'avoue **clairement** : je n'ai pas aimé votre livre, cela m'a ennuyé.* (« Agoravox », 09.03.2009)

L'unité *lumineux* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose est très intelligent, pénétrant, lucide : le trajecteur conçoit avec beaucoup d'intelligence, il comprend rapidement les choses les plus difficiles. Ce sens de l'adjectif *lumineux* peut être observé dans les expressions telles qu'*esprit lumineux, raison lumineuse, intelligence lumineuse*.

- (113) *Certaines scènes sont ainsi envahies de gosiers américains, asiatiques ou slaves, qui n'ont souvent d'autre mérite que leur exotisme. Heureusement, il existe parfois un esprit **lumineux**. Tel Nicolas Joël, patron du théâtre du Capitole, à Toulouse, qui a eu la géniale idée de confier un grand rôle du répertoire allemand à une chanteuse française : la Maréchale du "Chevalier à la rose" à Françoise Pollet.* (« L'Express », 11.02.1993)
- (114) *Petite femme énergique et carrée, docteur en physique nucléaire [...] a participé, dans la bonne humeur, à tous les combats écologiques de la région. Au nom de la protection de l'environnement, mais au grand dam des notables du cru, la redoutable militante a obtenu l'annulation d'un plan d'occupation des sols, d'une ZAC, de plusieurs permis de construire. [...] Au conseil régional, dont elle est vice-présidente, Georges [...], à qui elle donne du fil à retordre, reconnaît son „intelligence **lumineuse**".* (« L'Express », 06.03.2008)

Le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *lumineux* peut aussi évoquer un produit de l'activité de l'esprit. C'est le cas de l'expression *idée lumineuse* qui met en profil une idée éblouissante, ingénieuse, excellente, géniale. Le trajecteur évoque, donc, une entité qui est conçue avec beaucoup d'intelligence et qui impressionne favorablement.

- (115) *Les frères Michelin ont eu l'idée **lumineuse** d'associer un personnage constitué de pneus trinquant avec des vis et des clous.* (« Le Progrès de Lyon », 06.03.2008)

Puis, l'adjectif *lumineux* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur est parfaitement intelligible, d'une évidence éclatante. L'activation de ce domaine peut être accompagnée par l'activation du domaine de la vérité. Cet aspect est mis en évidence par la définition de l'unité *lumineux* offerte par le NPR : « qui est d'une parfaite clarté, d'une vérité frappante » (cf. GRLE, DFRA).

- (116) *Personne ne peut s'imaginer ce que serait l'état du monde sans les innombrables "missions de paix" confiées aux agences de l'ONU. [...] L'essai de Béatrice Pouligny, qui s'appuie sur une expérience de terrain acquise aux quatre coins du monde, constitue à la fois un apport irremplaçable et une démonstration **lumineuse** : l'ingérence purement technocratique et déshumanisée, qui ignore l'histoire, la culture et les sentiments profonds de la population locale, est rarement efficace et ne sert qu'à donner bonne conscience aux acteurs de la "communauté internationale".* (« Le Nouvel Observateur », 09.12.2004)

Les mêmes domaines d'une intelligibilité parfaite, d'une évidence éclatante, d'une vérité frappante peuvent être activés par l'adverbe *lumineusement*. Cependant, par opposition à *lumineux*, le trajecteur de la relation mise en profil par *lumineusement* est une relation.

- (117) *Comme l'a **lumineusement** exprimé Sarkozy [...], la police doit pouvoir pénétrer partout sur le territoire de la République.* (« Le Nouvel Observateur », 15.12.2005)
- (118) *[...] le gouvernement a **lumineusement** démontré que la Constitution et le règlement de l'Assemblée lui conféraient déjà un impressionnant arsenal de mesures lui permettant d'imposer ses vues.* (« Libération », 06.02.2009)

5.1.3.1.2. Profil nominal

Le nom *clarté* peut contenir dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur perçoit, analyse et comprend bien, qui est lucide, pénétrant, perspicace, qui sait démêler les traits essentiels d'un ensemble confus, qui a beaucoup de clairvoyance, de jugement. Dans ce cas, le nom met en profil la qualité du trajecteur de la relation contenue dans la base.

- (119) *Sans formation particulière, mais grâce à sa **clarté** d'esprit et à un travail acharné, il se révèle aussi habile financier et diplomate que grand homme de guerre.* (« Le Point », 10.11.2009)

L'unité *clarté* peut aussi contenir dans la base la relation atemporelle dont le trajecteur est facile à comprendre, sans ambiguïté. En tant que profil, l'unité en question peut sélectionner la qualité de l'entité dont la compréhension ou l'interprétation n'offre pas de difficulté (p.ex. *clarté d'un texte, clarté d'un exposé* ou par métonymie *clarté d'un orateur, clarté d'un conférencier*) ou la qualité de l'entité qui apparaît avec évidence (p.ex. *clarté de la preuve, clarté de la démonstration*).

- (120) *Dans tous les cas, avant de punir, il faut vérifier que l'enfant a bien compris ce qu'on attendait de lui. [...] Il faut s'assurer de la **clarté** des règles et tenir bon.* (« Le Progrès de Lyon », 20.11.2007)
- (121) *Il convient dès lors de s'interroger sur les motivations des juristes et autres hommes de loi qui les poussent à entretenir cette opacité lexicale et syntaxique dans les documents qui prennent formement [!] sous leur plume. Je ne pense pas que cela soit imputable à un manque de maîtrise de la langue française. Ayant souvent suivi des cursus universitaires très poussés, ces hommes de loi ont un certain bagage culturel, écrivent et s'expriment en général dans un français plus que correct. Si ce manque de **clarté** des documents nés sous leur plume n'est pas involontaire, s'ils maîtrisent la langue de Molière correctement, on peut donc penser que ce "flou", cette opacité syntaxique et lexicale est de leur fait.* (« Agoravox », 19.11.2009)

Le nom *clarté* peut activer aussi le domaine de connaissances concernant la franchise.

- (122) *L'issue de tout débat public dépend de la **clarté** des intentions qui l'animent et des buts poursuivis. Débattre de l'identité nationale ne supporte précisément pas la confusion ou le mensonge, pas plus que la facilité des surenchères populistes.* (« Le Monde », 07.11.2009)

Puis, le même nom peut mettre en profil l'entité qui permet de connaître ou de comprendre (p.ex. *faire la clarté sur une chose, donner de la clarté sur une chose* ou *apporter la clarté sur une chose*).

- (123) *Une question reste en suspens : à qui appartient le crâne de Moscou ? [...] si des échantillons d'ADN de parents des personnes mortes dans le bunker pouvaient être obtenus, un peu de **clarté** pourrait être faite.* (« Le Point », 29.09.2009)

- (124) *Les nouveaux guides tarifaires TGV ambitionnent d'apporter plus de **clarté** sur les prix pratiqués par la SNCF et offrir plus de repères aux voyageurs.* (« Femme Actuelle », 07.11.2008)

Enfin, l'unité *clarté* mise en forme en tant que nom au pluriel peut mettre en profil les connaissances permettant de comprendre une entité.

- (125) *L'idée que je me fais d'un philosophe est qu'il faut d'abord qu'il soit encyclopédiste, presque au sens du XVIII^e siècle. C'est-à-dire qu'il faut qu'il ait vraiment des **clartés** sur la science et les techniques contemporaines.* (« L'Humanité », 27.09.1994)

Le nom *clair* met en profil la région contenant l'entité qui permet de connaître ou de comprendre (p.ex. *faire le clair sur une chose, tirer une chose au clair, mettre une chose au clair*).

- (126) *Critiqué depuis longtemps pour son parti pris et son refus du débat avec les climatosceptiques, [...] le président du GIEC, est désormais visé par une enquête internationale pour faire le **clair** sur ces accusations.* (« Agoravox », 27.02.2010)
- (127) *Entre désir et crainte du changement, nous sommes pris dans des contradictions qu'il est bon de tirer au **clair** avant de se lancer.* (« Femme Actuelle », 26.11.2009)
- (128) *"Nous contrôlons surtout l'alcoolémie et les stupéfiants, mais nous regardons aussi, par exemple, si les éclairages sont en règle" poursuit le major [...]. Il met d'emblée les choses au **clair** : "l'objectif n'est pas d'"embêter les gens", mais bel et bien de les sensibiliser. On est vraiment là pour assurer la sécurité des conducteurs. Notre but est qu'ils aillent d'un point A à un point B sans accident."* (« La Voix du Nord », 02.11.2009)

En plus, l'aspect d'une compréhension facile est rendu saillant par l'unité *clair* dans l'expression *en clair*. Les expressions telles que *dire en clair, écrire en clair* mettent en profil les relations d'exprimer d'une façon facile à comprendre, en langage sans équivoque. De même, l'expression *dépêche en clair* met en profil la dépêche rédigée en langage ordinaire (par opposition au langage chiffré) et l'expression *émission diffusée en clair* met en profil l'émission diffusée de façon immédiatement accessible (par opposition à l'émission codée). Le même domaine est activé dans les contextes suivants :

- (129) *Le chirurgien-dentiste devra indiquer à son patient "de manière dissociée, le prix d'achat de chaque élément de l'appareillage proposé" ainsi que "le prix de toutes les prestations associées". Ceci implique que le coût des matériaux*

*et le prix facturé par le prothésiste devront être indiqués en **clair** au patient.* (« Agoravox », 06.11.2009)

- (130) *“L’évolution la plus importante concerne l’indépendance de plus en plus grande des enfants vis-à-vis des parents dans leur consommation de médias”, note la commission. En **clair**, les parents se sentent dépassés. Ils ne connaissent pas forcément les outils.* (« Le Monde », 22.10.2009)

Enfin, le domaine relatif à la connaissance ou la compréhension est activé par le nom *clair* dans l’expression *être au clair*. L’expression met en profil la relation d’avoir une idée exacte, d’être parfaitement au courant.

- (131) *[...] le gouvernement n’est pas encore tout à fait au **clair** sur le calendrier de cette réforme.* (« La Tribune », 29.11.2009)
- (132) *Ce que je suis, c’est à la fois ce que je fais, ce que je sens, ce que je sais et ce que les autres voient en moi. Ce dernier élément peut m’encombrer ou me perturber bien plus que de raison. Ne suis-je pas davantage au **clair** sur ce que j’aimerais que l’on pense de moi, sur l’image que j’aimerais donner, que sur ce qui se passe réellement en moi ?* (« Psychologies », 15.07.2003)

5.1.3.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Les extensions décrites ci-dessous contiennent dans la base une séquence de configurations relationnelles. Les profils imposés sur cette base sont différents : ils peuvent être relationnels ou nominaux.

5.1.3.2.1. Profil relationnel

Les formes finies ainsi que la forme infinitive ou les formes participiales d’éclairer peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère (plus) compréhensible, (plus) intelligible ou le met en évidence. Les formes finies d’éclairer structurent cette base conceptuelle au moyen de l’enregistrement séquentiel. Elles mettent en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *ce commentaire éclaire le contenu du texte, le rapport éclaire les causes de l’accident*). La forme infinitive (p.ex. *éclairer la question, éclairer le mystère*) et les formes du participe présent (p.ex. *éclairant la question, éclairant le mystère*) structurent la base au moyen de l’enregistrement global. Ces der-

nières imposent, en plus, dans le domaine temporel un champ limité. La forme participiale *éclairant* peut mettre en profil aussi une relation statique : *conclusion éclairante, expression éclairante, explication éclairante, exemple éclairant, avis éclairant*. Le trajecteur de cette relation évoque le trajecteur du procès verbal contenu dans la base (ici : *conclusion, expression, explication, exemple, avis*). Il a la propriété de rendre une entité compréhensible, intelligible ou de la mettre en évidence. Les formes du participe passé mettent en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base : il est devenu compréhensible, intelligible. Par exemple, l'expression *affaire éclairée par l'actualité* met en profil une affaire qui est devenue plus facile à comprendre grâce à la découverte de nouvelles informations qui la concernent. Dans ce contexte, l'unité *actualité* évoque le trajecteur de la relation contenue dans la base. Une autre organisation des participants peut être observée dans le cas du verbe pronominal *s'éclairer*. Le trajecteur de la relation mise en profil par ce verbe évoque le repère du procès de la base. C'est le trajecteur qui subit l'action désignée par le verbe et donc, c'est le trajecteur qui devient compréhensible, intelligible, mis en évidence (p.ex. *la situation s'est enfin éclairée*). En plus, l'expression telle qu'*éclairer quelque chose d'un jour nouveau* (p.ex. *les récents événements éclairent d'un jour nouveau la situation dans la région*) fait noter que l'unité *éclairer* peut évoquer à côté du trajecteur (ici : *événements*) et du repère (ici : *situation*) un autre participant de la relation : *jour*. Ce dernier désigne une entité qui modifie la manière dont on considère le repère en permettant ainsi de le mieux comprendre.

- (133) *L'appareil photo est ainsi le moyen d'approcher les hommes dans leur singularité. Une occasion d'établir du lien avec l'autre. Non pour des raisons d'effusion, mais pour éclairer, décrypter ces pans de réalité qui nous échappent, et avancer dans la compréhension du monde. (« Le Progrès de Lyon », 07.06.2008)*
- (134) *Alors tout le texte s'éclaire. Les indices et les preuves s'ajoutent aux indices et aux preuves. (« Agoravox », 22.11.2009)*
- (135) *Un an après les faits, un film éclaire d'un jour nouveau le massacre d'Andijan. (« Le Monde », 22.06.2006)*

Les mêmes formes d'*éclairer* peuvent contenir dans la base un autre procès : celui dont le trajecteur met le repère en état de voir clair. Ainsi, le trajecteur donne au repère les moyens de (mieux) comprendre, d'acquérir du discernement : le trajecteur met le repère en état d'avoir une intelligence plus complète d'une situation ou d'un événement, il lui fournit des renseignements ou des explications pour lui permettre de (mieux) comprendre, il l'instruit, il l'aide à se former un jugement. Les formes finies d'*éclairer* mettent en profil le procès décrit ci-haut (p.ex. *l'expérience nous éclaire, ce discours l'a éclairé, vous*

m'avez éclairé) tandis que la forme infinitive (p.ex. *éclairer les citoyens, éclairer le grand public*) et les formes du participe présent (p.ex. *éclairant les citoyens, éclairant le grand public*) mettent en profil une relation atemporelle. Les formes du participe passé, elles aussi, mettent en profil une relation atemporelle. Dans les expressions telles qu'*esprit éclairé, homme éclairé, juge éclairé, amateur éclairé, public éclairé* l'unité *éclairé* met en profil la manifestation, par le repère du procès de la base, de la propriété d'avoir atteint l'état final de ce procès. La relation qui est mise en profil est statique. L'expression *esprit éclairé* met en profil l'esprit qui est avisé, critique, clairvoyant. Les trajecteurs des relations mises en profil par les expressions *homme éclairé, juge éclairé, amateur éclairé, public éclairé* désignent les personnes qui ont du discernement, qui ont des connaissances, qui font preuve d'esprit critique. Le fait que lesdites qualités constituent l'état final d'un processus est mis en évidence par la définition de l'unité *éclairé* proposée par le GRLF ou le NPR : « dont la raison s'est formée par l'acquisition de l'instruction et l'exercice de l'esprit critique ». Par métonymie, les trajecteurs peuvent désigner les entités qui témoignent des qualités dont il est question : *avis éclairé, jugement éclairé, commentaires éclairés, critique éclairée*. En outre, les unités lexicales qui se caractérisent par la base en question peuvent évoquer, à côté du trajecteur et du repère, un troisième participant de la relation. Ce participant désigne le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue son action : *il m'a éclairé de ses conseils, il nous a éclairés par ses lumières*. Puis, les unités en question peuvent mettre en profil une relation qui évoque, en tant que troisième participant, l'entité à comprendre, à appréhender. C'est le cas de l'expression *éclairer quelqu'un sur quelque chose*. Par exemple, dans les contextes *l'article éclaire le lecteur sur la situation économique* et *le forum éclairera les entreprises sur l'usage des nouvelles technologies* le troisième participant est évoqué par les expressions *la situation économique* et *l'usage des nouvelles technologies*. En plus, le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *éclairer* peut s'identifier avec le repère. Ainsi, l'expression *s'éclairer* (p.ex. *par les livres*) met en profil la relation dont le trajecteur donne à lui-même les moyens de comprendre, d'acquérir du discernement et il le fait, par exemple, à l'aide des livres.

- (136) *Devant un public éclairé, les divers professeurs ont montré leur compétence et leur talent face à leurs élèves accompagnés de leurs parents.* (« La Voix du Nord », 25.09.2009)
- (137) *En nous éduquant, nos décisions sont plus éclairées.* (« Agoravox », 19.10.2009)
- (138) *L'objectif de cette rencontre est d'apporter un maximum d'informations afin d'éclairer les propriétaires sur leur forêt et le fisc : impôts fonciers, impôts sur le revenu, droits de succession, aménagements et exonérations possibles.* (« Le Progrès de Lyon », 14.11.2007)

Les formes finies, la forme infinitive ou les formes participiales d'*éclaircir* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère moins confus, (plus) compréhensible : le trajecteur apporte des éléments qui aident à mieux comprendre le repère, il dégage le repère de toute ambiguïté. En structurant cette base au moyen de l'enregistrement séquentiel, les formes finies d'*éclaircir* mettent en profil les relations successives de rendre le repère plus compréhensible, moins confus (p.ex. *l'enquête a éclairci les circonstances du drame, ses commentaires éclaircissent le texte*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. La forme infinitive structure la base au moyen de l'enregistrement global (p.ex. *éclaircir la question, éclaircir l'affaire*). De même, les participes présents dans les contextes tels que *éclaircissant la question, éclaircissant l'affaire* suspendent l'enregistrement séquentiel mais, en plus, ils restreignent la base conceptuelle au champ limité. Les formes du participe passé mettent en profil la manifestation, par le repère du procès contenu dans la base, de la propriété d'avoir atteint l'état final de ce procès (p.ex. *affaire éclaircie, situation éclaircie*). Dans le cas de la forme pronominal *s'éclaircir* le trajecteur de la relation mise en profil par cette unité évoque le repère du procès contenu dans la base : le trajecteur subit l'action d'*éclaircir*. Ainsi, l'expression *la situation politique s'est éclaircie* ou l'expression *l'affaire s'est éclaircie* mettent en profil la relation dont le trajecteur (ici : *situation* ou *affaire*) devient plus compréhensible, moins confus.

- (139) *Quatre jours après le drame qui a coûté la vie à deux hommes dans le RER parisien, les enquêteurs sont parvenus à en éclaircir les circonstances.* (« Le Parisien », 03.02.2010)
- (140) *Le mystère de la disparition il y a un an de l'avion [...] s'est éclairci avec la découverte dans les montagnes de Californie (ouest) de l'épave d'un appareil.* (« La Voix du Nord », 02.10.2008)
- (141) *Les conditions exactes de l'accident ne sont pas encore totalement éclaircies, mais il est certain qu'il y avait du verglas à cet endroit sur la chaussée, que la visibilité était très mauvaise et que le jeune homme n'a pas pu maîtriser le véhicule.* (« Le Progrès de Lyon », 24.03.2008)

Un autre procès qui peut être inclus dans la base des différentes formes d'*éclaircir* constitue la relation temporelle dont le trajecteur donne au repère les moyens de (mieux) comprendre, de (mieux) appréhender une entité. Les unités qui se caractérisent par cette base peuvent mettre en profil une relation temporelle ou une relation atemporelle. Par exemple, le verbe dans le contexte *elle nous a éclaircis sur ce sujet* met en profil le procès tandis que l'infinitif dans le contexte *il ne refusa pas de l'éclaircir sur ce point* met en profil la relation atemporelle. Cependant, tous les deux contextes rendent saillants

trois participants du procès : un trajecteur (*elle, il*), un repère (*nous, l'*) et un autre participant qui désigne l'entité à comprendre, à appréhender. Dans le premier contexte, ce troisième participant est évoqué par l'unité *sujet* et dans le deuxième contexte, par l'unité *point*. Puis, le trajecteur de la relation peut s'identifier avec le repère. Ainsi, l'unité *s'éclaircir* met en profil la relation dont le trajecteur se donne les moyens de (mieux) comprendre, de (mieux) appréhender une entité : le trajecteur s'informe, se met au courant (p.ex. *Ceci me semble étrange, je veux m'en éclaircir*).

- (142) *La crise des subprimes, l'instauration de nouvelles taxes en France... Tout ça reste flou pour ma part. J'aimerais qu'[ils] [...] m'éclaircissent sur ces sujets.* (« Libération », 20.09.2008)
- (143) *Il est inutile de vous préciser que Beethoven est l'un des plus grands compositeurs de tous les temps. Sa vie amoureuse reste un mystère dans nos esprits. Grâce à la découverte de son journal intime, [...] deux musiciens déjantés vont nous éclaircir sur cette inconnue dont il fait allusion dans son célèbre testament d'Heiligenstadt.* (« La Voix du Nord », 26.02.2009)

Les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d'*illuminer* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur saisit brusquement l'esprit du repère : le trajecteur fait apparaître au repère une idée qui lui révèle immédiatement une entité jusqu'alors difficile à comprendre ou à connaître. Les formes finies mettent en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *une idée l'a illuminé*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. Dans le contexte tel qu'*idée illuminante* la forme *illuminante* met en profil une relation statique. Le trajecteur de cette relation évoque le trajecteur du procès contenu dans la base (ici : *idée*). Le trajecteur est une source de compréhension nouvelle et profonde, d'inspiration subite, de révélation qui impose immédiatement à l'évidence une entité jusqu'alors difficile à comprendre ou à connaître. Les formes du participe passé dans les contextes tels que *savant illuminé, chercheurs illuminés* mettent en profil la manifestation, par le repère du procès contenu dans la base, de la propriété d'avoir atteint l'état final de ce procès.

- (144) *En 1952, je suis parti là-bas afin d'écrire un reportage pour "le Monde", et je pensais que je pourrais le faire facilement. Mais Israël m'a posé tant de questions personnelles, si intenses et profondes, que j'ai jugé obscène de le dévoiler publiquement. A mon retour à Paris, Sartre m'a dit : "Ecrivez donc un livre." Cela m'a illuminé, mais je me suis arrêté au bout de cent pages.* (« Le Nouvel Observateur », 05.03.2009)
- (145) [...] *le jeune Flint s'apprête à remiser sa blouse blanche d'inventeur illuminé lorsqu'une pensée "géniale" traverse son esprit fumeux. Un côté humaniste le*

pousse bravement à trouver une solution pour vaincre la faim dans le monde. Son idée ? Transformer l'eau en nourriture. Et ça marche ! (« Le Figaro », 22.10.2009)

Il reste à noter que la forme participiale *illuminé* peut mettre en profil la relation statique dont le trajecteur est complètement soumis à une idée sans faire preuve d'esprit critique ou témoigne d'une influence échappant au rationnel.

- (146) [...] *cet album attentat désacralise le mythe et peint le portrait d'un terroriste **illuminé** et avide de pouvoir.* (« Le Point », 09.09.2009)
- (147) [...] *faut vraiment être aveuglé et **illuminé** pour ne pas voir le côté hyper-malsain et tendancieux de la chose.* (« Libération », 05.05.2010)
- (148) [...] *la panique peut rendre les gens très dépendants à toutes sortes de messies, gourous ou autocrates **illuminés**...* (« Agoravox », 18.11.2009)

5.1.3.2.2. Profil nominal

Le nom *éclairage* contient dans la base le procès d'éclairer en tant que procès de rendre le repère compréhensible, intelligible ou de le mettre en évidence. Il met en profil une manière d'envisager, de considérer une entité. C'est une manière qui permet de mieux connaître cette entité, de la rendre plus facile à comprendre ou de la mettre en évidence. Ceci peut être observé dans les contextes tels que *le livre apporte un autre éclairage sur les affaires qui ont secoué le pays ces dernières années, il situe cet événement dans un éclairage historique ou sous cet éclairage, l'histoire semble plus simple* ainsi que dans les contextes cités ci-dessous.

- (149) *Dans la catégorie documentaire, le prix du jury officiel a été décerné à "L'important c'est de rester vivant" de Roshane Saidnattar qui propose un **éclairage** original sur l'expulsion de la population de Phnom Penh par les Khmers rouges.* (« Le Parisien », 15.11.2009)
- (150) *Des chercheurs de l'université de Chicago ont réalisé une expérience qui pourrait apporter un nouvel **éclairage** sur les liens entre l'attention et l'activité cérébrale.* (« L'Express », 04.03.2010)

Le nom *éclairé* contient dans la base le procès d'éclairer dont le trajecteur met le repère (une personne) en état de voir clair : le trajecteur donne au repère les moyens de comprendre, d'acquérir du discernement. Ce nom met

en profil la personne qui a atteint l'état final du procès contenu dans la base : la personne qui a du discernement, qui a des connaissances, qui fait preuve d'esprit critique.

- (151) [...] *les médiocres sont toujours plus nombreux que les éclairés !* (« Libération », 26.02.2009)
- (152) *Voici des paroles sages énoncées par un éclairé bien qu'il soit droitier !* (« Le Point », 13.11.2009)

Le nom *éclaircissement* contient dans sa base la relation temporelle d'éclaircir dont le trajecteur rend le repère moins confus, (plus) compréhensible. Il met en profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès (p.ex. *éclaircissement d'un mystère, éclaircissement d'un doute, éclaircissement d'un passage controversé*).

- (153) [...] *nous avons demandé l'éclaircissement de l'affaire au CIO.* (« Le Point », 01.08.2008)
- (154) *"En décidant d'expulser plusieurs assistants français et de couper l'émetteur de la chaîne de radio RFI, les autorités de Djibouti marquent une nouvelle fois leur refus de coopérer à l'éclaircissement des circonstances et des raisons de cette disparition".* (« L'Humanité », 29.01.2005)

Le même nom peut mettre en profil l'entité qui rend une autre entité moins confuse, plus compréhensible : un renseignement qui contribue à une plus complète compréhension, une explication de ce qui est confus ou insuffisamment connu. Cet aspect est rendu saillant dans les contextes tels que *donner des éclaircissements sur une affaire compliquée, obtenir des éclaircissements sur des démarches à faire* ou *éclaircissements en marge d'un texte*. L'unité peut aussi mettre en profil une explication qui tend à une justification : *demander à une personne des éclaircissements sur sa conduite* ou *donner des éclaircissements pour se justifier*.

- (155) *On ne savait rien hier et on n'en saura à peine plus aujourd'hui après notre réunion avec l'administrateur [...]. Le seul éclaircissement que nous aurons après notre rendez-vous de 11 h 30, c'est le nombre exact de candidatures de repreneurs potentiels qui se sont manifestés.* (« Le Progrès de Lyon », 30.01.2008)
- (156) *Nous attendons surtout des éclaircissements sur vos méthodes d'investigation.* (« Agoravox », 13.11.2009)

Le nom *illumination* contient dans sa base la relation temporelle d'illuminer dont le trajecteur saisit brusquement l'esprit du repère : le trajecteur fait apparaître à l'esprit du repère une idée qui révèle immédiatement une entité

jusqu'alors difficile à comprendre ou à connaître. L'unité sélectionne comme profil une région comprenant les états qui composent le procès inclus dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès. Ce contenu conceptuel peut être décrit en termes suivants : « inspiration subite, lumière soudaine qui se fait dans l'esprit » (GRLE, NPR), « clarté vive qui révèle immédiatement à l'esprit une chose jusqu'alors obscure » (DAF 9), « apparition soudaine à l'esprit d'une idée qui jette une clarté nouvelle (sur telle ou telle question) » (TLFI) ou « inspiration, intuition soudaine qui procure à quelqu'un la révélation d'une vérité, la réponse longtemps cherchée à une question » (DFL). Le contenu de l'unité *illumination* dans la phrase *J'ai eu une illumination* est caractérisé par le DFRA comme « une inspiration qui m'a permis de comprendre ».

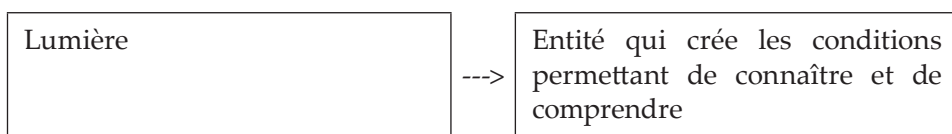
- (157) *Au bout de deux ans, je me suis tout de même dit que je faisais fausse route. C'est alors que je me suis souvenu qu'enfant, j'avais ce rêve : devenir journaliste. J'ai fait un premier stage (à Ouest-France, à Laval), et là, je crois que l'on peut parler d'illumination : ce métier de journaliste était au cœur, au carrefour, de tout ce que j'aimais, lire, écrire, m'informer, informer, partager les mots... Je ne suis jamais revenu de cette illumination, et j'ai embrassé avec passion ce métier. (« L'étudiant », 26.11.2009)*
- (158) *Whitcomb, lui, savait bien que sa première découverte était inapplicable aux avions de transport, obligés de conserver la même section tout le long de leur fuselage. Alors il chercha encore, et c'est en voyant un cliché assez connu de tourbillons générés lors de l'atterrissage d'un de ces avions civils qu'il eût l'illumination : celle de ses fameuses Winglets, ses excroissances de bout d'ailes qui permettent d'éliminer ces tourbillons en canalisant le flux d'air généré à l'extrémité de l'aile. (« Agoravox », 28.10.2009)*

Le nom *illuminé* met en profil la personne dont les idées semblent gouvernées par des principes irrationnels, la personne qui poursuit une idée avec une passion aveugle et manque de sens critique.

- (159) *Ces machines du futur pourront prendre l'apparence de tout objet ou de tout individu et s'animer comme leur modèle original. Ce n'est pas là un rêve de techno-illuminés, mais un véritable projet de recherche mené par Intel. (« Le Point », 08.02.2007)*
- (160) *Car si tout le monde s'approprie maintenant la Décroissance, il faut se souvenir qu'il y a pas si longtemps de cela, nous n'étions qu'un petit groupe, parfois pris pour des illuminés, des utopistes regardés de haut, souvent considérés avec une certaine condescendance goguenarde, mais surtout totalement ignorés lorsque nous parlions d'objection de croissance, en disant que le développement durable, une croissance continue étaient des hérésies qui allaient mener la planète dans le mur. (« Agoravox », 28.10.2009)*

5.1.4. Bilan

Ce qui les extensions analysées dans la section 5.1 ont de commun, c'est le fait qu'elles se réfèrent à la lumière qui, au niveau schématique, peut être caractérisée comme une entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre. L'analyse des extensions de l'unité lexicale *lumière* a fait observer que ce nom présuppose dans sa base les connaissances concernant le fait que la lumière guide l'activité intellectuelle de l'esprit en permettant de connaître et de comprendre d'autres entités. Ainsi, les extensions de l'unité *lumière* peuvent être représentées en forme suivante :



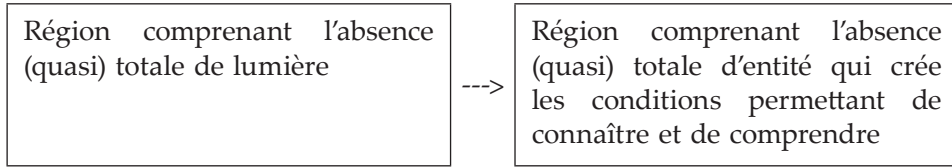
Néanmoins, l'analyse nous permet d'évoquer tout un réseau de domaines cognitifs représentant les connaissances présupposées par cette unité symbolique. Ainsi, l'unité *lumière* peut activer les domaines de connaissances concernant :

- la faculté de connaître et de comprendre (les capacités intellectuelles, la raison, l'intelligence, le savoir),
- les entités qui permettent de connaître et de comprendre d'autres entités (les entités qui rendent d'autres entités compréhensibles, qui les font connaître, qui les mettent en évidence, qui les rendent connues de tous),
- les entités qui permettent d'appréhender la vérité,
- le progrès des connaissances, des sciences, de la culture à une époque.

En plus, l'activation d'un domaine peut être accompagnée de l'activation d'un autre domaine. Ainsi, le domaine des connaissances concernant les entités qui rendent d'autres entités connues de tous peut être activé avec le domaine concernant l'action d'agir ouvertement, sans rien dissimuler. Puis, le domaine d'une grande intelligence, d'un grand savoir peut être activé avec les domaines de la célébrité, d'une grande valeur, d'un grand mérite. Enfin, l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui permettent de connaître et de comprendre d'autres entités peut être accompagnée de l'activation du domaine concernant les entités qui permettent d'appréhender la vérité.

En ce qui concerne les unités qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au champ immédiat 1, nous avons observé les extensions d'une unité qui n'a pas de relation dans la base, les extensions de quelques unités qui contiennent dans leurs bases une seule configuration relationnelle et les extensions de quelques unités qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles.

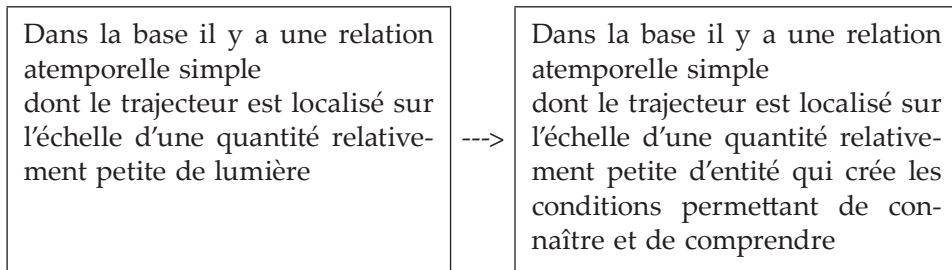
Les extensions de l'unité lexicale *ténèbres* qui n'a pas de relation dans la base peuvent être représentées de la façon suivante :



La structure schématique citée ci-haut est élaborée par les extensions qui mettent en profil :

- la région comprenant le manque de capacités intellectuelles, l'état engendré par l'absence de connaissances,
- la région comprenant l'état de ce qui est inconnu, difficile à connaître ou à comprendre,
- la région comprenant l'état de ce qui n'a pas été touché par le progrès des connaissances, des sciences, de la culture.

Quant aux unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une seule configuration relationnelle, leurs extensions peuvent être représentées comme suit :



Les exemplifications de cette structure schématique constituent les extensions des unités *obscur*, *obscurément* et *obscurité* qui ont dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître. L'adjectif *obscur* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose est incompréhensible, inintelligible. Par métonymie, le trajecteur peut désigner une personne qui s'exprime d'une façon obscure, qui se fait difficilement comprendre. Le trajecteur peut évoquer aussi une entité qui est vague, indéfinissable, difficile d'analyser ainsi qu'une entité qui est mal connue ou inconnue car on en sait peu de choses, on manque d'informations sur elle. En plus, il peut désigner une entité qui n'est pas connue car elle reste dans l'ombre. C'est ainsi que l'unité peut activer les domaines de connaissances concernant la condition d'une personne ignorée, l'anonymat, le manque de notoriété, ou même les domaines de connaissances

concernant la condition sociale modeste ou une basse extraction. Puis, l'unité peut mettre en profil la relation dont le trajecteur désigne une entité qui se fait secrètement. Dans ce cas, l'unité peut activer le domaine de connaissances concernant ce qui est néfaste. La même relation atemporelle dont le trajecteur est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître est contenue dans la base de l'adverbe *obscurément*. Cette unité lexicale met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation et elle active le domaine de connaissances concernant ce qui est difficile à comprendre, vague, indéfinissable ainsi que le domaine de connaissances concernant l'anonymat et le manque de notoriété. Ensuite, la même base caractérise deux unités dont les profils sont nominaux : *obscurité* et *obscur*. Cette première sélectionne comme profil la région comprenant l'état du trajecteur de la relation contenue dans la base. Elle peut activer le domaine de l'intelligibilité, de l'incompréhension, de l'ignorance, du manque de certitude, du doute, de l'anonymat, du manque de notoriété, de la condition d'une personne inconnue, ignorée, d'une condition sociale modeste, d'une basse extraction. Mis au pluriel, l'unité *obscurité* met en profil les passages ou les points incompréhensibles. Le nom *obscur* peut sélectionner dans la même base la région comprenant l'entité qui est difficile ou impossible à comprendre ou à connaître ainsi que la région comprenant la personne qui n'est pas connue, qui demeure dans l'ombre, qui n'a pas acquis la renommée ou qui est d'une condition sociale modeste, qui appartient aux classes inférieures.

Puis, les exemplifications de cette structure schématique constituent les extensions des unités lexicales *obscur* et *obscurité* qui ont dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur comprend mal, manque d'intelligence ou de connaissances. L'adjectif *obscur* met en profil cette relation atemporelle simple et le nom *obscurité* sélectionne comme profil l'état du trajecteur de la relation contenue dans la base.

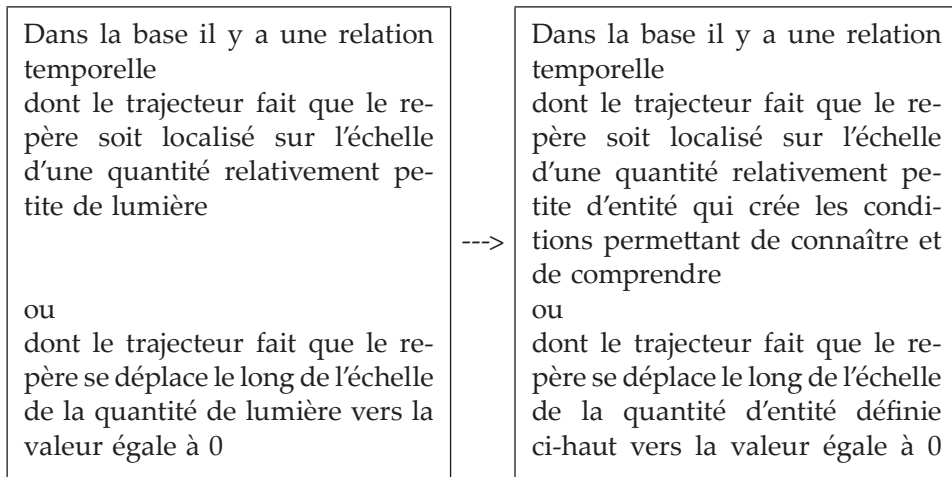
En plus, le schéma est élaboré par les extensions de l'unité *sombre* qui contient dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est difficile à connaître. L'analyse fait observer que l'unité impose sur cette base le profil relationnel. Dans certains contextes, l'unité *sombre* peut activer, à côté du domaine de connaissances relatives aux entités qui sont difficiles à connaître, le domaine de connaissances relatives aux entités qui sont menaçantes ou nuisibles.

En outre, la structure schématique est élaborée par des extensions de l'unité *ténébreux* qui contient dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est difficile à comprendre ou à connaître. Dans le cadre de cette base, l'adjectif *ténébreux* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur désigne une entité qui n'a pas été parfaitement élucidée, qui est remplie d'incertitude, qui est mystérieuse, énigmatique, qui se fait en secret, qui se cache ou qui est incompréhensible, inintelligible. Par métonymie, le trajec-

teur peut évoquer une personne qui s'exprime en termes obscurs, qui se fait difficilement comprendre. Le trajecteur peut désigner aussi une entité qui se cache, qui se trame dans l'ombre, qui est préparé en secret. Dans certains contextes, à côté des domaines cités ci-haut, l'unité *ténébreux* active un autre domaine : le domaine de ce qui se cache, qui est préparé en secret peut être activé avec le domaine de la malveillance ; le domaine de ce qui est mystérieux, énigmatique peut être activé avec le domaine de ce qui est d'humeur sombre et mélancolique. Dans ce dernier cas, l'unité peut imposer sur la base une organisation nominale. L'adverbe *ténébreusement* qui contient dans sa base la même relation active le domaine de connaissances relatives à ce qui est caché, secret. Comme le montre l'analyse, l'activation de ce domaine par l'unité *ténébreusement* est accompagnée de l'activation du domaine de connaissances concernant la perfidie.

Enfin, parmi les exemplifications du schéma en question nous avons noté l'extension de l'unité *ténébreux* qui contient dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est privé des progrès des connaissances, des sciences, de la culture. L'unité impose sur cette base le profil relationnel.

Les extensions des unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles peuvent être représentées de la façon suivante :



Les élaborations de cette structure schématique constituent les extensions des formes finies, de la forme infinitive, des formes participiales d'*obscurcir* et du nom *obscurcissement* qui contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère (plus) difficile à comprendre, peu (moins) intelligible, (plus) confus ou dont le trajecteur rend le repère inconnu, le

prive de lustre, de renom. Les différentes formes peuvent imposer différents profils sur cette relation temporelle contenue dans la base. Les formes finies d'*obscurcir* mettent en profil une relation temporelle. L'infinitif *obscurcir*, le participe présent *obscurcissant* et le participe passé *obscurci* mettent en profil une relation atemporelle. L'unité *obscurcissement* impose sur la base le profil nominal. Il sélectionne comme profil la région comprenant l'état qui compose le procès contenu dans la base ou la région comprenant l'état qui constitue le résultat de ce procès. En plus, les unités qui contiennent dans la base la relation temporelle en question peuvent évoquer un troisième participant qui est conceptualisé comme un moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action contenue dans la base.

Puis, parmi les extensions qui élaborent ce schéma il y a les extensions de différentes formes d'*obscurcir* et du nom *obscurcissement* qui ont dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, de lucidité ou l'affaiblit intellectuellement, lui enlève de l'intelligence. Comme le montre l'analyse, les profils relationnels sont imposés sur la base par les formes finies d'*obscurcir*, l'infinitif *obscurcir* ou les formes participiales *obscurcissant* ou *obscurci*. Par contre, les profils nominaux sont imposés sur la base par l'unité *obscurcissement* et l'unité *obscurci*. Cette première sélectionne comme profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès. Cette deuxième met en profil la personne qui, en tant que repère du procès contenu dans la base, a atteint l'état final de ce procès.

Enfin, la structure schématique en question est élaborée par les extensions des formes finies, de la forme infinitive, des formes participiales d'*enténébrer* qui contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère incapable de discernement, lui fait perdre la possibilité de raisonner, le prive d'intelligence. L'analyse nous a fait observer quelques types de profils relationnels qui peuvent être imposés sur cette base : une relation temporelle mise en profil par les formes finies d'*enténébrer* ainsi que des relations atemporelles mises en profil par l'infinitif *enténébrer* et les formes participiales *enténébrant* et *enténébré*.

En conclusion, les extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au CI1, peuvent être décrites au niveau schématique de la façon suivante :

Quantité relativement petite
de lumière

--->

Quantité relativement petite
d'entité qui crée les conditions
permettant de connaître et de
comprendre

Les extensions dont il est question peuvent sélectionner différentes connaissances concernant :

- les entités qui comprennent mal, manquent d'intelligence, de connaissances,
- les entités susceptibles de priver d'autres entités d'intelligence, de leur fait perdre la possibilité de raisonner, de les rendre incapables de discernement,
- les entités qui sont difficiles ou impossibles à comprendre ou à connaître (les entités inintelligibles, vagues, indéfinissables, difficiles d'analyser, remplies d'incertitude, mystérieuses, énigmatiques, les entités dont on sait peu de choses, sur lesquelles on manque d'informations, qui restent dans l'ombre, qui se cachent, qui se font secrètement),
- les entités susceptibles de rendre d'autres entités difficiles ou impossibles à comprendre ou à connaître.

Puis, l'analyse fait observer l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont privées des progrès des connaissances, des sciences, de la culture.

Enfin, il y a d'autres domaines qui peuvent accompagner l'activation de certains domaines cités ci-haut :

- l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont inconnues peut être accompagnée de l'activation du domaine des connaissances concernant les aspects sociaux tels que le manque de renommée ou la condition sociale modeste,
- l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont préparées en secret, qui se cachent, qui sont, donc, difficiles à connaître peut être accompagnée de l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont menaçantes, nuisibles, néfastes, perfides ou malveillantes,
- l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont mystérieuses, énigmatiques peut être accompagnée de l'activation du domaine des connaissances concernant les entités qui sont d'humeur sombre et mélancolique.

Quant aux unités lexicales qui dans le domaine physique se définissent par rapport au champ immédiat 2, nous avons observé les extensions des unités qui contiennent dans leurs bases une seule configuration relationnelle et de celles qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles.

Les extensions des unités symboliques qui contiennent dans leurs bases une seule configuration relationnelle peuvent être représentées comme suit :

Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande de lumière

--->

Dans la base il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande d'entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre

Cette structure schématique est élaborée par les extensions des unités *clair*, *clairement*, *clarté* qui ont dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est facile à comprendre, sans ambiguïté. L'adjectif *clair* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose désigne une entité dont la compréhension ou l'interprétation n'offre pas de difficulté. Par métonymie, le trajecteur peut évoquer une personne qui s'exprime d'une façon claire, qui se fait nettement comprendre. Le trajecteur de la relation mise en profil par cette unité peut aussi désigner une entité qui apparaît avec évidence, qui apparaît certaine, qui semble sûre. En activant le domaine des connaissances relatives à ce qui manque d'ambiguïté, l'adjectif *clair* peut activer aussi le domaine de la franchise. Puis, le domaine de l'absence d'ambiguïté et le domaine de la franchise peuvent être activés par l'adverbe *clairement* qui met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. La base évoquée ci-haut caractérise aussi l'unité *clairement* : elle met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est une relation et elle active le domaine de l'intelligibilité et de l'évidence. Ensuite, les unités *clarté* et *clair* peuvent imposer sur la base en question des profils nominaux. Le nom *clarté* met en profil la qualité de l'entité dont la compréhension ou l'interprétation n'offre pas de difficulté ou la qualité de l'entité qui apparaît avec évidence. Le nom peut activer aussi le domaine de la franchise. En plus, la même unité lexicale peut mettre en profil l'entité qui permet de connaître ou de comprendre. Enfin, mise en forme en tant que nom au pluriel, elle peut mettre en profil les connaissances permettant de comprendre. Quant au nom *clair*, il sélectionne dans la base la région comprenant l'entité qui permet de connaître ou de comprendre.

Ensuite, parmi les exemplifications de la structure schématique en question il y a les extensions des unités *clair* et *clarté* qui contiennent dans leurs bases la relation atemporelle simple dont le trajecteur est capable de comprendre, de réfléchir, de démêler les traits essentiels d'un ensemble confus. L'adjectif *clair* impose sur cette base le profil relationnel statique. Par métonymie, l'adjectif *clair* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur constitue le produit de l'entité capable de comprendre, de réfléchir, de démêler les traits essentiels d'un ensemble confus. L'unité *clarté* impose

sur la base en question un profil nominal. Elle sélectionne dans la base la région comprenant la qualité de l'entité qui perçoit, analyse et comprend bien, qui est lucide, pénétrante, perspicace, qui sait démêler les traits essentiels d'un ensemble confus, qui a beaucoup de clairvoyance, de jugement. D'ailleurs, le domaine de connaissances relatives aux entités qui sont perspicaces, pénétrantes, qui comprennent parfaitement, est activé par l'expression *voir clair*.

En plus, le schéma est élaboré par les extensions des unités lexicales *lumineux* et *lumineusement* qui ont dans leurs bases la relation atemporelle simple dont le trajecteur est parfaitement intelligible, d'une évidence éclatante. L'adjectif *lumineux* impose sur cette base le profil relationnel. À côté du domaine de l'intelligibilité et de l'évidence, l'adjectif peut évoquer le domaine d'une vérité frappante. Les mêmes domaines peuvent être activés par l'unité *lumineusement* qui, par opposition à l'unité *lumineux*, met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation.

Enfin, la structure schématique citée ci-haut est exemplifiée par les extensions de l'unité *lumineux* qui contiennent dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur conçoit avec beaucoup d'intelligence, comprend rapidement les choses les plus difficiles. L'analyse fait noter que l'adjectif *lumineux* active le domaine de ce qui est très intelligent, pénétrant, lucide mais aussi le domaine de ce qui impressionne favorablement. En plus, à côté du trajecteur qui conçoit avec beaucoup d'intelligence le trajecteur peut, par métonymie, évoquer une entité qui est conçue avec beaucoup d'intelligence.

En ce qui concerne les unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles, leurs extensions peuvent être représentées de la façon suivante :

Dans la base il y a une relation temporelle
dont le trajecteur fait que le repère soit localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande de lumière

ou
dont le trajecteur fait que le repère se déplace le long de l'échelle de la quantité de lumière vers la valeur maximale

--->

Dans la base il y a une relation temporelle
dont le trajecteur fait que le repère soit localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande d'entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre

ou
dont le trajecteur fait que le repère se déplace le long de l'échelle de la quantité d'entité définie ci-haut vers la valeur maximale

La structure schématique est élaborée par les extensions des formes finies, de la forme infinitive, des formes participiales d'*éclairer* et du nom *éclairage* qui contiennent dans la base la même relation : le procès dont le trajecteur rend le repère (plus) compréhensible, (plus) intelligible ou le met en évidence. Les unités lexicales dont il s'agit diffèrent du point de vue du profil qu'elles imposent sur la base. Les formes finies d'*éclairer* mettent en profil une relation temporelle. L'infinitif *éclairer* et les formes participiales *éclairant* et *éclairé* mettent en profil des relations atemporelles. L'unité *éclairage* impose sur la base un profil nominal. Ce nom met en profil la manière d'envisager une entité : la manière qui permet de connaître mieux cette entité, de la rendre plus facile à comprendre ou de la mettre en évidence. Puis, nous avons observé un troisième participant qui peut être évoqué par les unités qui contiennent dans la base le procès en question : *jour*.

Ensuite, parmi les exemplifications de ce schéma il y a les extensions de différentes formes d'*éclairer* qui contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur donne au repère les moyens de (mieux) comprendre, d'acquérir du discernement. Les formes finies d'*éclairer* mettent en profil le procès dont le trajecteur met le repère en état d'avoir une intelligence plus complète d'une situation ou d'un événement, fournit au repère des renseignements ou des explications pour lui permettre de mieux comprendre, il l'instruit, il l'aide à se former un jugement. Les profils atemporels sont imposés sur cette base par la forme infinitive *éclairer* et les formes participiales *éclairant* et *éclairé*. En plus, c'est aussi un profil nominal qui peut être imposé sur la base. Ainsi, le nom *éclairé* sélectionne comme profil la personne qui a atteint l'état final du procès contenu dans la base : la personne qui a des connaissances, du discernement, qui fait preuve d'esprit critique. Enfin, il faut noter que les unités qui se caractérisent par cette base peuvent évoquer, à côté du trajecteur et du repère, d'autres participants de la relation : un participant désignant le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue son action ou un participant désignant l'entité à comprendre, à appréhender.

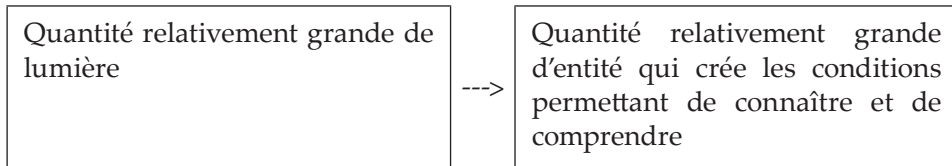
Le schéma en question est exemplifié aussi par les extensions des formes finies, de la forme infinitive, des formes participiales d'*éclaircir* et du nom *éclaircissement* qui contiennent dans la base le procès dont le trajecteur rend le repère moins confus, (plus) compréhensible : le trajecteur apporte des éléments qui aident à mieux comprendre le repère, il dégage le repère de toute ambiguïté. Les profils relationnels imposés sur la base peuvent être temporels (dans le cas des formes finies d'*éclaircir*) ou atemporels (dans le cas de l'infinitif *éclaircir* et les formes participiales *éclaircissant* et *éclairci*). L'unité *éclaircissement* impose sur la base un profil nominal. Elle met en profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès. La même unité peut aussi sélectionner comme profil l'entité qui rend une autre entité plus compréhensible,

moins confuse : un renseignement qui contribue à une plus complète compréhension, une explication de ce qui est confus ou insuffisamment connu.

En plus, la structure schématique est élaborée par les extensions de différentes formes d'*éclaircir* qui contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur donne au repère les moyens de (mieux) comprendre, de (mieux) appréhender une entité. Les profils temporels sont imposés sur la base par les formes finies d'*éclaircir* et les profils atemporels sont imposés sur cette base par la forme infinitive *éclaircir* et les formes participiales *éclaircissant* et *éclairci*. Les unités qui contiennent dans la base le procès en question peuvent évoquer un troisième participant de la relation : entité à comprendre, à appréhender.

Enfin, parmi les exemplifications de ce schéma il y a les extensions des formes finies, de la forme infinitive, des formes participiales d'*illuminer* et du nom *illumination*. Toutes ces unités contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur fait apparaître au repère une idée qui lui révèle immédiatement une entité jusqu'alors difficile à comprendre ou à connaître. Les formes finies d'*illuminer* et les formes participiales *illuminant* et *illuminé* imposent sur la base différents profils relationnels. Par contre, l'unité *illumination* sélectionne comme profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou la région comprenant l'état qui constitue le résultat de ce procès.

En conclusion, l'analyse des extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au CI2, permet l'extraction d'une structure abstraite qui correspond aux spécifications communes à toutes ces extensions :



Les extensions qui exemplifient ce schéma peuvent sélectionner différentes connaissances concernant :

- les entités qui comprennent bien, qui ont du discernement, qui ont des connaissances ou qui conçoivent avec beaucoup d'intelligence,
- les entités susceptibles de donner à d'autres entités les moyens de (mieux) comprendre, d'acquérir du discernement,
- les entités qui sont faciles à comprendre, sans ambiguïté, qui apparaissent avec évidence,
- les entités susceptibles de rendre d'autres entités (plus) compréhensibles, moins confuses ou de les mettre en évidence.

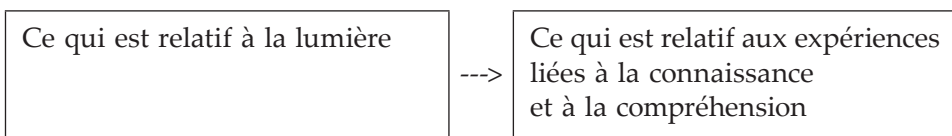
Puis, l'analyse fait observer d'autres domaines qui peuvent être activés avec les domaines cités ci-haut :

- l'activation du domaine de l'intelligibilité et de l'évidence peut entraîner l'activation du domaine de la vérité,
- l'activation du domaine des connaissances relatives aux entités qui manquent d'ambiguïté peut entraîner l'activation du domaine de la franchise,
- l'activation du domaine des connaissances relatives aux entités qui sont très intelligentes, pénétrantes, lucides peut entraîner l'activation du domaine des connaissances relatives aux entités qui impressionnent favorablement.

Enfin, nous avons observé que l'unité *illuminé* peut activer le domaine des connaissances concernant les entités qui sont complètement soumises à une idée sans faire preuve d'esprit critique ou qui témoignent d'une influence échappant au rationnel.

Ce qui a été constaté à propos du contenu et l'organisation conceptuels des unités lexicales dont les extensions se réfèrent à la lumière en tant qu'entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre est résumé dans le tableau 3.

Finalement, le patron exemplifié par les extensions métaphoriques décrites en 5.1 peut être représenté de la façon suivante :



Ce patron peut être développé en structure [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION] = [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION EN TANT QUE CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE]. Cela permet de rendre compte de la structure conceptuelle qui résulte de l'intégration de certaines caractéristiques du standard et de la cible de l'extension en question. En plus, les structures schématiques qui exemplifient ce patron peuvent être développées de la même manière :

- [LUMIÈRE] ---> [ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE] = [ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE EN TANT QUE LUMIÈRE],
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PER-

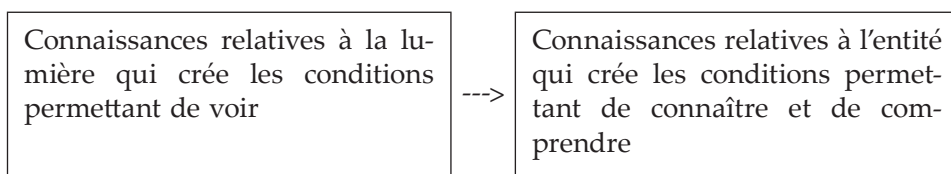
METTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE] = [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE],

Tableau 3. Le contenu et l'organisation conceptuels des unités lexicales qui se réfèrent à la lumière créant les conditions permettant de connaître et de comprendre

DOMAINE NON PHYSIQUE				
LUMIÈRE				
entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre (unité lexicale <i>lumière</i> : profil nominal)				
CHAMP MAXIMAL				
expériences relatives à la connaissance et à la compréhension				
CHAMP IMMÉDIAT 1			CHAMP IMMÉDIAT 2	
expériences relatives à une quantité relativement petite d'entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre				
BASE				
unité qui n'a pas de relation dans la base	unités qui ont dans leurs bases une relation			
	une seule confi- guration relation- nelle dans la base	une séquence de configurations re- lationnelles dans la base	une seule confi- guration relation- nelle dans la base	une séquence de configurations re- lationnelles dans la base
PROFIL				
—	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>obscur, sombre, ténébreux</i> b) trajecteur est une relation : <i>obscurément, ténébreusement</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'obscurcir, d'enténébrer</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'obscurcir, d'enténébrer</i>	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>clair, lumineux</i> b) trajecteur est une relation : <i>clair, clairement, lumineusement</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i>
nominal <i>ténèbres</i>	nominal <i>obscur, obscurité, ténébreux</i>	nominal <i>obscurcissement, obscurci</i>	nominal <i>clarté, clair</i>	nominal <i>éclairage, éclairé, éclaircissement, illumination, illuminé</i>

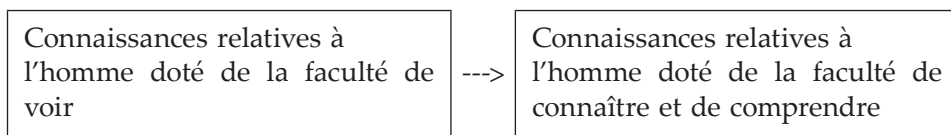
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE] = [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE].

Les sens métaphoriques des unités lexicales analysées dans la section 5.1 peuvent être décrits en termes de la relation d'extension dont l'arrière-plan constitue les connaissances relatives à la lumière dans le domaine de la perception visuelle. La comparaison des connaissances présupposées par les unités se référant à la lumière dans le domaine physique avec les connaissances présupposées par les extensions métaphoriques en question met en évidence la saillance des connaissances concernant le rôle de la lumière dans la perception des objets par l'homme. Cela peut être présenté par le schéma suivant :



Ce schéma met en relief l'extension qui se produit entre les connaissances concernant le fait que la lumière agit sur l'œil et rend les objets perceptibles à la vue et les connaissances concernant l'entité qui guide l'activité intellectuelle de l'esprit et qui permet de connaître et de comprendre d'autres entités.

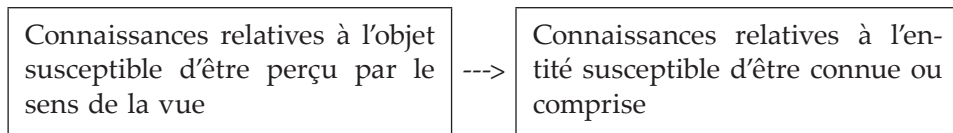
Les connaissances liées au standard de cette relation d'extension englobent les connaissances concernant la relation entre la quantité de lumière et la faculté de voir (cf. section 2.1). La comparaison se produit entre les connaissances concernant la capacité de percevoir les objets du monde extérieur par l'intermédiaire des organes de la vue et les connaissances concernant les capacités intellectuelles : la faculté de connaître et de comprendre.



Dans le cadre du domaine physique, une quantité relativement grande de lumière est liée à la capacité de voir aisément les objets. Par contre, l'absence ou une quantité relativement petite de lumière sont associées à la

difficulté à percevoir les objets distinctement. Ainsi, les unités qui dans le domaine physique se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière évoquent les entités qui comprennent bien, qui ont du discernement, qui ont des connaissances ou qui conçoivent avec beaucoup d'intelligence. En revanche, les unités qui dans le domaine physique se réfèrent à l'absence ou une quantité relativement petite de lumière évoquent les entités qui comprennent mal, manquent d'intelligence, de connaissances. La comparaison se produit aussi entre les connaissances relatives aux entités susceptibles de répandre de la lumière sur d'autres entités et les connaissances relatives aux entités susceptibles de donner à d'autres entités les moyens de (mieux) comprendre, d'acquérir du discernement. De même, elle se produit entre les connaissances relatives aux entités susceptibles de priver d'autres entités de lumière et les connaissances relatives aux entités susceptibles de priver d'autres entités d'intelligence, de leur faire perdre la possibilité de raisonner, de les rendre incapables de discernement. Enfin, les connaissances concernant le fait qu'une lumière intense peut être aveuglante servent d'entité de référence pour l'extension de l'unité *illuminé* désignant une entité qui est dénuée d'esprit critique, qui suit aveuglément ses intuitions ou une doctrine, qui témoigne d'une influence échappant au rationnel.

Puis, les connaissances liées au standard englobent les connaissances relatives à la relation entre la quantité de lumière et les objets qui peuvent être vus. La comparaison se produit entre les connaissances concernant les objets susceptibles d'être perçus par l'œil et les connaissances concernant les entités susceptibles d'être connues ou comprises.



Le standard de cette relation d'extension est lié aux connaissances concernant le fait que les objets physiques qui reçoivent une quantité relativement grande de lumière sont bien visibles. Par contre, les objets qui sont privées de lumière ou qui reçoivent une quantité relativement petite de lumière ne peuvent pas être perçus distinctement par l'organe de la vue. La comparaison s'opère, d'une part, entre les connaissances concernant l'objet qui apparaît distinctement à l'œil et les connaissances concernant l'entité qui apparaît distinctement à l'esprit et, d'autre part, entre les connaissances concernant l'objet qui présente une difficulté pour l'œil et celles concernant l'entité qui présente une difficulté pour l'esprit. En conséquence, les unités lexicales qui dans le domaine physique se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière évoquent les entités qui sont faciles à comprendre, sans ambiguïté,

les entités qui apparaissent avec évidence. À l’opposé, les unités qui dans le domaine physique se réfèrent à l’absence ou une quantité relativement petite de lumière évoquent les entités qui sont difficiles ou impossibles à comprendre ou à connaître. La comparaison s’opère aussi entre les connaissances relatives aux entités susceptibles de rendre visibles d’autres entités en répandant sur elles une quantité relativement grande de lumière et les connaissances relatives aux entités susceptibles de rendre d’autres entités (plus) compréhensibles, moins confuses ou de les mettre en évidence. Enfin, la comparaison se produit entre les connaissances concernant les entités susceptibles de rendre d’autres entités difficiles ou impossibles à voir en diminuant ou en éliminant la lumière que ces entités reçoivent et les connaissances concernant les entités susceptibles de rendre d’autres entités difficiles ou impossibles à comprendre ou à connaître.

En plus, en ce qui concerne l’arrière-plan des extensions analysées dans la section 5.1, il faut souligner un grand rôle des connaissances de type culturel. Comme nous l’avons déjà vu (section 2.2), la métaphore de la lumière comme connaissance est bien enracinée dans la tradition occidentale. Depuis l’antiquité, elle est utilisée par des philosophes pour rendre compte de l’acte de connaître. Au XVIII^e siècle elle fonde en Europe le mouvement philosophique qui prône le progrès de la raison affranchie de tous les préjugés. Elle est largement utilisée dans le domaine de l’éducation. Dans la tradition chrétienne, la lumière divine est source de connaissance, de sagesse, de vérité. Ainsi, dans la culture occidentale, depuis des siècles, la lumière est associée à la connaissance, au savoir, à la raison, au progrès. Elle symbolise la sagesse, la vérité.

5.2. Lumière évoquant ce qui est bon sur les plans affectif et moral

Dans cette section, nous étudierons les extensions qui se réfèrent à la lumière qui, au niveau schématique, peut être caractérisée en termes d’entité évoquant ce qui est bon sur les plans affectif et moral. Premièrement, nous examinerons les extensions de l’unité lexicale *lumière*. Ensuite, nous analyserons les extensions des unités qui dans le domaine visuel se définissent par rapport aux deux champs immédiats : celui qui est lié à une quantité relativement petite de lumière et celui qui évoque une quantité relativement grande de lumière.

5.2.1. Extensions de l'unité lexicale *lumière*

L'unité lexicale *lumière* peut mettre en profil une région dans les domaines affectif et morale. Les définitions offertes par certains dictionnaires évoquent le fait que la lumière est un « symbole du Bien » (GRLF, GLLF, NPR) et « du Bonheur » (GRLF). L'analyse des contextes issus du corpus fait observer que la région mise en profil par l'unité *lumière* peut comprendre l'entité qui, du point de vue affectif et morale, est source de bien. En tant que telle, l'unité *lumière* active le domaine des connaissances concernant les états tels que le bonheur, la satisfaction, la joie, la sérénité, l'optimisme ainsi que le domaine de connaissances relatives à ce qui est avantageux, favorable, souhaitable.

- (161) *Mon histoire à moi est de celle que l'on ose à peine raconter. Une histoire douloureuse et qui, bien des années plus tard, malgré le temps, fait encore souffrir. Une vilaine cicatrice que l'on traîne comme un fardeau. [...] Je me reconstruis peu à peu, la **lumière** revient doucement dans ma vie. Mon mari m'a appris à aimer et à m'aimer surtout. Il faut croire en la vie, je le sais aujourd'hui ...* (« Psychologies », 09.11.2009)
- (162) *Les jours passent et se ressemblent. La monotonie s'empare de l'esprit... Où est donc la **lumière** que je recherche depuis trois ans déjà ? [...] Je parle bien évidemment de la dépression, qui nous gâche la vie et que nous n'arrivons pas à anéantir.* (« Psychologies », 09.06.2010)

L'unité *lumière* peut évoquer aussi l'espoir.

- (163) *La seule chose qui me semble faisable dans le contexte est de faire vivre la **lumière** de l'espoir, que les véhéments chercheront bientôt désespérément.* (« Agoravox », 16.03.2009)
- (164) *C'est une bonne nouvelle [...] c'est une petite **lumière** au bout d'un tunnel de désespoir pour notre continent.* (« Libération », 07.06.2010)

Le domaine de ce qui est avantageux, favorable, souhaitable est aussi activé le nom *lumière* dans l'expression *un trait de lumière*.

- (165) *Certaines semaines, un trait de **lumière** semble effacer un instant la grisaille du climat international : on peut, quand on s'y met tous, arracher une femme à ses bourreaux. Quelle joie d'apprendre que [...] Nigériane de trente et un ans ne sera pas lapidée ! La jeune femme avait été promise à la mort parce qu'elle avait donné la vie. Parce qu'une petite fille était née dix mois après son divorce.* (« L'Humanité », 27.09.2003)

La même unité peut rendre saillant le domaine de connaissances concernant le bien en tant que ce qui s'oppose au mal.

- (166) *On imagine tout ce qu'il a pu investir de soi, de détresse, de remords, et naturellement d'amour paternel, pour incarner cet être humain déchiré entre le bien et le mal, l'ombre et la **lumière**.* (« L'Express », 15.02.1996)

5.2.2. Extensions des unités lexicales

qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au C11

Quant aux extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au champ immédiat 1, nous examinerons tout d'abord les extensions de l'unité *ténèbres* qui n'a pas de relation dans sa base pour passer ensuite aux extensions qui contiennent dans leurs bases une configuration relationnelle ou une séquence de configurations relationnelles.

5.2.2.1. Absence de relation dans sa base

L'unité *ténèbres* peut mettre en profil la région comprenant l'entité qui évoque une souffrance affective ou morale. Elle active le domaine des connaissances concernant la peur, l'angoisse, l'inquiétude, la tristesse, le désespoir, le pessimisme ainsi que le domaine de connaissances relatives à ce qui est défavorable, désavantageux, nuisible, néfaste, pénible.

- (167) *[...] la France est emportée dans les **ténèbres** du pessimisme.* (« Agoravox », 06.12.2009)
- (168) *Audrey [...] a été jadis victime d'agressions sexuelles de la part son père. La rencontre avec Maximilien l'a sauvée de ses **ténèbres** et de ses blessures.* (« Le Parisien », 15.01.2005)

Les états dont il est question peuvent être liés à une période de l'histoire qui est marquée par des événements malheureux :

- (169) *C'est lui qui avait poussé son fils, alors étudiant pacifiste, à rejoindre son frère en enfer. Au cœur des **ténèbres**, la guerre du Vietnam.* (« Le Point », 17.01.2007)

- (170) *Enfermé dans le ghetto de Varsovie de 1939 à 1942, Wladyslaw Szpilman verra toute sa famille déportée, lui sera contraint de survivre dans des conditions inhumaines pendant deux ans et demi. Parmi les personnes qui l'ont aidé, un officier allemand, horrifié par les crimes nazis, lui sauvera la vie en lui procurant de la nourriture. Une lueur d'espoir inattendue au cœur des pires **ténèbres** de l'histoire de l'humanité.* (« Le Parisien », 06.01.2006)

L'unité peut évoquer aussi le mal en tant que ce qui s'oppose au bien.

- (171) *Revenant sur chacun des crimes commis entre 1987 et 2001, le procureur [...] a rappelé le rôle de l'épouse, qui s'est parfois aidée de son bébé pour convaincre les jeunes filles de la suivre, qui a assisté à certains des crimes de son époux, qui n'a jamais saisi les innombrables occasions de le dénoncer, et même de l'arrêter dans sa folie criminelle. Emporté dans l'émotion que lui inspire cette affaire, [...] [il] n'a pas résisté à la violence des mots : "Nous sommes dans les **ténèbres** du mal [...] Après cinq ans, je n'en peux plus de ces horreurs."* (« La Voix du Nord », 23.05.2008)
- (172) *Vivre après Auschwitz-Birkenau ? Le choix de Sophie, publié en 1979 (et traduit en français en 1981). Un chef d'œuvre. Par l'écriture, l'histoire et la puissance de la narration, les personnages, atypiques et profonds. L'amour entre Sophie et Nathan. Voyage dans les **ténèbres** du mal absolu, au cœur d'une tragédie hallucinante, avec des regards sur le nazisme, les camps, le tourbillon de l'inhumanité (humaine, trop humaine...) totalitaire.* (« Agora-vox », 03.11.2006)

Le contenu conceptuel de l'unité *ténèbres* décrit dans cette section reste en opposition à celui de l'unité *lumière* décrit dans la section 5.2.1. Les contextes ci-dessous l'illustrent :

- (173) *Le mal de mer, la dysenterie, les eczéma, la chaleur, les coups de soleil, la puanteur, l'ignoble promiscuité... Dans ces **ténèbres**, une seule **lumière** à l'escale du Cap, la rencontre avec une merveilleuse Daphnée, quatre jours d'amour fou et il faut repartir.* (« Le Point », 02.10.2008)
- (174) *La **lumière** puis les **ténèbres**, la joie et brusquement la tragédie. La fête des Jeux olympiques pétrifiée puis balayée par le vent de la haine, par les sicaires démoniaques qui, après New York et Madrid, ont porté la mort dans ce Londres symbole de tolérance, de vitalité, de cosmopolitisme. Quatre bombes terriblement meurtrières qui ravalent au rang de péripétie dérisoire la guerre picrocholine franco-britannique à propos de l'attribution des Jeux.* (« Le Point », 17.01.2007)
- (175) *Film à fleur de peau, film miroir, film d'amour au cinéma, Obscénité et vertu est, malgré quelques accents de naïveté, une brillante variation, mise*

*en scène avec originalité et dirigée avec élégance, sur le bien et le mal, les aspirations et la réalité, la **lumière** et les **ténèbres**, l'humiliation et le succès.* (« L'Express », 08.09.2008)

5.2.2.2. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les extensions examinées ci-dessous ont une seule configuration relationnelle dans la base. Parmi ces extensions, il y a celles qui imposent sur cette base un profil relationnel ainsi que celles qui imposent un profil nominal.

5.2.2.2.1. Profil relationnel

L'unité *obscur* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur en tant que chose est défavorable, désavantageux, néfaste, nuisible, fâcheux.

- (176) *Quelle confusion dans l'esprit des gens qui associent libre-échange et liberté ! Je distingue la mondialisation — formidable pour la conscience collective, le rapprochement des connaissances et des cultures — et son côté **obscur**, la globalisation, qui nous asphyxie.* (« Agoravox », 30.12.2009)

La même unité peut rendre saillant le domaine de connaissances relatives à ce qui est malveillant, moralement condamnable.

- (177) *S'il y a un "coté **obscur**" qui cherche à s'imposer envers et contre tout et tous, cupide, immoral, le secteur de l'industrie pharmaceutique en fait partie. Tous les moyens sont bons pour accumuler des profits, immédiats de préférence.* (« Agoravox », 04.10.2009)

Le domaine de connaissances relatives au mal, au malheur, à la malveillance est activé aussi dans les contextes suivants :

- (178) *J'ai bien aimé revoir Star Wars. Ça ressemble tellement à ce que nous vivons depuis quelques années. Des forces **obscur**es, alliées à une fédération du commerce avide, qui veulent détruire une République pacifique, ses peuples, leurs cultures...* (« Agoravox », 26.01.2010)

- (179) *Eh oui, le modèle culturel de l'American way of life est en train de muter, l'équation fondatrice du désastre écologique (auto + télévision + maison individuelle) se modifie. La consommation, c'est une culture. Cette culture évolue. Aux États-Unis, et sans doute dans tout l'Occident. Mais ! Horreur ! Les forces **obscur**es du mal s'opposent au progrès. Plusieurs associations écologistes viennent de sonner l'alarme : le gouvernement français favorise une relance autoroutière en laissant progresser une série de projets dont l'énumération occuperait bien plus que l'espace qu'il me reste. Alerte ! Halte au retour du Vieux Monde ! (« Le Monde », 09.01.2010)*

Enfin, comme nous l'avons déjà observé dans les contextes (51) et (52), l'adjectif *obscur* peut activer à la fois le domaine de ce qui est néfaste et le domaine de ce qui se fait à l'abri des regards, dans l'ombre, secrètement.

L'unité *sombre* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur désigne une personne (p.ex. *Vous êtes bien sombre aujourd'hui* ou *Pourquoi es-tu si sombre ce soir ?*). Dans ce cas, le trajecteur est marqué par la tristesse, par la mélancolie, par l'inquiétude, il manifeste du pessimisme.

- (180) *J'étais drôle et je parlais beaucoup. Je me déguisais souvent avec des costumes, et je sautais dans tous les sens. Et puis, à un moment je suis devenue plus **sombre** et je me suis renfermée sur moi-même. Je ne sais pas pourquoi, je ne me souviens pas d'un événement déclencheur. Je pense qu'en vieillissant on réalise que le monde n'est pas celui qu'on aimerait qu'il soit, on pense trop et on s'isole. (« Le Parisien », 29.06.2010)*

Par métonymie, l'adjectif *sombre* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur désigne ce qui reflète ces états affectifs, par exemple un aspect du visage ou une qualité de la voix.

- (181) *L'heure était à la déception et aux larmes ce soir au Caire après la défaite de l'Égypte contre l'Algérie (1—0) à Omdurman (Soudan), qui a mis un terme aux espoirs des Pharaons de participer au Mondial 2010. [...] Dans un club de sport, des dizaines de personnes venues assister au match sur un grand écran, parfois avec leurs enfants, ont commencé à partir la mine **sombre** quelques minutes avant la fin de la partie. (« Le Figaro », 18.11.2009)*
- (182) *[Elle] a délivré, vendredi 25 décembre, son traditionnel message de Noël [...] sur un ton résolument **sombre**, évoquant "une année difficile pour beaucoup, notamment ceux qui sont touchés par les conséquences de la récession économique". (« Le Monde », 25.12.2009)*

Les mêmes domaines de la tristesse, de la mélancolie, de l'inquiétude, du pessimisme peuvent être activés dans les contextes tels que *pensées sombres*, *humeur sombre*.

- (183) *Mais ce mercredi est un jour à enfermer à double tour les **sombres** pensées et à se dire que le bonheur est tout proche, palpable.* (« Le Progrès de Lyon », 20.02.2008)
- (184) *À sa fille Mathilde, triste parce qu'elle se trouve laide, il écrit que puisqu'elle est jeune elle n'a aucune raison d'être d'une humeur **sombre** !* (« Le Figaro », 18.11.2009)

L'analyse du corpus fait observer beaucoup d'autres entités désignées par le trajecteur qui évoquent la tristesse, l'inquiétude, le désespoir. Par exemple, le trajecteur peut désigner l'entité qui est marquée par des événements malheureux : *des sombres moments, un temps sombre, les sombres jours pendant l'Occupation, les périodes les plus sombres de notre histoire.*

- (185) *Mais j'ai tout dépensé. Alors j'ai pris trois mois de colle. J'ai eu une période un peu **sombre**, j'étais dyslexique, je m'étais fait virer du lycée français de Londres.* (« Le Parisien », 17.09.2009)
- (186) *On en revient aux années Marcellin, **sombres** années où la police se comportait sans humanité ni respect de la démocratie, et où elle était particulièrement méprisée.* (« Le Monde », 04.12.2009)

Le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *sombre* peut aussi désigner un avenir, des pronostics, des prévisions. Dans ce cas, l'adjectif *sombre* active le domaine de connaissances relatives à ce qui est chargé de menaces, qui est angoissant, inquiétant, qui ne laisse place à aucun espoir.

- (187) *Mais le tableau ne serait pas complet si l'on omettait de parler des professionnels de la photo dont l'avenir est **sombre**. Photographes professionnels et magasins de photo traversent une véritable crise. Le nombre de magasins est passé en 5 ans de 7 000 à 4 000 en France. Et les grandes agences peinent à survivre. La valeur du travail des photographes est de moins en moins considérée.* (« Le Figaro », 15.10.2009)
- (188) *Les perspectives d'emploi pour les étudiants restent **sombres** [...] la crise rendra plus difficile leur première embauche.* (« Libération », 20.11.2009)

L'activation des domaines de connaissances concernant les états tels que l'inquiétude, la tristesse est mise en évidence aussi dans les contextes suivants :

- (189) *Ces statistiques sont très **sombres**, car 43 morts pédiatriques en un mois c'est beaucoup.* (« Le Figaro », 16.10.2009)
- (190) *Directeur général [...] livre un diagnostic nettement plus **sombre** que celui de ses concurrents. "La rentrée a lieu dans un climat moins tendu que ce*

qu'on aurait pu imaginer", se borne-t-il à constater, en notant que cette légère amélioration n'est que de peu d'effets "dans un océan de pessimisme et d'inquiétude". (« Le Monde », 17.09.2009)

Puis, le contexte cité ci-dessous met en évidence l'activation du domaine de connaissances relatives au désespoir :

- (191) *Vous considérez "Exit le fantôme" comme un livre **sombre** [...] — Quand je dis **sombre**, c'est pour insister sur le fait que c'est un roman sur le désespoir. Tous les personnages sont, d'une certaine manière, désespérés. Pour différentes raisons. C'est un livre sur l'âge, le vieillissement, la perte d'énergie. (« Le Monde », 02.10.2009)*

Ensuite, l'unité *sombre* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur est moralement condamnable. Il évoque le mal, le malheur, la malveillance, la douleur. Ceci peut être observé dans les expressions *histoire sombre* ou *affaire sombre* :

- (192) *une **sombre** histoire d'abus sexuel sur bébé de 13 mois (« Agoravox », 04.12.2009)*
 (193) *une **sombre** histoire d'assassinat (« Agoravox », 24.06.2010)*
 (194) *une **sombre** histoire de torture sur individu (« Agoravox », 29.12.2009)*
 (195) *ces histoires **sombres** de trafics d'organes (« Agoravox », 27.11.2009)*
 (196) *une **sombre** histoire de stupéfiants (« Le Dauphiné », 13.11.2009)*
 (197) *une **sombre** histoire d'insultes (« Le Progrès de Lyon », 04.02.2008)*
 (198) *une **sombre** histoire de corruption (« Agoravox », 02.11.2009)*
 (199) *la **sombre** histoire de la prise d'otages du bateau italien (« Agoravox », 23.09.2009)*
 (200) *une **sombre** affaire de scandale sexuel (« Le Figaro », 23.10.2009)*
 (201) *une **sombre** affaire d'escroquerie et de faux (« La Voix du Nord », 24.09.2009)*
 (202) *cette **sombre** affaire de manipulation (« Agoravox », 06.11.2009)*
 (203) *une **sombre** affaire de dopage (« L'Équipe », 09.12.2009)*
 (204) *une **sombre** affaire de spéculation immobilière (« Libération », 29.12.2009)*
 (205) *une **sombre** affaire de vengeance violente (« La Voix du Nord », 22.12.2009)*

En plus, dans les expressions telles que *le côté sombre de quelque chose*, *la face sombre de quelque chose* ou *la part sombre de quelque chose*, l'adjectif *sombre* active le domaine de connaissances relatives à ce qui est défavorable, désavantageux, néfaste, nuisible, fâcheux.

- (206) *Dans ce rêve, ils sous-estimèrent la face **sombre** du système capitaliste, du marché libre. Chômage, criminalité, drogue, sans-abris [...]. (« L'Humanité », 10.11.2009)*

- (207) *Le plus souvent désirée, la grossesse est considérée comme un événement forcément heureux. On occulte facilement le fait qu'elle s'accompagne de bouleversements, plus ou moins déstabilisants, dans la vie d'un couple. [...] La fatigue, une réorganisation des tâches, une intimité et une sexualité provisoirement mise à mal sont le côté **sombre** d'un événement où l'on gagne beaucoup mais où l'on perd aussi.* (« Le Monde », 28.11.2009)

Rappelons ici le fait que nous avons déjà observé dans la section 5.1.2.2.1 : dans certains contextes l'adjectif *sombre* peut activer à la fois le domaine de ce qui est menaçant ou nuisible et le domaine de ce qui est difficile à connaître (p.ex. *un sombre complot*).

Enfin, il reste à noter que dans les expressions péjoratives telles qu'*un sombre imbécile, une sombre brute, un sombre crétin, un sombre idiot, une sombre connerie* l'adjectif *sombre* fonctionne comme superlatif pour renforcer un terme injurieux ou dépréciatif. Il met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est de la pire espèce.

- (208) *Il serait grand temps que les travailleurs bottent les fesses de ceux qui les exploitent et en plus les méprisent. Ceux qui s'imaginent être sortis de la cuisse de Jupiter et qui ne sont que de **sombres** crétins...* (« Agoravox », 23.06.2010)

L'unité *sombrement* met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. L'adverbe en question peut rendre saillant le domaine de connaissances relatives à ce qui est marqué par le pessimisme, la tristesse, l'inquiétude.

- (209) *Le technicien lensois de 32 ans grièvement blessé à la tête par une cabine d'ascenseur à la Grande Résidence le 15 mai est décédé le 1^{er} juillet à l'hôpital. [...] Ce décès ouvrirait **sombrement** un mois de juillet qui ne cesserait d'être noir.* (« La Voix du Nord », 01.08.2009)
- (210) *"L'Irlande va beaucoup, beaucoup moins bien [...]. L'économie ralentit et les bons jobs vont se faire rares...", prédit **sombrement** le jeune chauffeur de taxi.* (« La Croix », 01.06.2008)

L'unité *ténébreux* peut mettre en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose désigne une personne d'une humeur triste, mélancolique.

- (211) *Sylvie [...], actrice **ténébreuse** ? Tout faux. La comédienne, 30 ans depuis peu, aime rire, danser et refuse de se prendre au sérieux.* (« Le Point », 19.01.2007)

Comme nous l'avons observé dans la section 5.1.2.2.1, l'activation du domaine en question peut être accompagnée de l'activation du domaine de connaissances relatives aux entités mystérieuses, énigmatiques. Cet aspect est mis en évidence par la définition de l'unité *ténébreux* offerte par le GLLF : « se dit d'une personne d'humeur sombre et mélancolique, qui s'entoure volontiers de mystère ».

Par métonymie, l'adjectif *ténébreux* peut mettre en profil la relation dont le trajecteur désigne l'entité qui reflète l'humeur triste ou mélancolique d'une personne (p.ex. son regard ou sa voix).

- (212) *Samuel [...], jean, blouson de cuir et regard ténébreux, se contente d'un café.*
(« Le Figaro », 18.11.2009)
- (213) *La voix ténébreuse dit sa vérité, l'émotion qui cisaille, la passion, l'excès.*
(« Le Monde », 03.10.2009)

Quand le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *ténébreux* désigne une personne, l'unité peut activer aussi le domaine du mal, de la malveillance.

- (214) *Alexi, l'ado ténébreux de Louveciennes. [...] il a avoué, avant de se rétracter, le meurtre de son père et de sa belle-mère, des parents de celle-ci et d'un couple ami de la famille.* (« Le Point », 25.01.2007)

Les connaissances relatives aux entités qui font du mal aux autres, dont les intentions sont malveillantes peuvent être aussi saillantes quand le trajecteur désigne un autre être (p.ex. un vampire).

- (215) *Cent douze ans après l'original, Dracula est de retour [...]. Il est toujours grand, brun et terriblement ténébreux. Il revient et il a plus que jamais les dents longues.* (« Le Figaro », 30.10.2009)

Le domaine de la malveillance peut être aussi activé dans les contextes tels que *but* *ténébreux*, *dessein* *ténébreux*, *plan* *ténébreux*, *projet* *ténébreux*.

- (216) [...] *[il] a provoqué ou/et laissé faire les attentats se produire afin qu'ils servent ses ténébreux desseins.* (« Le Monde », 16.10.2009)

L'activation du domaine de la malveillance par l'unité *ténébreux* peut être accompagnée par l'activation du domaine de ce qui est difficile à connaître : de ce qui se cache ou qui est préparé en secret (cf. section 5.1.2.2.1). Cet aspect est mis en évidence par la description lexicographique de l'unité *ténébreux* offerte par le GLLF et le NPR : « qui fait le mal en se cachant » (cf. DFL, TLFi).

L'analyse du corpus permet de noter d'autres entités qui peuvent être désignées par le trajecteur de la relation mise en profil par l'adjectif *ténébreux* et qui évoquent une atmosphère triste, sinistre, lugubre.

(217) *Le film réussit sa plongée dans le monde **ténébreux** des angoisses enfantines.* (« Le Point », 15.11.2007)

(218) *L'homme rêve d'actes illicites que commet la femme, téléguidée par ces songes. Tel est le point de départ de ce film qui tisse de complexes intrigues mentales. [...] Les rêves sont **ténébreux**. Ce film aussi.* (« Le Monde », 23.03.2010)

Puis, il faut noter les contextes tels que *l'avenir ténébreux* ou *les horizons ténébreux* dans lesquels l'adjectif *ténébreux* active le domaine de ce qui est menaçant, inquiétant.

(219) [...] *[il] ne fut pas que le chanfre de l'avenir radieux. Il fut aussi le prophète des horizons **ténébreux**.* (« Le Monde », 14.04.2010)

Le contenu conceptuel de l'unité *ténébreux* dans ce type de contextes est décrit par le TLFi en termes suivants : « rempli d'incertitude, qui se présente sous un jour sombre, menaçant ». Cela met en évidence le fait que l'unité *ténébreux* peut activer dans le même contexte à la fois le domaine de ce qui est menaçant, inquiétant et celui de ce qui est incertain.

Enfin, le contenu conceptuel de l'adjectif *ténébreux* dans les contextes *Il a raconté aux enfants une ténébreuse histoire de fantômes* et *C'est un crime ténébreux* est décrit par le DFRA en termes de ce qui est « mystérieux et dangereux ». Cela nous permet de constater que dans certains contextes l'unité *ténébreux* peut activer le domaine de ce qui est malaisé à connaître ou à comprendre ainsi que le domaine des états affectifs ou moraux négatifs.

Les mêmes deux domaines peuvent être activés par l'unité *ténébreusement*. Celle-ci met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation. Comme nous l'avons déjà observé (5.1.2.2.1), l'unité peut rendre saillant le domaine de ce qui est caché, secret et perfide (p.ex. *se glisser ténébreusement au pouvoir*).

5.2.2.2.2. Profil nominal

L'unité *obscurité* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur est marqué par le mal, le malheur, la malveillance. Le nom en question peut sélectionner dans cette base la région comprenant l'état du trajecteur contenu dans la base.

- (220) *En dépit d'un titre affreux, ce témoignage est un premier rayon de soleil dans l'obscurité de l'horreur nazie.* (« Psychologies », 09.11.2009)

La même unité peut aussi mettre en profil le mal en tant qu'entité opposée au bien.

- (221) [...] *la guerre de la démocratie contre le totalitarisme, la guerre de la lumière contre l'obscurité, la guerre du bien contre le mal.* (« Agoravox », 29.12.2009)

Le nom *sombre* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur évoque les états affectifs tels que la tristesse, l'inquiétude, le désespoir, le pessimisme. Il peut sélectionner dans cette base l'entité évoquant de tels états.

- (222) *"De la dépression au smile" de Joëlle Gaydou, des huiles sur toile qui se lisent comme une histoire, de la dégringolade à la renaissance, de l'émergence de la bête à son domptage, du sombre à la lumière.* (« Le Progrès de Lyon », 03.04.2008)

Les domaines de connaissances relatives aux états affectifs cités ci-haut peuvent être activés aussi dans l'expression *au plus sombre*.

- (223) *Les adultes français sont parmi les derniers de la classe européenne en termes de connaissance des langues étrangères, mais l'avenir est au plus sombre en Grande-Bretagne, où plus d'un élève de second cycle sur deux n'apprend aucune langue étrangère.* (« La Tribune », 24.09.2009)
- (224) *Voilà quelques années, il fallait une loupe pour débusquer les quelques secteurs recrutant des cadres. Au plus sombre de la crise de l'embauche, vers 1993, il ne restait plus guère que l'Éducation nationale et l'armée pour passer des petites annonces.* (« Le Nouvel Observateur », 16.09.1999)

Le nom *ténébreux* contient dans la base la relation atemporelle dont le trajecteur est d'une humeur triste, mélancolique ou dont le trajecteur est malveillant, fait du mal aux autres. Ce nom met en profil la région contenant la personne qui constitue le trajecteur de la relation contenue dans la base. Par exemple, une personne d'une humeur mélancolique est mise en profil par l'unité *ténébreux* dans l'expression *un beau ténébreux*. Le contenu conceptuel de cette expression est décrit en termes suivants : « un bel homme à l'air mystérieux et mélancolique » (NPR). Ainsi, à côté du domaine de la mélancolie, l'unité *ténébreux* active le domaine de ce qui est mystérieux et énigmatique.

- (225) *Pourquoi trouve-t-on des portraits, toujours de la même femme, qui s'échelonnent sur des milliers d'années de l'histoire humaine ? Qui est cette mystérieuse et belle **ténébreuse** qui semble immortelle et qui a fasciné tant d'hommes ?* (« L'Express », 01.05.2000)

C'est aussi dans le contexte ci-dessous que le nom *ténébreux* met en profil une personne constituant le trajecteur de la relation contenue dans la base. Cependant, dans ce contexte, le nom active le domaine du mal, de la malveillance.

- (226) *On s'est un peu moqué hier de Brad Pitt. On l'applaudira aujourd'hui pour L'Assassinat de Jesse James [...]. Avec ce rôle, [...] ce comédien charismatique nous rappelle qu'il sait jouer autre chose que les séducteurs faciles. Les **ténébreux** violents et désespérés lui vont très bien au teint.* (« Le Point », 04.09.2007)

5.2.2.3. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Les extensions analysées dans cette section ont dans leurs bases une suite ordonnée d'états qui représente une configuration complexe. Ces états s'étendent dans le temps. Les extensions dont il s'agit peuvent mettre en profil une relation ou une région.

5.2.2.3.1. Profil relationnel

Les formes finies ainsi que la forme infinitive ou les formes participiales d'*obscurcir* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon défavorable. Les formes finies d'*obscurcir* structurent cette base conceptuelle au moyen de l'enregistrement séquentiel. Elles mettent en profil le procès contenu dans la base. Par exemple, dans le contexte *la crise financière obscurcit son avenir* le verbe met en profil la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère inquiétant, menaçant, moins gai. La forme infinitive (p.ex. *obscurcir l'avenir*) et les formes du participe présent (p.ex. *obscurcissant l'avenir*) structurent la base au moyen de l'enregistrement global. Les formes du participe passé (p.ex. *avenir obscurci*) mettent en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du

procès contenu dans la base : le trajecteur est devenu inquiétant, menaçant, moins gai. Les unités lexicales qui se caractérisent par la base en question peuvent mettre en profil une relation dont le trajecteur évoque le repère du procès contenu dans la base. C'est le cas de la forme pronominale *s'obscurcir*. Le trajecteur de la relation mise en profil par le verbe pronominal subit l'action d'obscurcir, donc, il devient inquiétant, menaçant, moins gai (p.ex. *l'horizon économique s'est beaucoup obscurci*). Il reste à ajouter que dans certains contextes (p.ex. *l'avenir s'obscurcit*) l'unité *obscurcir* peut activer à la fois le domaine de connaissances relatives à ce qui est inquiétant et le domaine de connaissances relatives à ce qui est confus, incertain.

- (227) *La banque craint pour son avenir. Si aucune menace de faillite ne pèse sur la Société Générale, des lourds nuages **obscurcissent** son avenir après la fraude dont elle s'affirme victime.* (« Le Progrès de Lyon », 28.01.2008)
- (228) *Depuis la mise en place d'un plan de développement des biocarburants par la France, en 2005, les agriculteurs de l'Hexagone ne jurent plus que par ce nouveau débouché. Son essor a, pour la profession, un avantage de taille : dégager un horizon **obscurci** par les perspectives de diminution des subventions européennes à l'agriculture.* (« Le Monde », 05.06.2007)

À côté des entités telles qu'avenir ou horizon, le repère de la relation contenue dans la base peut désigner une autre entité qui est marquée de façon défavorable par le trajecteur. En voici des exemples :

- (229) *Les Français semblent bien davantage préoccupés — et plutôt insatisfaits — de la place accordée dans la presse, à la télévision ou à la radio aux questions de fond qui touchent, en l'**obscurcissant** souvent, leur vie quotidienne. Le pouvoir d'achat, le réchauffement de la planète et la dégradation de l'environnement, le sort des sans-abri... sont autant de thèmes qui, selon l'opinion, ne sont jamais assez abordés, creusés, décryptés.* (« La Croix », 23.01.2008)
- (230) *C'en est bien fini de la polémique qui a agité les deux côtés des Pyrénées. Pas un nuage n'**a obscurci** la visite du couple présidentiel en Espagne.* (« Le Figaro », 28.04.2009)
- (231) *Aujourd'hui l'esclavagisme a sensiblement disparu et nous sommes tous censés vivre égaux. On peut passer nos journées couché sur un canapé admirant un petit écran magique pendant que la machine lave le linge et que le micro-onde cuit le repas. [...] Néanmoins une ombre semble **obscurcir** le tableau, 2009, année sombre dans une époque de prospérité. Que retenir de cette année ? Tout d'abord la crise économique qui se poursuit et démontre les failles de la société dans laquelle nous vivons, et qui met en évidence surtout le manque de contrôle humain sur la machine économique qui gouverne désormais notre monde.* (« Agoravox », 21.12.2009)

Puis, il convient de noter les contextes dans lesquels le trajecteur désigne le visage ou le regard. Dans ce cas, ce sont les domaines du mécontentement et de la tristesse qui restent saillants.

- (232) [...] *cette femme, dont le regard s'obscurcit quand elle parle du prévenu* (« La Voix du Nord », 26.10.2009)

Les formes finies, la forme infinitive ou les formes participiales d'*assombrir*, peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur attriste le repère, le rend soucieux, moins gai. L'analyse du corpus fait observer que le repère de cette relation peut désigner une personne ou, par métonymie, une entité qui reflète ces états affectifs d'une personne (p.ex. *visage, regard, front*). Les formes finies d'*assombrir* structurent cette base conceptuelle au moyen de l'enregistrement séquentiel. Elles mettent en profil les relations successives de rendre le repère triste, soucieux, moins gai (p.ex. *La mort de son frère l'a assombrie* ou *Cette nouvelle a assombri les visages*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. Les formes infinitives (p.ex. *assombrir le visage*) mettent en profil les états composants la relation temporelle contenue dans la base qui sont enregistrés globalement. Les formes du participe présent (p.ex. *en assombrissant le visage*) imposent, en plus, dans le domaine temporel un champ limité. Le contexte *une lecture assombrissante* fait noter que la forme participiale *assombrissant* peut mettre en profil aussi une relation statique. Le trajecteur de cette relation évoque le trajecteur du procès verbal contenu dans la base (ici : *lecture*) qui a la propriété d'attrister le repère, de le rendre moins gai. Puis, les formes du participe passé (p.ex. *regard assombri*) mettent en profil une relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base. Enfin, les unités qui se caractérisent par la base en question peuvent mettre en profil une relation dont le trajecteur subit l'action d'*assombrir* (p.ex. *En entendant son nom, elle s'est assombrie* ou *En apprenant la nouvelle, son visage s'assombrit*).

- (233) *"J'ai trop d'amis et de proches qui ont été tués ou blessés", dit-il en s'assombrissant.* (« Libération », 22.05.2009)
- (234) *Il a également à s'occuper des deux ravissantes sœurs de sa femme auxquelles il doit trouver des maris et des quatre enfants qui sont venus égayer son foyer. Et il faut de l'argent, toujours plus d'argent pour tenir son rang. Le poète s'assombrit. Lors des réceptions, ce n'est plus lui qui focalise l'intérêt et que le tsar reçoit à sa table, mais sa femme, dont la beauté a éclipsé son génie.* (« Agoravox », 01.10.2009)
- (235) *L'audience débute, mais le dossier de Sandra et Kévin ne passera qu'une heure plus tard. L'angoisse monte, les mains se tordent. Vient leur tour. Les visages du couple et de ses amis s'assombrissent alors à l'écoute des conclusions*

du rapporteur public qui soutient la décision de la préfecture [...]. À la sortie, les yeux sont emplis de larmes, la colère et l'incompréhension se lisent sur les visages. (« La Voix du Nord », 26.09.2009)

Le corpus nous permet d'observer bien d'autres entités qui peuvent être désignées par le repère du procès contenu dans la base, par exemple :

- (236) [...] *la crise économique et financière a sensiblement **assombri** l'horizon économique.* (« La Voix du Nord », 08.10.2009)
- (237) [...] *un grand nombre des pires criminels qui **assombrissent** notre histoire.* (« Le Monde », 06.10.2009)
- (238) *Le nombre d'accidents en baisse dans le Jura en mars. L'accident mortel de Revigny le 21 mars dernier **assombrist** toutefois le bilan de l'accidentologie.* (« Le Progrès de Lyon », 03.04.2008)
- (239) *La chute de l'université de Vienne, tombée de la 115^e place à la 132^e dans le récent palmarès international du supplément Times Higher Education, **a assombri** le climat.* (« Le Monde », 28.10.2009)

Dans ce cas, le contenu conceptuel de la base peut être caractérisé en termes de rendre inquiétant, menaçant, préoccupant, dangereux, critique, moins gai, moins glorieux, marquer par la gravité, détériorer, gâter. Plus généralement, la base peut être caractérisée en tant que relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon défavorable en inspirant ainsi de la tristesse, de l'inquiétude, de l'angoisse, du pessimisme. De même que dans le cas de la base décrite dans le paragraphe précédent, les formes finies d'*assombrir* mettent en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *Les graves menaces assombrissent l'avenir* ou *Un accident stupide a assombri nos vacances*). La forme infinitive (p.ex. *assombrir l'avenir*) et les formes du participe présent (p.ex. *en assombrissant l'avenir*) structurent la base au moyen de l'enregistrement global. Ces dernières imposent, en plus, dans le domaine temporel un champ limité. Les formes du participe passé mettent en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base. Par exemple, dans le contexte *ambiance assombrie par une triste nouvelle*, le trajecteur de la relation mise en profil par l'unité *assombrie* évoque le repère du procès contenu dans la base (ici : *ambiance*) qui a été détérioré par le trajecteur de ce procès (ici : *nouvelle*). Une autre organisation des participants peut être observée dans le cas du verbe pronominal *s'assombrir* : c'est le trajecteur de la relation mise en profil par ce verbe qui subit l'action désignée par le verbe. Par exemple, dans le contexte *la situation s'est assombrie*, le trajecteur de la relation mise en profil par le verbe *assombrir* évoque le repère du procès contenu dans la base (ici : *situation*). Ainsi, c'est la situation qui est devenue grave, critique, dangereuse.

- (240) *Cette position [...] confirme une volte-face de l'administration américaine sur ce sujet, tout en **assombrissant** davantage les perspectives d'une relance du processus de paix.* (« Le Monde », 02.11.2009)
- (241) *Cette élection faisait suite à l'accident d'avion qui a coûté la vie, le 10 avril en Russie, au président Lech Kaczynski, à son épouse et à 94 autres personnes dont de nombreux hauts responsables politiques et militaires. **Assombrie** par ce drame, puis par des inondations dévastatrices, la campagne électorale a creusé les divisions entre une Pologne conservatrice, celle des petites villes et campagnes, dans l'ensemble plus âgée et moins éduquée, et une Pologne des grandes villes, plus jeune et plus ouverte au monde.* (« Le Figaro », 05.07.2010)
- (242) *En ce jour de fête nationale en France, l'avenir économique **s'assombrit** pour les États-Unis. Les ventes au détail ont baissé de 0,5% en juin, après avoir perdu 1,1% en mai, et les prix à l'importation ont reculé de 1,3% le mois dernier. Les unes en raison d'une chute de 2,3% des ventes automobiles, les autres à cause de la baisse des cours du pétrole et de la hausse du dollar. Autant d'indicateurs décevants qui s'ajoutent à des réserves de brut qui ne cessent de diminuer.* (« Le Figaro », 15.07.2010)

Ensuite, les formes finies, la forme infinitive ou les formes participiales d'*enténébrer*, peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère triste, le prive de gaieté ou de joie. En structurant cette base au moyen de l'enregistrement séquentiel, les formes finies d'*enténébrer* mettent en profil les relations successives d'attrister le repère, de le priver de joie, de gaieté (p.ex. *La nouvelle de cette catastrophe avait enténébré l'atmosphère de la soirée* ou *Sa présence enténébrait le plus joyeux repas*). La forme infinitive (p.ex. *enténébrer l'atmosphère*) et les formes participiales (p.ex. *enténébrant l'atmosphère*, *l'atmosphère enténébrée*) suspendent l'enregistrement séquentiel et elles mettent en profil une relation atemporelle. Dans le contexte *en enténébrant l'atmosphère* la relation atemporelle mise en profil par le participe *enténébrant* est complexe. Néanmoins, le même participe peut mettre en profil une relation atemporelle statique, par exemple dans le contexte *image enténébrante*. Dans ce cas, le trajecteur de la relation mise en profil par le participe évoque le trajecteur du procès contenu dans la base (ici : *image*). Il se caractérise par le fait qu'il a la propriété d'attrister, de priver de gaieté. Dans le contexte *l'atmosphère enténébrée* le participe met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base : le trajecteur est devenu triste, privé de gaieté.

- (243) *[...] le "sauvage massacre" du Constantinois, qui **enténébre** les fêtes de la victoire.* (« Nouvel Observateur », 11.05.2005)
- (244) *L'activité onirique élucide le réel, au moment même où une violence extrême obscurcit et **enténébre** l'humanité.* (« La Libération », 17.01.2008)

- (245) *Je conserve un souvenir assez particulier de la libération de mon quartier, souvenir lié à une image **enténébrante** : celle d'une fillette martyrisée le jour même de l'entrée de l'armée Patton dans Paris.* (« Agoravox », 06.06.2009)

5.2.2.3.2. Profil nominal

Le nom *assombrissement* contient dans sa base la relation atemporelle dont le trajecteur affecte défavorablement le repère en inspirant ainsi de la tristesse, de l'inquiétude, de l'angoisse (p.ex. *assombrissement de l'avenir*). Le nom peut sélectionner comme profil la région comprenant les états qui composent le procès contenu dans la base ou l'état qui constitue le résultat de ce procès.

- (246) *Premières turbulences (d'ailleurs contradictoires) dans les sondages, réglages en public sur la communication gouvernementale, agacements franco-allemands et, surtout, **assombrissement** de la conjoncture économique : l'automne s'annonce moins euphorique que l'été.* (« Le Figaro », 14.10.2007)
- (247) *Toutefois, la remontée des places financières n'empêchera pas une crise économique. **L'assombrissement** des perspectives pour l'économie réelle est bien là, et parti pour durer.* (« L'Express », 14.10.2008)

5.2.3. Extensions des unités lexicales

qui dans le domaine de la perception visuelle se réfèrent au CI2

En ce qui concerne les extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au champ immédiat 2, toutes les extensions que nous examinerons contiennent dans leurs bases au moins une configuration relationnelle. Certaines extensions n'en contiennent qu'une, d'autres se caractérisent par une suite de configurations relationnelles contenue dans la base.

5.2.3.1. Une seule configuration relationnelle dans la base

Les extensions analysées ci-dessous contiennent une seule configuration relationnelle dans la base. Elles mettent en profil une relation.

5.2.3.1.1. Profil relationnel

L'unité *clair* peut mettre en profil la relation atemporelle simple dont le trajecteur en tant que chose est heureux, doux, serein, paisible. Ceci peut être observé dans le contexte *la vie claire* ainsi que dans les contextes suivants :

- (248) *Dans votre désir de fonder un foyer sur le roc, vous avez connu des heures **claires** et des heures sombres ; vous avez une longue expérience de la vie humaine.* (« Paris Match », 28.09.2009)
- (249) *J'écoute les conversations des jeunes femmes alentours. Elles attendent leurs petits. [...] Elles comparent et s'émerveillent de leurs maris, de leurs maisons, de leurs métiers, de la vie pleine d'espoir, enjouées d'être enfin à leurs places de mères, en route vers un bonheur **clair** et sans écueils, bien au large de leurs parents, que la vie a touchés et coulés.* (« Le Figaro », 23.07.2009)

L'unité *lumineux* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose frappe par ses qualités : il est source d'admiration, de ravissement.

- (250) *Le chanteur a livré un concert **lumineux** [...] devant un public transporté par l'élégance de l'artiste.* (« Le Progrès de Lyon », 30.03.2008)
- (251) *Dans l'une des périodes les plus dépressives de sa vie, il a produit un texte **lumineux** et énigmatique, "Le Petit Prince", qui, aujourd'hui encore, reste inégalé.* (« Psychologies », 09.11.2009)

Le trajecteur de relation mise en profil par l'adjectif *lumineux* peut aussi évoquer l'entité qui est marquée par le bonheur, la satisfaction, le contentement.

- (252) *Le monde n'est pas rose ; mais le simplifier en permanence pour créer des fantasmes est néfaste. Cela influence des personnes faibles dans la mauvaise direction, les mettent en dépression, déforme leur vision du monde. Plutôt que*

- de les inciter à positiver et à créer par leur énergie un monde plus **lumineux**.* (« Agoravox », 23.11.2009)
- (253) [...] *“on doit tout essayer” pour sortir certains jeunes de l’ornière qui les enferme dans une spirale de l’échec alors que la plupart ont des réelles qualités pour apporter beaucoup à la société. Il ne faut pas grand chose psychologiquement pour passer du côté obscur au côté **lumineux**.* (« Agoravox », 12.10.2009)

5.2.3.2. Une séquence de configurations relationnelles dans la base

Dans cette section, nous examinons les extensions dont la base inclut une séquence de configurations relationnelles. L’analyse du corpus nous a permis d’observer des extensions qui sélectionnent dans cette base un profil relationnel.

5.2.3.2.1. Profil relationnel

Les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d’éclairer peuvent contenir dans la base le procès dont le trajecteur marque le repère de façon favorable en procurant ainsi de la gaieté, en apportant un contentement. Ceci peut être observé, par exemple, dans le contexte *sa présence éclaira les derniers jours de sa vie* ou dans l’expression *éclairer le cœur de qqn*. Dans le premier contexte, le verbe *éclaira* met en profil le procès de rendre le repère moins triste, plus gai. Le sens de l’expression *éclairer le cœur de qqn* est décrit par le TLFi en termes de « donner une lumière telle ou, si particulière, qu’elle apporte un grand contentement à toute la personne ». En évoquant le même contenu, les différentes formes d’éclairer mettent en profil différents types de relation : les formes finies d’éclairer mettent en profil le procès tandis que la forme infinitive et les formes participiales une relation atemporelle.

- (254) *L’écoute dans la salle est dense, les applaudissements à la fin, fracassants. La poésie **éclaire** notre monde...* (« Le Figaro », 28.09.2009)
- (255) [...] *le nouveau film [...] hésite un peu entre l’apologue sociétal et le pamphlet macabre, mais trouve souvent son poignant point d’équilibre, **éclairé** qu’il est par la lumière de quelques cœurs purs et la surprise de quelques scènes à la drôlerie ravageuse.* (« Marianne », 01.09.2003)

Les formes d'*éclairer* peuvent mettre en profil une relation dont le trajecteur évoque le repère du procès contenu dans la base. C'est le cas de la forme pronominale *s'éclairer*. Dans le contexte *l'horizon s'éclaire*, le verbe met en profil le procès dont le trajecteur devient moins inquiétant, moins menaçant, plus gai. Ainsi, c'est le trajecteur de la relation mise en profil par le verbe *éclairer* qui subit l'action désignée par ce verbe.

- (256) *A Lansdowne Road, dans une ambiance électrique, les Tricolores n'ont pas le droit à l'erreur lors du match le plus attendu de l'année. Et l'horizon si sombre avant ce voyage en terre celtique s'éclairait brusquement sur une merveille de frappe enroulée de Thierry Henry. Une victoire précieuse et libératrice, 52 ans après la première et unique victoire jusque-là en Irlande !* (« Le Figaro », 19.10.2009)
- (257) *La puissance du réseau NRJ-280 fréquences — s'amenuise. Le CSA redistribue les fréquences aux stations concurrentes et a recalé les trois projets de radio numérique de NRJ. L'avenir s'éclaire sur un aspect : le Net, où le site NRJ.fr surclasse toutes les radios musicales.* (« Le Point », 02.07.2009)

Ensuite, les différentes formes d'*éclairer* peuvent contenir dans la base le procès dont le trajecteur marque le repère de façon favorable en inspirant de l'admiration, du ravissement. Les contextes issus du corpus permettent d'observer dans ce cas un troisième participant qui désigne le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action d'*éclairer*.

- (258) *Sous l'impulsion de Lionel Messi, qui a éclairé la rencontre de son talent, les Argentins ont étouffé les rares velléités de révolte d'une équipe française qui n'est jamais parvenue à hausser le niveau de son jeu.* (« L'Express », 12.02.2009)
- (259) [...] *madame Ferrari qui éclaire nos écrans de sa beauté et de son remarquable talent de journaliste.* (« Le Point », 02.09.2008)

Enfin, les différentes formes d'*éclairer* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le repère désigne le visage ou le regard. Les contextes *le sourire éclaire son visage* ou *la joie éclaire son regard* peuvent servir d'exemple. En ce qui concerne les participants de la relation mise en profil par les formes en question, il faut remarquer que le trajecteur peut s'identifier avec le repère : *son visage s'éclaire*. En plus, un autre participant peut apparaître : *son visage s'éclaire d'un sourire*. La conceptualisation évoquée par l'expression *le sourire éclaire son visage* différencie de celle qui est évoquée par l'expression *son visage s'éclaire d'un sourire* du point de vue de la saillance entre les participants de la relation mise en profil par le verbe : le visage qui est en arrière-plan dans le cas de la première conceptuali-

sation est mis au premier plan dans le cas de la deuxième conceptualisation. Dans le contexte *le visage s'éclaire*, le visage est au premier plan et il est conceptualisé en tant qu'entité qui subit l'action d'éclairer. En ce qui concerne le contenu conceptuel du procès d'éclairer, d'une part, il peut être caractérisé ici en termes d'activation du domaine des états affectifs positifs. Le contenu conceptuel d'*éclairer* dans les contextes tels que *À l'annonce de cette nouvelle, son visage s'éclaira* est décrite de la façon suivante : « prendre de l'éclat, s'illuminer sous l'effet d'un sentiment agréable, vif » (DFL). Dans les contextes tels que *le sourire éclaire son visage* ou *la joie éclaire son regard*, la relation mise en profil par le verbe *éclaire* pourrait être décrite en tant que relation dont le trajecteur marque le repère de façon favorable. D'ailleurs, le DE offre la définition suivante : « éclairer — donner un aspect avenant à (le visage, la figure ou la physionomie de quelqu'un) ». D'autre part, dans les contextes cités dans ce paragraphe, les formes d'*éclairer* activent le domaine de ce qui est visible, qui se manifeste, qui peut être perçu. Cela est lié à l'identification d'un état affectif grâce à l'observation de la physionomie d'une personne. L'observation du visage d'un individu, et plus précisément l'observation des « actions perceptivement distinctes produites par les muscles du visage » (WEIL-BARAIS, 1993 : 167), permet la détermination de l'état affectif de cet individu. Ainsi, dans les contextes *le sourire éclaire son visage* ou *la joie éclaire son regard*, le trajecteur de relation mise en profil par *éclaire* désigne un état affectif (p.ex. la joie) ou ce qui témoigne de cet état (p.ex. un sourire). Le repère désigne une entité qui reflète cet état affectif (ici : visage, regard).

- (260) [...] alors, un immense sourire *éclairait* son visage barré d'une grosse moustache, et il concluait d'un ton satisfait "voilà comment on le fait, l'aligot !" (« Agoravox », 19.11.2009)
- (261) On l'avait vu sur les écrans de télé, le visage *éclairé* par un large sourire. (« La Voix du Nord », 02.01.2009)
- (262) Le cadet fait [...] face au condamné la tête haute, et son visage *s'éclaire* d'une satisfaction haineuse lorsque tombe la sentence. (« Agoravox », 24.11.2009)

Les formes finies, la forme infinitive ou les formes participiales d'*éclaircir* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon favorable : il le rend moins triste (p.ex. *son arrivée a éclairci la vie*) ou moins inquiétant, moins menaçant (p.ex. *l'horizon s'éclaircit*). Les formes finies, la forme infinitive ou les formes participiales d'*éclaircir* imposent sur la base en question différents profils. Par exemple, dans le contexte *son arrivée a éclairci la vie*, la forme finie d'*éclaircir* met en profil le procès contenu dans la base : le procès de rendre le repère (ici : *vie*) moins triste. Dans l'expression *éclaircir la vie*, l'infinitif structure la même base au

moyen de l'enregistrement global. Dans le contexte *vie éclaircie*, la forme participiale met en profil la manifestation, par le repère du procès contenu dans la base (ici : *vie*), de la propriété d'avoir atteint l'état final de ce procès. En plus, comme le permet d'observer le contexte *l'horizon s'éclaircit*, le trajecteur peut lui même subir l'action désignée par le verbe : il devient moins menaçant, moins inquiétant.

- (263) *Que de souffrance effectivement !! Toute seule dans cette bataille depuis tant d'année [...] Essaie de rester forte comme tu l'as fais depuis toutes ces années, il arrivera bien un jour un rayon de soleil qui va éclaircir ta vie !!!* (« Femme Actuelle », 20.05.2009)
- (264) *Plus de solidarité et de sérénité, moins de cupidité et d'avidité, permettraient à l'humanité [...] d'éclaircir son horizon.* (« Agoravox », 21.12.2009)
- (265) *Si 2009 a été l'annus horribilis pour le tram, espérons que l'horizon s'éclaircira en 2010.* (« La Voix du Nord », 04.01.2010)

Les contextes issus du corpus permettent d'observer que le domaine des états affectifs tels que la joie ou le contentement peut être activé aussi par une forme de *s'éclaircir* quand elle met en profil la relation dont le trajecteur désigne le visage.

- (266) *Nos premières questions récoltent une moue dubitative, un tantinet hautaine. [...] Un peu déroutés, nous abandonnons provisoirement la forme interrogative pour l'affirmative. Nous lui disons tout le bien que nous avons pensé de tel ou tel de ses livres — en omettant sciemment ceux qui nous ont laissés froids — et le bonheur que nous avons éprouvé à la lecture du dernier, cette histoire-là. Soudain, son visage s'éclaircit. Il consent à nous laisser entrer dans son périmètre. Derrière la barrière nous attend le plus courtois des hommes.* (« Le Figaro », 14.10.2007)

Les formes finies, la forme infinitive et les formes participiales d'*illuminer* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon heureuse en apportant de la joie, de l'espoir, du bonheur. Les formes finies d'*illuminer* mettent en profil le procès contenu dans la base (p.ex. *Cet événement a illuminé la fin de sa vie*). La forme infinitive et les formes participiales mettent en profil une relation atemporelle. Par exemple, dans les contextes *illuminer la vie* et *en illuminant la vie* les formes *illuminer* et *illuminant* mettent en profil les états composants la relation temporelle contenue dans la base mais ces états sont enregistrés globalement. Dans l'expression *vie illuminée*, la forme du participe passé met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur a atteint l'état final du procès contenu dans la base.

- (267) *Personne ne sera en tous points conforme au prince ou à la princesse de nos rêves ! L'enthousiasme qui **illumine** les années de grâce incline à accepter les «imperfections» avec bienveillance et humour.* (« Femme Actuelle », 26.11.2009)
- (268) *Je dois avouer que cette partie de votre texte m'a beaucoup fait rire !...:-)) C'est plein de bon sens, mais dit avec une telle fraîcheur... Vous avez **illuminé** ma journée !:-)* (« Nouvel Observateur », 23.01.2010)
- (269) *Le plus grand, ancien toxicomane en plein sevrage, voit sa vie **illuminée** grâce à la rencontre avec une jeune et jolie Turquie.* (« L'Express », 09.03.2010)

Les mêmes formes d'*illuminer* peuvent contenir dans la base la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon favorable en inspirant de l'admiration, du ravissement.

- (270) *D'autres, inconnus un jour, se retrouvent au faîte de la gloire, le lendemain, grâce au talent d'un réalisateur disposant d'un excellent scénario. Je pense spécifiquement à Murray Abraham et à Tom Hulce qui **illuminèrent** l'Ama-deus de Milos Forman.* (« Agoravox », 06.12.2009)
- (271) *Un second rôle féminin, interprété par Perrine Dauger, superbe de colère et d'engagement, vient **illuminer** la pièce.* (« Femme Actuelle », 26.11.2009)
- (272) *Ce film magnifique, [...] **illuminé** par des acteurs époustouflants de justesse (dont Sandra Corveloni, qui a reçu le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes), confirme l'étendue du talent de Walter Salles et Daniela Thomas.* (« La Croix », 17.03.2009)

Puis, les formes en question peuvent évoquer à côté du trajecteur et le repère, un troisième participant de la relation qui désigne le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action d'*illuminer*.

- (273) *[...] il **a illuminé** le XX^e siècle d'une danse qui a toujours surpris sans jamais vieillir ni se démoder.* (« La Croix », 27.07.2009)
- (274) *Celle-ci donne de sa personne et **illumine** la soirée de sourires, poses et mots distillés en français, anglais ou allemand.* (« Agoravox », 20.01.2010)

Enfin, les différentes formes d'*illuminer* peuvent contenir dans la base le procès dont le repère désigne le visage, les yeux, le regard. En ce qui concerne la mise en forme, elle est comparable à celle que nous avons observée dans le cas des formes d'*éclairer* décrites dans cette section. Ainsi, l'analyse du corpus nous permet de noter les contextes tels que *le sourire illumine son visage, son visage s'illumine* ou *son visage s'illumine d'un sourire*. De même que dans le cas des formes d'*éclairer*, les formes d'*illuminer* peuvent activer d'une part le domaine de connaissances relatives aux états affectifs positifs

et d'autre part, le domaine de connaissances relatives à ce qui se manifeste, qui peut être perçu, qui est visible.

- (275) [...] *c'est énorme ce que l'on peut ressentir quand on voit le visage de ces enfants s'**illuminer** en voyant le Père Noël.* (« Le Télégramme », 23.12.2007)
 (276) *Deux kilomètres plus loin, [...] [il] est le premier vainqueur du jour à l'arrivée. Un grand sourire **illumine** son visage de gamin de six ans.* (« Le Progrès de Lyon », 31.01.2008)

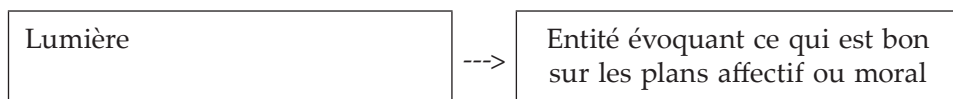
Néanmoins, il y a des contextes dans lesquels seulement ce deuxième domaine est activé, p.ex. *une flamme de colère illuminait son regard, ses yeux s'illuminent de colère.*

5.2.4. Bilan

Les extensions analysées dans la section 5.2 se réfèrent à la lumière qui, au niveau schématique, peut être caractérisée en termes d'entité qui évoque ce qui est bon sur les plans affectif et moral. L'analyse des extensions de l'unité lexicale *lumière* met en évidence un réseau de domaines présupposés par cette unité :

- le bonheur, la satisfaction, la joie, la sérénité, l'optimisme, l'espoir,
- ce qui est avantageux, favorable, souhaitable,
- le bien en tant que ce qui s'oppose au mal.

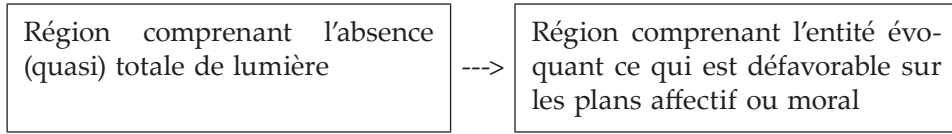
Ainsi, les extensions de l'unité *lumière* peuvent être représentées en forme suivante :



Parmi les extensions qui se réfèrent à la lumière décrite ci-dessus il y a aussi bien celles qui se définissent par rapport au champ immédiat 1 que celles qui se définissent par rapport au champ immédiat 2.

Quant aux unités qui se caractérisent par le champ immédiat 1, nous avons observé les extensions d'une unité qui n'a pas de relation dans la base ainsi que les extensions des unités qui contiennent dans leurs bases une relation.

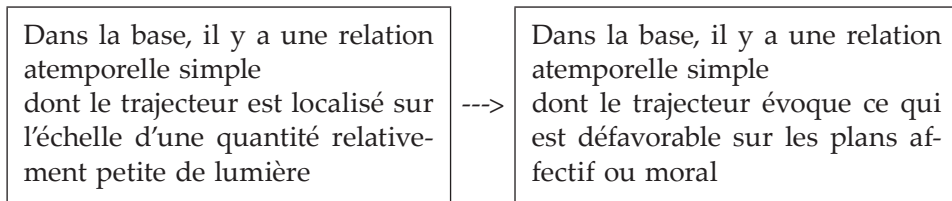
Les extensions de l'unité *ténèbres* qui n'a pas de relation dans la base peuvent être représentées de la façon suivante :



Cette structure schématique est élaborée par les extensions qui mettent en profil :

- la région comprenant l'entité qui évoque une souffrance affective ou morale (la peur, l'angoisse, l'inquiétude, la tristesse, le désespoir, le pessimisme),
- la région comprenant l'entité qui évoque ce qui est désavantageux, nuisible, néfaste, pénible,
- la région comprenant l'entité qui évoque le mal en tant que ce qui s'oppose au bien.

En ce qui concerne les unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une seule relation, leurs extensions peuvent être représentées de la façon suivante :



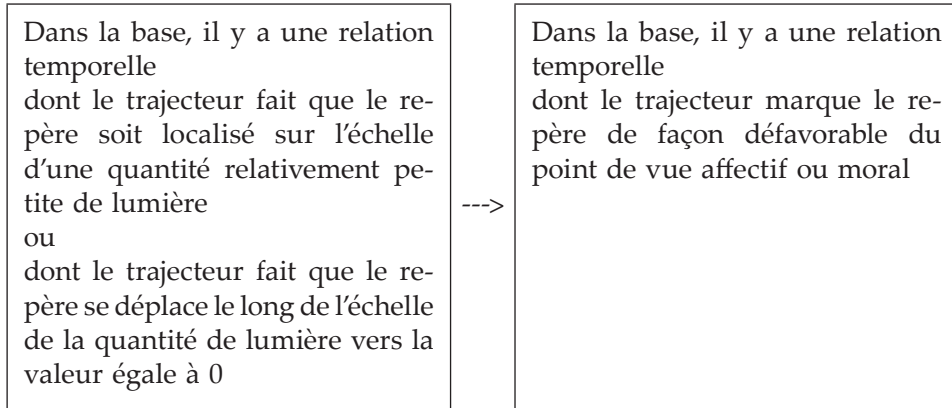
Tout d'abord, cette structure schématique est élaborée par les extensions des unités *obscur* et *obscurité* qui contiennent dans leurs bases la relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque ce qui est défavorable du point de vue affectif ou moral. L'adjectif *obscur* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur en tant que chose est désavantageux, néfaste, nuisible, fâcheux, malveillant, moralement condamnable. Il active le domaine de connaissances relatives au mal, au malheur. D'ailleurs, le domaine de ce qui est néfaste peut être activé avec le domaine de ce qui se fait secrètement. Le nom *obscurité* sélectionne dans la même base la région comprenant l'état du trajecteur contenu dans la base. En plus, il peut mettre en profil le mal en tant qu'entité opposée au bien.

Puis, parmi les exemplifications de cette structure schématique il y a des extensions des unités *sombre* et *sombrement*. Leur base peut être décrite en mêmes termes que la base des extensions d'*obscur* et d'*obscurité* : la relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque ce qui est défavorable du point de vue affectif ou moral. L'adjectif *sombre* met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est une chose. Il active les domaines de connaissances

relatives à la tristesse, à la mélancolie, à l'inquiétude, au pessimisme, au désespoir, à l'angoisse, au mal, au malheur, à la malveillance, à la douleur, à ce qui est désavantageux, néfaste, nuisible, fâcheux, menaçant. Puis, l'adjectif *sombre* peut fonctionner comme superlatif pour renforcer un terme injurieux ou dépréciatif : il met en profil la relation atemporelle dont le trajecteur est de la pire espèce. Ajoutons que l'unité lexicale en question peut activer à la fois le domaine de ce qui est menaçant ou nuisible et le domaine de ce qui est difficile à connaître. En plus, l'unité *sombre* peut imposer sur la même base le profil nominal : il met en profil la région comprenant l'entité qui évoque la tristesse, l'inquiétude, le désespoir, le pessimisme. Enfin, la base en question est présupposée par l'adverbe *sombrement*. Ce dernier met en profil une relation atemporelle dont le trajecteur est une relation et il active le domaine de connaissances relatives au pessimisme, à la tristesse, à l'inquiétude.

Ensuite, le schéma est élaboré par les extensions des unités *ténébreux* et *ténébreusement*. De même que les unités décrites ci-haut, *ténébreux* et *ténébreusement* contiennent dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque ce qui est défavorable sur les plans affectif ou moral. L'adjectif *ténébreux* met en profil la relation atemporelle simple. Il peut activer le domaine de la tristesse, de la mélancolie mais aussi le domaine du mal, de la malveillance, de ce qui est sinistre, lugubre ou de ce qui est menaçant, inquiétant. L'activation de ces domaines peut être accompagnée de l'activation du domaine de ce qui est malaisé à connaître ou à comprendre. Ainsi, l'adjectif peut rendre saillant la tristesse, la mélancolie et ce qui est mystérieux, énigmatique. L'activation du domaine de la malveillance peut être accompagnée par l'activation du domaine de ce qui se cache ou qui est préparé en secret. L'activation du domaine de ce qui est menaçant peut être accompagnée par l'activation du domaine de ce qui est incertain. Enfin, l'unité en question peut rendre saillants, à la fois, le domaine de ce qui est mystérieux et le domaine de ce qui est dangereux. Le nom *ténébreux* sélectionne dans la même base la région comprenant la personne qui est d'une humeur triste, mélancolique ou qui est malveillante, qui fait du mal aux autres. Comme le montre l'analyse, à côté du domaine de la mélancolie, le nom *ténébreux* peut activer le domaine de ce qui mystérieux et énigmatique. En ce qui concerne l'adverbe *ténébreusement* qui présuppose la même base, il peut activer, à côté du domaine de la perfidie, le domaine de ce qui est caché, secret.

Puis, les extensions des unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles peuvent être représentées comme suit :



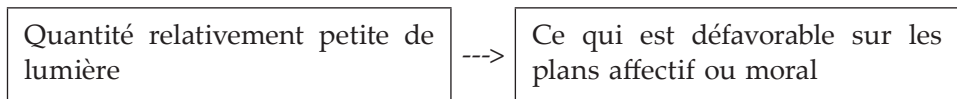
Parmi les extensions qui élaborent ce schéma, il y a les extensions des formes finies, de la forme infinitive et des formes participiales d'*obscurcir*. Ces formes contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon défavorable. Les différentes formes d'*obscurcir* imposent sur cette base différents profils. Les formes finies d'*obscurcir* mettent en profil une relation temporelle. Par contre, l'infinitif *obscurcir*, le participe présent *obscurcissant* et le participe passé *obscurci* mettent en profil une relation atemporelle. Les formes en question peuvent activer le domaine de l'inquiétude, du mécontentement, de la tristesse. Dans certains contextes, l'activation du domaine de connaissances relatives à ce qui est inquiétant est accompagnée par l'activation du domaine de connaissances relatives à ce qui est confus, incertain.

Puis, cette structure schématique est élaborée par les extensions des formes finies, de la forme infinitive ou des formes participiales d'*assombrir* ainsi que par l'extension du nom *assombrissement*. Les formes en question contiennent dans la base la relation temporelle qui peut être décrite dans les mêmes termes que dans le cas des unités évoquées dans le paragraphe précédent : la relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon défavorable (le trajecteur attriste le repère, le rend soucieux, moins gai ou le marque par la gravité, le détériore, le gâte, le rend inquiétant, menaçant, préoccupant, dangereux, critique, moins glorieux). Ces formes d'*assombrir* peuvent activer les domaines de connaissances relatives à la tristesse, à l'inquiétude, à l'angoisse, au pessimisme. Les différentes formes sélectionnent comme profil différentes relations : relation temporelle (les formes finies d'*assombrir*) ou relation atemporelle (la forme infinitive *assombrir*, les formes participiales *assombrissant* et *assombri*). Le nom *assombrissement* sélectionne comme profil la région comprenant les états qui composent le procès d'*enténébrer* ou l'état qui constitue le résultat de ce procès.

Enfin, le schéma est élaboré par les extensions des formes finies, de la forme infinitive ou des formes participiales d'*enténébrer*. Ces formes contiennent dans la base la relation temporelle dont le trajecteur rend le repère triste, le prive de gaieté, de joie. Ainsi, la base peut être décrite en termes de relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon défavorable. Les profils temporels sont imposés sur cette base par les formes finies d'*enténébrer*. Les profils atemporels sont imposés par la forme infinitive *enténébrer* et les formes participiales *enténébrant* et *enténébré*.

Il reste à ajouter que le domaine des états affectifs tels que la tristesse ou le mécontentement peut être activé par les différentes unités qui contiennent dans la base la relation dont un participant désigne le visage, les yeux ou le regard : *le regard sombre, la mine sombre, le regard ténébreux, le visage s'obscurcit, le front s'assombrit, le regard assombri*. La conceptualisation de ces états affectifs en termes de la physiognomie trouve sa motivation dans le fait que la perception du visage d'un individu permet d'identifier ses émotions : le visage est le miroir des émotions (NOWAKOWSKA-KEMPNA, 1995 : 167). Ainsi, l'identification de la tristesse est liée à la perception des sourcils dont les coins intérieurs se courbent vers le haut, du plissement du front, de la bouche dont les coins pointent vers le bas, du regard vers le bas (cf. DOLIŃSKI, 2004 : 356). C'est la raison pour laquelle il est possible de voir dans ces contextes aussi bien l'activation du domaine de la tristesse ou du mécontentement que l'activation du domaine de ce qui se manifeste et peut être perçu. Puis, les états affectifs peuvent être rendus saillants par les différentes formes contenant dans la base la relation atemporelle dont le trajecteur désigne la voix, le ton. Nous avons observé les expressions telles que *le ton sombre, la voix ténébreuse* qui activaient le domaine de connaissances relatives à la tristesse. De même que dans le cas du visage, la motivation pourrait être trouvée dans la perception du ton de la voix qui baisse ou des énoncés qui sont prononcés plus lentement et plus bas dans la tristesse (cf. DOLIŃSKI, 2004 : 360).

En conclusion, l'analyse des extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au CII permet l'extraction d'une structure schématique suivante :



Les extensions dont il est question peuvent sélectionner différentes connaissances concernant :

- les entités qui sont désavantageuses, nuisibles, néfastes, fâcheuses, pénibles, malveillantes, menaçantes, sinistres, lugubres ou moralement condamnables ainsi que celles qui sont de la pire espèce,

- les entités qui marquent d'autres entités de façon défavorable du point de vue affectif ou moral (qui les rendent tristes, moins gaies, qui les rendent soucieuses, qui les privent de joie, qui les marquent par la gravité, qui les détériorent, qui les gâtent, qui les rendent inquiétantes, menaçantes, préoccupantes, dangereuses, critiques ou moins glorieuses).

Ces extensions peuvent activer les domaines de connaissances relatives à une souffrance affective ou morale. Elles peuvent rendre saillants les états tels que la peur, l'angoisse, l'inquiétude, la tristesse, le désespoir, le pessimisme, la mélancolie, le mécontentement. Elles peuvent activer les domaines de connaissances concernant le malheur et le mal.

Enfin, l'activation des domaines cités plus haut peut être accompagnée par l'activation d'un des domaines évoqués dans le cadre de la structure schématique décrite dans la section 5.1.2. Il s'agit de la structure schématique relative à une quantité relativement petite d'entité qui crée les conditions permettant de connaître et de comprendre. Ainsi,

- le domaine de ce qui est néfaste, nuisible, malveillant, perfide, menaçant, inquiétant peut être activé avec le domaine de ce qui est caché, secret, difficile à connaître, incertain, confus,
- le domaine de ce qui est dangereux ou le domaine de ce qui est triste, mélancolique peuvent être activés avec le domaine de ce qui est mystérieux, énigmatique.

En ce qui concerne les unités lexicales qui se caractérisent par le champ immédiat 2, les extensions des unités symboliques qui contiennent dans leurs bases une seule configuration relationnelle peuvent être représentées de la façon suivante :

Dans la base, il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur est localisé sur l'échelle d'une quantité relativement petite de lumière

--->

Dans la base, il y a une relation atemporelle simple dont le trajecteur évoque ce qui est favorable sur les plans affectif ou moral

La structure schématique est élaborée par les extensions de l'unité *clair* qui contient dans la base la relation atemporelle simple dont le trajecteur est favorable sur les plans affectif ou moral. L'adjectif *clair* met en profil la relation dont le trajecteur est heureux, doux, serein, paisible.

Puis, le schéma est élaboré par l'unité *lumineux*. Sa base peut être caractérisée en mêmes termes que dans le cas de l'unité *clair* : la relation atemporelle simple dont le trajecteur est favorable sur les plans affectif ou moral. L'adjectif *lumineux* met en profil la relation dont le trajecteur en tant que chose est source d'admiration, de ravissement ou est marqué par le bonheur, la satisfaction, le contentement.

Ensuite, les extensions des unités lexicales qui contiennent dans leurs bases une séquence de configurations relationnelles peuvent être représentées comme suit :

Dans la base, il y a une relation temporelle
dont le trajecteur fait que le repère soit localisé sur l'échelle d'une quantité relativement grande de lumière
ou
dont le trajecteur fait que le repère se déplace le long de l'échelle de la quantité de lumière vers la valeur maximale

--->

Dans la base, il y a une relation temporelle
dont le trajecteur marque le repère de façon favorable du point de vue affectif ou moral

Tout d'abord, ce sont les extensions des formes finies, de la forme infinitive et des formes participiales *d'éclairer* qui constituent les exemplifications de cette structure schématique. Ces exemplifications contiennent dans leur base le procès dont le trajecteur marque le repère de façon favorable. Ainsi, les unités dont il s'agit peuvent activer le domaine de la gaieté, du contentement : le trajecteur rend le repère plus gai, moins triste, moins inquiétant, moins menaçant. Elles peuvent aussi activer le domaine de l'admiration, du ravissement. Dans ce dernier cas, il apparaît un troisième participant de la relation : participant qui désigne le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action de marquer le repère de façon favorable. En ce qui concerne les profils des formes en question, les formes finies *d'éclairer* sélectionnent dans la base en question une relation temporelle, par contre l'infinitif *éclairer* et les formes participiales *éclairant* et *éclairé* mettent en profil une relation atemporelle.

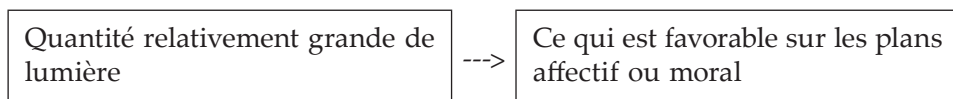
Puis, la structure schématique citée ci-haut est élaborée par les extensions des formes finies, de la forme infinitive ou des formes participiales *d'éclaircir*. De même que dans le cas des unités évoquées dans le paragraphe précédent, il s'agit des formes qui sont différentes du point de vue de leurs profils mais qui contiennent dans la base la même relation. C'est une relation temporelle dont le trajecteur marque le repère de façon favorable : le trajecteur rend le repère plus gai, moins triste ou moins inquiétant, moins menaçant. C'est ainsi que les formes en question activent le domaine des états affectifs tels que la joie, le contentement.

Ensuite, le schéma est élaboré par les extensions des formes finies, de la forme infinitive et des formes participiales *d'illuminer*. La base qui est com-

mune à ces formes contient le procès dont le trajecteur marque le repère de façon favorable. Plus précisément, il s'agit du procès dont le trajecteur marque le repère de façon heureuse en apportant de la joie, de l'espoir, du bonheur ou le trajecteur marque le repère de façon favorable en inspirant de l'admiration, du ravissement. Les unités qui contiennent dans la base ce procès peuvent évoquer à côté du trajecteur et du repère, un troisième participant de la relation. Celui-ci désigne le moyen à l'aide duquel le trajecteur effectue l'action de marquer le repère de façon favorable.

De même que dans le cas des extensions des unités lexicales qui se réfèrent au CI1, nous avons noté l'activation du domaine d'états affectifs par certaines unités qui contiennent dans leur base la relation dont un participant désigne le visage, les yeux ou le regard. Le corpus nous a permis d'observer la conceptualisation des états tels que la joie ou le contentement en termes du visage ou du regard qui *s'éclaire*, *s'éclaircit* ou *s'illumine*. Dans ces contextes, nous avons noté l'activation du domaine d'un état affectif positif (p.ex. la joie) ainsi que l'activation du domaine de ce qui se manifeste et peut être perçu : l'identification de la joie est liée à la perception de l'activité des muscles zygomatiques qui s'insèrent sur les commissures des lèvres ainsi qu'à la perception des rides de la patte d'oie à l'angle externe des yeux, des poches sous la paupière inférieure et des pupilles qui se dilatent (cf. STRELAU, 2004 : 355—356). Nous avons vu aussi d'autres contextes dans lesquels c'est seulement ce deuxième domaine qui est activé (p.ex. *ses yeux s'illuminent de colère*).

En conclusion, les extensions des unités lexicales qui dans le domaine physique de la perception visuelle se définissent par rapport au CI2, peuvent être décrites au niveau schématique de la façon suivante :



Les extensions en question peuvent sélectionner différentes connaissances concernant :

- les entités qui sont heureuses, douces, sereines, paisibles ou qui sont source d'admiration, de ravissement,
- les entités qui rendent d'autres entités plus gaies, moins tristes, moins inquiétantes, moins menaçantes, qui les marquent de façon favorable en apportant de la joie, de l'espoir, du bonheur ou en inspirant de l'admiration, du ravissement.

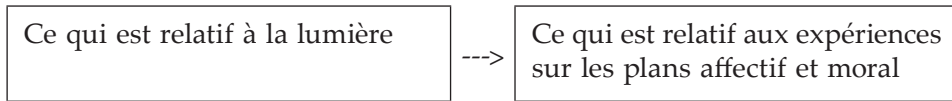
Les extensions dont il s'agit ici peuvent activer les domaines de connaissances relatives au bonheur. Elles peuvent rendre saillants les états tels que la satisfaction, le contentement, la gaieté, la joie, l'admiration, le ravissement.

Ce qui a été constaté à propos des unités lexicales dont les extensions se réfèrent à la lumière en tant qu'entité évoquant ce qui est bon sur les plans affectif et moral est résumé dans le tableau 4.

Tableau 4. Le contenu et l'organisation conceptuels des unités lexicales qui se réfèrent à la lumière évoquant ce qui est bon sur les plans affectif et moral

DOMAINE NON PHYSIQUE				
LUMIÈRE				
entité qui évoque ce qui est bon sur les plans affectif et moral (unité lexicale <i>lumière</i> : profil nominal)				
CHAMP MAXIMAL				
expériences sur les plans affectif et moral				
CHAMP IMMÉDIAT 1			CHAMP IMMÉDIAT 2	
expériences relatives à ce qui est défavorable sur les plans affectif ou moral			expériences relatives à ce qui est favorable sur les plans affectif ou moral	
BASE				
Unité qui n'a pas de relation dans la base	unités qui ont dans leurs bases une relation			
	une seule configuration relationnelle dans la base	une séquence de configurations relationnelles dans la base	une seule configuration relationnelle dans la base	une séquence de configurations relationnelles dans la base
PROFIL				
—	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>obscur, sombre, ténébreux</i> b) trajecteur est une relation : <i>sombrement, ténébreusement,</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'obscurcir, d'assombrir, d'enténébrer</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'obscurcir, d'assombrir, d'enténébrer</i>	relationnel a) trajecteur est une chose : <i>clair, lumineux</i>	relationnel a) temporel : formes finies <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i> b) atemporel : forme infinitive et formes participiales <i>d'éclairer, d'éclaircir, d'illuminer</i>
nominal <i>ténèbres</i>	nominal <i>obscurité, sombre, ténébreux</i>	nominal <i>assombrissement</i>	—	—

Enfin, le patron qui est élaboré par les extensions métaphoriques décrites dans la section 5.2 peut être représenté de la façon suivante :



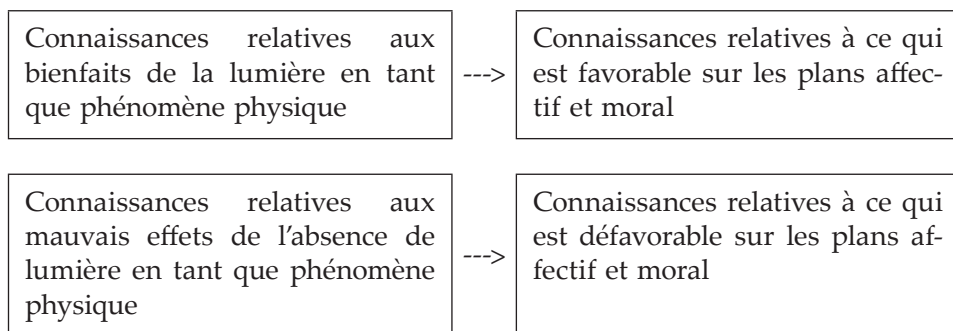
L'analyse met en évidence une opposition au niveau du contenu conceptuel entre les extensions des unités qui se réfèrent à l'absence ou à une quantité relativement petite de lumière, d'une part, et les extensions de l'unité *lumière* ainsi que des unités qui se réfèrent à une quantité relativement grande de lumière, d'autre part. Les unités du premier groupe évoquent ce qui est défavorable sur les plans affectif ou moral. Elles rendent saillants le malheur et le mal. Elles activent les domaines de connaissances relatives aux états tels que la peur, l'angoisse, l'inquiétude, la tristesse, le désespoir, le pessimisme, la mélancolie, le mécontentement. Par contre, les unités du deuxième groupe évoquent ce qui est favorable sur les plans affectif ou moral. Elles rendent saillants le bonheur et le bien. Elles activent les domaines de connaissances relatives aux états tels que la satisfaction, le contentement, la gaieté, la joie, l'admiration, le ravissement.

En vue de mettre en évidence la structure intégrante qui résulte de l'extension, le patron évoqué ci-haut peut être développé en structure [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] --> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL] = [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL EN TANT QUE CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE]. De même, les structures schématiques qui élaborent ce patron peuvent être décrites de la façon suivante :

- [LUMIÈRE] --> [ENTITÉ ÉVOQUANT CE QUI EST BON SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL] = [ENTITÉ ÉVOQUANT CE QUI EST BON SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL EN TANT QUE LA LUMIÈRE],
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] --> [CE QUI EST DÉFAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL] = [CE QUI EST DÉFAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE],
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] --> [CE QUI EST FAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL] = [CE QUI EST FAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL EN TANT QUE QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE].

L'arrière-plan de ces extensions constitue les connaissances relatives à la lumière en tant que phénomène physique, et plus précisément, les connaissances concernant les effets de la lumière sur l'équilibre physiologique et psychologique de l'homme. La lumière ou son absence peuvent susciter certaines réactions physiologiques et psychologiques (cf. section 2.1). Les connaissances les plus saillantes mises en évidence par les extensions en

question concernant les bienfaits de la lumière et les mauvais effets de l'absence de lumière.



Le fait que la lumière perçue par les yeux peut exercer une influence sur le plan psychologique met en évidence une relation de contiguïté entre des expériences relatives à la lumière dans le domaine physique et des expériences dans le domaine affectif. D'ailleurs, l'analyse des contenus conceptuels des unités lexicales dans le domaine de la perception visuelle (sections 3.3.1, 3.3.2.1) nous a déjà permis d'observer une liaison directe entre l'absence de lumière et les sentiments qu'elle suscite. Comme nous l'avons vu (section 1.3), l'observation de la contiguïté entre l'obscurité et des états physiologiques et psychologiques engendrés par l'obscurité a permis à Antonio BARCELONA (2000b : 40) de noter la métonymie DARK FOR NEGATIVE STATES CAUSED BY DARK (OBSCUR POUR LES ÉTATS NÉGATIFS CAUSÉS PAR L'OBSCURITÉ).

Ensuite, en évoquant l'arrière-plan des extensions en question il faut souligner un grand rôle des connaissances relatives à la valeur symbolique liée à la lumière. Ce symbolisme associe une valeur positive à la lumière et une valeur négative à l'absence de lumière. La lumière est associée au Bien, à la vie, à la divinité et l'absence de lumière est associée au Mal, à la mort. Ce symbolisme peut être retrouvé dans l'opposition, bien enracinée dans la tradition occidentale, entre les anges et les démons (cf. section 2.2). D'ailleurs, la dimension symbolique de la lumière et des ténèbres est évoquée dans les définitions des contenus conceptuels des unités *lumière* ou *ténèbres* offertes par certains dictionnaires : la lumière est décrite en tant que symbole du bien et du bonheur (cf. GRLE, GLLF, NPR) et les ténèbres en tant que symbole de la mort, du mal, du péché, d'un monde où Dieu n'a pas sa place (TLFI).

6. Conclusion

L'analyse des extensions de l'unité lexicale *lumière* et de quelques unités se référant à une quantité de lumière dans la perspective de la grammaire cognitive laisse faire plusieurs observations.

Tout d'abord, l'analyse nous a permis de relever tout un système de structures schématiques par rapport aux extensions métaphoriques décrites dans le travail. Les structures en question présentent un niveau de granulation différent. Au niveau le plus schématique nous avons relevé trois structures représentant les patrons suivants :

- [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES],
- [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION],
- [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL].

Les structures citées ci-dessus sont élaborées par d'autres schémas caractérisant des patrons d'extension du niveau moins élevé. La première est exemplifiée par les schémas :

- [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT GRAVE OU VOILÉ, QUI MANQUE DE NETTETÉ, DE SONORITÉ],
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST ACOUSTIQUEMENT DISTINCT, BIEN TIMBRÉ, NET, SONORE OU D'UN TON ÉLEVÉ].

Les élaborations de la deuxième sont :

- [LUMIÈRE] ---> [ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE],
- [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE],

- [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE D'ENTITÉ QUI CRÉE LES CONDITIONS PERMETTANT DE CONNAÎTRE ET DE COMPRENDRE].

Enfin, les schémas :

- [LUMIÈRE] ---> [ENTITÉ ÉVOQUANT CE QUI EST BON SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL],
 - [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST DÉFAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL],
 - [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST FAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL],
- constituent les exemplifications de la dernière structure.

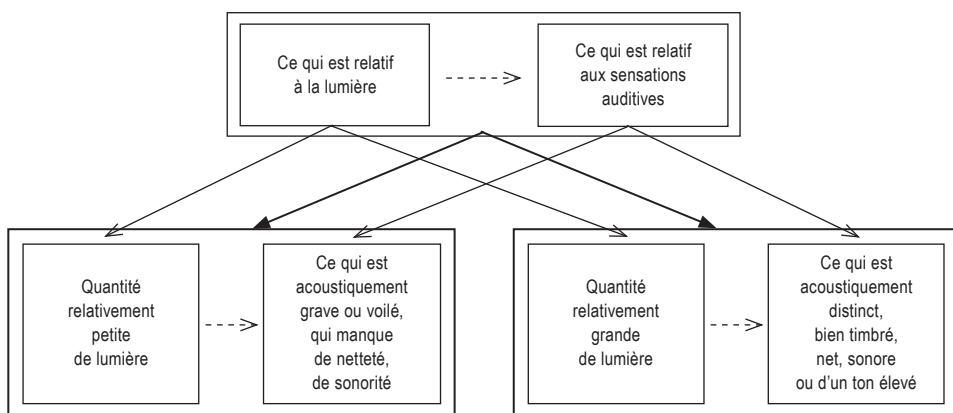


Figure 38. Les exemplifications du schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES]

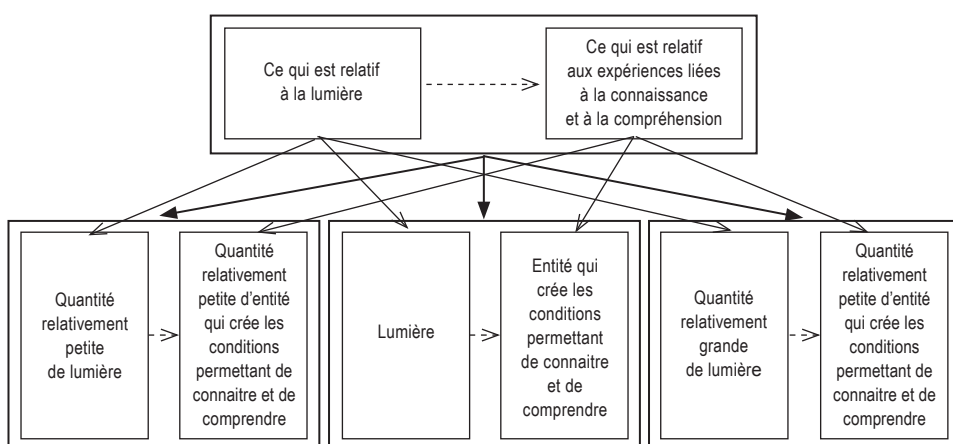


Figure 39. Les exemplifications du schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET LA COMPRÉHENSION]

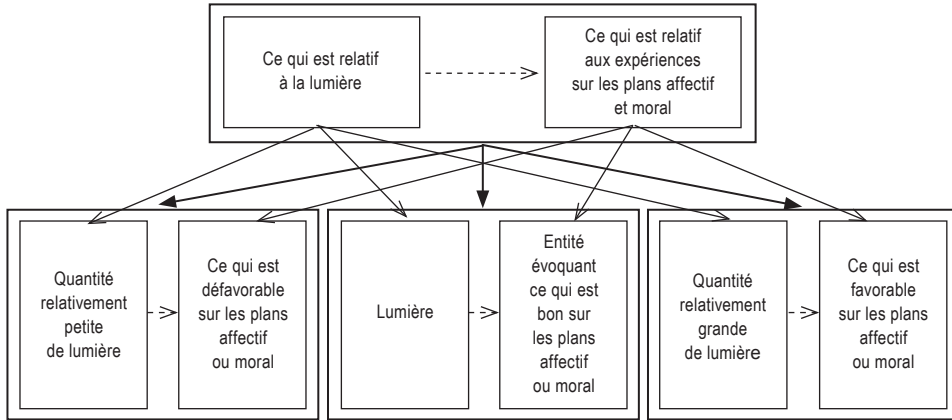


Figure 40. Les exemplifications du schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL]

En tant que structures qui présentent la granularité de plus en plus fine, les schémas cités ci-dessus forment des hiérarchies. Les relations de catégorisation du niveau plus élevé sont exemplifiées par celles du niveau moins élevé. D'ailleurs, la spécialisation s'applique aussi bien aux standards qu'aux cibles de ces relations (figures 38—40).

Les structures qui, sur les figures, se trouvent au niveau le plus bas sont exemplifiées, à leur tour, par d'autres structures schématiques que nous avons décrites dans les bilans 4.3, 5.1.4 et 5.2.4. Il s'agit des schémas qui rendent compte de ce qui est commun aux extensions au niveau de leurs bases. Enfin, au niveau de résolution encore plus fine, les extensions ont été caractérisées du point de vue :

- de l'organisation nominale ou relationnelle imposée sur la base,
- du type d'enregistrement (global ou séquentiel),
- de l'entité mise en profil (région, relation atemporelle simple ou complexe, procès),
- du nombre, de la saillance et du type des participants de la relation mise en profil.

Toutes ces descriptions rendent compte du fait que chaque extension peut être caractérisée aux différents niveaux de spécialisation allant des spécifications concernant son profil jusqu'aux structures hautement schématiques situées au niveau de son champ maximal. Nous l'illustrons sur la figure 41 en prenant comme exemple l'extension de l'unité *assombri* dans le contexte *l'ambiance assombrie par une triste nouvelle*.

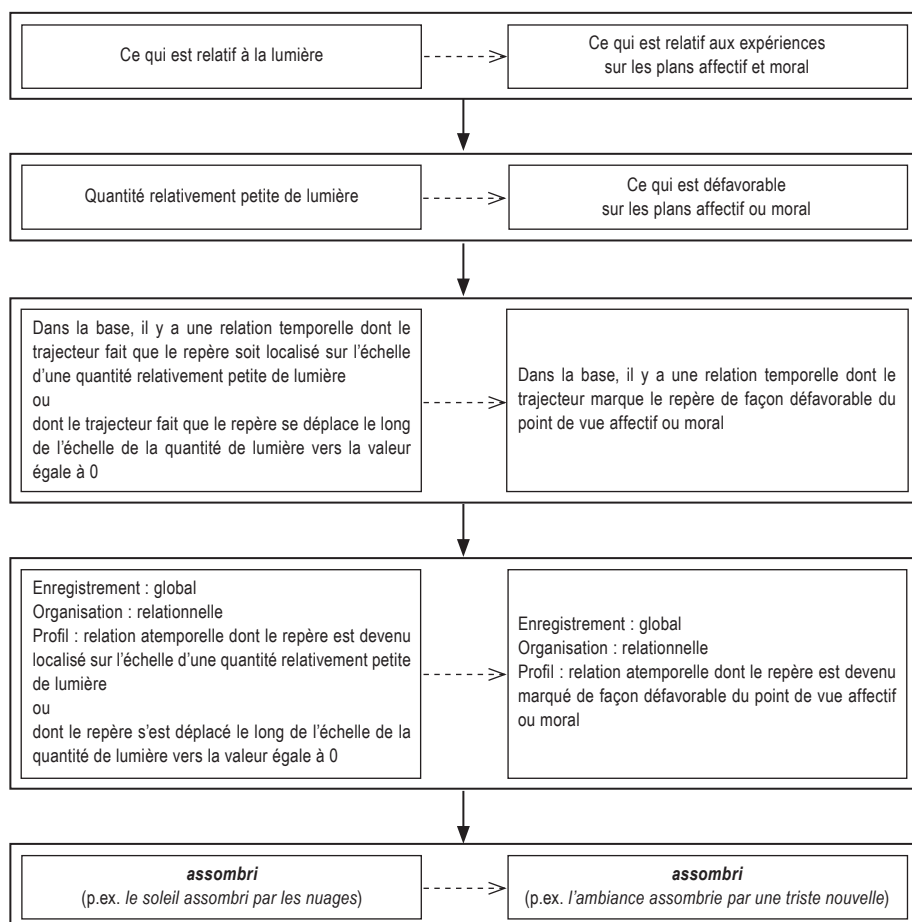
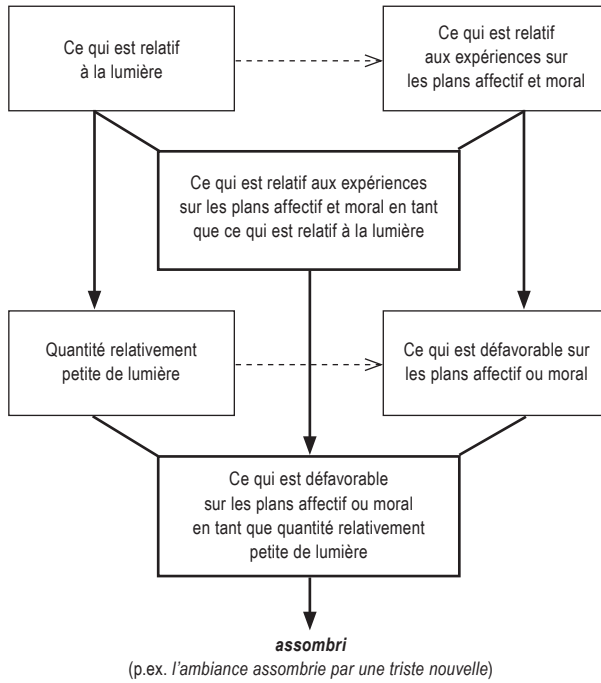


Figure 41. L'extension de l'unité lexicale *assombri* représentée aux différents niveaux de granulation

Puis, dans les bilans (chapitre 4, sections 5.1.4 et 5.2.4) nous avons présenté les patrons d'extension dans leurs formes développées. Elles mettent en évidence les structures qui intègrent certaines caractéristiques du standard et celles de la cible. Il convient de rappeler ici qu'une expression métaphorique se réfère à la structure qui émerge comme résultat de cette intégration. Cette structure intégrante, elle aussi, peut être décrite au différent niveau de granulation. Ainsi, l'unité *assombri*, dans le contexte évoqué plus haut, se réfère à la structure qui intègre la nature abstraite de ce qui est devenu moins gai (qui inspire de la tristesse ou du pessimisme) avec certaines caractéristiques physiques de ce qui est devenu sombre. Au niveau schématique, cette structure intégrante est caractérisée en tant que [CE QUI EST DÉFAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL EN TANT QUE

QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ou, au niveau encore plus élevé, [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL EN TANT QUE CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE]. Ceci peut être illustré comme suit :



(p.ex. l'ambiance assombrie par une triste nouvelle)

Figure 42. Les structures schématisques intégrantes auxquelles l'unité lexicale *assombri* se réfère dans le contexte *l'ambiance assombrie par une triste nouvelle*

Ensuite, l'analyse démontre des différences et des similitudes entre les unités symboliques étudiées dans le présent travail du point de vue de leurs contenus et organisations conceptuels. Les tableaux 1 (section 3.5), 2 (section 4.3), 3 (section 5.1.4) et 4 (section 5.2.4) en constituent un résumé. L'étude comparative de ces tableaux rend possible d'observer lesquelles parmi ces unités ont des extensions dans le domaine de la perception auditive, lesquelles ont des extensions relatives aux expériences liées à la connaissance et à la compréhension et, enfin, lesquelles ont des extensions qui se réfèrent aux expériences sur les plans affectif et moral. Ainsi, les résultats de l'analyse rendent compte de l'absence de telles extensions dans le cas du nom *enténébrement*. En plus, ils mettent en évidence que certaines organisations conceptuelles ne concernent que certaines unités lexicales. Par exemple, le corpus a permis de voir l'organisation nominale de la base par les unités *obscurci*, *éclairé* et *illuminé* seulement dans leurs extensions liées à la connaissance et

à la compréhension. Puis, l'organisation nominale de l'unité *ténébreux* n'a pas pu être observée dans le domaine visuel. Par contre, elle a été notée dans le cas de ses extensions. De plus, quant à l'unité *obscur*, c'est seulement dans le domaine visuel que nous avons relevé la relation en tant que trajecteur de la relation mise en profil par cette unité. Le tableau 5 le synthétise.

Tableau 5. Les unités lexicales dans le domaine de la perception visuelle (pv.) et les extensions exemplifiant les schémas [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES] (ex. 1), [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION] (ex. 2) et [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL] (ex. 3)

					pv.	ex. 1	ex. 2	ex. 3	
CI1	absence de relation dans la base		profil nominal		<i>lumière</i>	×		×	×
					<i>ténèbres</i>	×		×	×
	une seule configuration relationnelle dans la base	profil relationnel	tr : chose		<i>obscur</i>	×		×	×
					<i>sombre</i>	×	×	×	×
					<i>ténébreux</i>	×		×	×
			tr : relation		<i>obscur</i>	×			
					<i>obscurément</i>	×		×	
					<i>sombre</i>	×	×		
					<i>sombrement</i>	×			×
			<i>ténébreusement</i>	×		×	×		
		profil nominal			<i>obscur</i>	×		×	
					<i>obscurité</i>	×		×	×
					<i>sombre</i>	×			×
					<i>ténébreux</i>	×		×	×
		une séquence de configurations relationnelles dans la base	profil relationnel	temporel (formes finies)		<i>obscurcir</i>	×		×
					<i>assombrir</i>	×	×		×
					<i>enténébrer</i>	×		×	×
	atemporel				<i>obscurcir</i>	×		×	×
					<i>assombrir</i>	×	×		×
					<i>enténébrer</i>	×		×	×
					<i>obscurcissant</i>	×		×	×
					<i>assombrissant</i>	×	×		×
				<i>enténébrant</i>	×		×	×	
				<i>obscurci</i>	×		×	×	
			<i>assombri</i>	×	×		×		
			<i>enténébré</i>	×		×	×		
	profil nominal			<i>obscurcissement</i>	×		×		
			<i>assombrissement</i>	×			×		
			<i>enténébrement</i>	×					
			<i>obscurci</i>			×			

CI2	relation dans la base	une seule configuration relationnelle dans la base	profil relationnel	tr : chose	clair	x	x	x	x
					lumineux	x		x	x
				tr : relation	clair	x	x	x	
					clairement	x	x	x	
				lumineusement	x		x		
				profil nominal		clarté	x	x	x
				clair	x		x		
		une séquence de configurations relationnelles dans la base	profil relationnel	temporel (formes finies)	éclairer	x		x	x
					éclaircir	x	x	x	x
					illuminer	x		x	x
				atemporel	éclairer	x		x	x
					éclaircir	x	x	x	x
	illuminer				x		x	x	
	éclairant				x		x	x	
	éclaircissant				x	x	x	x	
	illuminant				x		x	x	
	éclairé				x		x	x	
	éclairci				x	x	x	x	
	illuminé				x		x	x	
	profil nominal		éclairage	x		x			
			éclairé			x			
			éclaircissement	x		x			
			illumination	x		x			
			illuminé			x			

Il faut noter que le standard et la cible des schémas caractérisant les patrons d'extensions représentent différents domaines. C'est le domaine visuel qui sert de standard. Les cibles évoquent le domaine auditif, le domaine des expériences liées à la connaissance et à la compréhension et le domaine des expériences sur le plan affectif et moral. Le fait qu'il s'agit de différents domaines permet de considérer ces relations de catégorisations comme métaphoriques. Néanmoins, nous avons observé que certaines des extensions exemplifiant les patrons relevés peuvent être décrites en termes de métonymie. Ainsi, les extensions qui se réfèrent au domaine auditif sont vues par certains auteurs (p.ex. TAYLOR, 1995 ; SHEN, 2008 ; CACCIARI, 2008 ; LIBURA, 1995) comme métaphoriques et par d'autres (p.ex. BARCELONA, 2000b), comme métonymiques. Puis, eu égard à la contiguïté entre des expériences relatives à l'absence de lumière dans le domaine physique et des expériences concernant les sentiments engendrés par le manque de lumière, Antonio BARCELONA (2000b : 40) note la métonymie DARK FOR NEGATIVE STATES

CAUSED BY DARK (OBSCUR POUR LES ÉTATS NÉGATIFS CAUSÉS PAR L'OBSCURITÉ). Agnieszka LIBURA (1995) remarque une suite métaphoro-métonymique qui est à la base de la métaphore ŚWIATŁO TO ROZUMIENIE, WIEDZA (LA LUMIÈRE, C'EST LA COMPRÉHENSION, LA CONNAISSANCE). Cela rend compte de la difficulté à faire une distinction exacte entre les extensions qui sont métaphoriques et celles qui sont métonymiques. En effet, les domaines de connaissances qui font partie de l'arrière-plan des extensions constituent un réseau. En présentant un différent niveau d'abstraction, les domaines peuvent s'emboîter et, à un certain niveau, ils peuvent être contiguës ou se chevaucher.

Cependant, les relations entre les domaines évoqués par le standard et les cibles peuvent être décrites du point de vue de la distance cognitive. À l'aide de cette notion, il est possible de mettre en évidence la différence qui existe entre le schéma exemplifié par les extensions dans le domaine de la perception auditive et les deux autres structures schématiques. Dans le premier cas, la distance entre le standard et la cible est une distance entre deux sous-domaines du domaine physique. Quant aux deux autres structures, les distances sont plus grandes car il s'agit des distances entre le domaine physique de la perception visuelle et un des domaines non physiques. Les relations entre les domaines en question ainsi que la distance cognitive entre eux sont illustrés sur la figure 43.

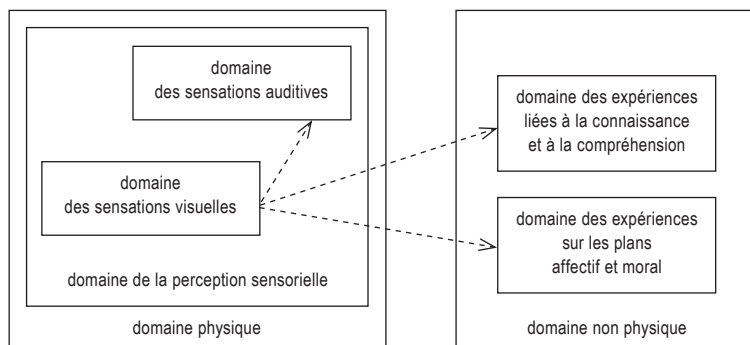


Figure 43. La distance cognitive entre le standard et la cible des structures schématiques [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES], [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION] et [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL]

En outre, chaque unité symbolique a été caractérisée du point de vue des domaines de connaissances qu'elle peut activer. Ainsi, dans le cadre de chacun des patrons d'extension métaphorique nous avons relevé une matrice de domaines qui peuvent être rendus saillants par les extensions élaborant ce

patron (cf. bilans 4.3, 5.1.4, 5.2.4). En conséquence, chacun des domaines présentés sur la figure 43 suppose un réseau de sous-domaines que les unités lexicales particulières font ressortir avec une saillance différente. L'analyse montre qu'une unité peut activer, en même temps, plus d'un domaine et, ce qui plus est, que les domaines évoqués dans le cadre de différents patrons sont susceptibles d'être activés ensemble. Ainsi, deux structures schématiques peuvent être activées simultanément. Par exemple, dans le contexte *un sombre complot*, l'adjectif *sombre* peut activer le domaine de ce qui est difficile à comprendre ou à connaître et le domaine de ce qui paraît menaçant. En le décrivant au niveau de résolution plus faible, cela revient à constater que l'adjectif en question peut activer le domaine des expériences liées à la connaissance et à la compréhension ainsi que le domaine des expériences sur le plan affectif ou moral. En plus, l'activation du domaine physique peut être accompagnée par l'activation d'un domaine non physique. C'est le cas des unités *ténèbres* et *ténébreux* qui peuvent rendre saillants le domaine visuel et, à la fois, le domaine des expériences sur le plan affectif ou moral (plus précisément, les sous-domaines de la peur, de l'angoisse, de l'insécurité, de l'inconfort ; cf. sections 3.3.1, 3.3.2.1.1).

En plus, nous avons mis en évidence un réseau de connaissances qui constitue l'arrière-plan des extensions étudiées dans le travail. Dans le chapitre 2 de l'analyse, nous avons esquissé les connaissances relatives aux expériences corporelles et au savoir culturel liés à la lumière. Après avoir décrit chaque patron, nous avons essayé de déterminer lesquelles parmi ces connaissances restent saillantes dans son cadre. Il apparaît que les extensions caractérisées au niveau bien schématique en tant que [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX SENSATIONS AUDITIVES] sélectionnent les connaissances concernant l'effet produit sur l'œil par une quantité de lumière. Les extensions qui constituent les exemplifications de la structure [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION] rendent saillantes les connaissances relatives au rôle de la lumière dans la perception des objets par l'homme ainsi que les connaissances de type culturel (la lumière symbolise la sagesse, la connaissance, la vérité, le progrès). Enfin celles qui élaborent le schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL] sélectionnent les connaissances concernant les effets de la lumière sur l'équilibre physiologique et psychologique de l'homme ainsi que son symbolisme (la lumière est le symbole du Bien, du monde divin, de la vie, par contre les ténèbres symbolisent le Mal, le monde des démons, la mort).

Un autre aspect concerne l'axiologie liée à la lumière. En générale, ce qui se réfère à la lumière ou à sa grande quantité est valorisé positivement. Par

contre, l'absence de lumière ou sa petite quantité évoque une valorisation négative. Cette valorisation est inscrite dans les connaissances relatives aux certaines expériences corporelles (p.ex. la lumière rend les objets visibles et agit positivement sur le bien-être de l'homme, par contre, le manque de lumière empêche de voir et engendre le sentiment d'insécurité) et culturelles (p.ex. la dualité lumière — ténèbres symbolise l'opposition entre le Bien et le Mal, les anges et les démons). La même valorisation peut être retrouvée dans les sens de certaines unités dans le domaine de la perception visuelle (p.ex. *voir clair, le temps s'est éclairci, se perdre dans les ténèbres, la vue s'obscurcit dans la vieillesse, être plongé dans ténèbres de la cécité*). Elle peut être aussi observée dans beaucoup d'extensions relatives aux expériences sur les plans affectif et moral (p.ex. *la lumière de l'espoir, la vie claire, éclairer le cœur de qqn, cet événement a illuminé la fin de sa vie, les ténèbres du mal, les périodes les plus sombres de notre histoire, la nouvelle avait enténébré l'atmosphère de la soirée*). L'adjectif *sombre* peut même fonctionner comme superlatif qui renforce un terme dépréciatif (p.ex. *un sombre imbécile, une sombre connerie*). Quant aux extensions liées à la connaissance et à la compréhension, la valorisation en question peut être observée dans l'association de l'intelligence, de l'intelligibilité, de la vérité ou de l'évidence au positif et l'association de l'ignorance, de la difficulté à comprendre, de l'ambiguïté, de l'incertitude ou du manque de notoriété au négatif. Cela se reflète dans bien des extensions activant ces domaines (p.ex. *la lumière de l'intelligence, un esprit lumineux, le style clair, les ténèbres intellectuels, un esprit enténébré, s'exprimer obscurément, sa renommée s'est bien obscurcie*).

Néanmoins, à côté de la valorisation qui associe le positif à la lumière et le négatif à l'obscurité, une autre valorisation est possible. D'abord, il faut remarquer la valorisation négative d'une extension qui se réfère à une grande quantité de lumière : l'unité *illuminé* peut activer le domaine de connaissances relatives aux entités qui manquent de sens critique, qui témoignent d'une influence échappant au rationnel (p.ex. *un terroriste illuminé, quelques illuminés*). Cette valeur négative liée à la lumière peut être retrouvée dans les expériences corporelles relatives au fait qu'une lumière trop intense est aveuglante. En plus, la valorisation positive de la lumière et négative de l'obscurité n'est pas évidente en ce qui concerne les extensions dans le domaine de la perception auditive. D'une part, il est possible de noter une valeur positive activée par l'unité *clair* dans les contextes (7) et (8). D'autre part, la valorisation associée à l'unité *sombre* dans les contextes (1) et (2) serait aussi positive. En effet, l'évaluation axiologique des sensations auditives reste très subjective. Cela nous amène à constater que la motivation de la dimension axiologique des extensions peut être liée, d'une part, à la dimension axiologique des connaissances constituant l'arrière-plan de ces extensions et, d'autre part, aux propriétés de la cible de la relation de

catégorisation (p.ex. une subjectivité qui caractérise le domaine des sensations auditives).

En dernier lieu, il faut noter des ressemblances et des différences entre les résultats de notre étude et les descriptions des métaphores liées à la lumière dans la perspective de la théorie de la métaphore conceptuelle (cf. section 1.3). Les ressemblances concernent surtout l'indication de deux mêmes domaines non physiques dans lesquels l'unité *lumière* et d'autres unités se référant à une quantité de lumière ont des extensions. Il s'agit des domaines qui dans le présent travail sont décrits en tant que le domaine des expériences liées à la connaissance et à la compréhension et le domaine des expériences sur les plans affectif et moral. Ainsi, le patron [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION] est élaborée par les extensions qui pourraient représenter les métaphores conceptuelles UNDERSTANDING IS SEEING (COMPRENDRE, C'EST VOIR), IDEAS ARE LIGHT-SOURCES (LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIÈRE), DISCOURSE IS A LIGHT-MEDIUM (LE DISCOURS VEHICULE LA LUMIÈRE) ou ŚWIATŁO TO ROZUMIENIE, WIEDZA (LA LUMIÈRE, C'EST LA COMPRÉHENSION, LA CONNAISSANCE). Par contre, les extensions qui exemplifient le patron [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL] impliquent les métaphores HAPPINESS IS BRIGHTNESS (LE BONHEUR, C'EST LA CLARTÉ) ou HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE) et HAPPY IS LIGHT (HEUREUX, C'EST LA LUMIÈRE) ainsi que les métaphores SADNESS IS DARK (LA TRISTESSE, C'EST OBSCUR) ou SAD IS DARK (TRISTE EST OBSCUR) et NEGATIVE IS DARK (NÉGATIF EST OBSCUR). De même, les expressions qui impliquent les métaphores LIFE IS LIGHT (LA VIE, C'EST LA LUMIÈRE) et DEATH IS DARKNESS (LA MORT, C'EST L'OBSCURITÉ) pourraient être considérées dans le cadre de ce dernier patron.

Partiellement, les ressemblances portent aussi sur les connaissances que nous avons décrites en tant qu'arrière-plan des extensions et les aspects de connaissances évoqués en tant que fondement expérientiel des métaphores conceptuelles. Ces similitudes concernent les connaissances relatives à la perception visuelle qui motivent les métaphores telles qu'UNDERSTANDING IS SEEING (COMPRENDRE, C'EST VOIR) et les connaissances constituant l'arrière-plan du schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES LIÉES À LA CONNAISSANCE ET À LA COMPRÉHENSION]. Puis, les connaissances relatives au fondement expérientiel des métaphores telles que HAPPINESS IS BRIGHTNESS (LE BONHEUR, C'EST LA CLARTÉ) et SADNESS IS DARK (LA TRISTESSE, C'EST OBSCUR) sont similaires à certaines connaissances que nous avons

évoquées dans le cadre du schéma [CE QUI EST RELATIF À LA LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST RELATIF AUX EXPÉRIENCES SUR LES PLANS AFFECTIF ET MORAL]. Néanmoins, il faut remarquer que les aspects de connaissances décrits dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle ne se rapportent qu'aux expériences corporelles. Par contre, l'arrière-plan des structures schématiques que nous avons relevées inclut, en plus, les connaissances socioculturelles.

D'autres différences concernent les niveaux auxquels les patrons d'extension métaphorique et les métaphores conceptuelles sont formulés. Il paraît que les métaphores telles que HAPPINESS IS BRIGHTNESS (LE BONHEUR, C'EST LA CLARTÉ) et SADNESS IS DARK (LA TRISTESSE, C'EST OBSCUR) ou NEGATIVE IS DARK (NÉGATIF EST OBSCUR) se situent au même niveau de résolution que les patrons [QUANTITÉ RELATIVEMENT GRANDE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST FAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL] et [QUANTITÉ RELATIVEMENT PETITE DE LUMIÈRE] ---> [CE QUI EST DÉFAVORABLE SUR LES PLANS AFFECTIF OU MORAL] car elles évoquent l'opposition entre une quantité relativement grande de lumière et une quantité relativement petite de lumière. Néanmoins, il faut remarquer que les domaines cibles de ces métaphores conceptuelles représentent différents niveaux de schématisation. Selon notre analyse, le domaine de la tristesse (*sadness*) ne constitue qu'un des domaines qui peuvent être rendus saillants dans le cadre de ce qui est défavorable sur les plans affectif ou moral. Parmi ces derniers, nous avons noté, par exemple, les domaines de la peur, de l'inquiétude, du mécontentement, du mal. Par contre, le domaine du bonheur (*happiness*) reste au niveau d'une granulation plus faible. En outre, le concept « négatif » (*negative*) évoque la dimension axiologique qui, d'après ce que nous avons observé plus haut, peut être rendue saillante par des extensions exemplifiant différents patrons d'extension et, même, par des sens liés à la perception visuelle. De plus, il serait difficile de déterminer nettement la hiérarchie des métaphores UNDERSTANDING IS SEEING (COMPRENDRE, C'EST VOIR), IDEAS ARE LIGHT-SOURCES (LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIÈRE), DISCOURSE IS A LIGHT-MEDIUM (LE DISCOURS VÉHICULE LA LUMIÈRE) et ŚWIATŁO TO ROZUMIENIE, WIEDZA (LA LUMIÈRE, C'EST LA COMPRÉHENSION, LA CONNAISSANCE). D'ailleurs, la difficulté serait plus grande si on prenait en considération la forme de cette dernière métaphore qui est LE DOMAINE SOURCE EST LE DOMAINE CIBLE et non LE DOMAINE CIBLE EST LE DOMAINE SOURCE comme dans le cas d'autres métaphores conceptuelles.

Enfin, il convient de noter les diverses expressions utilisées pour décrire le domaine cible ou le domaine source de la même métaphore conceptuelle. Prenons en considération les métaphores formulées comme suit :

- SADNESS IS DARK (LA TRISTESSE, C'EST OBSCUR) et SAD IS DARK (TRISTE EST OBSCUR),
- HAPPY IS LIGHT (HEUREUX, C'EST LA LUMIÈRE) ou HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE),
- HAPPINESS IS BRIGHTNESS (LE BONHEUR, C'EST LA CLARTÉ) ou HAPPINESS IS LIGHT (LE BONHEUR, C'EST LA LUMIÈRE).

Vu les résultats de notre analyse, les différences entre ces expressions (*sadness* et *sad*, *happiness* et *happy*, *brightness* et *light*) peuvent être ramenées aux spécifications concernant leurs contenu et organisation conceptuels. Ainsi, *sadness* et *sad* ainsi que *happiness* ou *happy* se caractérisent par la même base mais elles l'organisent d'une autre manière. Donc, elles se différencient au niveau de leurs profils. Par contre, *brightness* et *light* diffèrent non seulement au niveau de leurs profils mais aussi au niveau de leurs bases. Ce qui lie les expressions comparées est le fait qu'elles peuvent activer dans certains contextes les mêmes domaines.

En somme, il paraît que l'analyse des extensions métaphoriques dans la perspective de la grammaire cognitive permet d'éviter les problèmes observés dans le cadre de la théorie de la métaphore conceptuelle. Dans le chapitre 3 concluant la partie théorique, nous avons noté les ressemblances et les divergences entre ces deux conceptions. Dans notre recherche, nous avons pris en considération un des postulats de la grammaire cognitive selon lequel les généralisations linguistiques surgissent par la schématisation des structures plus spécifiques. Ainsi, nous sommes partie de l'analyse détaillée du contenu et de l'organisation conceptuels de toutes les unités lexicales constituant l'objet de notre étude pour mettre en évidence les structures schématiques correspondant aux spécifications communes à ces unités. L'application des outils tels que profil, base, champ immédiat et champ maximal, nous a aidée à rendre compte des différents niveaux auxquels les extensions peuvent être décrites. Cela nous a permis non seulement de relever tout un système des structures schématiques par rapport aux extensions étudiées mais aussi de préciser leurs niveaux de résolution. En plus, dans le cadre de chaque schéma caractérisant un patron, nous avons pu déterminer les connaissances constituant son arrière-plan ainsi qu'une matrice de domaines susceptibles d'être sélectionnés par les exemplifications de ce schéma. Comme nous l'avons vu, deux schémas sont susceptibles d'être activés en même temps. L'analyse a donné l'occasion d'observer une dimension axiologique qui peut être rendue saillante par certaines unités symboliques. Le fait que chaque patron représente une relation d'extension dont le standard et la cible évoquent différents domaines justifie la description de cette relation en termes d'extension métaphorique. Néanmoins, l'analyse des relations entre ces domaines a rendu possible d'indiquer des différences entre les patrons évoqués dans le travail. Ces différences, nous les avons décrites à l'aide de la notion

de distance cognitive. Finalement, toutes les considérations que nous avons faites ici nous amènent à constater que les outils développés en grammaire cognitive permettent de décrire des phénomènes métaphoriques d'une façon approfondie et complexe.

Références citées

- ADAMOWSKI J., red., 2005: *Przestrzeń w języku i w kulturze*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- AWDIEJEW A., red., 1999: *Gramatyka komunikacyjna*. Warszawa—Kraków, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- BANYŚ W., 2000 : *Système de « si » en français moderne. Esquisse d'une approche cognitive*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- BARCELONA A., ed., 2000a: *Metaphor and Metonymy at the Crossroads*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- BARCELONA A., 2000b: *On the Plausibility of Claiming a Metonymic Motivation for Conceptual Metaphor*. In: A. BARCELONA, ed.: *Metaphor and Metonymy at the Crossroads*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 31—58.
- BARTMIŃSKI J., TOKARSKI R., red., 1998: *Profilowanie w języku i w tekście*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- BIERWIACZONEK B., 2006: *O języku ucieleśnionym*. In: O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 3. Kognitywizm w świetle innych teorii*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 444—479.
- BRAGDON A., GAMON D., 2000: *Brains That Work A Little Bit Differently*. Cape Cod, Brainwaves Books.
- BRAGDON A., GAMON D., 2003: *Kiedy mózg pracuje inaczej*. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- BROCCIAS C., 2006: *Cognitive Approaches to Grammar*. In: G. KRISTIANSEN, M. ACHARD, R. DIRVEN, F.J. RUIZ DE MENDOZA IBÁÑEZ, eds.: *Cognitive Linguistics: Current Applications and Future Perspectives*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 81—118.
- BRUGMAN C., 1990: *What is the Invariance Hypothesis?*. "Cognitive Linguistics" 1.2, pp. 257—266.
- CACCIARI C., 2008: *Crossing the Senses in Metaphorical Language*. In: R. GIBBS, ed.: *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*. Cambridge, New York, Cambridge University Press, pp. 425—443.
- CARSON R.C., BUTCHER J.N., MINEKA S., 2005: *Psychologia zaburzeń*. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.

- CHAMBREUIL M., éd., 1998 : *Sémantiques*. Paris, Éditions HERMES.
- CHARBONNEL N., 1997 : *La métaphore de la lumière dans le discours sur l'éducation*. "Revista Portuguesa de Educação" 10(2), pp. 59–70.
- CHARBONNEL N., KLEIBER G., éds, 1999 : *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris, PUF.
- CLAUSNER T., CROFT W., 1997: *Productivity and Schematicity in Metaphors*. "Cognitive Science" 21(3), pp. 247–282.
- CLAUSNER T., CROFT W., 1999: *Domains and Image Schemas*. "Cognitive Linguistics" 10–1, pp. 1–31.
- CROFT W., CRUSE A., 2004: *Cognitive Linguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- CRUSE A., 1996 : *La signification des noms propres de pays en anglais*. In : S. RÉMI-GIRAUD, P. RÉTAT, éds : *Les mots de la nation*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 93–102.
- DĄBROWSKA E., KUBIŃSKI W., red., 2003: *Akwizycja języka w świetle językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, Universitas.
- DESAGULIER G., 2007 : *Figures et forces en linguistique cognitive : pour une redéfinition du concept de représentation dans une Grammaire de Constructions Floue*. « TLE (Théorie, Littérature, Enseignement) » 24, pp. 95–113.
- DÉTRIE C., 2000 : *La figure, une "parole parlante" au plus près du monde vécu ?* « Cahiers de praxématique » 35, pp. 141–169.
- DILLER A.-M., 1991 : *Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale en français*. « Communications » 53, pp. 209–228.
- DIRVEN R., 2002: *Metonymy and Metaphor: Different Mental Strategies of Conceptualization*. In: R. DIRVEN, R. PÖRINGS, eds.: *Metaphor and metonymy in Comparison and Contrast*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 75–111.
- DIRVEN R., PÖRINGS R., eds, 2002: *Metaphor and metonymy in Comparison and Contrast*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- DIRVEN R., VERSPOOR M., eds, 1998: *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing.
- DIRVEN R., VERSPOOR M., éds, 2002 : *Linguistique Cognitive : Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles, Éditions Duculot.
- DODGE E., LAKOFF G., 2005: *Image Schemas: From Linguistic Analysis to Neural Grounding*. In: B. HAMPE, ed.: *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 57–91.
- DOLIŃSKI D., 2004: *Ekspresja emocji. Emocje podstawowe i pochodne*. In: J. STRELAU, red.: *Psychologia. Podręcznik akademicki*. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne, pp. 351–368.
- EVANS V., 2007: *A Glossary of Cognitive Linguistics*. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- EVANS V., 2009a: *Leksykon językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, Universitas.
- EVANS V., 2009b: *Review of Ronald Langacker. Cognitive Grammar: A basic introduction*. "Language and Cognition" 1–2, pp. 277–288.
- FAUCONNIER G., 1984 : *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris, Les Éditions de Minuit.

- FAUCONNIER G., 1991 : *Subdivision cognitive*. « Communication » 53, pp. 229–248.
- FAUCONNIER G., 1997 : *Manifestation linguistique de l'intégration conceptuelle*. In: C. FUCHS, S. ROBERT, eds : *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys, pp. 182–193.
- FAUCONNIER G., TURNER M., 1996: *Blending as a Central Process of Grammar*. In: A. GOLDBERG, ed.: *Conceptual Structure, Discourse and Language*. Stanford, CSLI Publications.
- FAUCONNIER G., TURNER M., 1998: *Conceptual Integration Networks*. "Cognitive Science" 22(2), pp. 133–187.
- FAUCONNIER G., TURNER M., 2001: *Tworzenie amalgamatów jako jeden z głównych procesów w gramatyce*. In: W. KUBIŃSKI, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 2: Zjawiska pragmatyczne*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 173–211.
- FAUCONNIER G., TURNER M., 2002: *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York, Basic Books.
- FAUCONNIER G., TURNER M., 2008: *Rethinking Metaphor*. In: R. GIBBS, ed.: *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*. Cambridge, New York, Cambridge University Press, pp. 53–66.
- FAYOL M., éd., 2002 : *Traité des Sciences Cognitives. Production du langage*. Paris, Hermès.
- FIFE J., 1994: *Wykłady z gramatyki kognitywnej*. In: H. KARDELA, red.: *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Polskie Towarzystwo Semiotyczne, pp. 9–64.
- FORDE E., HUMPHREYS G., eds, 2002: *Category Specificity in Brain and Mind*. Hove, New York, Psychology Press.
- FORTIS J.-M., 1996 : *Sémantique cognitive et espace*. In : F. RASTIER, éd. : *Textes et Sens*. Paris, Didier, pp. 167–197.
- FORTIS J.-M., 2010a : *La linguistique cognitive, une trentenaire de vieille souche*. « Mémoires de la Société de Linguistique de Paris », 18, pp. 11–51.
- FORTIS J.-M., 2010b : *De la grammaire générative à la Grammaire Cognitive: Origines et formation de la théorie de Ronald Langacker*. « Histoire. Epistémologie. Langage » 32(2), pp. 109–149.
- FRANÇOIS J., éd., 2004 : *L'adjectif en français et à travers les langues*. Actes du colloque international de Caen (28–30 juin 2001). Caen, Presses Universitaires de Caen.
- FUCHS C., éd., 2004 : *La linguistique cognitive*. Paris, Éditions Ophrys, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- FUCHS C., ROBERT S., eds, 1997 : *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.
- GEERAERTS D., CUYCKENS H., eds, 2007: *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, Oxford University Press.
- GEERAERTS D., GRONDELAERS S., DIRVEN R., VERSPOOR M., 1998: *What's in a word? Lexicology*. In: R. DIRVEN, M. VERSPOOR, eds: *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing, pp. 25–50.
- GENTNER D., GENTNER D.R., 1983: *Flowing Waters or Teeming Crowds: Mental Models of Electricity*. In: D. GENTNER, A.L. STEVENS, eds: *Mental models*. Hillsdale, NY, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 99–130.
- GENTNER D., STEVENS A.L., eds, 1983: *Mental Models*. Hillsdale, NY, Lawrence Erlbaum Associates.

- GIBBS R., 1994: *The Poetics of Mind*. Cambridge, Cambridge University Press.
- GIBBS R., 1999: *Taking Metaphor Out Of our Heads and Putting It Into the Cultural World*. In: R. GIBBS, G. STEEN, eds: *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 145–166.
- GIBBS R., ed., 2008: *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*. Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- GIBBS R., COLSTON H., 1995: *The Cognitive Psychological Reality of Image Schemas and their Transformations*. "Cognitive Linguistics" 6, pp. 347–378.
- GIBBS R., STEEN G., eds, 1999: *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- GOOSSENS L., 1995: *Metaphonymy: The Interaction of Metaphor and Metonymy in Figurative Expressions for Linguistic Action*. In: L. GOOSSENS, P. PAUWELS, B. RUDZKA-OSTYN, A.-M. SIMON-VANDENBERGEN, J. VANPARYS, eds: *By Word of Mouth. Metaphor, Metonymy and Linguistic Action in a Cognitive Perspective*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 159–174.
- GOOSSENS L., PAUWELS P., RUDZKA-OSTYN B., SIMON-VANDENBERGEN A.-M., VANPARYS J., eds, 1995: *By Word of Mouth. Metaphor, Metonymy and Linguistic Action in a Cognitive Perspective*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- GRADY J., 1997: *Theories are Buildings Revisited*. „Cognitive Linguistics" 8, pp. 267–290.
- GRADY J., 1999: *A Typology of Motivation for Conceptual Metaphor Correlation vs. Resemblance*. In: R. GIBBS, G. STEEN, eds: *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 79–100.
- GRADY J., 2007: *Metaphor*. In: D. GEERAERTS, H. CUYCKENS, eds: *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, Oxford University Press, pp. 188–213.
- GRADY J., OAKLEY T., COULSON S., 1999: *Blending and Metaphor*. In: R. GIBBS, G. STEEN, eds: *Metaphor in Cognitive Linguistics*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 101–124.
- GRÉA PH., 2002 : *Intégration conceptuelle et métaphore filée*. « Langue Française » 134, pp. 109–123.
- GRÉA PH., 2003 : *Les limites de l'intégration conceptuelle*. « Langages » 150, 61–74.
- HAMPE B., ed., 2005: *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- JACOB P., 2005 : *Philosophie et neurosciences : le cas de la vision*. In : E. PACHERIE, J. PROUST, eds : *La Philosophie cognitive*. Paris, Ophrys, pp. 201–221.
- JÄKEL O., 1997: *Metaphern in abstrakten Diskurs-Domänen Eine kognitiv-linguistische Untersuchung anhand der Bereiche Geistestätigkeit, Wirtschaft und Wissenschaft*. Frankfurt am Main, Peter Lang GmbH.
- JÄKEL O., 2003: *Metafory w abstrakcyjnych domenach dyskursu*. Kraków, Universitas.
- JOHNSON M., 1987: *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*. Chicago, London, The University of Chicago Press.
- KALISZ R., 1994: *Teoretyczne podstawy językoznawstwa kognitywnego*. In: H. KARDELA, red.: *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Polskie Towarzystwo Semiotyczne, pp. 65–76.

- KALISZ R., 2001: *Językoznawstwo kognitywne w świetle językoznawstwa funkcjonalnego*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- KALISZ R., 2006: *Językoznawstwo kognitywne w analizie pragmatyki językowej*. In: P. STALMASZCZYK, red.: *Metodologie językoznawstwa*. Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 234–250.
- KALISZ R., KUBIŃSKI W., 1998: *Dwadzieścia lat językoznawstwa kognitywnego w USA i w Polsce*. In: W. KUBIŃSKI, R. KALISZ, E. MODRZEJEWSKA, red.: *Językoznawstwo kognitywne: wybór tekstów*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 7–27.
- KAMIŃSKA A., 2007: *Amalgamaty w poezji ks. Jana Twardowskiego. Znaczenie integracji pojęciowej w rozumieniu wiary*. In: A. LIBURA, red.: *Amalgamaty kognitywne w sztuce*. Kraków, Universitas, pp. 69–85.
- KARDELA H., 1992: *Gramatyka kognitywna jako globalna teoria języka*. „Język a Kultura” 8, pp. 9–22.
- KARDELA H., red., 1994a: *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Polskie Towarzystwo Semiotyczne.
- KARDELA H., 1994b: *Metaforyczne rozszerzenie kategorii a onomazjologiczna perspektywa znaczeń wyrażań*. In: H. KARDELA, red.: *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Polskie Towarzystwo Semiotyczne, pp. 77–83.
- KARDELA H., 2006a: *Metodologia językoznawstwa kognitywnego*. In: P. STALMASZCZYK, red.: *Metodologie językoznawstwa*. Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 196–233.
- KARDELA H., 2006b: *Reprezentacja semantyczna w świetle gramatyki kognitywnej i teorii języka Anny Wierzbickiej*. In: O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 3. Kognitywizm w świetle innych teorii*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 57–91.
- KARDELA H., 2005: *Schemat i prototyp w morfologii kognitywnej*. In: H. KARDELA, Z. MUSZYŃSKI, M. RAJEWSKI, red.: *Kognitywistyka. Problemy i perspektywy*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 179–207.
- KARDELA H., MUSZYŃSKI Z., RAJEWSKI M., red., 2005: *Kognitywistyka. Problemy i perspektywy*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- KLEIBER G., 1990 : *La sémantique du prototype*. Paris, PUF.
- KLEIBER G., 1993 : *Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive*. « *Faits de langues* » 1, pp. 105–121.
- KLEIBER G., 1999a : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER G., 1999b : *De la sémantique de la métaphore à la pragmatique de la métaphore*. In : N. CHARBONNEL, G. KLEIBER, eds : *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris, PUF, pp. 3–13.
- KOLEK Z., 2006: *Oddziaływanie promieniowania optycznego na człowieka: korzystny wpływ i zagrożenia*. „Prace Instytutu Elektrotechniki” 228, pp. 269–281.
- KORŻYK K., 1999: „Poznawcze” reprezentacje zjawisk znaczeniowych a „gramatyka komunikacyjna”. In: A. AWDIEJEW, red.: *Gramatyka komunikacyjna*. Warszawa—Kraków, Wydawnictwo Naukowe PWN, pp. 9–32.

- KOSECKI K., 2005: *Metafory i metonimie czasoprzestrzeni*. In: J. ADAMOWSKI, red.: *Prze-strzeń w języku i w kulturze*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 91–99.
- KOSIŃSKI M., 2007: *Teoria metafory pojęciowej a teoria amalgamatów. Rozważania na mar-ginesie analizy „Głosu w sprawie pornografii” Wisławy Szymborskiej*. In: A. LIBURA, red.: *Amalgamaty kognitywne w sztuce*. Kraków, Universitas, pp. 95–111.
- KÖVECSES Z., 1986: *Metaphors of Anger, Pride, and Love. A Lexical Approach to the Struc-ture of Concepts*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing.
- KÖVECSES Z., 1990: *Emotion Concepts*. New York, Berlin, Heidelberg, Springer-Verlag.
- KÖVECSES Z., 2000a: *Metaphor and Emotion*. Cambridge, Cambridge University Press.
- KÖVECSES Z., 2000b: *The Scope of Metaphor*. In: A. BARCELONA, ed.: *Metaphor and Meto-nymy at the Crossroads*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 79–92.
- KÖVECSES Z., 2002: *Metaphor: A Practical Introduction*. Oxford, New York, Oxford Uni-versity Press.
- KÖVECSES Z., 2005: *Metaphor in Culture. Universality and Variation*. Cambridge, Cam-bridge University Press.
- KÖVECSES Z., 2006: *Language, Mind, and Culture: A Practical Introduction*. Oxford, New York, Oxford University Press.
- KÖVECSES Z., RADDEN G., 1998: *Metonymy: Developing a Cognitive Linguistic View*. “Co-gnitive Linguistics” 9–1, pp. 37–77.
- KRISTIANSEN G., ACHARD M., DIRVEN R., RUIZ DE MENDOZA IBÁÑEZ F.J., eds, 2006: *Co-gnitive Linguistics: Current Applications and Future Perspectives*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- KRZESZOWSKI T., 1994a: *Konotacja i denotacja*. In: H. KARDELA, red.: *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Polskie Towarzystwo Semiotyczne, pp. 85–95.
- KRZESZOWSKI T., 1994b: *Parametr aksjologiczny w przedpojęciowych schematach wyobraże-niowych*. „Etnolingwistyka” 6, pp. 29–51.
- KRZESZOWSKI T., 1997a: *Angels and Devils in Hell. Elements of Axiology in Semantics*. Warszawa, Energeia.
- KRZESZOWSKI T., 1998: *Aksjologiczne aspekty metafor*. In: W. KUBIŃSKI, R. KALISZ, E. MODRZEJEWSKA, red.: *Językoznawstwo kognitywne: wybór tekstów*. Gdańsk, Wy-dawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 80–103.
- KRZESZOWSKI T., 2003: *Jeszcze kilka słów o wartościach w filozofii i psychologii*. In: J. BART-MIŃSKI, red.: *Język w kręgu wartości. Studia semantyczne*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 35–41.
- KUBIŃSKI W., KALISZ R., MODRZEJEWSKA E., red., 1998: *Językoznawstwo kognitywne: wy-bór tekstów*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- KUBIŃSKI W., STANULEWICZ D., red., 2001: *Językoznawstwo kognitywne 2: Zjawiska prag-matyczne*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- La Bible, Ancien Testament I*, 1956. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- La Bible, Nouveau Testament*, 1971. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- LADHARI S., 2005 : *La métaphore de la mise en lumière dans le langage courant : et si on tirait ça au clair ?* « Cahier du CIEL » 2000–2003, pp. 143–168.
- LAKOFF G., 1987: *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, The University of Chicago Press.

- LAKOFF G., 1990: *The Invariance Hypothesis: is Abstract Reason Based on Image-Schemas?* "Cognitive Linguistics" 1.1, pp. 39–74.
- LAKOFF G., 1993: *The Contemporary Theory of Metaphor*. In: A. ORTONY, ed.: *Metaphor and Thought. Second Edition*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 202–251.
- LAKOFF G., 1997: *Les universaux de la pensée métaphorique: variations dans l'expression linguistique*. In: C. FUCHS, S. ROBERT, eds: *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys, pp. 165–181.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1980: *Metaphors We Live By*. Chicago, London, The University of Chicago Press.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1985 : *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1999: *Philosophy in the Flesh*. New York, Basic Books.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 2003: *Afterword, 2003*. In: G. LAKOFF, M. JOHNSON: *Metaphors We Live By*. Chicago, London, The University of Chicago Press.
- LAKOFF G., TURNER M., 1989: *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*. Chicago, London, The University of Chicago Press.
- LANGACKER R., 1986a: *An Introduction to Cognitive Grammar*. "Cognitive Science" 10, 1–40.
- LANGACKER R., 1986b: *Abstract Motion*. "Proceedings of the Twelfth Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society" 12, pp. 455–471.
- LANGACKER R., 1987a: *Nouns and Verbs*. "Language" 63, pp. 53–97.
- LANGACKER R., 1987b: *Foundations of Cognitive Grammar*. Volume 1: *Theoretical Pre-requisites*. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R., 1988: *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, by George Lakoff. Review Article. "Language" 64, pp. 384–395.
- LANGACKER R., 1990: *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- LANGACKER R., 1991a: *Foundations of Cognitive Grammar*. Volume 2: *Descriptive Application*. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R., 1991b : *Mouvement abstrait*. « Langue française » 76, pp. 59–76.
- LANGACKER R., 1991c : *Noms et verbes*. « Communications » 53, pp. 103–153.
- LANGACKER R., 1998: *Wstęp do gramatyki kognitywnej*. In: W. KUBIŃSKI, R. KALISZ, E. MODRZEJEWSKA, red.: *Językoznawstwo kognitywne: wybór tekstów*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 28–79.
- LANGACKER R., 2000a: *A Dynamic Usage-Based Model*. In: M. BARLOW, S. KEMMER, eds: *Usage-Based Models of Language*. Stanford, CSLI Publications.
- LANGACKER R., 2000b: *Grammar and Conceptualization*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- LANGACKER R., 2001: *Kotwiczenie, kodowanie i dyskurs*. In: W. KUBIŃSKI, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 2: Zjawiska pragmatyczne*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 22–69.
- LANGACKER R., 2003a : *Grammaire, cognition et le problème de la relativité : le cas de la possession*. In : C. VANDELOISE, éd. : *Langues et cognition*. Paris, Lavoisier, pp. 205–237.
- LANGACKER R., 2003b: *Model dynamiczny oparty na uzusie językowym*. In: E. DĄBROWSKA, W. KUBIŃSKI, red.: *Akwizycja języka w świetle językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, Universitas, pp. 30–117.

- LANGACKER R., 2005: *Wykłady z gramatyki kognitywnej* 2. Lublin, Wydawnictwo UMCS.
- LANGACKER R., 2006: *Gramatyka konstrukcyjna, konstrukcje gramatyczne i gramatykalizacja z punktu widzenia gramatyki kognitywnej*. In: O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 3. Kognitywizm w świetle innych teorii*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, 15–56.
- LANGACKER R., 2007: *Cognitive Grammar*. In: D. GEERAERTS, H. CUYCKENS, eds: *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, Oxford University Press, pp. 421–462.
- LANGACKER R., 2008: *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- LANGACKER R., 2009: *Investigations in Cognitive Grammar*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- LEGALLOIS D., 2004 : *Synesthésie adjectivale, sémantique et psychologie de la forme : la transposition au cœur du lexique*. In : J. FRANÇOIS, éd. : *L'adjectif en français et à travers les langues. Actes du colloque international de Caen (28–30 juin 2001)*. Caen, Presses Universitaires de Caen, pp. 493–506.
- LEGALLOIS D., GRÉA PH., 2006 : *La grammaire de construction*. « Cahier du CRISCO » 21, pp. 5–27.
- LIBURA A., 1995: *Metaforyka potoczna w przestrzeni semantycznej światło — ciemność*. „Rozprawy Komisji Językowej” XXI, pp. 25–58.
- LIBURA A., 2000: *Wyobrażenia w języku. Leksykalne korelaty schematów wyobrażeniowych CENTRUM-PERYFERIE i SIŁY*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- LIBURA A., 2007: *Amalgamaty kognitywne. Powstanie i rozwój koncepcji integracji pojęciowej*. In: A. LIBURA, red.: *Amalgamaty kognitywne w sztuce*. Kraków, Universitas, pp. 11–66.
- LIBURA A., red., 2007: *Amalgamaty kognitywne w sztuce*. Kraków, Universitas.
- MANDLER J., 1998: *Babies Think Before They Speak*. “Human Development” 41, pp. 116–126.
- MANDLER J., 2002: *On the Foundations of the Semantic System*. In: E. FORDE, G. HUMPHREYS, eds: *Category Specificity in Brain and Mind*. Hove, New York, Psychology Press, pp. 315–340.
- MANDLER J., 2004: *The Foundations of Mind: Origins of Conceptual Thought*. Oxford, Oxford University Press.
- MANDLER J., 2005: *How to Build a Baby: III. Image Schemas and the Transition to Verbal Thought*. In: B. HAMPE, ed. : *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 137–163.
- MOLINO J., SOUBLIN F., TAMINE J., 1979 : *Présentation : Problèmes de la métaphore*. « *Langages* » 54, pp. 5–40.
- MORTIER R., 1969 : *Clartés et ombres du siècle des Lumières. Études sur le XVIII^e siècle littéraire*. Genève, Droz.
- MROZOWICKI M., 2005 : *Le clair-obscur dans l'œuvre de Michel Tournier*. In : M. WANDZIOCH, éd. : *Le Clair-obscur dans les littératures en langues romanes*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, pp. 202–217.

- NOWAKOWSKA-KEMPNA I., 1995: *Konceptualizacja uczuć w języku polskim*. Warszawa, WSP TWP.
- NYCKEES V., 1997 : *Pour une archéologie du sens figuré*. « *Langue française* » 113, pp. 49–65.
- NYCKEES V., 1998 : *La Sémantique*. Paris, Belin.
- NYCKEES V., 2000 : *Quelle est la langue des métaphores ?* « *Cahiers de Praxématique* » 35, pp. 115–139.
- ORTONY A., ed., 1993: *Metaphor and Thought. Second Edition*. Cambridge, Cambridge University Press.
- PACHERIE E., PROUST J., eds, 2005 : *La Philosophie cognitive*. Paris, Ophrys.
- PAJDZIŃSKA A., 1996: *Wrażenia zmysłowe jako podstawa metafor językowych*. „*Etnolingwistyka*” 8, pp. 113–130.
- PAJDZIŃSKA A., 1999: *Metafora pojęciowa w badaniach diachronicznych*. In: A. PAJDZIŃSKA, P. KRZYŻANOWSKI, red.: *Przeszłość w językowym obrazie świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 51–65.
- PAJDZIŃSKA A., KRZYŻANOWSKI P., red., 1999: *Przeszłość w językowym obrazie świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- PAWELEC A., 2005: *Znaczenie ucieleśnione. Propozycje kręgu Lakoffa*. Kraków, Universitas.
- RADDEN G., 2000: *How Metonymic are Metaphors ?* In: A. BARCELONA, ed.: *Metaphor and Metonymy at the Crossroads*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 93–108.
- RASTIER F., ed., 1996: *Textes et Sens*. Paris, Didier.
- REMBIERZ M., 2003: *Opozycja światłość — ciemność w argumentacji tzw. filozofii pierwszej: wybrane zagadnienia metafizyczne i teoriopoznawcze*. „*Folia Philosophica*” 21, pp. 183–212.
- RÉMI-GIRAUD S., RÉTAT P., eds, 1996 : *Les mots de la nation*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- ROBERT S., 2002 : *Modèles linguistiques de production*. In : M. FAYOL, éd. : *Traité des Sciences Cognitives. Production du langage*. Paris, Hermès, pp. 66–86.
- ROGER J., 1968 : *La lumière et les lumières*. « *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* » 20, pp. 167–177.
- ROHRER T., 2001: *The Cognitive Science of Metaphor from Philosophy to Neuroscience*. „*Theoria et Historia Scientiarum*” 6/1, pp. 27–42.
- ROHRER T., 2005: *Image schemata in the brain*. In: B. HAMPE, ed.: *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 165–196.
- ROHRER T., 2006: *Kognitywna nauka o metaforze — od filozofii do neuronauki*. In: O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ, red.: *Językoznawstwo kognitywne 3. Kognitywizm w świetle innych teorii*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, pp. 423–443.
- ROHRER T., 2007: *Embodiment and Experientialism*. In: D. GEERAERTS, H. CUYCKENS, eds: *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, Oxford University Press, pp. 25–47.
- SHEN Y., 2008: *Metaphor and Poetic Figures*. In: R. GIBBS, ed.: *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*. Cambridge, New York, Cambridge University Press, pp. 295–307.

- SKUBALANKA T., 1999: *Hipoteza tak zwanego pierwotnego konkretyzmu w rozwoju znaczeniowym języka w świetle niektórych nowszych koncepcji semantycznych*. In: A. PAJDZIŃSKA, P. KRZYŻANOWSKI, red.: *Przeszłość w językowym obrazie świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 101–115.
- SOKOŁOWSKA O., STANULEWICZ D., red., 2006: *Językoznawstwo kognitywne 3. Kognitywizm w świetle innych teorii*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- STALMASZCZYK P., red., 2006: *Metodologie językoznawstwa*. Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- STOCKWELL P., 2002: *Cognitive Poetics: An Introduction*. New York, Routledge.
- STOCKWELL P., 2006: *Poetyka kognitywna. Wprowadzenie*. Kraków, Universitas.
- STRELAU J., red., 2004: *Psychologia. Podręcznik akademicki*. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- STRERI A., 1993 : *Comment l'homme perçoit-il le monde ?* In : A. WEIL-BARAIS, éd. : *L'homme cognitif*. Paris, PUF, pp. 99–210.
- SWEETSER E., 1990: *From Etymology to Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SWEETSER E., 1995: *Metaphor, Mythology, and Everyday Language*. "Journal of Pragmatics" 24, pp. 585–593.
- SZWEDEK A., 2005: *Obiektywfikacja jako podstawa metaforyzacji*. In: H. KARDELA, Z. MUZYŃSKI, M. RAJEWSKI, red.: *Kognitywistyka. Problemy i perspektywy*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 231–240.
- TABAKOWSKA E., 1993: *Cognitive Linguistics and Poetics of Translation*. Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- TABAKOWSKA E., 1995: *Gramatyka i obrazowanie: Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN.
- TABAKOWSKA E., 2001: *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu*. Kraków, Universitas.
- TAYLOR J.R., 1995: *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. Oxford, Clarendon Press.
- TAYLOR J.R., 2001: *Kategoryzacja w języku*. Kraków, Universitas.
- TAYLOR J.R., 2002: *Cognitive Grammar*. Oxford, Oxford University Press.
- TAYLOR J.R., 2007: *Gramatyka kognitywna*. Kraków, Universitas.
- TORTORA G.J., GRABOWSKI S.R., 2001 : *Principes d'anatomie et de physiologie*. Bruxelles, De Boeck Université.
- TRINH X.T., 2008 : *Les voies de la lumière : Physique et métaphysique du clair-obscur*. Paris, Gallimard.
- TSOHATZIDIS S.L., ed., 1990: *Meanings and Prototypes: Studies in Linguistic Categorization*. London, Routledge.
- TUREWICZ K., 1998: *Profil a kategorie gramatyczne*. In: J. BARTMIŃSKI, R. TOKARSKI, red.: *Profilowanie w języku i w tekście*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pp. 63–77.
- TURNER M., 1990: *Aspects of the Invariance Hypothesis*. „Cognitive Linguistics” 1.2, pp. 247–255.
- TURNER M., 1993: *An Image-schematic Constraint on Metaphor*. In: R. GEIGER, B. RUDZKA-OSTYN, eds: *Conceptualizations and Mental Processing in Language*. Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 291–306.

- TURNER M., FAUCONNIER G., 1995: *Conceptual Integration and Formal Expression*. "Journal of Metaphor and Symbolic Activity" 10/3, pp. 183–203.
- VANDELOISE C., 1990: *Representation, Prototypes, and Centrality*. In: S.L. TSOHATZIDIS, ed.: *Meanings and Prototypes: Studies in Linguistic Categorization*. London, Routledge, pp. 403–437.
- VANDELOISE C., éd., 2003 : *Langues et cognition*. Paris, Lavoisier.
- VERHAGEN A., 2007: *Construal and Prespectivization*. In: D. GEERAERTS, H. CUYCKENS, eds: *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, Oxford University Press, pp. 48–81.
- VICTORRI B., 2004 : *Les Grammaires Cognitives*. In : C. FUCHS, éd. : *La linguistique cognitive*. Paris, Éditions Ophrys, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 73–98.
- WANDZIOCH M., éd., 2005 : *Le Clair-obscur dans les littératures en langues romanes*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- WEIL-BARAIS A., éd., 1993 : *L'homme cognitif*. Paris, PUF.
- ZMYSŁOWSKA S., 1957: *Wśród światła i barw*. Warszawa, Wiedza Powszechna.

Dictionnaires

- CHENEL A.P., SIMARRO A.S., 2003: *Diccionario de símbolos*. Madrid, Editorial Libsa.
- CHENEL A.P., SIMARRO A.S., 2008: *Słownik symboli*. Warszawa, Świat Książki.
- CHEVALIER J., GHEERBRANT A., 1974 : *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris, Seghers et Jupiter.
- DUBOIS J., éd., 1989 : *Dictionnaire de la langue française. Lexis*. Paris, Librairie Larousse.
- GUILBERT L., LAGANE R., NIOBEY G., éds, 1971–1979 : *Grand Larousse de la langue française en sept volumes*. Paris, Librairie Larousse.
- KOPALIŃSKI W., 2006: *Słownik symboli*. Warszawa, Oficyna Wydawnicza RYTM.
- LURKER M., 1987: *Wörterbuch biblischer Bilder und Symbole*. München, Kösel-Verlag GmbH & Co.
- LURKER M., 1989: *Słownik obrazów i symboli biblijnych*. Poznań, Pallottinum.
- NIOBEY G., éd., 1991 : *Nouveau dictionnaire analogique*. Paris, Larousse.
- PÉCHOIN D., éd., 1992 : *Thésaurus. Des idées aux mots, des mots aux idées*. Paris, Larousse.
- REY A., CHANTREAU S., 1989: *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- REY-DEBOVE J., éd., 1991: *Dictionnaire du français. Référence. Apprentissage*. Paris, Dictionnaires Le Robert, Clé International.
- REY-DEBOVE J., REY A., éds, 2006 : *Le Nouveau Petit Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- ROBERT P., 1989 : *Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Le Robert.

Sources Internet

- JAMET D., 2005: *A rose is a rose is (not) a rose: De l'identification métaphorique ?* « Cycnos » 21.1.
<http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=27> (consulté le 11 avril 2006).
- FAUCONNIER G., TURNER M., 1994: *Conceptual projection and middle spaces*. UCSD Cognitive Science Technical Report 9401, San Diego, University of California.
<http://cogsci.ucsd.edu> and from <http://www.wam.umd.edu/~mturn> (consulté le 17 novembre 2009).
- NYCKEES V., 2007 : *La cognition humaine saisie par le langage : De la sémantique cognitive au médiationnisme*. « Corela — Numéros thématiques/ Cognition, discours, contextes ».
<http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1538> (consulté le 24 novembre 2007).
- TURNER M., 2000a : *L'imagination et le cerveau*. Leçon donnée au Collège de France le 6 juin 2000.
<http://markturner.org/cdf/cdf1.html> (consulté le 15 janvier 2009).
- TURNER M., 2000b : *L'invention du sens*. Leçon donnée au Collège de France le 13 juin 2000.
<http://markturner.org/cdf/cdf2.html> (consulté le 15 janvier 2009).
- TURNER M., 2000c : *La perspicacité et la mémoire*. Leçon donnée au Collège de France le 20 juin 2000.
<http://markturner.org/cdf/cdf3.html> (consulté le 15 janvier 2009).
- TURNER M., 2000d : *La neuroscience cognitive de la créativité*. Leçon donnée au Collège de France le 27 juin 2000.
<http://markturner.org/cdf/cdf4.html> (consulté le 15 janvier 2009).

Dictionnaires électroniques

Dictionnaire de français

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>

Dictionnaire Sensagent

<http://dictionnaire.sensagent.com/>

Le Dictionnaires de l'Académie française informatisé 8^e édition

<http://www.atilf.fr/academie8>

Le Dictionnaire de l'Académie française informatisé 9^e édition

<http://www.atilf.fr/academie9>

Le Trésor de la Langue Française informatisé

<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Dictionnaire Encarta

<http://fr.encarta.msn.com/encnet/features/dictionary/dictionaryhome.aspx>

Index des notions

A

abstraction 13, 46, 52, 53, 73, 79, 80, 83, 85, 91, 230
ajustements focaux 52
archétype 46, 79
arrière-plan 54, 75, 77, 78, 116, 122, 126, 139, 186, 188, 208, 221, 222, 230, 231, 232, 233, 234, 235

B

base 55, 56, 57, 59, 61, 62, 65, 70, 83, 105, 108, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 145, 146, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 190, 192, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 225, 226, 227, 228, 229, 235

C

catégorisation 13, 14, 53, 67, 68, 69, 71, 73, 74, 79, 80, 86, 225, 229, 233
champ 54, 56, 64, 117, 123, 125, 131, 154, 156, 167, 169, 202, 203
champ immédiat 11, 54, 57, 83, 105, 107, 108, 111, 118, 124, 125,

126, 127, 129, 132, 138, 140, 145, 158, 174, 179, 185, 188, 190, 205, 212, 217, 220, 235

champ maximal 11, 54, 57, 83, 105, 107, 108, 111, 118, 124, 126, 127, 138, 185, 220, 225, 235

cible (d'une relation d'extension) 11, 14, 67, 69, 70, 72, 74, 79, 81, 84, 86, 87, 91, 92, 137, 139, 184, 225, 226, 229, 230, 232, 235

conceptualisation 13, 19, 21, 27, 41, 44, 47, 48, 56, 57, 59, 60, 63, 66, 72, 76, 77, 78, 82, 91, 116, 122, 125, 208, 209, 216, 219

contenu conceptuel 14, 47, 50, 51, 52, 54, 55, 58, 63, 64, 65, 66, 74, 78, 83, 92, 93, 94, 105, 108, 109, 113, 114, 119, 123, 124, 125, 126, 127, 129, 130, 132, 137, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 149, 160, 161, 173, 184, 185, 191, 198, 199, 203, 207, 209, 220, 221, 222, 227, 235

D

déterminant de profil 65

distance cognitive 70, 230, 236

domaine 13, 14, 18, 19, 21, 22, 24, 25, 29, 32, 38, 39, 42, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 57, 58, 60, 64, 69, 70, 72, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 86, 88, 91, 92, 98, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 117, 119, 120, 123, 124,

- 125, 126, 127, 129, 131, 132, 134, 135, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 205, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235
- domaine abstrait 20, 25, 27, 48, 49, 98, 125
- domaine cible 13, 18, 19, 20, 21, 22, 28, 29, 32, 74, 75, 77, 78, 83, 85, 86, 88, 93, 97, 234
- domaine hybride 74, 75, 81
- domaine non primitif 48
- domaine primitif 48, 49, 77
- domaine source 13, 18, 19, 20, 21, 22, 27, 28, 29, 32, 74, 75, 77, 78, 83, 85, 86, 88, 95, 234
- E**
- enracinement 23, 25, 71, 83, 84
- enregistrement 59, 60, 63, 115, 225
- enregistrement global 63, 64, 115, 117, 123, 126, 128, 156, 166, 169, 200, 203, 210, 226
- enregistrement séquentiel 63, 64, 66, 115, 116, 117, 123, 126, 154, 166, 169, 200, 202, 204
- espace d'entrée 40, 41, 42, 43, 80
- espace générique 40, 41, 42, 43, 80, 81
- espace initial 41, 42, 43, 44, 45, 78, 80
- espace intégrant 40, 41, 42, 43, 44, 45, 81
- espace mental 28, 40, 42, 78
- extension 11, 14, 28, 31, 37, 43, 55, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 79, 84, 86, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 105, 120, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 145, 146, 154, 158, 159, 166, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 200, 205, 206, 207, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235
- extension métaphorique 13, 14, 27, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 79, 80, 81, 85, 86, 87, 91, 92, 94, 184, 186, 220, 223, 230, 234, 235
- extension métonymique 69, 73, 81
- F**
- focalisation 52, 54, 83
- G**
- gestalt 24, 25, 26, 28, 29, 46, 63
- grain 52, 53
- granularité 53, 74, 83, 87, 88, 225
- I**
- imagerie 51, 52
- incarnation 25, 28, 29
- intégration (conceptuelle) 14, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 74, 76, 78, 80, 81, 88, 184, 226
- intégration bilatérale 43
- intégration métaphorique 43, 78
- intégration unilatérale 43, 45
- intégration méronomique 39
- M**
- matrice (des domaines) 49, 50, 54, 57, 78, 125, 230, 235
- méronomisation 39
- métaphore 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 52, 58, 66, 67, 69, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 102, 103, 139, 188, 230, 233, 234, 235
- métaphore complexe 34, 35
- métaphore conceptuelle 14, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 25, 30, 32, 34, 36, 37, 40, 42, 44, 45, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86,

87, 88, 93, 95, 96, 97, 98, 233, 234, 235
 métaphore conventionnelle 35, 36, 44, 72, 83
 métaphore d'image 20, 32, 42
 métaphore d'orientation 30, 31
 métaphore de niveau générique 32, 83
 métaphore de niveau spécifique 32, 33, 83
 métaphore non conventionnelle 35, 36
 métaphore ontologique 30, 31, 45
 métaphore primaire 30, 34, 35, 86, 97
 métaphore structurale 30, 31, 45
 métaphonymie 82
 métonymie 27, 37, 38, 39, 69, 70, 72, 81, 82, 97, 109, 111, 113, 116, 119, 125, 130, 133, 134, 144, 147, 150, 151, 159, 160, 164, 168, 175, 176, 180, 181, 193, 197, 202, 222, 229
 mise en forme 51, 52, 59, 74, 83, 143, 165, 180, 211
 modèle cognitif idéalisé 26, 27, 28, 38, 39, 77, 78, 81

P

patron (d'extension) 73, 86, 87, 88, 137, 184, 220, 221, 223, 226, 229, 231, 233, 234, 235
 patron d'extension métaphorique 73, 86, 87, 92, 230, 234
 patron d'extension métonymique 73
 perspective 52, 58, 59
 portée 19, 54
 prédicat 47, 48, 54, 57, 58, 60, 61, 62, 66, 74
 prédication 47
 premier plan 54, 75, 209
 proéminence 52, 54, 55, 57, 83
 profil 50, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 69, 70, 81, 83, 105, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116,

117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 138, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 182, 183, 185, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 225, 226, 228, 229, 235
 profilage 55, 57, 58, 60
 projection 17, 19, 20, 21, 22, 25, 27, 28, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 72, 73, 79, 81, 82, 83, 84, 95, 96, 97, 98
 prototyp 43, 46, 55, 67, 68, 69, 70, 79, 80, 84

R

réification 60
 repère 11, 55, 57, 58, 59, 61, 64, 65, 115, 116, 121, 122, 126, 131, 134, 135, 136, 137, 154, 155, 156, 157, 158, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 177, 178, 181, 182, 183, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 215, 216, 218, 219, 226
 résolution 52, 53, 83, 87, 91, 225, 231, 234, 235

S

saillance 54, 55, 57, 58, 71, 72, 82, 83, 84, 105, 110, 111, 112, 186, 208, 225, 231
 schéma (dans la grammaire cognitive) 53, 67, 68, 70, 73, 74, 79, 80, 85, 91, 176, 177, 178, 181, 182, 183, 186, 214, 215, 216, 217, 218, 223, 224, 225, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 235
 schéma d'image 25, 26, 27, 28, 31, 32, 79, 80
 schématisation 13, 14, 53, 73, 84, 87, 91, 234, 235

site 57
spécialisation 11, 67, 68, 87, 225
spécificité 52, 53, 73, 85, 86
standard (d'une relation d'extension)
11, 14, 67, 68, 70, 72, 74, 81, 84, 86,
87, 91, 92, 105, 137, 139, 184, 186, 187,
225, 226, 229, 230, 235

T

temps conçu 59, 60, 64, 66, 116
temps de conceptualisation 59
trajecteur 11, 55, 57, 58, 59, 61, 64, 65,
110, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118,
119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127,

130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137,
138, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153,
154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161,
162, 163, 164, 166, 167, 169, 170, 171,
172, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 182,
183, 185, 192, 193, 194, 195, 196, 197,
198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205,
206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214,
215, 216, 217, 218, 219, 220, 226, 228

U

unité symbolique 14, 46, 47, 49, 71,
108, 114, 124, 126, 174, 179, 217, 227,
230, 235

Barbara Taraszka-Drożdż

Wzorce metaforycznego rozszerzenia

Na podstawie analizy zawartości oraz treści konceptualnej
wybranych jednostek leksykalnych odnoszących się do światła

Streszczenie

Monografia sytuuje się w nurcie językoznawstwa kognitywnego, którego podstawowe założenie głosi, że język stanowi integralną część ludzkiego poznania. Przedstawicielami tego, uformowanego pod koniec lat 70. XX wieku, kierunku są m.in. Ronald Langacker, George Lakoff, Gilles Fauconnier, Mark Turner. Jednym z obszarów zainteresowań językoznawców kognitywnych jest zjawisko metafory, będące tematem tej publikacji.

Pierwszą, teoretyczną, część rozpoczyna rozdział poświęcony teorii, która odegrała ważną rolę w dziedzinie badań nad metaforą — teorii metafory pojęciowej. Sformułowana przez Lakoffa i Johnsona w książce *Metaphors We Live By*, teoria ta rozwijana była przez licznych badaczy (np. Zoltana Kövecsesa, Josepha Grady'ego, Raymonda Gibbsa, Marka Turnera), jak również poddawana modyfikacjom, m.in. pod wpływem teorii amalgamatów pojęciowych Fauconniera i Turnera. W rozdziale drugim przedstawione zostały główne założenia gramatyki kognitywnej autorstwa Langackera. W ramach tego kompleksowego modelu opisu języka metaforę postrzega się przede wszystkim jako rozszerzenie semantyczne połączone ze zmianą domeny. Pierwszorzędna rola przypisana jest abstrakcyjnym strukturom wyłaniającym się z poszczególnych rozszerzeń. Dokonane w rozdziale trzecim zestawienie tych dwóch koncepcji pozwala dostrzec przewagę proponowanego przez Langackera modelu, umożliwiającego ujęcie zjawiska metafory w całej jego złożoności — od ekstensji metaforycznej pojedynczych jednostek leksykalnych do struktur wysoce schematycznych, nazywanych wzorcami metaforycznego rozszerzenia.

Celem drugiej części pracy jest zastosowanie narzędzi gramatyki kognitywnej do analizy wybranych rozszerzeń metaforycznych oraz wskazanie wyłaniających się z nich struktur schematycznych. Zgodnie z jednym z założeń gramatyki kognitywnej wszelkie uogólnienia wyłaniają się na podstawie schematyzacji struktur specyficznych, dlatego jako punkt wyjścia do przedstawionych badań przyjęto analizę treści oraz organizacji konceptualnej poszczególnych jednostek leksykalnych. Analizie poddano jednostkę symboliczną *lumière* (światło) oraz wybrane jednostki odnoszące się do światła.

W pierwszej kolejności autorka analizuje treść oraz organizację konceptualną tych jednostek w domenie percepcji wizualnej, tj. w domenie stanowiącej standard opisywanych następnie relacji kategoryzujących. Dzięki wykorzystaniu narzędzi gramatyki kognitywnej wskazane zostają różnice i podobieństwa między badanymi jednostkami leksykalnymi na poziomie ich profilu, bazy oraz zakresu bezpośredniego i maksymalnego.

Analiza rozszerzeń wspomnianych jednostek symbolicznych do innych domen (słuchowej, intelektualnej, społecznej, uczuciowej, moralnej) pozwala dokonać charakterystyki całego systemu struktur schematycznych względem tych rozszerzeń. Wśród nich na najwyższym poziomie schematyczności autorka wskazuje następujące wzorce metaforycznego rozszerzenia: [TO, CO DOTYCZY ŚWIATŁA] ---> [TO, CO DOTYCZY WRAŻEŃ SŁUCHOWYCH], [TO, CO DOTYCZY ŚWIATŁA] ---> [TO, CO DOTYCZY DOŚWIADCZEŃ ZWIĄZANYCH Z WIEDZĄ I ROZUMIENIEM] oraz [TO, CO DOTYCZY ŚWIATŁA] ---> [TO, CO DOTYCZY DOŚWIADCZEŃ W WYMIARZE UCZUCIOWYM I MORALNYM]. W ramach każdego z wzorców opisana zostaje matryca domen, które mogą być aktywowane przez poszczególne rozszerzenia, a także wiedza zakotwiczona w doświadczeniu cielesnym i/lub kulturowym, stanowiąca tło dla tych rozszerzeń.

Przyjęcie sformułowanej przez Langackera definicji, według której rozszerzenie metaforyczne związane jest ze zmianą domeny, sankcjonuje nazwanie tych wzorców metaforycznymi. Autorka wskazuje jednak różnice dotyczące relacji, w jakich pozostają względem siebie domeny stanowiące standard i cel wymienionych wzorców. Odmienność tych relacji, klasyfikowanych jako metonimiczne lub metaforyczne, ujęta zostaje w kategorii dystansu poznawczego. Analiza umożliwia również dokonanie obserwacji na temat wymiaru aksjologicznego, który może być przywoływany w niektórych konkretyzacjach tych wzorców.

Barbara Taraszka-Drożdż

Schemas of metaphorical extension

On the basis of analysis of the conceptual content
and organization of selected lexical units referring to light

Summary

The present work is situated within the paradigm of Cognitive Linguistics, whose major claim is that language constitutes an integral part of human cognition. This trend was created at the end of the 1970s and is represented by the work of Ronald Langacker, George Lakoff, Gilles Fauconnier, and Mark Turner. One of the areas of interest within this trend is the phenomenon of metaphor, which is also the subject of the present thesis.

The first, theoretical part, begins with an account of the basic assumptions of the Conceptual Metaphor Theory, which played a significant role in the study of metaphor. This theory was introduced by Lakoff and Johnson in the book *Metaphors We Live By*. In it, the authors also put forward a claim about the central role of metaphor in language and cognition. This theory has been both further developed by such scholars as Zoltan Kövecses, Joseph Grady, Raymond Gibbs, or Mark Turner, and also modified under the influence of the Blending Theory by Fauconnier and Turner. The second chapter of the theoretical part is devoted to the main assumptions of Cognitive Grammar formulated by Langacker. Within this complex theory of language, metaphor is primarily viewed as a type of semantic extension entailing a change of domain. The most significant role in such extensions is played by the abstract, schematic structures emerging from them. A juxtaposition of these two theories in the third chapter allows the author to observe the superiority of Langacker's theory. It permits an account of the phenomenon of metaphor in all complexity — from metaphorical extensions of single linguistic units to highly schematic structures called patterns of metaphorical extension.

The aim of the second part of the book is an application of Cognitive Grammar tools to an analysis of metaphorical extensions of selected French lexemes. On this basis, the author arrives at the schematic structures emerging from these extensions. Taking into consideration one of the major claims of Cognitive Grammar — that all generalizations arise as schematizations of more specific structures — the research begins with an analysis of the conceptual content and organization of each of the selected items. The object of the analysis is the item *lumière* (light) and other selected lexemes referring to light.

At the first stage, the object of the analysis is these lexemes' conceptual content and the particular way of construing that content in the domain of visual perception, that is, the domain which constitutes the standard in the categorizing relationships described in further parts of the publication. Due to an application of Cognitive Grammar tools, it is possible to point to similarities and differences between the analyzed items at the level of their profile, base, and the immediate and maximal scope.

The consequent analysis of the extensions of the above-mentioned items to other domains (auditory, intellectual, social, emotional, and moral) allows the author to arrive at a whole system of structures which are schematic in relation to these extensions. Among these, at the highest level of schematicity, the following patterns of metaphorical extension are enumerated: [WHAT CONCERNS LIGHT] --> [WHAT CONCERNS AUDITORY SENSATIONS], [WHAT CONCERNS LIGHT] --> [WHAT CONCERNS EXPERIENCES RELATED TO KNOWLEDGE AND UNDERSTANDING] and [WHAT CONCERNS LIGHT] --> [WHAT CONCERNS EXPERIENCES IN THE EMOTIONAL AND MORAL SPHERE]. Each of the above patterns is described along with the matrix of domains which can be activated by particular extensions as well as with the bodily and cultural knowledge constituting the background for these extensions.

With the adoption of Langacker's definition, according to which metaphorical extensions involve a change of domain, it is possible to call these schemas metaphorical patterns. However, the author notes important discrepancies concerning the relations between the standard and target of the above patterns. These discrepancies, which are sometimes classified in the literature as metonymical or metaphorical, are approached in the book by means of cognitive distance. The analysis also enables the author to make some observations concerning the axiological dimension which can be evoked by some of the patterns' instantiations.

Więcej o książce



CENA 34 ZŁ
(+ VAT)

ISSN 0208-6336
ISBN 978-83-8012-254-3